Cypriano Ribeiro Freire.

HISTOIRE
GENERALE
DE
PORTUGAL,

Par M. DE LA CLEDE.

TOME VII.

Contenant le Regne de Philippe IV. la révolution en faveur du Duc de Bragance, proclamé Roi ſous le nom de Jean IV. & la guerre des Portugais contre l'Eſpagne à ce ſujet.

A PARIS,
Chez GUILLAUME CAVELIER, ruë S. Jacques, au Lys d'or.

M. DCC. XXXV.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

SOMMAIRES
DES LIVRES
Contenus dans ce ſeptiéme Volume.

SOMMAIRE
DU LIVRE VINGT-SIXIE'ME.
Depuis la page 1, *jusqu'à la page* 175.

Contenant le Regne de Philippe IV. & la révolution en faveur du Duc de Bragance, qui eſt proclamé Roi ſous le nom de Jean IV.

L'Auteur remonte juſqu'au regne de Philippe II. pour faire voir tous les ſujets de mécontentement qu'avoient les Portugais contre la Cour de Madrid ; & ce qui occaſionna enfin cette grande révolte, qui délivra le Portugal de la tyrannie des Eſpagnols. Maniere d'agir de Philippe II. differente de celle de ſon fils, à qui il laiſſe en mourant un mémoire touchant la maniere de ſe conduire envers le Portugal. Philippe III. ſuit les conſeils de ſon pere, & affoiblit conſiderablement An. de J.C. 1640.

les Portugais ; ce qui occasionne la ruine de leurs affaires dans les Indes, faute d'envoyer du secours. Maxime des Espagnols. Pieges tendus au Duc de Bragance, qui les évite. Le peu de mesures que gardent les Espagnols envers les Portugais, qui s'en plaignent inutilement. Philippe IV. suit les mêmes maximes que son pere, & son ayeul. Nouveaux sujets de plaintes des Portugais peu écoutés. Réfléxions de l'Auteur. Pieges qu'on tend aux Portugais. Portrait du Comte Duc d'Olivarez. Portrait de Soares, & de Vasconcellos, qui sont mis à la tête des affaires de Portugal par le Ministre d'Espagne. Arrivée de la Duchesse de Mantouë en Portugal pour le gouverner. Déséspoir des Portugais. Nouveau tribut qu'on leur impose. Sédition dans plusieurs Villes. Le Comte Duc veut en punir les Grands de Portugal. Conseil de Soares. Ferme résolution des Portugais, qui veulent mettre le Duc de Bragance sur le trône. Il refuse cet honneur par prudence. Il va par ordre de la Cour de Madrid visiter les principales places du Royaume, sous prétexte d'une irruption que devoient faire les François dans le Portugal ; mais en effet pour le faire tomber dans quelques pieges. Mauvais traitemens faits à ses freres. Nonchalance affectée du Duc. As-

ſemblées ſecretes des Portugais, qui députent au Duc pour lui offrir la Couronne. Le Duc, après avoir pris conſeil, l'accepte. Intrigues de Pindo pour gagner le peuple de Lisbonne. Le Comte Duc mande le Duc de Bragance. Extrémités où ce Duc ſe trouve. Embarras & allarmes des conjurés; ils ſe raſſurent. La conjuration éclate. Mort de Vaſconcellos. Il eſt outragé après ſa mort. Inutiles efforts de la Vice-Reine pour appaiſer le tumulte. L'Archevêque de Lisbonne prend les rênes du Gouvernement, juſqu'à l'arrivée du Duc de Bragance, qui eſt reconnu pour Roi dans tout le Royaume, ſous le nom de Jean IV. Il fait ſon entrée à Lisbonne, au bruit & aux acclamations du peuple, qui ne ceſſe de lui ſouhaiter mille proſpérités. Réjouiſſance des Portugais. Entrée de la Reine dans Lisbonne. Henri Correa de Silva fait déclarer le Royaume des Algarves en faveur de Jean IV. Le Roi le fait Adminiſtrateur du Patrimoine Royal. Réduction de la plûpart des places fortes du Portugal, & priſe de trois galions appartenans aux Eſpagnols. Generoſité du nouveau Roi envers les priſoniers. Couronnement du Roi. Précautions priſes pour faire reconnoître le Roi dans les pays conquis dans les Indes par les Portugais. Les Terceres le refuſent, & y ſont en-

suite contraints. D. George Mascaregnas prête le serment de fidelité au Roi de la part des Etats du Bresil. Le Roi est aussi reconnu dans les Indes Orientales. Le Viceroi donne tous ses soins aux affaires du Gouvernement, & envoye Mascaregnas dans l'isle de Ceilan. Prise de Malaca par les Hollandois. Assemblée des Etats Generaux de Portugal. D. Theodose y est reconnu pour légitime successeur de son pere Jean IV. Discours de l'Evêque d'Elvas devant les Etats Generaux. Discours de François Homen. Decret des Etats Generaux envoyé dans la plûpart des Cours de l'Europe. François de Melo est envoyé Ambassadeur en France. Son entrée à Paris. Il va à saint Germain. Son entretien avec la Reine. Il rend visite au Cardinal de Richelieu. Discours & sentimens de ce Ministre, qui offre aux Ambassadeurs tous les secours qui dépendent de lui. Départ des Ambassadeurs Portugais. Flotte Françoise en Portugal sous la conduite du Marquis de Bresé. D. Antoine d'Almada Ambassadeur en Angleterre. Son entrée à Londres. Son entrevûë avec la Reine. Paix conclue entre les deux Nations. Ambassade en Danemarck. Prétextes de cette Cour pour ne point donner audience à l'Ambassadeur Portugais. Politesse du Roi à son

égard. D. François de Sousa Coutigno prend son audience de congé, & se transporte en Suede. Son entrée solemnelle dans Stockholm. Il harangue la Reine en Latin. Cette Princesse lui parle dans la même Langue. Entrevûe de l'Ambassadeur de France, & de Coutigno. Traité conclu entre la Suede & le Portugal. Lettre de la Reine Christine au Roi de Portugal. Tristan de Furtado de Mendoce est envoyé en qualité d'Ambassadeur vers les Etats Generaux des Provinces Unies. L'Ambassadeur demande l'évacuation des places du Bresil. Prétexte des Etats pour le refuser. Tréve entre les deux Nations. Flottes Hollandoise & Françoise au secours des Portugais contre les Castillans. Ces derniers sont vaincus dans un combat naval. Guerre dans le Bresil, malgré la tréve concluë entre les Portugais & les Hollandois. Excuses des Hollandois. Ambassade à Rome. Attentat & intrigues des Castillans contre l'Evêque de Lamego Ambassadeur de Portugal. Les François, les Catalans, & les Portugais qui étoient à Rome, l'escortent par tout, pour empêcher les Espagnols d'attenter à sa personne. Le Pape lui refuse audience sous differens prétextes. Violence des Espagnols punie par les François & les Catalans.

Mémoire de l'Evéque de Lamego présenté au Pape. Le saint Pere y fait peu d'attention. Départ de l'Ambassadeur de Portugal. D. François de Lucana neglige par vengeance d'informer Edouard, General de l'Empereur, du changement arrivé en Portugal. Instances des Espagnols auprès de l'Empereur pour faire arréter ce Prince. Ingratitude de Mello. L'Empereur résiste quelque tems aux propositions des Ministres Espagnols. Il consent enfin à l'emprisonnement de l'Infant Edouard. Il est livré aux Espagnols pour de l'argent. Leur cruauté à son égard. Manifeste addressé à l'Empereur, qui y fait peu d'attention. Lettre d'Edouard à l'Empereur. Réponse qu'il reçoit. Ce que dit ce Prince au Commissaire Imperial. Il est enfermé dans la citadelle de Milan, où il essuie mille mauvais traitemens. Sentimens de l'Auteur. Comparaison des Espagnols pour se justifier.

SOMMAIRE

DU LIVRE VINGT-SEPTIE'ME.

Depuis la page 176, jusqu'à la page 339.

Contenant la suite de la Révolution.

An. de J.C. 1641.

De quelle maniere la Cour de Castille reçoit la nouvelle du soule-

ment du Portugal. Adresse du Duc d'Olivares pour annoncer cette nouvelle au Roi Philippe. Philippe ordonne, mais trop tard, de prévenir les suites de cette révolution. Précaution du nouveau Roi pour la sureté de son Royaume. Banissement de tous les mauvais sujets. Le Roi Jean IV. fait fortifier Lisbonne, & fait exercer les paysans dans l'art militaire. Hostilitez des Castillans. Represailles des Portugais. On fortifie le pont d'Olivença. Grand courage d'un Portugais. Zele des habitans d'Elvas pour venger la mort de ce Portugais, & la prise de plusieurs autres. Embuscade tenduë aux Espagnols, qui l'évitent, & qui refusent ensuite le combat que leur presente le Gouverneur d'Elvas. Dégât des troupes du Comte de Monterrei, qui fait de grands préparatifs contre les Portugais. Levée du siege d'Olivença par les Espagnols. Les Espagnols sont battus par Gallo. Cruauté des Espagnols, qui sont repoussés une seconde fois de devant Olivença. D. Juan de Melo est arrêté. Le commandement est ôté au Comte de Monterrei. Martin Alfonse de Melo s'empare de Valverde. Cruauté des Espagnols envers les habitans de la Province de Tra-os-Montes. Represailles des Portugais. Prise du fort de Lamas-de-Moura. Intrigues de l'Archevê-

que de Brague contre le Roi. Il gagne plusieurs Conjurez. Il dépêche en Espagne. La conspiration est découverte, & les Auteurs en sont punis. L'Archevêque de Brague meurt en prison. Délivrance du Comte de Castel Melhor. Le Duc de Medina Sidonia se rend à Valence. Alfonse de Melo croit qu'il a quelques mauvais desseins, & se met en état de le recevoir. Le Duc de Medina se retire. Sujet pourquoi il étoit venu. Le Marquis d'Ajamonté est mis à mort pour avoir entré dans la conjuration du Duc de Medina. Les hostilités cessent de part & d'autre à cause du mauvais tems. Ravages de la Guadiana. Les hostilitez recommencent. Prise de la Ville de Codeceira. Prise de la Ville d'Alconcello par François de Melo. Les Portugais sont battus. Differends combats à l'avantage des Portugais. Hostilités des Hollandois dans les Indes, & dans le nouveau monde contre les Portugais, malgré la tréve concluë entre les deux Nations. Plaintes du Roi à ce sujet, ausquelles on fait peu d'attention. Ambassade de Jean IV. en France. Portrait du Cardinal de Richelieu, qui étoit pour lors malade. Punition de Lucana Secretaire d'Etat, & de plusieurs autres. Efforts du Roi Philippe pour recouvrer le Portugal. Il prend

conseil des Grands de sa Cour. Lettre ou libelle, que lui écrit un Grand Seigneur pour lui faire connoître ses sentimens. Les Portugais y répondent, & peignent avec des couleurs très-vives les cruautés, que les Espagnols ont commises en tout tems, & contre toutes sortes de peuples, sous prétexte de la Religion. Traité de paix & de commerce conclu entre l'Angleterre & le Portugal. Les Portugais remportent de grands avantages sur les Castillans dans la campagne suivante. Assemblée des Etats à Lisbonne. Discours de D. Manuel Evéque d'Acugna. Les Etats accordent au Roi tous les secours qu'il exige. Attention de toute l'Europe sur le Portugal. Le Roi assemble une armée. Audience accordée à l'Amiral François, qui va ensuite joindre sa flotte à celle de Portugal. Le Roi accompagné de toute la Noblesse Portugaise va commander l'armée en personne; & donne auparavant tous ses soins pour la sûreté du Portugal. Sa Majesté Portugaise envoye un Ambassadeur en France pour complimenter la Reine Mere, & Louis XIV. sur la mort de Louis XIII. Le Roi d'Espagne rend la liberté à plusieurs Portugais distinguez. Naissance de l'Infant D. Alfonse Henriqués. Réjouissances à ce sujet. Nouvelle de la conversion de l'Empereur du Monomotapa. Ar-

rivée de plusieurs vaisseaux des Indes chargés de riches marchandises. Entrée de l'armée Portugaise dans la Castille. Prise & pillage de Valverde. Siege de Badajos levé. Obidos Commandant de l'armée, est rappellé; & le Generalat est donné à Albuquerque, qui fait des ravages, & s'empare de plusieurs postes. Le Roi désaprouve sa conduite, & fait punir les troupes Hollandoises pour avoir profané les Eglises. Reddition de la Ville & du Château d'Alconchel. Prise de Villeneuve del Freno. Les Espagnols tentent inutilement de la secourir. Application de Dom Alvarés d'Abranches à se fortifier dans son Gouvernement de Beira. Piege qu'il tend aux Espagnols. Il fait en vain assieger Albergaria. Ravages des troupes dans l'Estramadoure Espagnole. Abranches fait construire le fort de Valdimula, pour la sureté des laboureurs du pays de Ribacoa. Les Castillans tentent de l'assieger; mais ils sont mis en fuite par Abranches. Tous les mauvais succès des Castillans sont attribués au Comte Duc d'Olivarés. Sa naissance. Son portrait. Ses differentes intrigues avant d'être Ministre. Soupçon du Roi à son égard. Il trouve moyen de rassurer le Roi. Il est enfin disgracié. Il se retire de la Cour. Sa mort. Disgrace de sa femme, & de son fils. Sa sépulture.

SOMMAIRE

DU LIVRE VINGT-HUITIE'ME.

Depuis la page 340, jusqu'à la page 494.

Contenant la guerre des Portugais contre l'Espagne.

Heureux succès de toutes les entreprises des Portugais contre les Castillans. La Ville de Tanger en Afrique reconnoît Jean IV. pour son Roi legitime. Le Roi tente, mais inutilement, de faire enlever la flotte Espagnole revenant des Indes. Arrivée de la flotte du Bresil chargée de sucre. Le Roi envoye un Ambassadeur au Japon. Comment la puissance Portugaise s'est établie dans l'Asie, dans l'Amerique, & dans l'Afrique. Comparaison des Romains & des Portugais. La plûpart de ces pays éloignés refusent d'obëir aux Espagnols. Les Portugais tâchent de rétablir leur réputation dans toutes ces contrées. Punition du Xeque de Catifa. Conspiration dans la Ville de Tanger découverte, & punie. Utilité que retirent reciproquement la France, & le Portugal de leur union. Jean IV. fait marcher son armée. Entreprise du General Castillan échouée. Prise de la Ville de Montijo, & défaite du secours qu'on y envoyoit. An. de J. C. 1644.

Expeditions avantageuses des Portugais, & deroute du Lieutenant General de la Cavalerie Espagnole. Bataille proche de Campo-Major. Harangue d'Albuquerque à ses troupes. Le désordre se met d'abord dans l'armée des Portugais ; mais l'habileté de leur General leur fait bien-tôt reprendre le dessus. Belle action d'un François. Les Castillans sont entierement défaits. Le Roi récompense le General. Differens succès des armes Portugaises. Malheureuse issuë de toutes les entreprises des Castillans. Les François ne sont pas heureux en Catalogne. Plusieurs Seigneurs sont arrêtez par ordre du Roi Jean IV. & aussi-tôt mis en liberté. Assemblée d'une nombreuse armée pour faire diversion en faveur de la France. On travaille à Hambourg à une paix universelle. Les François veulent que les Portugais y soient compris. Continuation de la guerre en Portugal. Le Comte de Castel-Melhor est mis à la tête des troupes Portugaises. Les Espagnols changent aussi de General. Ordres expediés pour la sûreté des places maritimes. Succès des Espagnols qui se mettent en campagne avec une armée nombreuse. Rappel de l'Ambassadeur de France. Fermeté de celui de Portugal. Attentat sur la personne de l'Ambassadeur Portugais à Rome par ordre de l'Ambassadeur d'Espagne.

d'Espagne. Le Pape en tire raison. Le Saint Pere ne veut expedier les Bulles pour les Evêques de Portugal qu'en son nom. L'Ambassadeur revient en Portugal. Les Hollandois & les Portugais continuent de se faire la guerre dans le Bresil. Les premiers y reçoivent un grand échec. Maniere d'agir des Portugais, qui tâchent d'amuser les Hollandois par un feint accommodement, & en rejettant la faute des hostilités tantôt sur l'un, & tantôt sur l'autre. Succès des armes Portugaises. Levée du siege d'Arecisse. Affaires des autres pays soumis aux Portugais. Differens succès de part & d'autre entre les Espagnols & les Portugais. Le Roi tâche de rendre sa cavalerie aussi bonne que la Castillane. Albuquerque est remis à la tête des troupes. Ses entreprises. Bataille de Telena. Mort d'Albuquerque. Continuation de la guerre dans le Bresil. Les Etats Generaux envoyent du secours à la Compagnie Occidentale. Le Roi Jean tâche d'adoucir les choses, & ordonne à ses Commandans du Bresil de faire la paix. Les Portugais different, & font plusieurs conquêtes. Perte d'une flotte Portugaise. Assemblée des Etats à Lisbonne. Levée d'une grande armée. Nouveaux tributs imposez au peuple. Le Roi vouë son Royau-

me à la Vierge. Réforme de la discipline militaire par Alfonse de Melo General de l'armée. Changement de l'Ingenieur Cosmander. Exploits de Rodrigue de Castro. La Cour de Castille tâche de faire assassiner le Roi Jean. Le complot est découvert, & l'assassin est puni. Attention du Roi au Gouvernement de son Royaume. Le Roi renvoye à Paris le Comte de Vidigueira pour renouveller le traité d'union entre les deux Couronnes. Troubles à la Cour de France qui empêchent Vidigueira d'être écouté. Le Roi de Portugal prend la résolution de se soutenir par lui même. Affaires des Indes, & des autres pays éloignés, où les armes Portugaises prosperent. Léganés General Espagnol entre en Portugal. Le General Portugais tâche de rompre ses mesures, & taille en pieces plusieurs partis. Les ennemis sont repoussés de devant Olivença. Mort de l'Ingenieur Cosmander. Més-intelligence des Officiers Generaux de l'armée Portugaise. Retraite de Vasconcellos. Il est remis à la tête des troupes. Differends exploits des Portugais. Naissance de l'Infant D. Pedre. Réjoüissances à ce sujet. Paix des Hollandois & des Espagnols. Le Cardinal Mazarin propose un traité aux Portugais, qui est refusé. Les

Hollandois voyant que les Portugais traînoient l'affaire du Bresil en longueur, y envoyent une armée. Prise du celebre Baretto. Son évasion. Victoire qu'il remporte sur les Hollandois très-superieurs en nombre. Autres exploits des Portugais, tous au désavantage des Hollandois. Hostilités en Europe. Succès des armes du celebre Duc de Saint Germain, Commandant des Espagnols. Represailles des Portugais. Prise de D. Juan Homen Cardoso. Tamaricut est fait Lieutenant General de la Cavalerie. Ses exploits. Expeditions des Portugais dans d'autres Provinces. La tranquillité, qui avoit regné jusques-là dans la Province d'entre le Minho & le Douro, est troublée par le Vicomte de Villeneuve. Il reçoit ordre de se tenir seulement sur la défensive. Dans la Province de Tra-os-Montes le Commandement des troupes est donné au Comte d'Atougia. Imprudence de Morlé. Differentes victoires des Portugais dans la Province de Beira, sous les ordres d'Emmanuel & de Castro. Le Roi forme la maison du Prince D. Theodose, & lui donne pour son entretien le revenu du Duché de Bragance. Application de ce jeune Prince aux affaires. Troubles de France. Retour de Niza Ambassadeur en France.

Quel en est le sujet. Instances auprès du Pape touchant les Bulles des Evêques. Remontrances de l'Ambassadeur. Intrigues des Espagnols à ce sujet. Etablissement d'une Compagnie Occidentale, à l'exemple des Hollandois. Victoire du General Barretto dans le Bresil. Mort du General Hollandois. Arrivée de Castel Melhor au Bresil. Les Castillans se préparent à entrer en Portugal. Tranquillité politique du Roi. Murmure du peuple. Les Castillans tâchent de les augmenter, en répandant de faux bruits. La France en est allarmée, & veut conclure une ligue avec le Portugal. Le Roi se justifie à la Cour de France avec trop de précipitation, & on cesse de parler de Ligue. Affaires d'Angleterre. Intrigues de Cromwel ; son portrait : horrible attentat des Anglois sur leur Roi Charles I. Mort de Cromwel. Charles II. après la mort de son pere est errant avec toute la famille Royale. Milton justifie Cromwel. Insolence du General Blac, qui fait poursuivre le Prince Palatin jusques dans le Tage. L'armée navale des Portugais met ses vaisseaux en fuite. Disgrace de Sigueyra. La flotte Portugaise, sous les ordres de D. George Melo, est battuë par la tempête. Prise de la flotte Angloise.

Continuation de la guerre en Portugal. Exploits de D. Juan Fialho. Le Roi le récompenſe. Ravages des Portugais ſous differens Capitaines, en repreſailles des courſes que les Caſtillans avoient faites dans la Province de Beira. Continuation de la guerre du Breſil. Plaintes des Etats Generaux à ce ſujet. L'affaire eſt trainée en longueur par ordre du Roi. Inſulte faite à l'Ambaſſadeur de Portugal. Le Prince d'Orange appaiſe le tumulte. Fermeté de Coutigno. Le Roi l'envoye en France, & ordonne à Antoine de Souſa de le remplacer.

SOMMAIRE
DU LIVRE VINGT-NEUVIE'ME.

Depuis la page 495, jusqu'à la page 626.

Contenant la ſuite de la guerre des Portugais & des Eſpagnols.

An. de J.C. 1651. *EPuiſement du Portugal. La diſette de vivres oblige les Generaux à retirer la Cavalerie de la Province d'Alenteyo. La frontiere demeure par-là expoſée aux inſultes des ennemis, qui profitent de cet avantage pour faire des courſes de ce côté-là. Murmure du peuple contre les Miniſtres. D. Juan de Coſta fait pourſuivre les ennemis par André d'Albuquerque, qui s'empare de pluſieurs poſtes avantageux. Le celebre Comte d'Ericeira eſt bleſſé dans cette expedition. Son éloge. Le Roi ordonne prudemment à ſes Generaux de ne plus entreprendre de courſes, & de demeurer ſeulement ſur la défenſive. Siege de Barcelone. Difficultés d'entretenir une armée dans la Caſtille, dont les campagnes ſont ruinées. Mes-intelligence des Generaux Portugais. Efforts du Roi pour la rompre. Etonnement du peuple de voir qu'on ſe tenoit ſur la défenſive. Mauvaiſe conduite de la France à l'égard*

de D. Juan. L'Infant D. Theodose se rend dans la Province d'Alenteyo, à l'insçu du Roi. Portrait de ce jeune Prince, qui, quoique fort jeune, a envie de se signaler. Nugnés d'Acugna l'entretient dans ses idées. Son évasion déplaît au Roi, qui lui ordonne de revenir. L'Infant obéït avec peine. Le Roi le fait en apparence Generalissime de ses armées. Il l'éloigne ensuite de toutes les affaires. Murmure du Prince, & du Peuple. Le Roi en agit encore plus mal avec Theodose, qui en est extrêmement chagrin. Guerre du Bresil. Conquêtes de Baretto. Mécontentemens des Etats Generaux, qui veulent déclarer la guerre au Roi. L'affaire est assoupie pour un tems. Non-chalance du Roi. Maladie de Theodose. Le Roi fait Comte de Sourde D. Juan de Costa. La guerre recommence. Heureux succès des Portugais. Ils ont du dessous dans la Province de Beira. Entreprise de Sanche Emmanuel échoüée. Continuation de la guerre en Amerique. Mes-intelligence à Goa. Les Hollandois en profitent. Le Roi envoye un Viceroi dans les Indes. On refuse de lui obéir, & on le maltraite. Le Roi dissimule pour un tems. Rebellion dans l'isle de Ceilan. Conquêtes des Hollandois. Les Portugais en font aussi de leur côté, &

battent les ennemis en plusieurs rencontres. Troubles de France. Retraite du Cardinal Mazarin. Coutigno Ambassadeur de Portugal revient à Lisbonne. Lettre des Evêques de France au Pape en faveur des Evêques Portugais. Le Pape y fait peu d'attention. L'indolence du Roi Jean est également blâmée par la Noblesse, & par le peuple. Raison de sa non-chalance Il ne s'applique qu'à faire rendre la justice exactement. Mort du Prince Theodose dans la dix-neuviéme année de son âge. Son éloge. Consternation des Grands & du Peuple au sujet de cette mort. Fermeté du Roi. Les Etats assemblés reconnoissent pour legitime successeur D. Alfonse Henriqués, Prince jeune, & d'un mauvais temperament. Le Roi admet la Reine dans le Conseil, en cas qu'il vienne à mourir. Mauvaise santé du Roi, qui est menacé d'hydropisie. Il dissimule sa douleur. Ravage des Castillans dans le Portugal. Represailles des Portugais. Les Espagnols échouent devant Alconchel. Le Duc de Saint Germain fait construire un fort proche de Badajos pour la sûreté des troupeaux. Les Portugais gagnent deux batailles sur la cavalerie ennemie, & leur tuent une partie de leurs Officiers Generaux. Albuquerque est laissé pour mort

ſur le champ de bataille. Sa gueriſon. D. Juan Fialho recouvre ſa liberté. Guerre dans l'iſle de Ceilan au nom de Caſtro, que les révoltés de Goa avoient fait Viceroi. La guerre ſe déclare entre l'Angleterre, & les Hollandois. Ceux-ci perdent une bataille. Cela les empêche d'envoyer du ſecours dans le Breſil, où les Portugais ſe fortifient de plus en plus. Arrivée d'une flotte Portugaiſe. Capitulation de la Ville d'Areciſſe. Les Hollandois ſont entierement chaſſés du Breſil. La nouvelle en eſt portée au Roi. Réjoüiſſance à Lisbonne à ce ſujet. Le Roi récompenſe liberalement les Chefs de cette entrepriſe. Les Hollandois ſe dédommagent dans l'iſle de Ceilan, de la perte du Breſil. Diviſion des Portugais dans cette iſle. Les Hollandois ſçavent la mettre à profit. Ils ſont cependant battus en pluſieurs rencontres. En Portugal le Roi continue de faire demeurer ſes troupes dans l'inaction. Remontrances à ce ſujet. Le Roi ſe laiſſe fléchir, & ordonne la continuation des hoſtilités. Les Portugais obéiſſent avec ſuccès. Entiere gueriſon d'Albuquerque. Ses entrepriſes. Les Caſtillans s'en vengent. Le Roi Jean rapelle pluſieurs Gouverneurs pour leur mauvaiſe conduite à l'égard du Peuple. Ils ſont rétablis. D. Sebaſtien Ce-

sar de Meneses Grand Inquisiteur est arrété avec son frere D. Diegue, par ordre du Roi. Le sujet de son arrét. Perfidie d'Andreade récompensée par le Roi, qui le croit sincere. La mort du Roi, qui survient sur ces entrefaites, empêche que cette affaire soit approfondie. La Reine leur rend leur liberté. D. Diegue meurt peu après. Andreade est assassiné. Mort du Pape Innocent X. Election d'Alexandre VII. Ses heureuses dispositions à l'égard du Roi de Portugal. Jean IV. y envoye Coutigno en Ambassade. Ses soins inutiles à la Cour de France. Desseins & excuses frivoles de cette Cour. Réplique du Roi de Portugal. Expeditions des Portugais. Grand échec des Castillans. Cruauté de Soarés blâmée de tout le monde. Affaires de l'isle de Ceilan. Le secours pour Colombo perit en partie par l'ignorance des Matelots Portugais. Les affaires des Portugais ne se rétablissent dans cette isle que pour être accablés dans la suite. Succès des Hollandois. La mes-intelligence augmente à Goa. Les Hollandois forment le siege de Colombo. Extrémité où cette Ville est réduite. Le General Hollandois nommé Huld est tué. Le Gouverneur de Gale lui succede. Il presse le siege de Colombo avec plus de vivacité. Réduction de la place. Perte de l'isle de Cei-

lan. Maladie du Roi. Secours des Medecins inutile. Sa constance au dernier moment de sa vie. Il meurt enfin entre les bras de la Reine le six de Novembre, âgé de cinquante-deux ans & six mois, après un regne de 16 ans. Son portrait. La Reine est déclarée Regente du Royaume.

Fin des Sommaires du septiéme Volume.

HISTOIRE

HISTOIRE DE PORTUGAL.

LIVRE VINGT-SIXIE'ME.

APRE's la mort de Philippe II. les Portugais avoient esperé, de trouver quelque adoucissement à leurs infortunes sous le regne de Philippe III. son fils. Mais ils éprouverent, que la nature du gouvernement est telle, qu'elle ne change presque jamais qu'en mal. La seule difference qu'on remarqua, entre Philippe second, & son fils, c'est que Philippe second, avare, cruel, mais fourbe & dissimulé, couvroit de prétextes honorables les malheurs dont il acca- 1640.

1640. bloit ſes nouveaux ſujets, & que ſon fils, d'un naturel plus ouvert, laiſſoit voir hautement, que ſes deſſeins ne tendoient qu'à réduire ſi bas les Portugais, qu'ils ne puſſent jamais ſe ſouſtraire à la domination Caſtillane.

Son pere lui avoit laiſſé en mourant un écrit, qui contenoit le plan de ce qu'il devoit faire pour y parvenir ſurement; & cet écrit avoit été tracé par un des Miniſtres de Philippe II. Le Voici. « Qu'il falloit, ſans examiner s'il étoit juſte, ou injuſte, » s'emparer du Portugal : & que ce » Royaume une fois conquis, on » pouvoit répandre le trouble & l'épouvante dans l'Allemagne, conquerir la France, affoiblir l'Angleterre, & porter la terreur des armes Eſpagnoles juſqu'aux fonds du » nord. Qu'independemment de ces » avantages, Sa Majeſté Catholique » pouvoit ſe rendre maître par-là de » la navigation des Indes; envoyer » des Colonies par tout où elle jugeroit à propos, conquerir de nouvelles terres, établir un commerce » immenſe, & ſoumettre tous les » pays, qu'elle jugeroit être à ſa bienſeance. Mais avant toutes choſes, » qu'il étoit de la derniere importance

» des'assurer bien des Portugais. Que 1640.
» bien loin de les charger d'impôts
» & de subsides, il étoit necessaire de
» leur accorder tous les privileges, &
» toutes les graces qu'ils demande-
» roient: que lorsque le Royaume se-
» roit tranquille, & les peuples accou-
» tumez à la domination Espagnole,
» qu'on commenceroit à attaquer
» leurs privileges, en leur donnant
» de tems en tems, sous divers pre-
» textes, des Magistrats Espagnols,
» pour les y accoûtumer insensible-
» ment. Qu'on ne devoit jamais per-
» dre de vûë le Duc de Bragance;
» qu'il falloit éclairer ses actions de
» près; avoir cependant de grands
» égards pour lui, jusqu'à ce que
» l'occasion de l'opprimer lui & tou-
» te sa famille, se présentât. Qu'à l'é-
» gard du reste de la Noblesse, qu'on
» n'avoit qu'à l'éloigner du pays, en
» l'envoyant pour servir dans des pos-
» tes honorables, en Flandre, en
» Allemagne, & en Italie. Qu'on
» pouvoit en observant cette condui-
» te, épuiser le Portugal, le réduire
» en Province, & mettre ses peuples
» hors d'état de remuer; au lieu qu'en
» les accablant par des impôts & des
» subsides, leurs esprits pouvoient

1640. » s'aigrir, leur haine ſe reveiller, & » devenir funeſte à la Monarchie » Eſpagnole. Que Sa Majeſté devoit » toujours donner la Viceroyauté de » ce Royaume à quelque Prince, ou » Princeſſe de ſa Maiſon, pour inſ- » pirer aux Portugais plus de reſpect » pour le Gouvernement, & leur » épargner la répugnance qu'ils pour- » roient témoigner à obéïr à tout au- » tre. Qu'elle ne devoit pas avoir » moins d'attention à diviſer la Mai- » ſon de Bragance, à empêcher qu'elle » ne prît de nouvelles alliances dans » le Portugal; à l'écarter de toutes » les dignitez de l'Etat, & ne lui en » accorder jamais qu'en Eſpagne; & en- » fin à lui interdire toutes correſpon- » dances avec les Puiſſances Etran- » geres. Que s'il arrivoit quelque dif- » rent, entre les Grands d'Eſpagne, » & de Portugal, qu'il étoit impor- » tant de favoriſer ces derniers, & » de donner en même tems les prin- » cipales Charges du Royaume à ceux » qui paroîtroient les plus dévoüez à » la Cour de Caſtille, afin d'attirer » les autres par l'eſpoir des récom- » penſes. Que lorſqu'on n'auroit plus » rien à craindre ni des Grands, ni » de la Nobleſſe, ni du Peuple; il

» falloit enfin détruire toute la Mai- 1640.
» ſon de Bragance ; ôter toutes les
» Charges publiques, tant Seculieres,
» qu'Eccleſiaſtiques aux Portugais ;
» les conferer aux Caſtillans, &
» ne gouverner plus le Portugal, que
» comme les autres Provinces qui
» compoſoient la Monarchie Eſpa-
» gnole.

Telles étoient à peu près les maximes que renfermoit l'écrit en queſtion, & que Philippe II. tranſmit à ſon fils Philippe troiſiéme. Celui-ci commença à s'en ſervir, en ordonnant une levée de troupes en Portugal, afin de les envoyer en Flandres. Elles partirent, & les Portugais ne purent dès ce moment qu'envoyer de foibles ſecours dans les Indes, pour y conſerver leurs conquêtes. Pour achever de les affoiblir, les Caſtillans firent en 1609. une treve peu honorable avec les Hollandois, dans laquelle ils comprirent tous les ſujets & alliez de l'Eſpagne, excepté les Portugais, diſant que cette treve ne pouvoit s'étendre que ſur les peuples renfermez dans la ligne, qui ſéparoit la navigation de Portugal, d'avec celle d'Eſpagne. La guerre donc continua entre les Portugais, & les Hol-

1640. landois, avec une fureur extrême. Ces derniers remporterent plusieurs avantages sur les premiers, parce que ceux-ci ne pouvoient renforcer leurs armées, les Castillans occupant leurs meilleurs soldats en Flandre, dans une guerre où le Portugal ne prenoit aucun interêt. Les Portugais ne pouvant donc conserver toutes leurs conquêtes, en abandonnerent plusieurs, entre autres la Guinée, dont ils retiroient des richesses immenses, & où ils se fussent maintenus, pour peu que les Castillans eussent voulu les secourir; mais ce n'étoit pas là leur dessein, ni le plan de leur politique.

La même cause, qui produisit la perte de la Guinée, produisit la décadence des affaires dans les Indes. On n'équipoit jamais à tems les vaisseaux destinez pour ces longs voyages, & lorsqu'on les faisoit partir, ils manquoient de vivres, de munitions, & d'équipages suffisans. Delà tant de naufrages, tant de Villes perduës faute d'être secouruës à propos, tant de forteresses détruites, & tant de pays, qui avoient coûté tant de sang aux Portugais, enlevez sans peine par les ennemis. Les Castillans triomphoient en secret. Ils voyoient avec un plaisir

inconcevable la ruine prochaine du 1640.
Portugal ; infectez de cette maxime pernicieuſe de Philippe ſecond, qu'il étoit plus avantageux de poſſeder un Royaume ruiné, dont on pouvoit être maître abſolu, que d'en poſſeder un dont les forces & les richeſſes ſeroient exceſſives, mais neceſſaires à menager.

En conſequence de cette maxime, on détacha encore de la Couronne de Portugal, pluſieurs beaux domaines, comme les Moluques, & quantité d'autres iſles, qu'on réunit à la Couronne de Caſtille. D'ailleurs on diſtribua les revenus de l'Etat à un tas d'hommes, vils, obſcurs, & ſans merite, ou du moins, qui n'avoient que celui d'inventer chaque jour quelque nouvel expedient, pour ruiner entierement le Royaume.

Mais le principal but que ſe propoſoit la Cour de Caſtille, étoit l'oppreſſion du Duc de Bragance. Elle voyoit avec un chagrin incroyable, les richeſſes, & le credit qu'il avoit dans le Portugal. Tout lui cauſoit de l'ombrage & de l'inquietude de ſa part. Sa naiſſance, ſes richeſſes, les droits inconteſtables, qu'il avoit à la Couronne, l'eſtime & l'amour des

1640. peuples, plus redoutables encore que ses biens immenses, que sa naissance, & que la justice de sa cause, toutes ces raisons déterminerent les Castillans à faire naître une occasion pour s'en défaire. On ne cessoit d'en entretenir le Roi; on le lui peignoit, hardi, ambitieux, temeraire, affectant la Royauté, & méditant quelque grande révolution. Philippe consentit donc à sa perte. On résolut de l'enlever du Portugal, & le Duc d'Uzeda, favori du Roi Catholique, se chargea de cette basse commission. Il se rendit à Lisbonne. Là sous prétexte de craindre quelque révolte, il fit armer une galere, & s'y retira. Le Duc de Bragance alla lui rendre visite; mais le Duc d'Uzeda lui fit dire qu'il ne pouvoit le voir, qu'à une telle heure, où il esperoit que le Duc de Bragance seroit moins accompagné. Il se trompa. Le Duc revint avec sa suite ordinaire, & les Castillans n'oserent rien entreprendre contre lui. Alors les gens du Duc d'Uzeda chercherent querelle à ceux du Duc de Bragance. Celui-ci sortit pour appaiser le tumulte; après quoi il se retira dans ses terres, pour calmer les inquietudes des Castillans, & pour se mettre à l'abri des pieges, qu'ils pouvoient lui tendre.

La Cour de Castille n'observa plus 1640.
aucune mesure avec les Portugais. Les honneurs, les récompenses, les Charges, les dignités furent prodiguées aux Castillans, aux Navarrois, aux Arragonois, aux Italiens, & à toute sorte d'Etrangers. Les seuls Portugais en étoient exclus, malgré les Loix, les Coutumes, & les Privileges de la Nation. On eut beau se plaindre, & faire des remontrances : on ne les écouta que pour les rejetter avec mépris.

Philippe IV. à l'exemple de son ayeul Philippe II. & de son pere Philippe III. ne fut pas plus sensible qu'eux, aux plaintes des Portugais. Au commencement de son regne, se trouvant seul avec le Comte, Duc d'Olivarez, son Favori, & son Ministre, il lui dit : « Hé bien Comte, que ferons-» nous de ces Portugais : les accable-» rons-nous une fois pour toutes. » Le Comte qui méditoit depuis long-tems, de réduire toute l'Espagne sous la même forme de gouvernement, lui répondit : « Que votre Majesté me laisse » faire, je terminerai cette affaire au » gré de vos désirs. Ce discours fut entendu par un Grand d'Espagne, de qui on ne se défioit point, il le repeta, & les Portugais en furent informez.

1640. Les Portugais ne tarderent point à s'appercevoir des mauvaiſes intentions du Roi, & de ſon Miniſtre, qui commencerent par convoquer les Etats Generaux du Royaume, hors du Portugal : ce qui renverſoit tous les Privileges de la Nation. La Cour de Caſtille vouloit s'épargner par cet expedient, les plaintes, que les Portugais n'euſſent pas manqué de faire, s'ils ſe fuſſent aſſemblez, en des lieux libres, & où ils euſſent oſé parler. Les ſujets publient hardiment leurs ſentimens ſur le gouvernement, lorſqu'ils ne voyent que de loin & en perſpective, le péril & les riſques qu'il y a à les dire ; mais ſont-ils à portée de leur Souverain, ils gémiſſent & ils gardent le ſilence; ils plient, en déplorant tacitement leur ſort, ſous le joug, qu'on veut leur impoſer. Le Roi Catholique ordonna donc aux Portugais d'envoyer des Députez aux Etats de Caſtille, pour y voir abroger & abolir tous les Privileges, que ſes prédeceſſeurs avoient accordez à la Nation : mais ſur ces entrefaites ayant eu ſur les bras de nouvelles affaires, il ſuſpendit l'execution de ce deſſein. Cependant en attendant il

dispoſa de toutes lesCharges de l'Etat 1640.
au gré de ſes déſirs, ſans avoir égard au ſerment qu'il avoit fait à ſon avenement à la Couronne, de ne jamais attenter aux Coutumes & aux Privileges du Royaume.

Cette conduite cauſa un murmure general. Ceux que le zele de la patrie excitoit davantage, publioient hautement, qu'on l'opprimoit de trois manieres. Du côté de l'honneur, de l'interêt, & de l'autorité. Par rapport à l'honneur, ils diſoient, que dans les Etats, aſſemblez à Tomar, le Roi Philipppe ſecond, s'étoit engagé pour lui, pour ſon fils, & pour ſes ſucceſſeurs à établir un Conſeil dans le Royaume, où l'on n'admettroit que des Portugais, qui de concert avec le Viceroi, regenteroient le Portugal, regleroient toutes les affaires qui le concerneroient, & que toutes les Sentences, Arrêts & Ordonnances qui émaneroient de ce Conſeil, ſeroient expediées en langue Portugaiſe. Mais qu'on avoit violé cet article, en admettant dans ce Conſeil les Caſtillans, & en écrivant, au mépris de la Langue Portugaiſe, tout ce qui s'y paſſoit en langue Caſtillane : preuve certaine du peu d'eſtime, & de

1640. considération, qu'on avoit pour eux.

Du côté de l'interêt, ajoûtoient-ils, on nous accable sans pudeur, d'impôts, & de subsides. La veuve, & l'orfelin gémissent dans l'extrême misere ; le commerce est ruiné, les Villes sont abandonnées, les campagnes désertes, l'artisan & le laboureur sont transportez hors de leur patrie pour en faire des soldats ; les finances, & les levées faites sur le Clergé, pour soulager l'Etat, sont employées au profit de la Couronne de Castille ; la Cour n'est occupée qu'à inventer de nouveaux moyens pour nous accabler. On écoute avec avidité tous ceux qui proposent quelque expedient pour achever de nous épuiser, & l'on pousse la rapacité jusqu'à imposer un maravedis sur chaque livre de viande, & sur chaque chopine de vin ; ce qui réduit le peuple à la plus affreuse misere.

Enfin on se servoit de toutes les voyes pour arracher de l'argent des malheureux Portugais. Aujourd'hui on empruntoit, demain on demandoit, sous prétexte de secourir la Compagnie des Indes : une autre fois on exigeoit un don gratuit ; enfin les Ministres Castillans ne rougissoient point d'employer les moyens les plus vils,

& les plus indignes de leurs maîtres, 1640.
pour assouvir leur cupidité. Lorsqu'on se plaignoit, ils répondoient durement, que les besoins d'un grand Roi ne se regloient point, selon la misere des peuples, & qu'il y avoit bien de la modestie & de la moderation, à demander honnêtement ce qu'on pouvoit éxiger d'autorité.

On crioit, on se plaignoit, & le Ministre sembloit s'endurcir aux cris & aux plaintes du peuple. Le Portugal fut entierement indigné, lorsqu'il apprit, que le produit du dernier impôt, loin de servir aux necessitez de l'Etat, comme on l'avoit fait entendre, n'avoit été employé, qu'à orner la galerie de Buen-Reitiro, & à d'autres dépenses superfluës, comme bals, carousels, & comedies, dont le Ministre avoit régalé son maître. On n'étoit pas moins outré, de ce qu'on avoit permis aux Etrangers de faire le voyage des Indes, & d'entrer librement, sans payer aucuns droits aux doüanes, dans tous les ports de Portugal. On acheva de se révolter à la vûë de l'Edit que publia le Conseil de Castille en faveur des Flamands qui étoient sous la domination Espa-

1640. gnole, par lequel on leur permettoit d'aller & de s'établir dans toutes les terres & pays, dépendans du Royaume de Portugal, sans qu'il fût permis aux Portugais de s'y opposer sous quelque prétexte que ce fut.

Sous le regne de Philippe III. pendant quelques années on sequestroit tous les vaisseaux, tant Portugais qu'Etrangers, qui entroient dans les ports du Royaume, & on ne levoit le sequestre, qu'en exigeant une somme considerable d'argent. On porta cette concussion si loin sous Philippe IV. qu'aucun vaisseau n'osoit plus aborder dans tous les ports de Portugal. Bien-tôt la doüane devint miserable, les droits de la Couronne furent abolis, le commerce perdu, & les Marchands, & les Artisans hors d'état de payer les tributs qu'on exigeoit d'eux. Les Charges, sous les Rois de la Nation, étoient hereditaires: sous les Rois d'Espagne on les mit toutes à l'encan, le plus offrant & dernier encherisseur en devenoit possesseur, au préjudice des legitimes heritiers. Quiconque manquoit d'argent pour les acheter, manquoit de mérite pour les obtenir ; & comme ordinairement les hommes sages, &

vertueux ſont les moins riches, on vit 1640.
bien-tôt toutes ces Charges remplies par un tas d'hommes nouveaux, qui n'étoient connus que par la dépravation de leurs mœurs, & l'inſolence avec laquelle ils oſoient inſulter les honnêtes gens, à la ruine deſquels ils avoient contribué.

On s'empara également de tous les revenus: on ne paya plus les penſions; on laiſſa mourir de faim les pauvres dans les hôpitaux, on pouſſa les concuſſions à leur comble. Tout retentiſſoit de cris & de plaintes contre le Prince. Un Prince doit obſerver avec la même ſeverité, les traitez, & les conventions faites avec ſes ſujets, qu'un particulier les obſerve, avec un autre particulier. La foi d'un Prince devient une loi naturelle, à laquelle il ne peut manquer, ſans expoſer ſes ſujets à trahir le ſerment de fidelité, qu'ils lui ont prêté. Outre la juſtice, & la religion qu'il y a à garder ſa parole, il eſt de la bonne & de la ſaine politique de l'obſerver inviolablement. Un Prince doit éviter avec un ſoin extrême, de donner occaſion à ſes ſujets de ſe plaindre de lui : on paſſe bien-tôt de la plainte à la haine, & de la haine aux factions, aux révoltes,

1640. toujours triſtes, toujours funeſtes aux Etats. A la verité, les Rois ne ſont pas toujours la cauſe immédiate du malheur des peuples. L'avidité inſatiable de la plûpart de ceux en qui ils dépoſent leur autorité, eſt la ſource fatale de leur infortune. Ils accablent les peuples, ils s'enrichiſſent ſeuls, ſans enrichir l'Etat. Les Rois ne ſçauroient donc trop ouvrir les yeux ſur la conduite de leurs Miniſtres, ni trop moderer l'autorité qu'ils leur confient. Le Miniſtre de Philippe IV. abuſant du pouvoir immenſe qu'il tenoit de la pareſſe de ſon Roi, & de l'éloignement qu'il avoit pour les affaires, en faiſoit ſentir tout le poids aux Portugais. On l'éprouva entierement, lorſqu'il perſuada à ſon maître, qu'il devoit s'emparer des revenus deſtinez pour le rachat des eſclaves, pour l'entretien des enfans trouvez, & des biens des orfelins, au préjudice de leurs parens.

Rien ne pouvoit aſſouvir l'avarice des Caſtillans. Les peuples avoient anciennement cedé le tiers de leurs biens, pour bâtir de nouvelles fortifications, & pour reparer les forts, & les murailles des places de guerre. Les Caſtillans les negligerent entiere-

ment. Ainſi la plûpart des Villes furent bien-tôt démantelées, & ouvertes de toutes parts. Les Portugais comprirent ſans peine la ſource de cette negligence; on vouloit ôter aux peuples toute deffenſe. 1640.

Tant de calamités, & d'horribles concuſſions, porterent les Portugais au comble du déſeſpoir. Cependant le mal augmentoit de jour en jour; & de leur foibleſſe croiſſoit la puiſſance des Caſtillans. Ces derniers ne ſe laſſoient point de les opprimer. Ils ordonnerent enfin, que tous les procès des Portugais ne fuſſent plus jugez que dans les Tribunaux de la Caſtille, ſans que les Tribunaux Portugais puſſent connoître des affaires des Caſtillans. Enſorte que l'impunité dont ces derniers étoient aſſurez, les rendoit & plus inſolens, & plus hardis à commettre toute ſorte de crimes. Ce fut dans ces circonſtances que les Caſtillans inventerent la Congregation de Saint Diegue, en faveur des Portugais qui auroient quelque parenté avec les Eſpagnols, leur promettant de les faire joüir de tous leurs privileges. On eſperoit par là diminuer la faction Portugaiſe: en effet, les Portugais ſe firent inſcrire en foule à cette Con-

1640. gregation, qui n'étoit qu'un piege pour les endormir ſur leurs miſeres.

Cependant les Charges les plus éminentes de leur Royaume, remplies par des Caſtillans, prouvoient aſſés qu'on ne ſe fioit pas trop à eux. Au reſte, on donnoit des appointemens énormes à ces Magiſtrats Etrangers, & on leur permettoit de tout faire, de tout entreprendre, ſans être obligez de rendre compte au Conſeil du Royaume; qui par les privileges que Philippe ſecond lui avoit accordez, devoit conſerver ſes armes, ſans être mêlées avec celles de Caſtille; mais comme le Roi vouloit en tous points violer ces privileges, il les fit peindre avec celles de Caſtille ſur ſes drapeaux. Il ordonna en même tems, que les Portugais obéïroient tant ſur mer, que ſur terre, au General, ou à l'Amiral Caſtillan; & qu'ils ſe prépareroient inceſſamment pour marcher à la deffenſe des Etats d'Eſpagne attaquez de tous côtez, tandis qu'ils avoient eux-mêmes une guerre cruelle ſur les bras. On maltraita également les Collecteurs du Pape, qui tenoient dans le Royaume la place du Nonce. Le Conſeil Royal de Caſtille ſe mêla des affaires qui leur ſurvenoient, avec

les Magiſtrats, il prononçoit toujours contre le Clergé, & ſi les Magiſtrats n'executoient point les Sentences à la rigueur, on les dépoüilloit de leurs Charges. Les Collecteurs de leur côté les excommunioient, & ces excommunications s'étendoient quelquefois ſur les peuples qui en gémiſſoient. Enfin on chaſſa tout à fait ces Collecteurs, qui avoient pour eux & le droit, & la raiſon. 1640.

Le Comte Duc d'Olivarez étoit l'unique ſource de tous ces malheurs. Le Roi Catholique ſe repoſoit entierement ſur la vigilance & la capacité de ce fameux Miniſtre. En effet, Olivarez avoit une vaſte capacité, une intelligence vive & prompte, une facilité admirable à s'énoncer éloquemment, une grande connoiſſance des affaires, avec une experience conſommée. Souple, inſinuant, & flateur, il entroit avec adreſſe dans le caractere de ſon Prince, qu'il entraînoit au gré de ſes déſirs, dans tous ſes deſſeins, & dans toutes ſes vûës. Jamais Miniſtre n'avoit gouverné auſſi ſouverainement que lui. Fier, hautain, magnifique, tout plioit en ſa preſence. Il n'avoit que de la haine pour ſes ſuperieurs, & que du mépris pour ſes égaux. Tous

1640. ceux qui osoient le contredire, devenoient bien-tôt les victimes d'une disgrace subite, ou d'un prompt éxil ; mais ceux qui s'attachoient à lui, qui applaudissoient à sa conduite, étoient honorez ; de toutes les Charges, de toutes les Dignitez de l'Etat ; & il leur pardonnoit tout, pourvû que cela ne le regardât point personnellement. Alors il étoit ennemi cruel & inexorable. Les moindres fautes à son égard étoient severement punies : qui lui manquoit, étoit perdu sans ressource.

Il haïssoit naturellement les Portugais ; mais ce qui acheva de les lui rendre odieux, ce fut la noble fierté des Grands de ce Royaume, qui accoutumez à une genereuse liberté avec leurs Rois naturels, ne pouvoient ployer sous l'insolente vanité de ce Ministre, devant lequel toute la vanité Espagnole se confondoit. Ne pouvant les réduire, il travailla à les accabler. Mais il avoit besoin de quelque homme entierement dévoüé à ses fureurs, pour réüssir dans ses projets. A la place d'un, il en trouva deux, & ce furent même deux Portugais, qui le seconderent avec un zele incroyable, pour avancer la ruine de leur

Patrie. C'étoient Diegue Soares, Secretaire du Conſeil des dépêches à Liſbonne, & Michel de Vaſconcellos, fils de Pierre Barboſa. Soares étoit adroit pour gagner la confiance de ceux à qui il vouloit plaire, rampant devant ſes ſuperieurs, prompt à leur obéïr, & fertile en expediens, pour hâter le ſuccès des deſſeins qu'on lui confioit. Le Comte Duc le fit Secretaire d'Etat de Portugal, & voulut qu'il réſidât à Madrid. Il honora Vaſconcellos de la même Charge, pour l'exercer dans Liſbonne. Celui-ci devoit rendre compte de tout à Soares, & Soares au Miniſtre. Au reſte, Michel de Vaſconcellos étoit ſuperbe & timide tout à la fois, haï de la Nobleſſe, qu'il haïſſoit mortellement à ſon tour, déteſté de ſes égaux, & mépriſé de tout le monde. Il affectoit une puiſſance Souveraine, il parloit avec audace, & commandoit d'une maniere plus abſoluë, que n'eût commandé le Roi lui-même. Il étoit vain, leger, imprudent, cruel, & livré à la plus ſordide avarice. Il vouloit être obéï ſans replique, & qu'on reſpectât tous ſes caprices, comme autant de loix, qu'on ne pouvoit enfraindre ſans riſque de perdre la vie. Il fit un jour, pour une 1640.

1640. faute legere, raser la tête & la barbe à un homme, & l'envoya ensuite aux galeres. L'Archevêque de Brague, qui étoit du Conseil de la Vicereine, Marguerite de Savoie, Duchesse de Mantouë, lui demanda » de quelle autorité, il s'avisoit de persecuter ainsi » cet homme. Vasconcellos lui répliqua froidement: Avec la même autorité que j'ordonnerai à sa très-illustre Seigneurie, d'aller résider dans son Diocese, si elle s'ingere à critiquer trop librement nos actions. « Il n'avoit guere plus d'égards pour la Vicereine, qui n'avoit que le phantôme de l'autorité. Le seul Vasconcellos en étoit revêtu, & il ne s'en servoit que pour abbatre & humilier la Noblesse. Ainsi Soares & Vasconcellos unis par le même interêt, & par le même désir d'opprimer la Patrie, se mêloient de toutes les affaires du Royaume, dont ils étoient les Secretaires, malgré les Loix, qui excluoient de ses postes, ceux qui étoient aussi proches parens, que l'étoient Soares & Vasconcellos, celui-ci aïant épousé la fille du premier. Toutes leurs vûës, tous leurs conseils, toutes leurs déliberations ne tendoient qu'à la perte, & à l'oppression du Por-

tugal : mais en travaillant à sa ruine, 1640.
ils se creusoient insensiblement un précipice, où leur orgueil & leurs funestes desseins, devoit un jour se confondre. Ordinaire & juste récompense des traîtres, & des méchans.

Ils avoient tellement subjugué l'esprit du Comte Duc, que ce Ministre ne faisoit, n'entreprenoit rien, qu'il ne le leur eût communiqué auparavant. Il leur avoit sur tout recommandé d'observer soigneusement toutes les démarches du Duc de Bragance. Vasconcellos s'en acquitoit avec une diligence extrême, & selon que le Duc se comportoit à son égard, il poussoit le Comte Duc à le favoriser, ou à le persecuter. Ceux qui entroient dans ses vûës, devenoient ses favoris ; mais ceux qui emportez par le zele du bien de la Patrie, blâmoient hardiment son indigne ministere, étoient aussi-tôt dénoncez au Comte Duc, & punis severement. Tant de mauvais traitemens, & si souvent réïterez, réveillerent les esprits, & le courage des Portugais, & firent naître le désir de la vengeance dans les cœurs des plus timides. Un ministere qui n'est point fondé sur la justice, excite tôt ou tard de funestes orages, qui retombent presque

1640. toujours ſur ceux qui en ſont les auteurs. Les Portugais ne doutant plus que le Comte Duc n'eût formé le deſſein de réduire leur Royaume en ſimple Province, ſe livrerent entierement au déſeſpoir. Il parvint à ſon comble, lorſqu'ils virent arriver dans le Royaume la Ducheſſe de Mantouë pour les gouverner, avec quelques Caſtillans qui devoient lui ſervir de conſeil ; & lorſqu'ils virent l'Ordonnance qui portoit, que toutes les demandes, qui partiroient des membres qui compoſoient le Conſeil de Portugal, ſeroient cachetées & ſcellées ſéparement, afin que les uns ignoraſſent ce que demandoient les autres. Par ce moyen le Comte Duc leur faiſoit dire ce qu'il vouloit conformément à ſes deſſeins. On vint à découvrir cette fourberie, & ceux qui compoſoient le Conſeil, s'en prirent à Diegue Soares Secretaire d'Etat. Ils porterent leurs plaintes au Roi, & accuſerent cet homme d'avoir violé & vendu les decrets du Conſeil. La Vicereine, à l'inſçu de laquelle cette indigne manœuvre s'étoit faite, en fut extrêmement offenſée, & en écrivit au Roi ; mais le Duc d'Olivarez juſtifia Soares, à la faveur de quelque faux

ſaux témoins. Soares n'en devint que plus hardi dans le crime. Il conçut le projet de faire aſſaſſiner tous les Portugais qui étoient à Madrid, & il s'en expliqua d'une maniere tout à fait indecente, dans une lettre qu'il écrivit à Vaſconcellos. Voici ſes termes. 1640.
» Vous pouvez, lui dit-il, réciter un
» *Pater*, pour le repos des ames de
» tous les cocus Portugais, qui ſont
» ici : pour ceux qui ſont en Por-
» tugal, je vous les recommande.

Il ſembloit que la Providence eut permis le miniſtere d'Olivares pour détruire la Monarchie d'Eſpagne, & pour rétablir par des voyes extraordinaires, celle de Portugal. Ce qui devoit abbatre cette derniere, ne ſervit qu'à la relever. Ses peuples, laſſez des outrages, des concuſſions, des cruautez qu'on exerçoit ſur eux, oſerent enfin concevoir l'audace de s'en affranchir. On ſe plaignoit, on murmuroit donc de tous côtez, & l'on voyoit inſenſiblement leur patience toucher à ſon dernier periode. Le tribut qu'on leur impoſa en 1638. excita des ſéditions ouvertes à Brague, à Evora, & à Liſbonne même. La Cour prétendit, que les Grands n'avoient point fait les diligences neceſ-

1640. ſaires pour les appaiſer. On leur ordonna de ſe rendre à Madrid, où ſe rendirent Dom Rodrigue d'Acugna, Archevêque de Liſbonne, Dom Sebaſtien de Mattos de Norogna, Archevêque de Brague, & Primat du Royame, Dom Juan Coutigno, Archevêque d'Evora, Dom Gaſpard de Rego, & Fonſeca Evêque de Porto, Dom Diegue de Silva, Comte de Portalegre, Dom Diegue de Souſa, Comte de Mirando, Dom Louis de Souſa, Comte de Prado, Dom Martin Maſcaregnas, Comte de Santa Cruz, Dom François-Louis d'Alencaſtro, grand Commandeur d'Avis, Dom François de Caſtelbranco, Comte de Sabugal, & pluſieurs autres des principaux de la Nobleſſe. D'abord le Comte Duc appella dans ſon appartement les trois Archevêques, & là en preſence des Cardinaux de Borgia, de Spinola, & de Sandoval, il leur communiqua une Ordonnance, par laquelle il impoſoit une taille exceſſive ſur tout le Royaume, pour le punir de ſa rebellion.

Enſuite il aſſembla tous les Seigneurs Portugais, & leur propoſa de conſentir à l'union de la Couronne de Portugal, avec celle de Caſtille, d'une maniere, qu'il ne fût plus queſtion

dans toute l'Eſpagne que de cette derniere. Les Seigneurs Portugais lui répondirent qu'il n'étoit point en leur pouvoir de terminer une ſi grande affaire : qu'il falloit s'adreſſer aux Etats Generaux du Royaume, qui ſeuls étoient en droit de diſpoſer de la Couronne. Cette réponſe, n'étant point du goût du Comte Duc, il leur parla rudement, & maltraita ſur tout les Comtes de Prado, de Santa Cruz, de Mirande, de Sabugal, & de Portalegre. Ils les fit même arrêter, & ils n'obtinrent leur liberté, qu'à force d'argent & de ſoldats, qu'ils envoyerent à leurs dépens en Catalogne. 1640.

La convocation de ſi grands Seigneurs en Eſpagne, cauſoit cependant de grandes inquietudes dans le Portugal. On n'y doutoit point, qu'elle n'eût été faite pour tramer quelque entrepriſe contre la liberté publique. Le Roi, diſoit-on, ne les a appellez, que pour les faire conſentir à toutes ſes volontez, ou pour les faire périr. C'eſt ainſi qu'Ordonio II. Roi de Leon en uſa avec les anciens Comtes de Caſtille. Il les attira dans ſa Cour, ſous prétexte de leur communiquer des affaires importantes, & lorſqu'il les vit en ſa puiſſance, il les fit tous

1640. maſſacrer. On ſe rappelloit l'avanture du Comte d'Egmont, & du Comte d'Horn, que le Duc d'Albe avoit fait mourir, & dont la mort avoit entraîné la perte des Flamands : enfin on citoit le Duc d'Areſcot, qu'on retenoit encore ſi injuſtement priſonnier en Eſpagne. Toutes ces choſes faiſoient trembler les Portugais pour les Chefs de leur Nobleſſe, & les déterminerent à prendre des précautions, pour conſerver leurs vies, & leur honneur, pour s'affranchir d'une honteuſe ſervitude, & pour s'oppoſer vigoureuſement au deſſein qu'on méditoit de réduire leur Royaume en ſimple Province, qui étoit le grand but des Eſpagnols.

Soares toujours attentif à ſaiſir tout ce qui pouvoit nuire à ſa Patrie, perſuada au Duc d'Olivares d'envoyer toutes les troupes Portugaiſes, avec la Nobleſſe en Catalogne, & d'ordonner au Duc de Bragance de ſe mettre à leur tête. Par là, diſoit-il, le Portugal reſtera ſans ſoldats, & ſans Officiers pour le deffendre ; ceux qui y demeureront n'oſeront remuer, de crainte que nous ne faiſions périr ceux qui ſeront en notre puiſſance : ils ſeront forcez à faire tout ce que nous

ſouhaiterons. Le Miniſtre goûtoit fort ce conſeil, & dès l'année 1637. il avoit réſolu de le mettre en execution ; mais comme toutes choſes n'étoient point diſpoſées au gré de ſes déſirs, il l'avoit ſuſpenduë pour quelque tems. La révolte de la Catalogne ſembloit lever toutes les difficultez. Le Comte Duc envoya donc des ordres précis en Portugal, pour qu'on mît les troupes en état de marcher. Le Roi écrivit en même tems à tous les Seigneurs, & nommément au Duc de Bragance, pour qu'ils ſe tinſſent tous prêts à faire le voyage de Catalogne, ſous peine d'avoir tous leurs biens confiſquez, d'être châtiez, punis, dégradez de leur Nobleſſe, & renfermez pour le reſte de leurs jours dans des priſons publiques. 1640.

Cette nouvelle jetta la conſternation dans tout le Royaume. La Nobleſſe ſe détermina à ſe porter aux dernieres extrêmitez, plutôt que de ſouffrir, qu'on l'arrachât de ſon pays. Quoi, diſoient-ils, on nous envoye dans un pays éloigné, pour y eſſuyer mille affronts, pour y verſer notre ſang dans une guerre qui ne nous regarde point, pour y affronter des périls continuels, ſans eſperance des

1640. moindres récompenses. S'il nous faut périr, périssons du moins dans le sein de notre Patrie, au milieu de nos familles, en deffendant courageusement notre liberté & nos privileges; & en nous opposant à la tyrannie affreuse, qui nous avilit si honteusement. La Noblesse fit donc entendre au Comte Duc, qu'elle étoit informée de ses desseins les plus pernicieux; mais que ce n'étoit pas ainsi, qu'on devoit en agir avec elle. Que si on doutoit de leur valeur, on n'avoit qu'à les laisser combattre pour la deffense de leur pays; pour la conservation de leurs conquêtes, & pour la gloire & l'honneur de leur Nation: mais qu'ils ne vouloient point sacrifier leurs vies, pour les Castillans, qui ne respiroient que leur perte. Qu'ils n'ignoroient point, que le moyen d'y réüssir, c'étoit de les transporter dans des pays éloignez, comme ils vouloient le faire; mais qu'ils étoient prêts à se laisser immoler à l'horrible injustice, qu'on vouloit exercer contre eux, plutôt que d'y consentir volontairement. Le peuple & le Clergé entrerent dans leurs sentimens. Tout outrez qu'ils étoient du violement de leurs privileges, ils y

étoient moins ſenſibles, qu'à la maniere dure & outrageante, dont on s'étoit ſervi, pour leur ordonner de ſortir de leur pays. Auſſi ne diſſimulerent-ils point leurs ſentimens, ils ſe plaignirent hautement. Mais la plainte n'étoit pas un remede à leurs maux. Ils travaillerent donc ſérieuſement, à leur donner un terme, à s'affranchir de la tyrannie, à recouvrer leur liberté. Il y en eut même qui dirent hardiment, qu'il étoit permis de recourir aux armes pour y parvenir, que ſeculier, & Eccleſiaſtique, tout y étoit intereſſé. Que la cauſe étoit commune, & qu'il falloit périr ou conſerver ſes biens, ſon honneur, ſes privileges & ſa liberté. 1640.

Ces diſcours devenoient generaux, hommes, femmes, peuple, Clergé, Nobleſſe, tout le monde les repetoient; cependant perſonne ne ſe hazardoit à éclater le premier. Perſonne n'oſoit fournir des expediens pour agir avec ſuccès. On ſe contentoit de dire qu'il falloit placer ſur le trône le Duc de Bragance, que le Royaume lui appartenoit de droit, comme petit-fils de l'Infante Catherine de Portugal, & enfin comme l'unique ſucceſſeur legitime qui reſtât

1640. de la Maiſon Royale. Les peuples l'adorent, ſi ce Prince veut accepter la Couronne, nous ne ſçaurions manquer de nous affranchir de l'indigne eſclavage, où l'on nous retient. Comme ils craignoient que le Duc de Bragance ne ſe refuſât à leurs déſirs, quelques-uns étoient d'avis de le proclamer Roi malgré lui-même : Car ajoûtoient-ils, il ſera forcé de ſoûtenir notre ouvrage, pour ſe mettre à couvert de la Cour d'Eſpagne, qui ne pourra jamais croire, que ſa proclamation ait été faite à ſon inſçu ; & qui dès lors agira ouvertement pour s'emparer de ſa perſonne. Ceux qui penſoient plus moderement, rejetterent cet avis, perſuadez que le Duc ne conſentiroit jamais, à ce qu'on vouloit éxiger de lui. Ils propoſerent donc de livrer la Couronne à l'Infant Edouard ſon frere, qui commandoit les troupes de l'Empereur. Edouard diſoient-ils, n'a rien à perdre, il a de l'ambition, il eſt né guerrier, il acceptera ſans balancer nos offres, & dans les conjonctures preſentes, nous avons beſoin d'un homme hardi, entreprenant, & qui ſçache nous commander. Quelques autres enfin furent d'avis de s'ériger en République ; mais

on trouva tant de difficultez à ces deux dernieres propositions, qu'ils furent obligez de revenir au Duc de Bragance. 1640.

Cette idée les affligeoit, parce qu'ils étoient persuadez que le Duc ne voudroit jamais hazarder une démarche si délicate, & si perilleuse. Les plus zelez s'emportoient même contre lui, & publioient qu'il étoit honteux à ce Prince, de prendre si peu de part aux calamitez du Royaume, & de vivre dans l'oisiveté & la mollesse, comme il faisoit. Mais cet emportement étoit condamnable. Toute sa conduite étoit l'effet d'une prudence exquise, & d'une saine politique. Toute autre maniere de se conduire l'eût perdu, sans que sa perte eût profité à l'Etat. Il connoissoit la politique obscure & ombrageuse des Espagnols. Il tâchoit de détourner ces regards jaloux de sa personne, & il ne pouvoit y réüssir, qu'en paroissant attaché à ses plaisirs, & éloigné des affaires. Au reste, c'étoit un Prince, doüé d'une véritable sagesse, brave, courageux, & sensible aux malheurs de sa Patrie, qu'il brûloit de secourir. Mais il ne vouloit rien hazarder, & il attendoit une conjoncture favora-

1640. ble, pour faire voir, qu'il ſçavoit s'immoler pour ſa Patrie, lorſqu'il pouvoit le faire avec ſuccès. Ce furent ces raiſons, qui lui firent rejetter le titre de Roi, que le peuple d'Evora lui avoit donné, dans ſa derniere révolte, & qui le porterent à appaiſer lui-même le tumulte, & à maintenir toute la Province d'Alentejo dans l'obéïſſance des Eſpagnols, parce qu'il ſentit bien que toute autre conduite eût été alors inutile. Enfin, il croioit qu'un Prince comme lui, ne devoit point s'engager legerement, ni engager en vain ſa Maiſon, ſes Etats, ſa vie: & qu'il falloit ſçavoir réſiſter aux mouvemens indiſcrets, d'une multitude volage & aveugle, qui ſe jette dans les grandes entrepriſes, ſans avoir auparavant ſongé aux moyens de les ſoutenir.

Sur ces entrefaites le Duc reçut ordre de la part de la Cour, de viſiter toutes les places Maritimes, menacées d'une irruption de la part des François. Quelques Auteurs François, qui attribuent la gloire de la révolution de Portugal au Cardinal, de Richelieu, avancent que ce celebre Miniſtre faiſoit adroitement courir ce bruit, afin que les Eſpagnols ne dé-

garniſſent pas les côtes, & que la Nobleſſe du Royaume n'en ſortît point, 1640.
ce qui auroit fait échoüer le grand deſſein de la révolution, qu'il conduiſoit, ajoûtent-ils, avec une ſageſſe, une prudence, & un ſecret admirable, par le ſecours d'un Joüaillier nommé Broüal, qu'il avoit vû pluſieurs fois chez la Ducheſſe d'Eguillon; & qu'il envoya deux ou trois fois en Portugal: ils ajoutent que ce Broüal s'introduiſit chez les Grands, ſous prétexte de leur vendre des pierreries, & qu'ayant informé le Cardinal du penchant qu'il remarquoit en eux, pour ſecoüer le joug des Eſpagnols, le Cardinal ſongea dès lors ſérieuſement à leur en procurer les moyens. Mais tout cela eſt avancé ſans preuves, pour ne rien dire de plus fort. En effet, ſi le Cardinal eût été le premier moteur de la révolution, n'eût-il point envoyé au moins la flote, dont il menaçoit ce Royaume, par rapport aux Eſpagnols, pour ſoutenir les conjurez, lorſqu'ils auroient éclaté. Du moins la prudence l'eût demandé, cependant il n'en fit rien; d'où j'infere, que ce grand Cardinal, ſi celebre, & ſi digne d'être celebré, ignoroit totalement le projet de la révolution, &

1640. qu'on lui en attribuë l'honneur mal à propos.

En effet, l'honneur n'en eſt dû qu'aux Portugais eux-mêmes. Le Duc de Bragance, ſous prétexte d'obéïr aux ordres qu'il avoit reçus, ſe rendit à Almada, où il vit en ſecret pour la premiere fois, les principaux Chefs de la Nobleſſe, qui lui firent une peinture touchante de l'état pitoyable où l'on avoit réduit le Royaume. Ils ne voulurent point s'ouvrir pour lors davantage; mais ce Prince qui penetra dans leur deſſein, & qui vouloit les faire expliquer plus clairement, feignit de ne les point entendre, en les exhortant à la patience, dans l'eſperance qu'on les traiteroit mieux à l'avenir. Après leur avoir ainſi parlé, il les quitta: il alla à Liſbonne, viſiter la Vicereine, & s'en retourna promptement à Villavitioſa, pour ne point augmenter les inquietudes des Caſtillans à ſon ſujet.

Cependant le Miniſtre Eſpagnol ne perdoit point de vûë le deſſein qu'il avoit conçu, de le faire ſortir du Royaume. D'abord on lui propoſa le Gouvernement de Milan, que le Duc refuſa, ſous prétexte, qu'il ignoroit entierement les affaires d'Italie. On

l'invita ensuite de se rendre à la Cour, pour accompagner le Roi dans un voyage qu'il devoit faire; le Duc remercia de l'honneur qu'on lui faisoit, en assurant, qu'il n'étoit point en état de paroître à la Cour avec la splendeur convenable à son rang. Ces deux moyens ayant manqué, on le chargea comme nous l'avons dit, de visiter toutes les places du Royaume, & la flote qui étoit à Lisbonne, pour voir si tout étoit en état de deffense, en cas que les François vinssent attaquer le Portugal. On se proposoit deux vûës dans cet honneur qu'on lui déferoit. La premiere, c'étoit de le faire arrêter, ou assassiner dans quelqu'une de ces places, ou sur la flote, que commandoit Lopez Osorio. La seconde, si on échoüoit dans la premiere (ce qui arriva, parce que le Duc ne fit cette visite que bien accompagné) c'étoit pour faire voir que le Duc de Bragance n'étoit lui-même qu'un simple sujet, dont on se servoit comme d'un simple particulier. On voulut même qu'il ne parlât jamais à la Vicereine, qu'en des termes respectueux, & qui marquassent la difference, qu'il y avoit entre cette Princesse & lui. Le Duc s'y soumit sans répugnance. 1640.

1640. Sa ſage déférence à tous les caprices de la Cour, ne calmoit point les inquietudes qu'il cauſoit au Miniſtre Eſpagnol. Il attendoit avec impatience l'occaſion de pouvoir l'accabler, ſans coup férir. En attendant, il ne lui épargna aucune des mortifications, qui pouvoient le décrediter dans l'eſprit du peuple. Mais elles ne ſervirent qu'à le lui rendre plus cher, & ſa famille plus reſpectable. On ne traitoit pas mieux D. Edouard & D. Alexandre ſes freres. On refuſa au premier juſqu'à une recommandation pour l'Empereur, au ſervice duquel Edouard ſe diſtingua, malgré les mauvais offices que les Miniſtres d'Eſpagne lui rendirent auprès de ce Prince. A l'égard d'Alexandre, on ne voulut jamais lui accorder l'Archevêché d'Evora, qui avoit été long tems dans ſa famille, parce qu'il n'étoit point Docteur en Theologie. Cependant en même tems on donna l'Evêché de Viſeo, à un fils de Leopold, Archiduc de Tirol, âgé ſeulement de trois ans, contre les droits, & les privileges du Royaume, qui en excluoient les Etrangers.

Des injuſtices ſi publiques firent concevoir au Duc, combien il lui étoit important de veiller plus que jamais

ſur ſes propres démarches. Auſſi de 1640.
retour à Villaviriofa, il n'y parut occupé que de la Chaſſe, que de la Muſique, que de Comedies, & que d'autres plaiſirs de cette eſpece. Sa moleſſe, & ſa nonchalance parvinrent aux yeux du public à un tel excès, qu'on le crut incapable de s'en arracher jamais, pour entreprendre la moindre choſe, en faveur du pays.

Le Comte Duc preſſoit cependant le départ de la Nobleſſe de Portugal pour la Catalogne, ce qui la détermina enfin à executer le projet d'éclater contre ſa tyrannie. Le nombre des mécontens s'étoit augmenté conſiderablement ; mais la crainte d'être découverts, les empêchoit de s'aſſembler. La Vicereine depuis les dernieres émotions, arrivées à Brague, & à Evora, faiſoit obſerver attentivement toutes les démarches des Grands, & elle redoubloit de ſoins, depuis qu'on leur avoit ordonné de ſe tenir prêts, pour le voyage de Catalogne.

Ils ſurmonterent neanmoins cette crainte, le péril preſſoit, & il falloit le prévenir. Les plus conſiderables s'aſſemblerent donc le douze d'Octobre 1640. dans le jardin d'Antoine d'Almada. Cette premiere aſſemblée ſe

1640. trouva composée d'Antoine d'Almada, de François de Melo, grand Ecuyer, de George de Melo, de Pierre de Mendoce, d'Antoine de Saldagne, & de Juan Pinto Ribeyro, chargé des affaires de la Maison de Bragance à Lisbonne. Pinto étoit homme d'un esprit superieur, sçavant, actif, intelligent, sage & prudent, attaché uniquement à son maître, & plus encore au bien, & à l'interêt de sa Patrie, dont il ne voyoit qu'en gémissant l'état déplorable. Aussi il fit aux Seigneurs assemblez, une peinture pathetique de tous les malheurs, qui accabloient le Portugal. Il leur representa qu'il étoit de la derniere importance, d'y apporter un prompt remede, & conclut son discours, en proposant d'envoyer quelqu'un au Duc de Bragance, pour le prier de se mettre à leur tête, & pour lui faire entendre, s'il le refusoit, qu'on le proclameroit Roi malgré lui : démarche qui le perdroit à la Cour de Castille, de même que s'il eût trempé volontairement dans la conjuration. Toute l'assemblée applaudit au discours de Pinto, & entra dans ses vûës. Elle voulut même le charger d'aller offrir de sa part la Couronne

au Duc. Pinto leur fit remarquer qu'on ne pouvoit le charger de cette commiſſion ſans danger, parce qu'attaché comme il étoit à la Maiſon de Bragance, les regards du Secretaire, & de la Vicereine, étoient ſans ceſſe fixés ſur lui. On goûta ſes raiſons, & l'on chargea de la commiſſion Pierre de Mendoce, comme celui que les creatures des Caſtillans ſuſpectoient le moins. Mendoce brûlant de contribuer au ſuccès de l'entrepriſe, accepta avec joie la commiſſion. Il partit & en paſſant par Evora, il fit part de ce qu'on avoit arrêté dans l'aſſemblée, au Marquis de Ferreira, & au Comte de Vimioſo, tous deux du nombre des conjurez. Il ſonda en même tems les eſprits des principaux habitans d'Evora, qu'il trouva plus irritez, que fermes & réſolus. 1640.

Mendoce continua ſon chemin : en arrivant à Villavitioſa, il trouva que le Duc étoit allé à ſa maiſon de plaiſance, peu éloignée de ſa demeure ordinaire. Mendoce s'y rendit ; après les premiers complimens, il ſaiſit l'occaſion à la chaſſe, de lui parler ſans témoins. » Seigneur, lui dit-il, je viens de la » part de toute la Nobleſſe, pour vous

1640. » offrir la Couronne de Portugal, » l'heritage de vos ancêtres. Le peu» ple y consent, & malgré vous, il est » résolu de vous proclamer pour son » Roi. Il n'espere qu'en vous pour » le délivrer de la tyrannie Castillane. » Le droit incontestable que vous » avez à la Couronne, les vœux de » tous les Portugais, tout vous ap» pelle au trône. Acceptez donc, Sei» gneur, les offres que nous vous » faisons, terminez nos malheurs ; » votre tranquillité, le bonheur de » tout le Royaume, la justice, la re» ligion, tout doit vous y engager. Il se tut un moment. Après il le pria instament, de ne point consulter son Secretaire Antoine Paës Viegas, parce qu'il craignoit, qu'il ne le détournât du parti qu'il lui proposoit.

Le Duc ne voulut rien lui promettre sur ce dernier article, parce qu'il connoissoit la fidelité, l'experience dans les affaires les plus épineuses, & le bon sens de Paës Viegas. Il refusa aussi de répondre positivement, à l'offre qu'il lui faisoit de la part de la Noblesse, parce qu'ils furent interrompus par l'Evêque d'Elvas, & qu'il ne vouloit point s'expliquer devant lui, sur une affaire de cette grande im-

portance. Mendoce prit congé & se retira. Le Duc revint chez lui, & s'enferma dans son cabinet pour reflechir profondément, sur ce qu'on venoit de lui proposer. D'un côté, il voyoit le Royaume livré à une extrême misere, la justice aneantie, les loix foulées aux pieds, des usages nouveaux & pernicieux, introduits, difficiles à abolir, il aimoit le repos, il cherissoit la solitude, il y goûtoit des plaisirs plus solides, que les Monarques les plus puissants n'en goûtoient sur leurs trônes, toûjours environnez de soins & d'inquietudes. Tout sembloit l'engager à rejetter une entreprise, qui n'étoit soutenuë, que par la seule audace de ceux qui avoient osé l'envisager. 1640.

D'un autre côté, étant Roi, se disoit-il, je pourrai remedier à tous les abus, à tous les désordres, qui se commettent dans ce Royaume. En refusant la Couronne, j'en serai comptable à Dieu: il me reprochera d'avoir preferé mon interêt, & ma tranquillité, au bien public, au bien de la Religion, & à l'interêt d'un Royaume, qui s'est toujours immolé pour son accroissement, & pour sa gloire. Il conclut de ces réfléxions, qu'il devoit accepter la Couronne, & se confor-

1640. mer à la volonté de tout un peuple ; qui ne pouvoit eſperer qu'en lui ſeul, un ſecours aſſuré contre la violence de ſes cruels perſecuteurs. Cependant avant de prendre une derniere réſolution, il ſe détermina à conſulter ſon Secretaire Paës Viegas. Il le fit venir dans ſon cabinet, & lui fit part du ſujet de ſes réfléxions.
» Avant de parler, lui dit Viegas, ſouffrez, Seigneur, que j'oſe vous faire » une queſtion. Si tout le Royaume » formoit le deſſein de s'ériger en Ré» publique, préfereriez-vous ſes inte» rêts, à ceux de la Caſtille. Je pré» fererois, répondit le Duc, ceux de » mon pays. Si cela eſt ainſi, il eſt » inutile que je vous donne des con» ſeils. Vous devez ſçavoir le parti » que vous devez embraſſer. Le Ciel » vous offre une Couronne, & l'oc» caſion de vous venger de vos enne» mis, profitez-en : ſi elle vous écha» pe ; vous ne la retrouverez peut» être jamais. Songez ſeulement à » conduire avec ſageſſe, & prompti» tude cette grande affaire ; & répon» dez aux deſirs de ceux, qui oſent » tout eſperer de vous. J'y ſuis déter» miné répondit le Duc ; mais de » quelle maniere faut-il me conduire ?

» Seigneur, continua Viegas; après 1640.
» avoir mûrement réflechi ſur une en-
» trepriſe de cette importance; on voit
» qu'il eſt preſque impoſſible de s'aſ-
» ſurer de moyens certains pour l'exe-
» cuter avec ſuccès. Ils dépendent de
» l'occaſion, & l'occaſion les fait ſou-
» vent varier & même changer. Qui
» voudroit tout prévoir, ne ſe déter-
» mineroit jamais à rien. Il faut ſou-
» vent ſçavoir beaucoup hazarder.
» Quoiqu'il arrive, un Prince qui
» a des droits auſſi inconteſtables à
» une Couronne, que ceux que vous
» avez à celle de Portugal, doit tout
» tenter pour deffendre ſes droits,
» quand même il ſeroit preſque ſur
» de ſuccomber. Au reſte, conſultez
» ſon Alteſſe votre Epouſe. Elle a
» de la capacité, de la grandeur
» d'ame, de l'intelligence. Conſul-
» tez-la, Seigneur, vous verrez ce
» qu'elle penſe.

Dona Louiſe de Guſman, Ducheſſe de Bragance, étoit Eſpagnole, fille du Duc de Medina Sidonia, une des plus illuſtres, & des plus anciennes maiſons de la Caſtille. Elle avoit l'eſprit prompt, facile, & le courage d'un homme. Dès que le Duc l'eut informée de l'affaire, la Ducheſſe lui dit,

1640. Il vaut mieux mourir avec une Couronne, que de vivre paiſible, mais dans l'eſclavage. D'ailleurs Olivares ne s'en tiendra point à cet eſclavage; il veut votre perte, prevenez-la, en acceptant ſans differer l'offre qu'on vous fait. Le Duc charmé que la Ducheſſe, pour qui il avoit beaucoup d'eſtime, fut de même ſentiment que Viegas, fit rappeller D. Pedre de Mendoce, & lui dit : Après avoir mûrement déliberé ſur l'offre que vous êtes venu me faire, je me ſuis déterminé à accepter la Couronne : le ſalut de ma Patrie eſt mon premier interêt. Vous pouvez en aſſurer ceux qui vous ont député vers moi. Mendoce enchanté de cette réponſe, ſe jetta à ſes genoux, & voulut lui baiſer la main. Le Duc l'arrêta en lui diſant : Il n'eſt pas encore tems; aſſurons-nous auparavant de ce qui peut faire réüſſir nos projets.

Mendoce quitta Villavitioſa extrêmement ſatisfait de ſon voyage, & ſe rendit à Mourao, terre qui lui appartenoit, dans l'Alenteyo. Delà il dépêcha un Courrier à Dom Michel d'Almeida. Comme il s'expliquoit d'une maniere enigmatique, ſa lettre ne ſervit qu'à embaraſſer les conjurez.

Le ſeul Pinto en augura favorablement. L'arrivée de Mendoce confirma qu'il avoit compris le ſens de ſa lettre. Cette nouvelle cauſa une joie extrême à tous les conjurés, dont le nombre s'étoit conſidérablement augmenté. Ils s'unirent tous pour prier Pinto d'aller à Villavitioſa, afin de regler avec le Duc de quelle maniere, & dans quel jour, il étoit plus convenable de conſommer l'ouvrage entrepris. Pinto s'en deffendit par les mêmes raiſons, qu'il s'en étoit deffendu la premiere fois. On perdit quelques jours, à chercher des expepediens pour y envoyer quelqu'un ſans danger. On n'en put trouver aucun de ſatisfaiſant, & cette difficulté les jettoit dans de grands embarras. 1640.

Cependant le Duc de Bragance reſſentoit de vives inquietudes de ne point recevoir des nouvelles de la part des conjurez. Ayant appris que D. Pedre de Mendoce étoit à Evora, il lui écrivit pour le prier de l'informer dans quel état étoit l'affaire. Il lui répondit avec tant d'ambiguité, que le Duc prit la réſolution de faire venir à Villavitioſa, Juan Pinto, ſous pretexte de le conſulter, ſur une af-

1640. faire qu'il avoit avec la maiſon d'Odemira. Pinto informa auſſi-tôt Dom Michel d'Almada, des ordres qu'il avoit reçus, afin qu'on aſſemblât les conjurez, & qu'on l'inſtruisît ſur ce qu'il avoit à dire au Duc. Il partit enfin, vit le Duc, lui rendit compte de tout, & le Duc lui témoigna que quand même l'entrepriſe manqueroit, il étoit réſolu de faire ſoulever la Province d'Alenteyo, & de tâcher de chaſſer les Caſtillans de Portugal. Sur ces entrefaites, il apprit que quelques perſonnes, qui pouvoient être inſtruites de l'affaire, partoient pour Madrid, & que la Ducheſſe de Mantouë faiſoit obſerver de plus près les démarches des Seigneurs Portugais. Cette nouvelle fit ſentir au Duc qu'il ne falloit plus differer d'éclater. Il renvoya Pinto à Liſbonne, avec ordre de faire commencer la révolte par cette Ville, & non par Evora, ainſi que l'avoient réſolu les conjurez. Pinto avant de partir ſe jetta aux pieds de ſon Maître, en lui diſant, Seigneur vous ſerez bien-tôt mon Roi, ſouffrez que je baiſe votre main, & il la lui baiſa en même tems, quoique le Duc de Bragance la retirât, en lui diſant, qu'il ne falloit pas ſe feliciter de la victoire,

avant

avant d'avoir combattu. Tout ſuccedera au gré de nos déſirs, repartit Pinto, qui ſe rendit promptement à Liſbonne, avec deux lettres dont le Duc l'avoit chargé, l'une pour Michel d'Almeida, & l'autre pour Pierre de Mendoce. On lut ces deux lettres aux conjurez, ils en reſſentirent une joye extrême. Pinto les exhorta à hâter l'execution de l'entrepriſe. La nuit qui ſuivit la lecture des lettres, ils ſe rendirent à l'appartement de Pinto qui logeoit au Palais du Duc. Ils obſerverent beaucoup de précaution. Pinto écarta tous ſes domeſtiques, & ſe tint ſans lumiere dans l'antichambre de ſon appartement, pour recevoir les conjurez à meſure qu'ils arriveroient. Les conjurez arrivoient un à un, deux à deux, & laiſſoient leurs caroſſes ou leurs chevaux fort loin, afin que leurs gens ne ſçuſſent point où ils alloient. Dans la premiere nuit, il ne s'y trouva que ſix ou ſept conjurez. Dans la ſuite il y en vint juſqu'à quinze, & ceux-ci inſtruiſoient les autres de ce qui ſe paſſoit dans ces aſſemblées. Elles durererent juſqu'au Dimanche vingt de Novembre, où il ſe déterminerent à conſommer l'ouvrage le premier jour de Decembre 1640.

1640. 1640. Pinto leur fit comprendre alors que l'intention du Duc étoit que la conjuration commençât d'éclater à Lisbonne.

On n'eut pas beaucoup de peine à convenir de cet article, parce qu'en effet il étoit dangereux de commencer par Evora. Les Castillans auroient pû empêcher la révolte de Lisbonne, & causer une guerre civile entre ceux qui étoient de la conjuration, & ceux qui n'en étoient point. En même tems on convint qu'il falloit envoyer quelques conjurez dans les principaux endroits du Royaume, pour y soulever les peuples, en même tems qu'à Lisbonne.

Tout étant ainsi disposé, on songea à préparer le peuple à cette grande révolution. Il étoit dangereux de lui confier le secret, & plus encore de ne pas le mettre dans ses interêts. Pinto s'offrit à le sonder. En effet, il commença à s'entretenir avec les principaux Bourgeois, sur les calamitez publiques, sur l'indifference des Grands pour procurer quelque soulagement au peuple, & sur tout sur l'oisiveté du Duc de Bragance, qui du sein du repos dont il joüissoit, voyoit tranquillement opprimer sa

Patrie, lui qui par sa naissance, par 1640.
son crédit, par ses richesses pouvoit la délivrer de la tyrannie où elle gémissoit. Ces discours faisoient plus ou moins d'impression, selon le plus ou le moins d'interêt que prenoient au bien public ceux à qui il parloit ; & cette impression le déterminoit à s'ouvrir, ou à se cacher à eux. C'est ainsi qu'il gagna Mos, & Corée, riches Bourgeois fort accreditez parmi le peuple, pour avoir passé par toutes les Charges de la Ville: ceux-ci s'engagerent à faire déclarer le tiers Etat en faveur des conjurez. Le même Pinto gagna le Pere Nicolas de Maja, Moine qui s'étoit fait un crédit immense dans l'esprit des principaux Habitans. En effet, le Pere Maja fit entrer dans la conjuration les Magistrats de la Ville, les Greffiers, & les vingt-quatre Chefs de Métiers. Cependant une partie de ces nouveaux conjurez paroissoient flotants, & incertains : le mauvais succès de la révolte arrivée en 1637. à Evora, les ébranloit, & leur faisoit envisager la conjuration avec frayeur. Pinto les rassura: il alla les visiter. Il excitoit les uns par l'espoir des récompenses; les autres par le danger qui les menaçoit d'un pro-

1640. chain eſclavage, s'ils ne ſecouoient promptement le joug des Caſtillans: à quelques-uns il rappelloit les tems heureux, où le Royaume floriſſant ſous ſes Rois naturels, portoit juſques dans les extrêmitez du monde la gloire de ſes armes: à quelques autres les graces & les bienfaits dont la nation joüiſſoit ſous les mêmes Rois, & la privation dans laquelle elle étoit de ces graces & de ces bienfaits, depuis qu'elle étoit aſſervie aux Eſpagnols. Enfin il n'oublioit rien pour exciter leur courage, & pour les porter à la vengeance. Il étoit l'ame de tous les ſentimens qui les agitoient. Lorſqu'ils lui parurent fermes dans leurs réſolutions, il en amena quelques-uns à Dom Antoine d'Almada. Ils aſſurerent qu'ils étoient prêts à s'immoler, pour s'affranchir du joug odieux des Caſtillans.

Les principaux conjurez montoient au nombre de quarante; mais ce nombre s'augmenta ſi conſiderablement, que le bruit de la conjuration parvint juſqu'à Dom Rodrigue d'Acugna Archevêque de Liſbonne. Celui-ci en fit part à ſes parens, & à Dom Juan Pinto Pereira, Prieur de Saint Nicolas.

L'Archevêque approuva le dessein des conjurez, & voulut être du nombre. Son approbation produisit un bon effet. C'étoit un homme pieux, moderé, éloquent, & fort attaché aux interêts du Royaume. Le Docteur Stephano d'Acugna fut député du Saint Office, qu'on avoit aussi engagé dans la conjuration, pour en faire part aux Freres de la Misericorde. Ensorte qu'hommes, femmes, Moines, Gens de métier, de tout âge, & de toute espece, entrerent dans le complot : tous garderent le secret avec tant d'exactitude, qu'il est presque inconcevable, comment les Castillans ne furent pas informez de ce qui se tramoit. 1640.

Dans les Conferences que les Conjurés avoient tenuës dans l'appartement de Pinto, on avoit resolu de faire périr Vasconcellos, comme une victime dûë à la haine des Portugais. Quelques-uns vouloient également qu'on immolât à leur ressentiment l'Archevêque de Brague, livré de tout tems à la Castille, & qui pouvoit en se mettant à la tête des Espagnols, faire avorter leurs desseins. Mais d'Almada, ou selon d'autres, Dom Michel d'Almeïda, representa aux Conjurez, que

1640. la mort de ce Prélat pourroit exciter contre eux l'Inquisition & le Clergé, ce qu'il falloit éviter avec un soin extrême dans les conjonctures presentes. Néanmoins ils furent d'avis de veiller attentivement à sa conduite le jour de l'execution, & même de s'assurer de sa personne, s'il étoit necessaire.

Pendant que les Conspirateurs travailloient à s'assurer du succès de leur entreprise, le Duc de Bragance de son côté n'oublioit rien pour disposer la Province d'Alenteyo à un soulevement general. Le Duc d'Olivarès sur ces entrefaites lui dépêcha un Courier, pour le presser de se rendre incessamment à la Cour, & pour qu'il ne retardât point ce voyage sous quelques prétexte que ce fût; il lui envoya une Ordonnance pour prendre dix mille ducats sur le Tresor Royal, en cas qu'il en eût besoin. Le Duc ne pouvoit donc differer davantage, sans se rendre suspect. Pour prévenir des ordres plus fâcheux, & qui auroient pû déconcerter tous ses projets, il fit prendre le chemin de Madrid à la plus grande partie de ses équipages; & il regla toutes choses dans son Gouvernement en presence du Courier,

pour faire voir qu'il se préparoit lui-même à faire ce voyage. Il envoya un de ses Gentilshommes à la Vice-Reine pour l'avertir de son départ ; & il écrivit au Comte Duc, qu'il seroit dans huit jours à Madrid. En même tems il envoya dire aux Conjurez qu'il ne falloit plus differer ; qu'il étoit necessaire qu'ils éclatassent ou qu'il partît. 1640.

Cette nouvelle les déconcerta. Quelques-uns étoient d'avis que le Duc de Bragance partît en effet de Villaviciosa ; mais qu'au lieu d'aller à Madrid, il se rendît promptement à Lisbonne, pour se montrer au peuple qui l'adoroit, dans l'instant qu'on agiroit. On rejetta cet avis comme trop dangereux pour le Duc de Bragance. Sur ces entrefaites Dom Antoine d'Almada mit dans le secret de la conjuration Dom Juan de Costa, qui lui avoit toujours paru homme de courage, de resolution, & sur tout ennemi mortel des Castillans ; Almada crut qu'il falloit l'acquerir aux conjurez. Il s'ouvrit donc à cet homme ; mais quel fut l'étonnement d'Almada, lorsque Costa lui dit qu'il ne vouloit point du tout entrer dans cette conjuration, qu'il regardoit comme l'entreprise la plus dangereuse qu'on pût faire.

1640. » Car, lui dit-il, vous n'avez ni armée
» de terre, ni armée de mer pour la
» soutenir. Au moindre mouvement
» que vous ferez, vous serez inon-
» dés de troupes Castillanes ; le
» peuple sur qui vous comptez, vous
» abandonnera lâchement ; le Duc
» de Bragance lui-même trouvera le
» moyen de se reconcilier avec la
» Cour de Castille, & nous, nous
» demeurerons les victimes qu'elle
» sacrifiera à sa vengeance, sous pré-
» texte d'assurer le repos de l'Etat.
» Je regarde donc votre entreprise
» comme un précipice que vous vous
« creusez, & dans lequel vous allez
» vous perdre infailliblement. Ce discours alluma le couroux d'Almada. Lâche & indigne Portugais, lui dit-il, ta fausse probité m'a séduit ; mais si elle m'a arraché mon secret, il faut que ma main t'arrache la vie. En même tems il mit l'épée à la main, & tomba sur Costa. La fureur d'Almada l'épouvanta ; il arrêta d'Almada, en lui disant qu'il étoit prêt à se mettre du nombre des conjurez, & il fit des sermens terribles, de répondre par un secret inviolable, à la confidence qu'il lui avoit faite. Ses sermens rassurerent peu d'Almada ; il

observa son homme, & il avertit en 1640.
même tems les autres conjurés du péril où ils étoient. Cet accident causa une allarme universelle, & au lieu de se hâter d'éclater, comme ils l'auroient dû, puisque tout étoit disposé, ils reculerent le jour de l'execution, & chargerent Pinto d'en instruire son maître. Pinto, qui sentoit combien il étoit dangereux de differer seulement d'un jour, manda en secret au Prince de n'avoir point égard à la Lettre que les conjurés l'avoient forcé de lui écrire: qu'il n'avoit qu'à executer de son côté au jour marqué ce dont ils étoient convenus, parce qu'il étoit persuadé que les conjurez en feroient de même.

En effet, revenus de la crainte que Costa leur avoit causée ils se déterminerent à consommer l'entreprise au jour marqué. Costa lui-même parut un des plus ardens. Mais à la veille du jour choisi pour cette grande affaire, Vasconcellos s'embarqua sur le Tage & passa la riviere. Ils crurent qu'il étoit informé du complot, & qu'il avoit été pour faire venir des troupes dans la Ville. Leur allarme fut très grande: elle dura jusqu'à la nuit que le Secretaire rentra, n'étant sorti

1640. que pour une fête à laquelle il étoit prié. La joye ſucceda aux inquiétudes parmi les conjurés. Tout leur parut calme, & ils ne douterent plus du ſuccés de leur entrepriſe. Ils ſe retirerent chez eux, & promirent de ſe rendre tous en armes chez les chefs des conjurés, d'où ils devoient partir pour aller au Palais. La poſterité neceſſera de s'étonner, comment aux yeux d'une Cour ſoupçonneuſe & éclairée, comment aux yeux d'un nombre prodigieux de Caſtillans, tous parens & alliez des conjurez, on pût former & conſommer une auſſi grande entrepriſe, dans laquelle tant de perſonnes, d'état & de ſexe different, devoient tremper. Les femmes mêmes entrerent dans le complot & garderent un profond ſilence. Elles encouragerent leurs maris, leurs enfans, leurs freres à combattre avec ardeur en faveur de la liberté. Donna Philippe de Vilhena, Comteſſe d'Atougia, arma de ſes propres mains ſes deux fils, Dom Jérôme d'Ataïde, & Dom François Coutigno. » Allez mes enfans, leur
» dit-elle, allez combattre pour la
» Patrie. Si mes forces, ſi mon ſexe
» me le permettoient, j'accompa-
» gnerois vos pas, j'irois vaincre ou
» mourir avec vous pour le ſalut de

» mon païs. « Donna Maria de Lan- 1640.
castro tint le même langage à ses deux fils Dom Fernand Tellez, & Antoine Tellez de Silva.

La nuit s'écouloit trop lentement, au gré des coujurez. A la pointe du jour ils se rendirent tous chez les trois principaux Chefs de la conjuration. Les uns devoient attaquer la garde Castillane, les autres la garde Allemande. Quelques-uns s'étoient chargez d'aller à l'appartement de Vasconcellos, pour le jetter par les fenêtres du Palais, afin d'intimider les Partisans des Castillans; & quelques autres d'occuper la sale du Palais, & toutes les avenuës qui y conduisoient, pour exciter & encourager le peuple à crier liberté, & vive le nouveau Roi Jean quatriéme, Duc de Bragance. Il regna un concert admirable dans l'execution de toutes ces choses. Sur les neuf heures du matin, les conjurez partirent & entrerent de deux côtez, les armes à la main, dans la grande sale. Là on tira un coup de pistolet pour donner le signal à ceux qui devoient attaquer les Gardes Castillane & Allemande. Alors Dom Michel d'Almeida ayant l'épée à la main, alla de côté & d'autre, en criant Liberté, &

1640. vive Jean quatriéme Roi de Portugal. S'avançant ensuite vers les fenêtres, il parla ainsi au peuple. » Braves Portugais, nos miseres sont finies, » nous recouvrons notre liberté. Le » Duc de Bragance est notre Roi, & » notre Seigneur legitime. Nous lui » rendons la Couronne de Portugal, » & nous éteignons la tyrannie Castillane. Que le Ciel lui rende son » ancienne splendeur. Que sa posterité ne tarisse jamais. « Il prononçoit ses paroles en fondant en larmes. Sa vieillesse le rendoit respectable ; il continuoit à crier Liberté, & le peuple qui étoit presque tout assemblé, crioit de même Liberté, & vive Jean quatriéme, vive notre Roi, & périssent tous ses ennemis.

Cependant George de Mello, Estienne d'Acugna, Antoine de Mello de Castro, se jetterent avec impetuosité sur la Garde Castillane. Elle se retrancha dans le corps de garde, & on la força à se rendre, & à crier vive le Duc de Bragance Roi de Portugal. Un Prêtre tenant un Crucifix d'une main, & une épée de l'autre, marchoit à la tête de cette troupe de conjurez. Il les animoit à la vengeance, en leur montrant d'une main le Cru-

cifix, & de l'autre il portoit des coups 1640.
terribles aux Espagnols. En même tems Dom Michel d'Almeida, Dom Alfonse de Meneses, Gaspar de Brito Freyre, Marc-Antoine d'Azevedo, Pierre de Mendoce, & Thomas de Sousa surprirent avec leur bande la Garde Allemande, & s'en rendirent les maîtres en un moment. L'entrée du Palais étant libre, Pinto, Antoine Tello, Jean de Sà & Meneses, Antoine Tellez blessé au bras d'un coup de pistolet, qu'il avoit reçu à l'attaque de la Garde Allemande, le Comte d'Atougia, ses freres, François Coutigno, Alvares d'Abranches, Ayres de Saldagne, Antoine Alvares d'Acugna, Juan de Saldagne & Sousa, Gaston Coutigno, Sanche Dias de Saldagne, Juan de Saldagne & Gama, & ses freres Antoine & Barthelemi de Saldagne, Tristan d'Acugna d'Ataide, ses fils Louis & Nuño d'Acugna, avec son gendre Manuel Childe Rolim, marcherent vers l'appartement de Vasconcellos. Ils rencontrerent le Lieutenant Civil de la Ville, Dom François Soares d'Albergaria, qui sortoit de chez le Secretaire d'Etat. Albergaria crut que c'étoit quelque querelle particuliere, & voulut

1640. l'appaiser en interposant son autorité. Tous les conjurez se mirent à crier vive Jean quatriéme, vive le Duc de Bragance notre Roi; Albergaria répondit, vive Philippe IV. Roi d'Espagne & de Portugal : à ces mots on lui tira un coup de pistolet, & on le jetta mort par terre.

On continua de marcher, & les conjurez rencontrerent Antoine Correa premier Commis de Vasconcellos, homme insolent, & ennemi de la Noblesse. Antoine Tello lui porta un coup de poignard. Correa indigné de cette temerité, lui dit, quoi tu oses me fraper: on lui répondit par plusieurs autres coups de poignard. Correa tomba: les conjurez croyant qu'il étoit mort, passerent en avant: mais dès qu'ils furent passez, Correa se leva, & se sauva par un escalier dérobé. Cependant les conjurés marchoient & avançoient toujours vers l'appartement de Vasconcellos. Le Capitaine Diegue Garcés Palleia ne doutant point qu'on n'en voulût à ce Ministre, mit l'épée à la main pour les arrêter; les conjurez lui porterent plusieurs coups, & le forcerent à se jetter par une fenêtre pour se sauver; mais il se cassa une jambe, & se retira dans la maison de la Compagnie des Indes.

Les conjurez étoient ſur le point 1640.
d'entrer dans l'appartement de Vaſconcellos, ſans qu'il ſe fût mis en état de ſe garantir de leur fureur. Manuel Manſos de Fonſeca vint l'avertir du péril qui le menaçoit. Céſar, lui répondit-il arrogament, quoiqu'informé qu'on devoit l'aſſaſſiner dans le Senat, ne laiſſa pas d'y entrer. Je l'imiterai, en me livrant à la Fortune. Cependant une vieille femme, qui le ſervoit depuis long-tems, fondoit en larmes auprès de lui. Ses larmes commencerent à l'émouvoir, le bruit que faiſoient les conjurez, & qui redoubloit à meſure qu'ils approchoient, acheva de l'intimider. Il ſe détermina donc à ſe cacher dans une armoire, pratiquée dans le mur de ſon appartement. A peine y fut-il enfermé, que les conjurez arriverent. Ils le chercherent par tout, ils renverſerent tous les meubles, & ils commençoient à déſeſperer de le trouver, lorſqu'ils s'aviſerent de menacer la vieille, dont nous avons parlé, de la tuer, ſi elle ne ſe hâtoit de leur montrer l'endroit où s'étoit caché ſon maître. La vieille tremblante, oubliant la fidelité qu'elle devoit à Vaſconcellos, leur indiqua

1640. de la main l'endroit où il étoit : on l'y chercha : Vaſconcellos épouvanté ne put proferer une ſeule parole, & Antoine Tello lui tira un coup de piſtolet : en même tems les autres conjurez le percerent de pluſieurs coups d'épée, & le jetterent par la fenêtre en criant, vive la liberté, & Dom Juan Roi de Portugal.

Le peuple court toujours en foule pour voir tout ce qui peut le fraper vivement. Il trouve des attraits dans le ſpectacle le plus triſte & le plus terrible. A la vûë du corps de Vaſconcellos, il accourut de toutes parts pour voir ſon cadavre, qu'il accabla d'outrages. L'un le frapoit du pied, l'autre lui arrachoit la barbe, celui-ci lui crevoit les yeux, un autre le dépoüilloit, & l'expoſoit tout nud aux regards de tout le monde : quelques-uns excitoient les chiens à le dévorer, enfin il n'y eut point de cruauté, ni de barbarie, qu'on n'exerçât ſur ce corps malheureux. On le traîna dans les ruës de Lisbonne pendant toute la journée, & la moitié du jour ſuivant, ſans que le peuple eût encore aſſouvi ſa haine & ſa fureur. Il auroit encore continué à le maltraiter, ſans le Docteur Pinto, qui engagea les freres

de la Misericorde à l'enterrer. Le peuple encore plein de sa fureur s'y opposa. Alors Dom Gaston de Coutigno interposa son autorité, & le fit porter dans une bierre dans l'Eglise des Freres de la Misericorde. On l'envelopa dans un vieux drap, qu'on acheta de l'argent que les assistans donnerent par charité, & on l'ensevelit de la sorte. Tel fut le sort de Vasconcellos, cet homme vain & superbe, qui quelques momens auparavant, faisoit trembler tout le monde, & disposoit en Souverain de toute la puissance Portugaise. Il laissa un exemple mémorable de l'inconstance des grandeurs humaines : sa mort funeste apprend à ceux qui sont à la tête du gouvernement, de se conduire avec droiture, d'user avec moderation de leur autorité, & de se prémunir contre l'aveuglement, qui accompagne d'ordinaire le pouvoir, & la prosperité. La violence, l'injustice, & l'orgueil reçoivent tôt ou tard un juste châtiment. 1640.

Cependant la Duchesse de Mantouë, surprise par le bruit que faisoient les conjurez dans le Palais, s'étoit approchée d'une fenêtre, qui donnoit sur la porte de la Chapelle, pour appeller du secours, & pour tâcher par

1640. ses discours d'appaiser & d'émouvoir en même tems le peuple. Dans cet instant arriverent dans son appartement Dom Michel d'Almeida, Fernand Tellez de Meneses, Juan de Costa, Thomas de Sousa, Pierre de Mendoce, Antoine d'Almada, Louis son fils, Antoine-Louis de Meneses, Dom Rodrigue de Meneses son frere, Carlos Norogna, Antoine de Saldagne, Antoine de Costa, Antoine de Alcisco de Melo, Louis de Melo, Manuel son fils, Tristam & Louis de Mendoce, François de Sousa, François de Sampayo, Gomez Freyre d'Andreade son fils, & plusieurs encore. Comme ils entroient, la Vicereine se préparoit de sortir, pour voir si sa presence ne feroit pas plus d'impression sur le peuple, que ses discours. Les conjurez l'arrêterent, & la traiterent cependant respectueusement. Elle voulut tenter de sortir, & on la retint encore: alors elle parla ainsi aux conjurez qui l'environnoient. » Messieurs, » vous êtes assez vengez: la mort d'un » Ministre insolent doit vous satisfaire; il est puni, rentrez dans votre devoir. Le Roi mon Maître, & » le votre, vous aime, je vous promets » d'obtenir de Sa Majesté votre par-

» don ; mais rentrez ſans differer 1640.
» dans l'obéïſſance que vous lui de-
» vez.

L'Archevêque de Brague, qui étoit auprès d'elle, homme emporté, violent, & entierement dévoüé aux Caſtillans, voulut prendre la parole pour ſoutenir les droits du Roi Catholique : mais Dom Michel d'Almeida le fit taire, en lui diſant, » Je vous con-
» jure, Monſeigneur, de vous taire.
» On n'eſt déja que trop irrité contre
» vous. J'ai eu toutes les peines ima-
» ginables pour obtenir votre vie des
» liberateurs de la patrie : n'allez pas
» par un zele indiſcret les forcer à vous
» l'arracher ; retirez-vous donc, évi-
» tez un péril certain. « Les conjurez prierent auſſi inſtament la Vicereine, de rentrer dans ſon appartement, pour éviter d'être inſultée par le peuple, qui ne reconnoiſſoit plus le Roi d'Eſpagne pour ſon Maître. Mais perſiſtant dans le deſſein de ſortir, Dom Carlos de Norogna lui dit d'un ton ferme, de ſe retirer, ſi elle ne vouloit qu'on lui manquât de reſpect. A moi, répondit la Ducheſſe étonnée ? oüi, Madame, à vous, repliqua plus vivement Norogna : & comment, ajoûta la Vicereine ? en jettant votre Alteſſe par les

1640. fenêtres, repartit le conjuré. Cette réponse indigna l'Archevêque de Brague. Il saisit l'épée d'un soldat pour en fraper Norogna ; mais Almeida le retint, & l'obligea à se retirer. La Vicereine rentra ainsi dans son appartement, avec ses filles d'honneur, toutes tremblantes & éplorées.

Tout avoit succedé au gré des conjurez : cependant ils n'étoient pas tranquilles. Les Espagnols étoient encore maîtres de la Citadelle, dont ils pouvoient inquieter la Ville & les habitans. Les conjurez allerent trouver la Vicereine, pour qu'elle expediât un ordre au Gouverneur, afin qu'il la leur remît entre les mains. La Vicereine refusant cet ordre avec indignation, Almada irrité de son refus, jura que si elle ne signoit ce qu'on lui presentoit, il alloit faire égorger tous les Espagnols qui étoient dans Lisbonne. La Vicereine intimidée par cette menace, signa tout ce qu'on voulut. L'ordre étant signé, Dom Alvares d'Abranches, Thomas de Sousa, & Dom François de Faro, accompagnez du peuple, allerent le porter au Gouverneur, qui s'appelloit Dom Louis del Campo. La Duchesse avoit esperé en signant cet ordre, que

del Campo comprenant qu'il étoit forcé, refuseroit de s'y conformer : mais elle se trompa ; cet Espagnol d'un mérite médiocre, effrayé à la vûë de tout le peuple, ouvrit les portes de la Citadelle, s'estimant trop heureux qu'on lui laissât la vie. 1640.

La citadelle renduë, la Duchesse fut également forcée à donner des ordres aux Gouverneurs des Forts de Belem, de Cabeça seca, de saint Antoine & du château d'Almada, de les remettre entre les mains des conjurés. Alors Dom Rodrigue d'Acugna Archevêque de Lisbonne, vrai pere de la patrie, se rendit dans l'Eglise Cathedrale avec tous les Chanoines du Chapitre, pour remercier Dieu d'avoir délivré si heureusement le Royaume de la tyrannie des Espagnols. Les Chefs des conjurés vinrent l'y trouver, pour le prier de se rendre au Palais, & de prendre en main les resnes du Gouvernement jusqu'à ce que le Roi fût arrivé de Villa-vitiosa. L'Archevêque y consentit à condition que l'Archevêque de Brague se chargeroit conjointement avec lui de cet emploi. L'Archevêque ne demandoit ce Collegue que par politique ; il savoit que l'Archevêque de Brague étoit

1640. tout dévoüé à la Castille, & il étoit persuadé que ce Prélat aprouvant une pareille demarche il n'auroit rien à craindre de la part des Espagnols, quand même ils se rendroient une seconde fois maîtres du Portugal.

On lui promit d'engager Masos à faire ce qu'il souhaitoit, & alors il partit pour le Palais avec les conjurés & toute sa suite. En arrivant devant l'Eglise de S. Antoine de Padoüe, natif de Lisbonne, il rencontra beaucoup de peuple qui lui demanda la benediction; il se mit en devoir de le satisfaire. Mais saisi d'étonnement, il demeura immobile; il crut voir avec tout le peuple le prodige suivant. L'Image de Jesus-Christ qui étoit attachée à la croix, qu'on portoit devant l'Archevêque, détacha l'un de ses bras, & fit un signe comme s'il donnoit la benediction à ceux qui la demandoient à l'Archevêque. Ce signe fut regardé comme une marque certaine, que Dieu approuvoit ce que les Portugais venoient d'executer, & sans examiner d'avantage si ce prodige que tant de personnes differentes d'âge, de sexe & d'état, assurerent avoir vû, étoit vrai, ou si c'étoit un artifice, pour donner plus de poids au changement qu'on

venoit de faire dans le Royaume, 1640.
l'Archevêque homme de mœurs simples, le crut de si bonne foi, qu'il ne douta plus que la revolution n'eût une issuë favorable.

Etant parvenu au Palais, le peuple qui l'y attendoit, s'avança vers la chambre du Conseil, en criant à haute voix au Comte de Castagnede, President du Conseil, & aux autres Ministres, qu'ils eussent à ouvrir la porte, pour laisser entrer l'Archevêque, les Grands, le peuple, & laisser déployer l'étendart Royal. On obéït; & on donna cet étendart à Alvarez d'Abranches. Il monta à cheval, & suivi du peuple, il alla dans toutes les ruës de Lisbonne criant: Vive, vive Dom Juan quatriéme, Roi de Portugal. La plûpart ignorant qui étoit ce Dom Juan quatriéme, demandoient qui il étoit: le Duc de Bragance, leur répondoit-on; le Duc de Bragance, s'écrioient-ils, qu'il vive, qu'il regne, qu'il regne lui & sa posterité: il est notre Prince, notre Roi; il est l'heritier legitime de ce Royaume. En même tems les uns suivoient ceux qui accompagnoient l'étendart Royal; les autres s'en alloient d'un autre côté, en criant liberté, liberté; ils s'embrassoient, ils

1640. ſe felicitoient, ils oublioient tout autre interêt; ils ne ſentoient dans ce moment que la joie vive & ſoudaine de ſe voir délivrez du joug des Caſtillans, & d'avoir un Roi de leur Nation. Ainſi dans l'eſpace de trois ou quatre heures, tout un Royaume paſſa dans les mains d'un nouveau Maître, ſans qu'il en coûtât la vie, qu'à deux ou trois perſonnes, de ceux qui concouroient à l'oppreſſion de la Patrie.

Cependant l'Archevêque de Liſbonne ſe chargea ſeul du Gouvernement; celui de Brague évita le piege qu'on lui tendoit, en refuſanr de le partager. L'Archevêque de Lisbonne dépêcha le ſoir même des Couriers dans toutes les Provinces, pour inviter les peuples à remercier Dieu de ce qu'on avoit recouvré la liberté, avec ordre à tous les Magiſtrats des Villes de faire proclamer Roi de Portugal, le Duc de Bragance: il fit auſſi mettre en liberté tous ceux que les Caſtillans retenoient priſonniers dans les priſons publiques; & il engagea la Vice-Reine de ſortir du Palais, & de ſe retirer dans la maiſon Royale de Xabregas. Cette Princeſſe, pour éviter qu'on l'y forçât, y conſentit ſans peine. Elle traverſa toute la Ville pour

pour se rendre dans la demeure qu'on 1640.
lui indiquoit. L'Archevêque de Prague l'y accompagna, & il ne cessa point de lui donner des marques de son attachement, quoique cet attachement fut dangereux pour lui dans les circonstances où il étoit. Au reste on la fit servir magnifiquement, & avec le respect dû à son auguste rang. Lors même qu'elle s'en retourna en Castille, les Gouverneurs des Villes, & toute la Noblesse l'accompagnerent jusque sur les frontieres de la Castille. Cette Princesse fut si contente des honneurs qu'on lui rendit, qu'elle disoit ordinairement que les Cavaliers Portugais étoient galans & polis, même dans leur colere. Les hommes & les femmes, les vieillards & les enfans qui se presenterent sur son passage, ne cessoient de crier, liberté, liberté, vive Jean Quatriéme Roi de Portugal.

Pinto avoit écrit au Duc, immédiatement après que le Gouverneur de la Citadelle l'eut remise entre les mains des conjurés. Le Duc attendoit de ses nouvelles avec impatience & dans une grande agitation. La Lettre de Pinto termina ses inquietudes. La nuit qui suivit l'execution de la con-

1640. juration, Dom Pedre de Mendoce & Dom George de Melo Grand Veneur, furent députés de la part des conjurés pour aller lui baiser la main, pour lui rendre un compte exact de tout ce qui s'étoit passé, & pour l'inviter à partir incessamment pour Lisbonne. Ils furent reçûs à Villa-viciosa avec les marques les plus vives de reconnoissance de la part du Duc & de la Duchesse. Mendoce & Melo le supplierent de ne point differer son départ pour Lisbonne, parce que sa presence y étoit extrémement nécessaire. Le Lundi troisiéme de Decembre, il se mit en chemin avec le Comte de Vimioso & le Marquis de Ferreira. Mendoce & le Grand Veneur allerent à Evora pour l'y faire proclamer Roi, & toute la Province d'Alenteyo en fit de même. Le Roi étant arrivé à Aldea Galega sur le Tage, entra dans une barque, & traversa cette riviere, qui dans cet endroit a trois lieües de large. Il aborda devant la Compagnie des Indes, avec le Marquis de Ferreira, le Comte de Vimioso, Mendoce & Melo, qui l'avoient rejoint. Le peuple en le voyant se rappella une prétenduë prophetie, qui prédisoit aux Portugais,

qu'ils ſeroient délivrés d'un joug 1640.
étranger, lorſqu'un Roi viendroit les trouver monté ſur un cheval de bois. On ne manqua pas d'en faire l'application au Duc & à la barque qui le portoit. Ce Prince entra dans l'Hôtel de la Compagnie des Indes, autrefois le magazin de toutes les richeſſes du nouveau monde, deſert & pauvre depuis la domination des Caſtillans, mais qu'on eſperoit voir refleurir ſous le regne du nouveau Roi.

Dès que le bruit de ſon arrivée ſe fut répandu, la joye éclata dans tous les quartiers de la Ville. On convint qu'il feroit ſon entrée publique le Samedi huitiéme du mois. Le concours du peuple fut ſi extraordinaire, qu'on pouvoit à peine ſe remuer dans les ruës par où il devoit paſſer. Le Clergé, la Nobleſſe, le peuple & les Grands firent voir par leurs tranſports de joye & d'alegreſſe l'attachement qu'ils avoient tous pour la Maiſon de Bragance. Le peuple en general par une eſpece d'yvreſſe qui ſe communique & ſe répand, ne manque jamais dans les réjoüiſſances publiques de ſe livrer avec excès aux mouvemens qu'elles lui inſpirent. Le peuple de Lisbonne n'écouta donc dans cette

1640. occaſion que ces mouvemens. On voyoit les uns ſauter & danſer devant Sa Majeſté, les autres ſe jettoient à ſes pieds, quelques-uns lui baiſoient la main; tous s'écrioient enſemble, & avec tranſport, vive, vive notre Roi, il eſt l'envoyé de Dieu pour briſer l'orgueil des Caſtillans, pour rétablir notre honneur, pour aſſurer notre liberté, pour nous combler de gloire, pour rendre au Portugal toute ſa ſplendeur.

Le Roi entra enfin dans le fort. Le concours de peuple avoit été ſi grand dans les ruës, où il avoit paſſé, qu'une grande partie n'avoit pû le voir. Elle ſe rendit à la porte du fort. Tous ſe mirent à crier qu'ils vouloient voir le Roi. Le Roi ſe mit à la fenêtre. Après qu'il ſe fut retiré, ils demanderent à le revoir encore; le Roi ſe montra une ſeconde fois. Le peuple ne pouvoit ſe raſſaſier de le regarder, & il repetoit ſans ceſſe; qu'il vive, qu'il vive à jamais, que Dieu ſoit loüé de nous l'avoir donné, qu'il le conſerve aux dépens de nos vies. Le bruit de l'artillerie ſucceda à ces acclamations; & à peine le jour fit place à la nuit qu'on vit toute la Ville illuminée. Un Caſtillan voyant ces illumi-

nations, eſt-il poſſible, dit-il, qu'avec « 1640.
de telles illuminations, ſans armée, «
ſans puiſſance, on enleve un ſi beau «
Royaume à Philippe mon Maître. Que «
les decrets de la Providence ſont pro- «
fonds, qu'ils ſont impenetrables! Les «
Magiſtrats de la Ville voulurent ſignaler leur zele, en donnant une fête au peuple. Le Roi s'y oppoſa, en diſant, nous celebrerons des fêtes, lorſque nous aurons fait les préparatifs neceſſaires pour nous défendre contre nos ennemis.

Ce qui acheva de combler de joie les Portugais, ce fut la levée de l'interdit, que le Pape avoit jetté ſur Lisbonne, à cauſe des violences, que les Miniſtres de Caſtille, avoient exercées contre le Nonce, qu'il avoit dans cette Ville. Ils porterent ces violences ſi loin, qu'après l'avoir contraint de ſauter par une fenêtre, pour ſe refugier dans le Convent de Saint François, ils l'arracherent de cet azile, le tranſporterent en Caſtille, & lui firent ſouffrir mille outrages dans une affreuſe priſon, ſans reſpecter le caractere dont il étoit revêtu. Ces ſortes de violences étoient alors ordinaires aux Eſpagnols. La Catalogne, la Flandre, tous les pays

1640. où ils porterent la guerre, furent des theâtres celebres de leurs cruautez, & de leur irreligion : bien differens en cela des Portugais, qui même chez leurs ennemis, respectoient tout ce qui concernoit la Religion : ce qui fit dire qu'ils étoient vraiment Catholiques, & que les Espagnols n'en avoient que le nom.

Le Roi de Portugal prit enfin possession du Palais de ses Ancêtres, dont il donna les principales Charges aux personnes de la premiere qualité ; & les autres à des hommes distinguez par leur mérite personnel, voulant par-là, donner des preuves de son discernement, de sa bonté, de sa reconnoissance, & de sa justice. De cette maniere le gouvernement prit d'abord une forme, au grand contentement du Public ; & à la place du tumulte, & de la confusion, qui accompagnent d'ordinaire les grandes révolutions, on vit regner la paix, la tranquillité & l'ordre, non seulement dans Lisbonne, mais encore dans tout le Royaume.

Pour conserver cette tranquillité, le Roi se mit en état d'empêcher que les Castillans ne la troublassent. Il fit marcher des troupes sur les fron-

tieres : il garnit les places detoutes les choses necessaires ; pour faire une vigoureuse résistance, il en confia les Gouvernemens, & les Commandemens à des personnes distinguées par leur naissance, par leur fidelité, par leur zele, & par leur courage. 1640.

La Reine se prépara de son côté à partir de Villavitiosa, pour faire son entrée à Lisbonne. Son cortege fut nombreux. Lorsque l'on fut près de la Capitale, le Roi traversa le Tage, & alla au devant d'elle, accompagné de toute la Noblesse. Cette entrevûë fut touchante de part & d'autre. Le Roi & la Reine se donnerent des marques vives & tendres de l'estime qu'ils avoient l'un pour l'autre, & de la joie qu'ils ressentoient de la grandeur de leur nouvelle fortune. La Reine avoit amené avec elle le Prince Dom Theodose, âgé de huit ans, & les Infantes ses sœurs Dona Catherine, & Dona Jeanne. Tous les trois firent la reverence au Roi leur pere, qui ne put retenir ses larmes, en les embrassant. Ils s'embarquerent tous pour se rendre à Lisbonne, où ils furent reçus aux acclamations du peuple. C'étoit le 26. de Decembre.

Dès que le bruit de la révolution

1640. fut répandu & confirmé dans tout le Royaume, les Villes & les Provinces envoyerent à l'envi des Députez, pour baiser la main au Roi, & pour l'assurer de leur fidelité. Les Gentilhommes, les Seigneurs, & tous les Titulaires du Royaume, imiterent leur exemple avec la même promptitude, & le même zele. Tous les Etats differens qui étoient de la domination Portugaise, se soumirent avec la même facilité, comme on le dira dans la suite. Mais avant d'entrer dans ce détail, il est necessaire de raporter ici ce qui se passa dans le Portugal, dès que les peuples furent informez de la révolution. Tout le Royaume y prit également part. Les Villes, les villages, les lieux, où les bergers conduisoient paître leurs troupeaux, toutes les campagnes firent tout retentir de leurs cris d'allegresse. On trouvoit les païsans attroupez sur les grands chemins, qui dansoient, & qui chantoient leur bonheur. Ils arrêtoient les voyageurs, ils les invitoient par toute sorte de bons traitemens, à se réjoüir avec eux. Les petits enfans ne sachant dire autre chose, repetoient sans cesse, vive, vive le Roi Jean quatriéme notre Seigneur, qu'il regne

ſur nos peres, ſur nous, ſur nos deſcendans, que ſa poſterité regne éternellement. 1640.

Dans le moment que le Duc de Bragance avoit été informé de l'heureux ſuccès de la conjuration, il avoit fait partir diverſes perſonnes de confiance, pour faire ſoulever toute la Province d'Alentejo. La Ville de Portalegre, quoique ſituée ſur les confins de la Caſtille, & mal fortifiée, ſe déclara, ſans differer, en ſa faveur. Elvas en fit de même, à l'inſtigation d'Alfonſe de Melo; le Commandant, Diegue Soares de Caſtelbranco, envoya Gaſpar Manuel de Sequeira pour baiſer de ſa part la main du Roi, ne pouvant le faire lui-même à cauſe de ſes incommoditez. Le Roi reçut Sequeira avec bonté, & il le fit repartir, pour qu'il le fit proclamer Roi dans cette Ville ſans délai. Sequeira obéït, & le peuple d'Elvas ne témoigna pas dans cette occaſion, moins de zele que le peuple de Liſbonne. Avant que Pierre de Mendoce, & George de Melo fuſſent arrivez à Evora, en revenant de Villaviſioſa, on y étoit informé de la révolution, & le peuple, le Clergé, & les Fidalques étoient tous diſpoſez à

1640. proclamer le Duc de Bragance Roi de Portugal, ce qu'ils executerent avec des réjoüiſſances publiques, qui durerent trois jours. Conimbre, Porto, Viſeo, & toutes les autres Villes des Provinces de Beira, de Traoſmontes, d'entre Douro & Minho, & de l'Eſtramadure, ſuivirent l'exemple de Lisbonne, d'Elvas, d'Evora, & de Portalegre.

Il ne reſtoit que le Royaume des Algarves, & il étoit de la derniere importance de s'en aſſurer. Henri Correa de Silva en étoit Gouverneur. Il avoit choiſi pour ſa réſidence la Ville de Lagos. Le Roi lui écrivit pour l'inſtruire de tout ce qui venoit de ſe paſſer dans le Portugal, & pour le prier de le faire reconnoître dans le Royaume d'Algarve. Correa, le lendemain qu'il eût reçu cette lettre, aſſembla dans l'Egliſe de la Miſericorde, les Chefs de la Juſtice, avec les Officiers & toute la Nobleſſe. Après avoir fait chanter une Meſſe, il lut la lettre que le Roi lui avoit écrite après quoi il ſe mit à crier : Vive Jean quatriéme Roi de Portugal & des Algarves. Tout le monde cria avec lui la même choſe. Les fortereſſes de Saint Vincent & de Sagres ſe

soumirent également par ses ordres. 1640.
Ensuite il envoya deux mille hommes de garnison à Castro Marin, pour empêcher les Castillans d'entrer de ce côté-là dans ce Royaume. Le Marquis d'Ajamonte, feignant d'ignorer que Correa eût part à cette révolution, lui écrivit, qu'il alloit lui envoyer des troupes pour punir les révoltez. Correa lui fit réponse qu'il se tînt en repos; que ceux qu'il traitoit de révoltez, étoient de fideles sujets qui obéissoient à leur Roi legitime. Après avoir fait cette réponse au Marquis d'Ajamonte, Correa écrivit au Roi, & lui rendit un compte exact des troupes, des munitions, de l'artillerie, & de tout ce qui étoit dans le Royaume d'Algarve, en l'assurant qu'il étoit prêt à le servir avec le même zele & la même fidelité tant en paix, qu'en guerre. Le Roi l'appella à la Cour, & lui donna la Charge d'Administrateur du Patrimoine Royal. Cette récompense n'étoit pas indigne de Correa, ni trop grande pour le service qu'il avoit rendu.

Tout prosperoit au nouveau Roi. Dans l'espace de peu de jours il se rendit le maître de treize forteresses, où il y avoit garnison Castillane. Il

1640. s'empara aussi de trois galions, venus tout recemment de la Corogne à Lisbonne, lesquels eussent pû incommoder beaucoup cette Ville, si les conjurez n'eussent trouvé le moyen de s'en saisir. A l'égard des Castillans qu'on fit prisonniers, le Roi défendit sous des peines rigoureuses de leur faire la moindre insulte : on leur permit même quelque tems après de s'en retourner en Castille ; à l'exception du Marquis de la Puebla, cousin du Comte Duc d'Olivares, Chef du Conseil de la Vicereine, de D. Diegue de Cardeñas, du General Boccanegra, de Thomas Calderon, de Ferdinand d'Albo, de D. Diegue de la Rocca, & de quelques autres, qu'on garda, pour les échanger contre les Portugais, qui étoient en Castille.

Enfin les forteresses de Saint Julien, de Setubal, de Saint Vincent, de Viana étant soumises, le Roi pour consommer l'ouvrage, résolut de se faire couronner, n'ignorant pas que les peuples se lient plus fortement à leurs Souverains, par ces marques exterieures de respect & d'obéissance. Ces solemnitez semblent devenir le dernier contrat, par lequel le Roi s'engage de proteger le

peuple, & le peuple d'obéïr fidelement au Roi. Le Roi donc donna les ordres necessaires pour cette ceremonie. 1640.
Il fit inviter tous les Seigneurs titrez, & tous les Gentilhommes du Royaume, de se trouver le 15. de Decembre 1640. à Lisbonne, pour assister à cette ceremonie.

Lorsque le jour destiné pour le couronnement fut arrivé, on éleva deux theâtres dans la Place du Palais, où le Roi se rendit, accompagné du Marquis de Villareal, du Duc d'Aveiro, du Duc de Caminham, du Marquis de Ferreira, de Dom Maurice de Silva, Marquis de Govea Majordome, de Juan Rodrigues de Sà, Comte de Penaguiano, Camerier Major, de Dom Louis de Mirande Henriques, grand Secretaire, de Dom Pedre Mascaregnas, fils du Marquis de Montalvan, de Dom Juan de Castelbranco Merinemajor, de Pierre de Mendoce, Capitaine des Gardes, & de Tellez de Meneses, Grand Enseigne; avec les Archevêques de Lisbonne, de Brague, du Grand Inquisiteur & de plusieurs autres Seigneurs & Prelats. Le Marquis de Ferreira y assista comme Connetable, & Dom François de Lucena, homme d'une

1640. grande capacité, & d'un merite rare, en qualité de Secretaire d'Etat. Le Roi s'étant assis, on apporta la Croix & l'Evangile. Il se mit à genoux, & fit le serment de cette maniere.

Je jure, & je promets, de regir & de gouverner ce Royame, & d'y administrer la justice, avec autant de prudence, de sagesse & de moderation, qu'il me sera possible; de maintenir les us, coutumes, privileges & droits de ce Royaume, accordez & confirmez par les Rois mes prédecesseurs, avec le sceau de Dieu, & du Saint Evangile. Les trois Etats composez de la Noblesse, du Clergé, & du Peuple, firent leur serment de fidelité. L'Archevêque de Lisbonne commença le premier. Je jure, dit-il en touchant le S. Evangile, que je reçois pour mon Roi legitime, & veritable Seigneur, le haut, le puissant, & le grand Roi Dom Juan IV. auquel je rend hommage pour tout le Clergé de ce Royaume. Tous les autres en firent de même. Cette ceremonie étant achevée, on cria à differentes reprises, vive le Roi. Delà on marcha vers l'Eglise Cathedrale, en observant le même ordre, qu'on avoit observé

en ſortant du Palais. En chemin on 1640.
rencontra le Docteur François Rebello Homem Vereadeur du Conſeil, placé ſur une éminence, qui parla ainſi au Roi. » Haut & puiſſant Seigneur,
» ce jour eſt pour nous un jour de
» triomphe. En vous offrant les clefs
» de la Ville, nous vous offrons nos
» cœurs, qui ſeront toujours fideles
» à Vôtre Majeſté. Votre élevation
» ſur le trône va déſormais cimenter
» notre bonheur, dont la tyrannie
» ne pourra jamais ébranler les ſoli-
» des fondemens. Il nous avoit été
» prédit ce bonheur, & les tems ſont
» arrivez, où nous en joüiſſons. Dieu
» l'avoit promis au grand Alfonſe
» Henriqués, le glorieux fondateur
» de cette Monarchie. Votre éleva-
» tion eſt donc l'ouvrage de Dieu,
» & non l'ouvrage des hommes.
» Puiſſiez-vous regner long-tems,
» puiſſiez-vous faire le bonheur de
» vos ſujets. « Homem s'étant tu, le Comte de Caſtagnede, Preſident du Parlement, prit de ſes mains les clefs de la Ville, qui étoient dans un baſſin d'or, & il les preſenta à Sa Majeſté. Le Roi continua ſa marche aux acclamations du peuple, & arriva à la porte de l'Egliſe, où l'Archevêque,

1640. qui s'y étoit déja rendu, le reçut en habits Pontificaux, à la tête du Clergé. La Meſſe & le *Te Deum laudamus*, étant chantés, le Roi s'en retourna dans ſon Palais.

1641. La Couronne étant confirmée ſur la tête de Dom Juan, il ne reſtoit plus qu'à prendre les précautions neceſſaires pour le faire reconnoître dans tous les pays conquis par les Portugais. On commença par l'iſle de Madere. On y envoya un vaiſſeau, & une Caravelle avec des lettres pour l'Evêque de Funchal, Dom Jérôme Fernand, & pour le Gouverneur Dom Louis de Mirande Henriqués. L'un & l'autre obéirent aux ordres qu'on leur envoya. Dom Juan fut reconnu & les Caſtillans ſortirent de l'iſle, & ſe retirerent dans les Canaries. Martin Correa Gouverneur de Mazagnan en Afrique, en conſequence des mêmes ordres qu'il avoit reçus par une caravelle, fit auſſi reconnoître pour Roi de Portugal, Jean quatriéme. Dom Rodrigue de Camera, Comte de Villefranche en fit de même dans l'iſle de ſaint Michel. Enſuite il ſe rendit à Lisbonne, pour baiſer la main de ſon nouveau Maître. Il jetta à ſes pieds la chaîne d'or, que lui avoit donnée

le Roi Catholique, en lui disant, je jette à vos pieds cette chaîne d'or, ne voulant désormais porter aucune marque d'honneur, si je ne l'ai meritée en prodiguant ma vie pour votre service. 1641.

Dés le mois de Decembre 1640. on avoit fait partir François d'Ornellas de Lisbonne, pour s'assurer des Terceres. Il y arriva le septiéme de Janvier, & débarqua de nuit au port de Praya. Dom Alvares de Viveyros, Viceroi de l'isle, voulut le faire arrêter, soupçonnant quelque trahison de sa part. Ornellas se mit à couvert, & fit neanmoins proclamer Roi de Portugal & des Terceres Jean IV. dans Praya. Viveyros de son côté prit des précautions pour conserver la Ville d'Angra & la Citadelle. Il fit arrêter les principaux habitans de la Ville, dont il se défioit, avec Estienne de Silveira Borges, Prieur de Nôtre-Dame de Grace. Il voulut aussi s'assurer d'Antoine de Canto & Castro; mais s'étant trouvé parmi la Compagnie Portugaise qui étoit ce jour-là de garde, il se deffendit contre les satellites d'Alvares. Ceux-ci ayant blessé deux personnes, tous les Portugais prirent les armes, tomberent

1641. ſur les Caſtillans, & commencerent à crier vive, vive D. Juan IV. Roi de Portugal, & périſſent tous ſes ennemis. Le peuple encouragé par leur exemple repeta ces cris d'allegreſſe, & ſe jetta ſur les Eſpagnols, qui s'enfuirent dans la citadelle. On les pourſuivit, & les Portugais y penſerent entrer pêle mêle avec eux. Alors Viveyros fit tirer le canon contre la Ville. Ornellas y courut au bruit du canon, avec ſa Compagnie. Il trouva que Jean de Betancourt s'étoit emparé avec les habitans du poſte de Bonne Nouvelle, important pour réduire la Citadelle. Pour ne pas perdre du tems on alla dans le moment attaquer le fort Saint Sebaſtien; ils le firent avec tant d'impetuoſité, que la terreur ſaiſit ceux qui le gardoient, ce qui les fit rendre dans l'inſtant. Par leur reddition les Portugais demeurerent maîtres du port, & de tous les vaiſſeaux qui y étoient. Cet évenement arriva dans la Semaine Sainte, & le jour de Pâque on proclama dans Angra Roi, Jean IV. malgré les coups de canon que les Caſtillans tiroient contre la Ville. Les Portugais diſoient que c'étoient des ſalves en l'honneur de la fête, & de la ceremonie de la procla-

mation du nouveau Roi. Ils ramasserent même avec soin les boulets pour s'en servir à leur tour contre les Castillans. La Cour avoit fait partir de Seville un vaisseau pour les informer de ce qui se passoit en Portugal, & pour leur ordonner de conserver les Terceres à Sa Majesté Catholique ; mais ce vaisseau ayant été obligé de relâcher à Madere, fut saisi, avec trois autres vaisseaux chargez d'épiceries & & d'argent, au profit du Roi de Portugal. 1641.

Les Castillans firent partir de Saint Lucar trois vaisseaux pour aller secourir Viveyros, sous les ordres de Manuel de Canto & Castro Portugais. En arrivant dans l'isle il livra celui qu'il montoit à ses Compatriotes, & les aida à s'emparer des deux autres. Cette perte fut d'autant plus sensible à Viveyros, qu'il vit enlever sous ses yeux le secours avec lequel il esperoit de punir les Portugais de leur rebellion. Louis Peres Viveyros son frere, qui étoit parti de la Corogne pour le secourir aussi, tomba également entre les mains des Portugais. Ensorte que Viveyros demeura dans la Citadelle, sans vivres, sans munitions, sans troupes. La fregate que le Cardinal Dom

1641. Ferdinand, Infant d'Eſpagne & Gouverneur deFlandres,lui avoit envoyée, s'en retourna, lorſqu'elle apprit que les Portugais aſſiegeoient & preſſoient vivement la citadelle. Tous les autres ſecours qu'on tenta d'y envoyer tomberent également en la puiſſance des Portugais, qui traiterent avec beaucoup de douceur les priſonniers Caſtillans.

On ignoroit cependant dans Liſbonne ce qui ſe paſſoit dans les Terceres. Les Corſaires avoient pris le vaiſſeau que d'Ornellas avoit envoyé, pour informer le Roi de l'Etat des affaires dans ces iſles. On ſçavoit pourtant qu'on y avoit pris les armes; ce qui détermina le Roi d'y envoyer le Pere François Cabral Jéſuite, qui avoit déja été Provincial de l'iſle, avec des lettres pour la Nobleſſe, & pour le peuple, & un plein pouvoir de leur accorder toutes les graces neceſſaires pour engager les uns & les autres à le reconnoître pour leur Souverain. Antoine Dias Sodre l'accompagna avec quelque ſecours ſur un vaiſſeau Hollandois. Ils arriverent à Angra le 25. d'Avril, & le Pere Cabral agit en conformité des ordres qu'il avoit reçus. Il eut quelques con-

ferences avec Viveyros. Rien ne put le gagner. Il demeura fidele aux Castillans. Neanmoins il fut contraint de capituler, & il sortit de la citadelle le 6. de Mai, avec tous les honneurs militaires. Ses soldats étoient pâles, défigurez, & Viveyros lui-même étoit d'une maigreur énorme. Les Portugais remarquerent en entrant dans la citadelle, qu'ils s'en étoient rendus les maîtres le même jour, le même mois, & sur un homme qui portoit le nom d'Alvares, comme Alvares Bezan, Marquis de Sainte Croix, lorsque celui-ci l'enleva aux Portugais. Les Espagnols l'appelloient le fort de Saint Philippe : les Portugais lui donnerent le nom de Saint Jean, à l'honneur de leur Roi. 1641.

La conquête du Bresil n'étoit pas moins importante que celle des Terceres. Ce vaste pays fournissoit du sucre, du bois à teindre, & plusieurs marchandises utiles & necessaires au Royaume. Il étoit difficile de s'en rendre le maître, parce qu'il y avoit dans ce pays pour le moins autant de Castillans, que de Portugais. Neanmoins l'acquisition n'en coûta pas plus qu'auroit fait une simple forteresse au milieu du Portugal. On en fut redeva-

1641. ble à Dom George Mascaregnas, Marquis de Montalvan, Viceroi du Bresil, qui soumit tout le Bresil au Roi, sans verser presque de sang. Aussi-tôt qu'il eut reçu les lettres de Jean IV. qui lui apprenoient son élevation sur le trône, il fit assembler les troupes dans les deux places de la Baye de tous les Saints. Il envoya un détachement devant la place des Jésuites, & un autre devant la place du Palais, où étoit de garde ce jour-là Juan Mendez de Vasconcellos. Ayant ainsi disposé les troupes, il fit venir chez lui l'Evêque, Dom François de Moura General de l'artillerie, tous les principaux Mestres de Camp, l'Auditeur General, & le Provediteur, ausquels il lut les lettres qu'il avoit reçûës. Tous furent d'avis qu'il falloit obéir : ils se rendirent dans l'instant dans l'Eglise Cathedrale, & ils proclamerent le nouveau Roi aux acclamations de tout le peuple.

On n'eut pas plus de peine à lui soumettre les places que les Portugais avoient conquis dans les Indes Orientales. On y ignoroit encore l'Election de Jean IV. lorsque les Negres tant naturels, qu'Etrangers, firent un traité avec les Hollandois, non-seulement

de leur livrer Cochim & plusieurs au- 1641.
tres places sur la côte de Malabar, que les Castillans laissoient dépourvûë de toutes choses; mais même la Ville de Goa, la Métropole des Indes, la résidence du Viceroi, du Conseil de Justice, de Guerre, & du Gouvernement. Ils alloient executer leur traité lorsque Manuel de Liz arriva à Goa, avec la nouvelle du changement qui venoit d'arriver en Portugal. Tous les Indiens en témoignerent une joie excessive, tous voulurent demeurer sous la domination du nouveau Roi, tous le firent à l'envi proclamer dans toutes les places dépendantes des conquêtes des Portugais.

Dom Juan de Sylva Tello, Comte d'Aveyras, étoit pour lors Viceroi. Il ne tarda pas un moment à faire proclamer dans Goa Juan IV. Roi de Portugal. Son exemple entraîna le reste des Indes. Tous les peuples espererent de vivre plus tranquillement sous la domination immediate des Portugais, que sous ces mêmes Portugais, dépendans des Castillans. En effet, la negligence & la tyrannie de ces derniers y avoient tout fait tomber dans un affreux déperissement. Le Comte d'Aveyras n'épargna ni peines,

1641. ni ſoins pour relever les affaires, & pour ſe mettre en état d'y ſoûtenir les interêts du nouveau Roi. Il envoya pour commander dans Ceylam, Dom Philippe Maſcaregnas, avec plein pouvoir de faire tout ce qu'il croiroit néceſſaire pour la conſervation de cette iſle, ſans avoir beſoin de lui en faire part. Il chargea Antoine Moura, & Dom Edouard Lobo de ſe rendre inceſſament à Maſcate; il fit partir pour le Mozambique François de Silveira, enfin il pourvut à la ſureté de toutes les places, où il avoit fait reconnoître Jean IV. pour Roi de Portugal. Malaca étoit aſſiegé depuis long-tems par les Hollandois. Il fit partir une galiote pour ſecourir cette place, mais les Hollandois s'en emparerent, & la Ville manquant de tout fut forcée de ſe rendre. Dans le Japon, dans la Chine, & par tout ailleurs où il y avoit des Portugais établis, on y reconnut, ſans oppoſer le moindre obſtacle, l'autorité du nouveau Roi.

Tandis que cette révolution ſe conſommoit dans les pays éloignés, Jean IV. dès le mois de Janvier 1641. avoit envoyé des lettres de convocation pour l'aſſemblée des Etats Generaux. Les Etats aſſemblez renouvelle-

rent

rent leur ſerment de fidelité au Roi, 1641.
& le Roi renouvella celui qu'il avoit
fait d'obſerver tous les droits, us,
coutumes & privileges du Royaume.
Les Etats reconnurent auſſi pour leur
Prince & ſucceſſeur legitime l'Infant
Dom Theodoſe, fils du Roi. Ils le fi-
rent de cette maniere. » Nous recon- «
noiſſons, & nous recevons pour na- «
turel & veritable Prince, & Seigneur, «
le très-grand, & très-excellent Infant, «
Dom Theodoſe, fils, & legitime he- «
ritier du Roi notre Seigneur, & de «
la Reine Dona Louiſe ſa femme. «
Comme ſes naturels & veritables ſu- «
jets & vaſſaux, nous lui rendons hom- «
mage entre les mains du Roi ſon pere, «
qui le reconnoît pour ſon fils & ſuc- «
ceſſeur legitime, & actuellement ſon «
tuteur. Nous lui promettons qu'après «
la mort de Sa Majeſté, nous le recon- «
noîtrons pour Roi du Portugal, & d'Al- «
garve, pour Seigneur de la Guinée, «
dans l'Afrique, & du commerce d'E- «
thiopie, Arabie, Perſe & Inde. Nous «
obéïrons en tout, & par tout à ſes «
commandemens. Nous ferons la guer- «
re pour lui. Nous maintiendrons la «
paix dans ſes Etats. En vertu de quoi «
nous jurons ſur la ſainte Croix, & ſur «
les Evangiles, d'executer en tout & «

1641. » par tout, ce que nous venons de dire, » & pour preuve de ſujettion, d'obéïſ- » ſance, & de reconnoiſſance envers la- » dite Seigneurie, nous baiſons la main » de Sa Majeſté, & de ſon Alteſſe, » tous deux preſens.

Les jours qui ſuivirent ce ſerment, les Etats s'aſſemblerent dans le même endroit. Chaque Etat, chaque ordre, chaque perſonne y avoit ſa place marquée. Le premier jour, le Roi étant ſur le trône, qu'on y avoit élevé, le Herault d'Armes s'avança vers Emmanuel d'Acugna, Evêque d'Elvas, & le mena vers l'endroit deſtiné pour parler. Après que l'Evêque ſe fut profondément incliné devant le Roi, il tint ce diſcours. » La premiere loi » de la nature apprend aux hommes » à s'unir par les liens de la ſocieté. » On a donc vû bâtir des Villes, & » former des Royaumes, qui par cet- » te même loi d'union, ſe deffendent » en tems de guerre, & ſe ſoutien- » nent en tems de paix. La méſintel- » ligence au contraire, fait avorter » les projets de l'une, & ruine les » avantages de l'autre. Nous en a- » vons un exemple dans ce Royaume: » livré aux Etrangers, & détruit par » notre diſcorde, recouvré & rendu

» à ses maîtres par notre union. 1641.

» C'est par cette raison que notre » Roi s'est déterminé à assembler les » Etats Generaux de ce Royaume, » afin de déliberer unanimement sur » ce qui convenoit mieux de faire » dans les conjonctures presentes, » tant par rapport à la Religion, que » par rapport aux interêts de l'Etat, » soit en paix, soit en guerre. On ne » peut observer la Religion, qu'en » veillant attentivement à la pureté » de la foi, ni conserver un Etat flo- » rissant, qu'en se conduisant par des » conseils, sages & prudens.

» Sa Majesté espere donc de la pru- » dence, & du zele de ses fideles, & » bons sujets, de bons conseils, & » d'utiles secours, pour concourir » efficacement au bien general du » Royaume, d'où découle toujours » le bien particulier, comme du bien » particulier, dépend respectivement » le bien general. Rendons graces à » Dieu de nous avoir donné un Roi, » qui ne veut regner que conformé- » ment aux Loix de ce Royaume, & » qui croit qu'un Souverain ne doit » obtenir, que de la volonté de ses » sujets, les secours necessaires pour » en soutenir la gloire & la splen-

1641. » deur. Sa Majesté donc qui nous
» aime, & qui sçait que nous l'ai-
» mons, m'a ordonné de vous dire
» que de ce jour, jour heureux, jour
» fortuné, il abolit tous les impôts,
» dont vous ont accablez les Rois de
» Castille, tant qu'ils ont été vos
» cruels tyrans. Quelle difference
» entre un Roi legitime, & des Rois
» usurpateurs! Ceux ci ne respiroient
» que votre ruine, & votre Roi ne
» cherche qu'à assurer votre bonheur.
» Il se contente de son patrimoine,
» pour son entretien & celui de sa
» Maison, & vous laisse les revenus
» de l'Etat, pour vous deffendre d'un
» ennemi dangereux, qui ne vous
» menace pas moins, que d'un hon-
» teux esclavage. Usons donc de ces
» revenus, pour soutenir un tel Roi
» sur le trône, & pour dissiper les
» projets de nos ennemis communs.
» Notre zele & notre reconnoissance
» nous engagent à tout sacrifier pour
» lui. Qu'il est doux de pouvoir vo-
» lontairement s'immoler pour son
» Roi, & pour l'Etat!

L'Evêque termina ainsi son discours, fit une seconde inclination devant le Roi, & alla reprendre sa place. François Rebello Homen se leva,

toute l'aſſemblée ſe leva de même, & Homen parla ainſi. » Les graces, & 1641.
» les bienfaits d'un Prince, ſont les
» veritables chaînes qui lient, qui
» aſſujettiſſent les cœurs des ſujets.
» Elles ſont plus fortes, que l'auto-
» rité, & que la violence, ſur tout
» ſur les Portugais, toujours prêts à
» prodiguer leurs biens, leurs vies,
» pour les mériter de la part de leurs
» Princes legitimes. Vivement tou-
» chez des faveurs dont Sa Majeſté
» vient de les combler, ils ne ſçau-
» roient dans ce moment, lui en té-
» moigner leur reſpectueuſe recon-
» noiſſance, qu'en ſe rappellant à
» tous les inſtans, les mêmes graces,
» qu'ils viennent de recevoir, &
» qu'en faiſant éclater le déſir ar-
» dent qu'ils ont de pouvoir s'acqui-
» ter de bienfaits ſi ſignalez. Mais
» comment pouvoir reconnoître l'ar-
» deur avec laquelle Votre Majeſté
» ſe livre pour faire notre bonheur.
» Non ſeulement, vous offrez pour
» ce grand ouvrage votre Perſonne
» ſacrée; mais vous nous voüez en-
» core celle de votre auguſte Fils, par
» les ſermens les plus ſaints. Sembla-
» ble à Dieu, qui dévoüa ſon Fils
» pour le ſalut du genre humain, &

1641. » qui le promit ſolemnellement aux » anciens Patriarches.

» Vous ne vous occupez que de » notre bonheur, vous ne ſongez » qu'à procurer une tranquillité ſo- » lide à vos ſujets, le but le plus » glorieux, que puiſſe ſe propoſer un » grand Roi. Pour réüſſir dans un deſ- » ſein ſi beau, vous vous abandon- » nez à votre magnificence. Vous » nous ouvrez vos treſors, vous nous » affranchiſſez enfin de tributs o- » dieux, qu'un Roi Etranger & oc- » cupé uniquement de notre perte, » nous avoit tyraniquement impoſez. » Ce bienfait eſt grand, mais bien au » deſſous de la maniere Royale, dont » vous l'avez fait. Vous nous avez » prévenus; mais dans quelles circon- » ſtances? dans un temsoù vous pou- » viez non ſeulement demander ces » tributs, mais même les éxiger. Auſſi, » penetrez de reconnoiſſance, vos ſu- » jets ſont prêts de tout entreprendre » pour le ſervice de Votre Majeſté! » Ordonnez, on ne demande qu'à » obéïr. Au nom de tous vos ſujets, je » ſuis chargé de vous offrir leurs vies » & leurs biens. Diſpoſez à votre gré » de l'un & de l'autre. On ne regrette » point ſes biens, quand on peut les

employer au ſervice de Votre Ma- « 1641.
jeſté. Notre Etat déſormais ne peut «
devenir que floriſſant ; les Caſtil- «
lans ſont chaſſez ; notre commerce «
va ſe rétablir : que le Seigneur bé- «
niſſe vos armes, qu'elles ſoient le «
ſoutien de la foi, la terreur de vos «
ennemis, & la ſource du bonheur «
de vos peuples. «

Homen ayant fini ſon diſcours, le Chancelier ordonna de la part de S.M. aux trois Ordres des Etats, de ſe raſſembler le 30. du même mois; c'eſt-à-dire, le Clergé dans le Couvent de S. Dominique, la Nobleſſe dans celui de S. Eloi, & les Députez du tiers Etat, dans celui de S. François. De ces trois differentes aſſemblées fut émané le decret ſuivant.

Les Etats Generaux de Portugal aſſem- «
blez & munis du pouvoir neceſſaire, «
ont déterminé par ce decret, que tous «
les Députez ont ſigné, les droits qu'a «
à la Couronne le puiſſant Roi Dom «
Juan IV. de nom, fils du Sereniſſime «
Seigneur Dom Theodoſe, Duc de Bra- «
gance, & petit-fils de la Sereniſſime «
Princeſſe Catherine, Ducheſſe de «
même nom, fille legitime de l'Infant «
Dom Edouard, fils du Roi Emma- «
nuel de glorieuſe mémoire. «

Le premier de Decembre 1640. on «

1641. » le proclama Roi pour la premiere fois
» dans la Ville de Lisbonne. Peu de
» jours après dans tout le Royaume,
» & le 15. on lui prêta serment de fi-
» delité dans cette même Ville. Les
» Etats assemblez y ont confirmé solem-
» nellement le 28. de Janvier, tout ce
» qui avoit été fait. Après ces démar-
» ches on a cru qu'il étoit necessaire,
» pour le bien de l'Etat, de faire le pre-
» sent decret, afin que tout fût dans les
» formes requises, pour faire voir que
» nous acceptons volontairement pour
» notre Roi, Dom Juan IV. & que nous
» lui rendons une Couronne, qui lui
» appartenoit déja par droit d'heritage.
» En faisant ce decret, nous avons ob-
» servé l'ordre & la forme qu'on observa
» dans ce même Royaume à l'égard d'Al-
» fonse Henriques, lorsqu'il fut proclamé
» Roi de Portugal aux Champs d'Ouri-
» que, après une victoire remportée sur
» cinq Rois. Malgré la Bulle d'Inno-
» cent II. qui lui confirmoit le titre de
» Roi, l'an 1142. les Etats assemblez
» dans la Ville de Lamego vers la fin
» de l'année 1143. crurent devoir non
» seulement le proclamer & confirmer
» Roi de nouveau; mais dresser un acte
» de cette proclamation & de cette con-
» firmation, afin qu'il servît de monu-

ment à la posterité, comme ils avoient « 1641.
reconnu pour leur Roi legitime Al- «
fonse Henriqués, & pour faire con- «
noître en même tems, qu'en eux seuls »
residoit la puissance de donner ou «
d'ôter la Couronne à quelqu'un, & «
de juger à qui elle appartenoit de «
droit, lorsque leurs Rois venoient à «
mourir sans enfans. «

Le Royaume s'étant donc conservé «
ce droit, ne connoît personne, à qui il «
puisse jamais appartenir qu'à lui seul. «
Tous les Docteurs l'ont ainsi décidé, «
& mille exemples arrivez dans la Mo- «
narchie du monde, en sont une preu- «
ve complete. Cela posé, il ne reste «
qu'à expliquer les raisons, qui ont «
porté le Royaume de Portugal à se «
donner Jean IV. pour Roi, qui outre «
la volonté des peuples, réünit en- «
core en sa faveur le droit de succes- «
sion. 1°. Le Cardinal Henri en mou- «
rant sans posterité; la succession des «
droits à la Couronne de Portugal, pas- «
sa legitimement à la Princesse Duches- «
se de Bragance sa niece, & fille legiti- «
me de l'Infant Dom Edouard son fre- «
re, representant la personne de son «
pere, avec toutes les qualitez, qui «
étoient en lui pour succeder. N'étant «
point douteux, que le benefice de la «

1641. » representation n'ait lieu dans la succession du Royaume de Portugal, fondée par droit hereditaire, dans le testament de Jean premier, & la disposition faite par Alfonse V. dans l'assemblée generale des Etats, le six Mars 1476. lorsque ce Prince voulut épouser l'Infante Jeanne de Castille. Tous les Jurisconsultes assurent de même, que la representation a lieu dans le Royaume.

» La representation établie, on ne pouvoit pas au préjudice de Catherine, préferer le Roi Catholique, quoique neveu, comme elle, du Cardinal Henri, étant fils de l'Imperatrice Isabelle sa sœur. Isabelle, n'ayant point le droit de representation, ne pouvoit pas le transmettre à Philippe son fils, qui la representoit. Edouard le possedoit au contraire, & pouvoit le communiquer à sa fille Catherine, la seule de ses enfans qui le representoit en Portugal. Selon la commune opinion des Jurisconsultes, la representation a donc lieu même parmi des cousins germains, lorsqu'ils concourent sans oncle. Telle est la disposition du Droit: les Castillans pratiquent le contraire, mais leur pratique n'est pas une regle pour le Portugal. Ainsi la legitime

ſucceſſion de ce Royaume, ayant paſſé 1641.
par droit de repreſentation à l'Infan- "
te Catherine, elle l'a tranſmiſe à ſon "
fils Theodoſe, & à ſon petit fils Dom "
Juan notre Roi actuellement. "

Mais quand la repreſentation n'au- "
roit pas lieu en Portugal, ce dont on "
ne convient point, le droit de ſuc- "
ceder n'appartenoit pas moins à l'In- "
fante Catherine. Dom Juan Premier, "
dans un article de ſon teſtament, a ex- "
preſſement établi la ſucceſſion en li- "
gne directe, appellant d'abord Edouard "
ſon fils aîné, avec toute ſa poſterité, "
enſuite Dom Pedre, qui étoit ſon ſe- "
cond fils, avec tous ſes enfans, & en- "
fin celui-ci & ſa race venant à man- "
quer, il appelle Henri ſon troiſiéme "
fils, & ſes deſcendans, voulant & or- "
donnant, qu'on obſerve la même diſ- "
poſition à l'égard de ſes autres enfans. "

On voit par ce teſtament, que dans "
la ſucceſſion du Royaume de Portu- "
gal, après la repreſentation, la préro- "
gative de la branche a lieu; & que "
tant qu'il y a des Princes de la pre- "
miere branche, ceux de la ſeconde, "
ſont exclus de la ſucceſſion, & ainſi "
des autres. Les Juriſconſultes n'ad- "
mettent également à la ſucceſſion, que "
la branche du poſſeſſeur, ou celle de ſon "

1641. » fils aîné, ne voulant pas que ses autres
» fils y soyent compris, que dans le cas
» qu'ils viennent à occuper la succession.
» Personne ne contredit ce principe,
» confirmé par le testament de Jean
» Premier de glorieuse mémoire. Ainsi
» les fils & les filles de Dom Emmanuel,
» après la branche aînée, qui fut celle
» de Jean III. formerent chacun une
» branche, & chacun comprit dans sa
» branche leurs enfans & les descen-
» dans de ses enfans. Après l'extinction
» dans le Roi Sebastien de la premiere
» branche, les Infans Dom Ferdinand
» & Dom Louis étant morts sans legi-
» time posterité, ainsi que l'Infant Al-
» fonse, & le Cardinal Henri, la suc-
» cession tombe immediatement dans la
» branche de l'Infant Edouard, dont les
» enfans quoique filles doivent être pré-
» ferez à ceux d'Isabelle sa sœur, fille
» du même Roi Emmanuel. Cette dis-
» position est conforme au testament
» déja cité, qui préfere la race descen-
» dante d'un mâle, telle qu'elle soit, à
» la race d'une femme, quand même la
» race de cette femme consisteroit en
» mâles. Cette raison est si puissante,
» que quand même le Royaume de Por-
» tugal pourroit tomber entre les mains
» d'un Prince Etranger, le Roi Philippe

second, fils d'Isabelle, ne pouvoit « 1641.
succeder qu'après l'extinction des des- «
cendans d'Edouard, du nombre des- «
quels étoit Catherine Duchesse de Bra- «
gance. Outre le droit d'ainesse, Ca- «
therine renfermoit encore une qua- «
lité essentielle par les Constitutions «
de l'Etat, qui est d'être mariée dans «
le pays, les Loix excluant tout Prince «
Etranger, & même toute Princesse «
Portugaise, mariée hors du Portugal. «
En consequence de cette Loi la fille «
du Roi Ferdinand, mariée à Dom «
Juan Roi de Castille, fut excluë de la «
succession de son pere, non pas tant «
parce qu'elle étoit illegitime (le ma- «
riage du Roi son pere, avec Leonor «
sa mere, ne passant pas pour valable) «
que pour être mariée à un Prince «
Etranger, ce qui fut bien établi par «
un decret des Etats assemblez à Co- «
nimbre, lorsqu'on y défera la Cou- «
ronne de Portugal à Jean Premier, «
fils illegitime de Dom Pedre Premier. «
Les Portugais donc en plaçant Jean «
IV. sur le trône, ont eu pour eux tous «
les droits les plus respectables, le «
droit de succession, le droit de repre- «
sentation, & les Loix du Royaume. «
Ces droits sont plus que suffisans «
pour détruire une possession de soi- «

1641. » xante ans, possession forcée & tirannique, établie & maintenuë par la force des armes, force qui rend nuls tous les Actes, Decrets & Sentences donnez en sa faveur, tant dans les Etats tenus à Tomar l'an 1587. qu'à Lisbonne l'an 1619. D'ailleurs la Sentence qui déferoit au Roi de Castille la Couronne, étoit vicieuse en plusieurs autres points ; premierement parce qu'elle ne fut pas signée unanimement ; & secondement, parce qu'elle fut renduë à Ajamonte hors du Royaume, ce qui choquoit toutes les Constitutions de l'Etat de Portugal.

Le decret contenoit plusieurs autres raisons aussi fortes, & les Portugais eurent soin d'en faire répandre des copies dans toutes les Cours de l'Europe. Ils résolurent aussi en consequence de ce decret, d'y envoyer des Ambassadeurs. L'Ambassade de France leur parut la plus importante. Ils se déterminerent à la faire partir incessamment, pour rendre compte au Roi très-Chrétien Louis XIII. de ce qui venoit d'arriver en Portugal, & pour renouveller l'ancienne correspondance & amitié, qui regnoient entre les deux Royaumes. On chargea de cette Ambassade extraordinaire, François

de Melo, grand Veneur, illustre par sa naissance, par sa vertu, & par sa pieté; digne encore de ce choix par un discernement exquis, par un jugement solide, & par une grande capacité dans les affaires. On lui donna pour second Antoine Coello de Carvallo Dezambargador du Palais, d'une naissance distinguée dans la Robe, estimé par son grand sçavoir dans le Droit Civil, genereux, poli, & magnifique. On fit Secretaire de l'Ambasse, Christophe Soares d'Abreu Dezambargador de Porto. Ils partirent de Lisbonne le 28. de Février, & ils aborderent à la Rochelle le 5. de Mars, où ils furent parfaitement bien reçus par le grand Prieur de France, Gouverneur de la Ville, & par les Habitans, qui leur rendirent toute sorte d'honneurs. Ils prirent la route de Paris, & par tout où ils passerent, ils furent également bien accueillis. En arrivant à Orleans, ils firent partir Soares d'Abreu, pour aller avertir le Roi, qu'ils venoient de la part de leur Maître, dans le dessein de traiter d'affaires importantes. A deux lieuës de Paris Abreu revint les trouver, pour leur annoncer que le Roi de France leur donneroit audience le 25. de Mars. 1641.

1641. Il ne leur restoit que trois ou quatre jours : ils les employerent à faire les préparatifs necessaires pour leur entrée. Le Roi les envoya visiter, & leur fit demander, s'ils vouloient faire leur entrée secretement, ou publiquement. Ils répondirent qu'ils la feroient de la maniere qui conviendroit le mieux au Roi. Le Comte de Brulon vint leur dire, que le Roi souhaitoit qu'ils entrassent dans Paris solemnellement. Ainsi le vingt-cinq de Mars ils se rendirent dans un endroit nommé la Villete, à une lieuë de Paris, où le Maréchal de Chatillon, & le Comte de Brulon allerent les prendre dans les carosses du Roi. Le cortege fut superbe & magnifique. On les regala ce jour-là & le jour suivant dans l'Hôtel des Ambassadeurs, situé dans la ruë de Tournon, près du Luxembourg. Delà ils furent conduits à Saint Germain, où étoit le Roi, par le Duc de Chevreuse, frere du Duc de Guise, & par le Comte de Brulon. Ils eurent audiance dans le moment qu'ils furent arrivez. Le Roi se leva de son siege, & s'avança trois pas pour les recevoir. Lorsque François de Melo voulut commencer de parler, le Roi refusa de l'entendre, qu'il ne fût

couvert : Melo ſe couvrit, fit ſon 1641.
compliment, & remit entre les mains de Sa Majeſté les lettres du Roi de Portugal. Enſuite le Roi les entretint quelques inſtants. Les Ambaſſadeurs étoient toujours debout. Coello dit un mot, que le Roi entendit, & comprenant ce qu'il vouloit lui communiquer, je vous entends, lui dit-il, mes ordres ſont partis pour la Hollande, afin qu'on équipe dix vaiſſeaux pour le Portugal. En partant, les Ambaſſadeurs voulurent baiſer la main du Roi, qui la retira & les embraſſa en même tems avec un viſage riant. De chez le Roi, on les conduiſit dans une ſale, où on leur ſervit un repas ſuperbe. Enſuite on les mena chez la Reine, qu'ils trouveverent aſſiſe ſur un pliant, avec une Princeſſe du Sang. Elle ſe leva en les voyant entrer, s'avança trois ou quatre pas, & les entretint debout, après les avoir fait couvrir. Parmi les choſes que Melo lui dit, on rapporte celle-ci : Qu'il craignoit que Sa Majeſté ne regardât leur Ambaſſade avec chagrin, n'ayant pour but que d'enlever un Royaume au Roi ſon frere. La Reine répondit à ce diſcours : Il eſt vrai, je ſuis ſœur du Roi Catholi-

1641. que, mais auſſi je ſuis Mere du Dauphin de France. Enſuite elle leur parla Caſtillan. Melo prit la liberté de lui demander, pourquoi Sa Majeſté ne lui avoit pas fait la grace de lui parler plutôt cette langue. Parce que j'ai craint de vous faire de la peine, lui répondit la Reine. Si vous m'euſſiez parlé comme Caſtillane, répartit l'Ambaſſadeur, oüi : mais comme une grande Reine, non. La Reine ſourit, & continua de l'entretenir ſur differentes choſes. Melo y répondit avec beaucoup de preſence d'eſprit, & lui remit les lettres de la Reine de Portugal.

Le jour ſuivant, le Cardinal de Richelieu vint à Paris, où les Ambaſſadeurs ſe rendirent pour lui rendre viſite. Le Cardinal fut à leur rencontre, & il les reçut avec de grandes démonſtrations de joie. On avança trois ſieges, ſur leſquels ils s'aſſirent, pour s'entretenir. L'entretien dura deux heures, & on parla de toutes les choſes qui concernoient la ſituation preſente, où les Portugais ſe trouvoient. Le Cardinal étoit ſans contredit le plus vaſte genie de ſon ſiecle : il eût pû gouverner le monde entier, ſi le monde entier pouvoit

être gouverné par un ſeul homme. Il fit ſentir aux Ambaſſadeurs Portugais, combien les deux Nations étoient intereſſées à demeurer éternellement unies. » Il leur démontra que les al- 1641.
» liances avec certaines Couronnes,
» étoient préferables à d'autres, par
» la diſpoſition non ſeulement des
» Etats, mais encore par celle des
» eſprits des peuples, qui compo-
« ſoient ces Etats, plus propres à s'u-
» nir que d'autres, quoique ſouvent
» plus voiſins. Que de ces alliances,
» cimentées par des reſſorts ſecrets,
» dont la nature ſe ſert pour unir
» les cœurs des nations, naiſſoit
» la puiſſance de faire avantageuſe-
» ment la guerre, les ſuccès heu-
» reux, la ſureté des Etats, la fe-
» licité des peuples, & la paix,
» ſource féconde de tous biens.
» Que la Maiſon d'Autriche ne de-
» voit ſon immenſe grandeur, qu'à
» cette ſage politique; d'abord en
» s'uniſſant à ceux, dont les vûës, les
» projets, & les ſentimens n'étoient
» que les mêmes. Que c'étoit par ce
» moyen qu'elle s'étoit renduë ſi for-
» midable en Allemagne, dans l'Eſ-
» pagne, dans l'Autriche, dans le
» Tirol, & qu'elle avoit formé le

1641. » corps monſtrueux de Monarchie, qui
» ne reſpiroit plus que l'eſclavage de
» toute l'Europe. Qu'on en avoit ſenti
» la preuve, lorſque ſur de foibles
» pretextes, on l'avoit vûë envahir
» le Milanez, conquerir Naples &
» Sicile, uſurper la Navarre, & en-
» lever d'autres Etats à leurs legitimes
» poſſeſſeurs, tant au midi qu'au nord.
» Qu'on l'avoit vûe tout recemment
» dépoüiller un Electeur de ſon pa-
» trimoine, pour n'avoir pas voulu
» la ſervir au gré de ſes injuſtes ca-
» prices, & en même tems s'emparer
» d'une partie du Palatinat, donner
» l'autre à l'Eſpagne, & livrer la troi-
» ſiéme aux Bavarois, pour récom-
» penſer leur baſſe complaiſance à
» tous ſes déſirs. Que c'étoit par le
» moyen de ces alliances, qu'elle étoit
» parvenuë à donner des fers à une
» partie du Montferrat, qu'elle avoit
» chaſſé les Griſons de la Valteline,
» détruit la liberté de la Republique
» de Genes, opprimé la Maiſon de
» Savoye, rendu ſes eſclaves les
» Ducs de Toſcane & de Modene,
» aſſervi la République de Luques,
» & établi ſa cruelle domination
» dans les Pays-Bas. Qu'elle ſe fla-
» toit encore avec l'Eſpagne, de par-

» venir à la Monarchie universelle : 1641.
» mais qu'il étoit facile presentement
» que le Portugal n'étoit plus dans ses
» interêts, de mettre un terme à son
» ambition effrenée ; parce qu'elle ne
» seroit plus secouruë des richesses
» prodigieuses qu'elle retiroit de ce
» Royaume, par le moyen du com-
» merce des Indes.

» Que tous les Princes de l'Euro-
» pe, avoient donc un interêt princi-
» pal non seulement pour arrêter les
» progrès de sa puissance ; mais en-
» core, pour la ruiner entierement.
» Qu'aucune puissance ne pouvoit y
» parvenir avec tant de facilité, que la
» France & le Portugal unis ensemble.
» Qu'à l'égard de la France, elle ne
» laisseroit point échaper l'occasion
» de venger les injures, & les mau-
» vais procedez qu'elle avoit essuyez
» de la part de la Maison d'Autriche,
» tant en tems de paix, qu'en tems
» de guerre. Que c'étoit elle, qui tan-
» tôt en secret, & tantôt à décou-
» vert fomentoit des troubles dans le
» sein du Royaume, & fournissoit
» du secours aux rebelles. Qu'en
» 1635. on avoit été informé du trai-
» té fait à Bruxelles, pour porter la
» guerre en France, dans le même

1641. » tems qu'on faisoit assurer le Roi, » qu'on ne respiroit que la paix. » Que Jean de Meneses, lorsqu'on » travailloit à cette paix, visitoit ce- » pendant les frontieres du Langue- » doc, pour y faire une irruption, » & qu'on armoit à Naples une flote, » pour faire une descente en Proven- » ce. Que l'Espagne, pour seconder » les desseins de l'Empereur, avoit » fourni du secours aux rebelles de » la Rochelle; ainsi qu'il avoit été » verifié par les lettres de Dom Juan » de Villala, Secretaire d'Etat, qu'on » prit avec un vaisseau Espagnol. » Il assuroit les Rochelois par ses » lettres, qu'on leur envoïeroit bien- » tôt de nouveaux secours, sou- » tenant de cette maniere la ré- » volte d'une Ville, qui au grand » scandale de la Chretienté, servoit » de retraite aux ennemis de l'Eglise. » Par le traité que les Espagnols con- » clurent avec les Rochelois en 1629. » ils promettoient trois cens mille » ducats aux rebelles, & quarante » mille de pension à leur Chef. Ils se » firent même promettre, que quand » même ils feroient un accommode- » ment avec le Roi, ils reprendroient » les armes contre Sa Majesté toutes

» les fois qu'il plairoit au Roi Catho- 1641.
» lique. Tant de raiſons ne ſont que
» des motifs trop puiſſans pour élever
» le Roi de France contre la Maiſon
» d'Autriche. Cependant Sa Majeſ-
» té Chrétienne, dont les deſſeins
» ont toujours été moderez, & les
» vûës toujours reglées ſur l'équité &
» la juſtice, ne demande point l'op-
» preſſion de cette Maiſon, ſa mor-
» telle ennemie; elle ne demande
» qu'à contenir ſon ambition, dans
» des bornes équitables, afin de pou-
» voir conſerver la paix dans ſon
» Royaume, & la liberté de l'Euro-
» pe. Qu'à la verité, elle ne ſe laiſſe-
» roit plus leurrer par les belles pa-
» roles des Eſpagnols, qui ne de-
» voient qu'à ces vaines promeſſes,
» dont il ſont ſi prodigues, la con-
» quête des Duchez de Juliers & Cle-
» ves en 1610. oubliant tous les ſer-
» vices que la France avoit rendus à
» la Maiſon d'Autriche, contre ſes
» propres interêts. Qu'elle avoit en-
» fin ouvert les yeux, & en conſe-
» quence ſecouru le Duc de Mantouë
» contre l'Eſpagne en Italie; en Al-
» lemagne, Adolphe Guſtave Roi de
» Suede, en ſoutenant l'Electeur de
» Treves; & qu'elle n'oublieroit rien

1641. » pour l'abaiſſement de cette ſuperbe
» Maiſon, ſi formidable à toute l'Eu-
» rope. Qu'elle eſperoit d'y réüſſir
» par l'alliance ſolide qu'elle alloit
» contracter avec les Portugais. Qu'-
» elle étoit en état par ſa puiſſance,
» & par ſa ſituation, d'empêcher la
» communication de l'Eſpagne, avec
» le reſte de la Maiſon d'Autriche:
» qu'elle s'oppoſeroit encore à ſes
» progrés en lui oppoſant de gran-
» des forces, en découvrant ſes
» deſſeins, en éventant ſes intrigues,
» en rompant ſes negociations, & en
» protegeant d'une maniere ouverte,
» tous ceux qui pourroient lui nuire.
» Que le Portugal de ſon côté pou-
» voit infiniment contribuer à ſa rui-
» ne, en la privant de ſes principales
» forces, qui conſiſtoient dans les
» richeſſes, qu'elle retiroit du com-
» merce des Indes. Que c'étoit avec
» ſes richeſſes, qu'elle ſoutenoit l'Em-
» pire, ſecouroit les Pays-Bas, en-
» tretenoit le Milanés, & ſes autres
» Etats d'Italie. Qu'outre cet avanta-
» ge réel, que les Portugais devoient
» lui enlever, ils pouvoient encore
» l'attaquer juſque dans le ſein de
» l Eſpagne, tandis que les Catalans
» d'un autre côté, occuperoient une
» partie

» partie de ses meilleures troupes, 1641.
» & l'empêcheroient de songer à de
» nouvelles conquêtes dans les pays
» éloignez. Qu'il falloit sur tout ar-
» mer promptement une flote pour
» s'emparer de celle qu'elle atten-
» doit des Indes, afin de la priver des
» secours d'argent, qu'elle en espe-
» roit. Que l'argent lui manquant, la
» Maison d'Autriche ne pouvoit plus
» envoyer de troupes en Flandre, en
» Loraine, en Picardie, ni dans la
» Valteline, d'où elle inondoit l'I-
» talie. Que par-là, elle demeuroit
» encore sans pouvoir contre la Sue-
» de, parce qu'elle ne pourroit plus
» fournir à l'entretien de ses flotes
» dans la mer Baltique; & que les
» Electeurs n'en ayant plus rien à
» craindre, se souleveroient infailli-
» blement contre sa tyrannie, en ô-
» tant l'Empire à cette Maison. Enfin
» le Cardinal conclut ce long discours
» en offrant aux Portugais tous les
» secours qui dépendroient de la
» France.

Il congedia ainsi les Ambassadeurs Portugais, & il les accompagna jusqu'à l'escalier. Melo voulut s'y opposer; mais le Cardinal poursuivit son chemin, en lui disant, qu'un Am-

1641. baſſadeur de Portugal ne devoit pas être traité avec moins d'honneur qu'un Ambaſſadeur d'Eſpagne, ou de l'Empereur. Quelques jours après Melo & Coëllo s'aſſemblerent chez le Chancelier, avec M. de Savigni, Secretaire d'Etat, & quelques autres perſonnes de confiance. On regla dans cette aſſemblée les articles du traité d'alliance, reſolu entre la France & le Portugal. Tout étant réglé, les Ambaſſadeurs prirent congé, extrêmement contens de tous les honneurs qu'ils avoient reçus. Peu de tems après le Cardinal fit partir une flote pour le Portugal, dont il donna le Commandement au Marquis de Breſé ſon parent.

Ce que la France venoit de faire n'étoit pas ſuffiſant pour aſſurer le repos des Portugais. Ceux-ci l'avoient prévu, en cherchant d'y ſupléer par l'alliance de quelque autre puiſſance. Celle des Anglois pouvoit leur devenir d'une grande utilité, ſur tout dans les conjonctures preſentes. Les Anglois haïſſoient naturellement les Eſpagnols, & aimoient les Portugais. Ces derniers ſe déterminerent donc à y envoyer des Ambaſſadeurs, pour tâcher de rompre l'intelligence actuelle qui regnoit entre l'Eſpagne & l'An-

gleterre. On choisit pour cette Ambassade Dom Antoine d'Almàda, & François de Andreade Leitam. Ils partirent, & on leur donna pour Secretaire de l'Ambassade Antoine de Sousa de Macedo. Ils essuyerent une horrible tempête, & ils furent si vivement poursuivis par sept fregates de Dunquerque, qu'ils furent obligez de relâcher à Plimouth. Ils prirent terre & se mirent en route pour se rendre à Londres. Ils se firent préceder de leur Secretaire, pour aller demander la permission de saluer le Roi. Dom Alfonse de Cardeñas, Ambassadeur de Castille à la Cour d'Angleterre, fit tous ses efforts, pour qu'on les renvoyât sans les entendre. Le Comte de Pembrave, pour qui le Roi avoit une estime singuliere, s'opposa aux desseins de l'Ambassadeur de Castille, & détermina son Maître à recevoir l'ambassadeur de Portugal. On donna donc les ordres necessaires pour qu'on les reçût dans Londres, avec les honneurs dûs aux Ambassadeurs des têtes Couronnées. Cependant avant de les vouloir admettre à son audience, le Roi voulut que les Ambassadeurs lui donnassent un mémoire, où ils expliquassent les raisons, qui avoient déter- 1641.

1641. miné les Portugais à placer sur le trône Jean IV. Antoine de Sousa travailla avec une diligence incroyable à ce mémoire, & dès qu'il l'eût achevé, il le presenta à Sa Majesté Britannique. L'ayant lû, elle ne balança pas un moment à donner audience aux Ambassadeurs du nouveau Roi de Portugal. Il manda aussi-tôt le Maître des Cérémonies, & l'envoya à Salisburi à quatre lieuës de Londres, pour les conduire dans cette ville. Dès qu'ils y furent arrivez, ils monterent dans les carosses du Roi, & ils se rendirent dans l'Hôtel qu'on leur avoit préparé.

Delà ils furent conduits dans les mêmes carosses à l'audience du Roi. Ce Prince les reçut dans une vaste & magnifique sale, assis sur un trône élevé de deux dégrez, & environné d'une balustrade, autour de laquelle étoient tous les Grands. Les Ambassadeurs firent une reverence au Roi, qui ôta son chapeau, & ne le remit sur sa tête que lorsque les Ambassadeurs furent couverts. Dom Antoine d'Almada lui fit un discours, auquel ce Prince répondit, qu'il étoit charmé de pouvoir renouer avec le Roi de Portugal l'alliance qui unissoit autrefois si étroitement ses Prédecesseurs & les

ſiens. Enſuite il les entretint quelques momens & les congedia. Peu de jours après ils allerent à l'audience de la Reine. Cette Princeſſe qui étoit Françoiſe ſe leva de ſon ſiege, & ſortit de deſſous le dais, pour recevoir ces Ambaſſadeurs. Elle leur rendoit une reverence à chaque inclination qu'ils lui faiſoient. Lorſqu'ils furent près d'elle, elle les fit couvrir, & les entretint. Ils ſortirent de chez elle, extrêmement ſatisfaits, & le 13. de Juin ils conclurent le traité de paix, par lequel il étoit permis aux ſujets de l'un & l'autre Royaume de commercer enſemble; aux Portugais d'acheter des munitions & des armes en Angleterre, & aux Anglois de paſſer en Portugal, & d'y ſervir à leur volonté. Ce traité étant conclu & ſigné, les Ambaſſadeurs s'en retournerent à Liſbonne, laiſſant à Londres Antoine de Souſa de Macedo, pour y veiller aux interêts de la nation. 1641.

Dans tous les tems le Dannemarc & le Portugal avoient entretenu une étroite correſpondance. C'eſt ce qui détermina le Roi Dom Juan à y envoyer des Ambaſſadeurs. Il chargea de cette Ambaſſade Dom François de Souſa Coutigno, ſon ancien & fidele ſervi-

1641. teur, & lui donna pour Secretaire Antoine Moniz de Carvallo, Auditeur de la Chancellerie Royale de Porto, & Secretaire de Sa Majesté. Ils arriverent à Coppenhague le 15. d'Avril, & ils y furent reçus & traitez magnifiquement aux dépens du Roi, pendant l'espace d'un mois. Antoine Moniz employa ce tems, pour disposer le Roi à lui donner audience. Le Gouverneur de la Ville eut ordre de lui dire, qu'on ne pouvoit encore lui accorder ce qu'il demandoit, à cause de quelques affaires importantes, qui occupoient alors la Cour, & de l'absence du Chancelier & de quelques Membres du Conseil d'Etat. Mais cette raison n'étoit qu'un prétexte pour colorer l'irresolution du Roi & de la Cour, à l'égard de la maniere dont on devoit se comporter envers l'Ambassadeur. D'un côté le Danois sentoit l'honneur qu'on lui faisoit, & l'interêt qu'il avoit à s'allier avec les Portugais, pour entretenir le commerce entre les Danois ses sujets, & eux; mais d'un autre côté la crainte de déplaire à la Maison d'Autriche le retenoit. Surtout il ne pouvoit se résoudre à donner cette mortification à l'Empereur, pour qui

il avoit beaucoup de conſideration ; 1641.
d'autant plus que l'entrepriſe des Portugais lui paroiſſoit temeraire & inſoutenable. Ainſi ne pouvant s'imaginer qu'ils puſſent réſiſter aux efforts que les Eſpagnols tenteroient indubitablement pour les réduire, il crut qu'il étoit de ſa prudence de ne point ſe déclarer leur ami & leur allié.

Coutigno voyant qu'on faiſoit naître chaque jour quelque obſtacle pour differer ſon audience, prit le parti de s'en expliquer clairement. Il chargeaMoniz d'aller dire auGouverneur, qu'étant Ambaſſadeur de Portugal, chargé d'affaires importantes dans d'autres Cours, & ne pouvant plus long-tems ſéjourner en Dannemarc, il demandoit ſon audience de congé. Le Gouverneur, pour excuſer le Roi, répondit que ce Prince avoit été ſi accablé d'affaires, qu'il n'avoit pû ſatisfaire aux déſirs de Monſieur l'Ambaſſadeur ; & que puiſque ſon Excellence étoit réſoluë de partir, qu'il le prioit d'être perſuadé, qu'on voudroit bien pouvoir lui témoigner l'envie qu'on avoit de lui rendre ſervice : qu'on lui offroit pour lui, & pour le Portugal, tout ce qu'il trouveroit d'utile dans le Dannemarc : que ſi ſon

1641. Excellence vouloit encore avoir quelque conference avec les Miniſtres de Sa Majeſté, qu'elle n'avoit qu'à ſe rendre au Château de Fredeſbourg, où elle pourroit les entretenir.

L'Ambaſſadeur lui fit dire, qu'il ne demandoit que l'audience du Roi, qu'à l'égard des honneurs qu'on lui rendoit, qu'il en étoit d'autant plus reconnoiſſant, qu'ils les regardoit comme des honneurs rendus à un particulier, & non à un Ambaſſadeur. Au reſte, que ſes affaires ne lui permettoient pas de s'arrêter plus long-tems, & qu'il demandoit ſon congé, puiſqu'on lui refuſoit ſon audience, n'ayant rien à communiquer aux Miniſtres Danois. A l'égard des ſecours qu'on lui propoſoit pour le Portugal, que le Royaume étoit pourvû & fortifié d'une maniere à n'avoir beſoin de perſonne, pour ſe deffendre contre ſes ennemis.

Lorſqu'Antoine Moniz alla prendre congé du Gouverneur; celui-ci lui dit, que le Roi ſon Maître n'avoit pû pour le preſent accorder l'audience à ſon Excellence, à cauſe de l'Ambaſſadeur de l'Empereur, qui ne cherchoit qu'un pretexte pour rompre avec le Dannemarc; ce qu'on vouloit

éviter, jusqu'à ce qu'on eût terminé & 1641.
reglé les droits que les Danois possedoient en Allemagne, & que l'Ambassadeur & le Resident qu'on tenoit à la Cour d'Espagne n'y fussent plus : mais que ces raisons n'empêchoient point que le Roi de Danemarc ne fût très-sensible à l'amitié du Roi de Portugal, à qui il offroit de nouveau tous les secours qui dépendroient de lui. L'Ambassadeur parut satisfait de ces raisons ; & le lendemain de cette conference, le Gouverneur alla par ordre du Roi prier Coutigno, de vouloir bien visiter son Château de Fredesbourg, avant que son Excellence quittât le Dannemarc. Coutigno sensible à cette politesse, accepta la partie qu'on lui proposoit. Il se rendit au Château, où il fut reçu par les principaux Seigneurs de la Cour. Ils le menerent pour voir les differentes beautez que renfermoit ce Château. Dans ce moment on vint avertir que le Roi étoit arrivé, & qu'il demandoit à voir son Excellence. On alla le trouver. Aussi-tôt que Sa Majesté apperçut Coutigno, il lui fit une reverence ; & s'étant approché il le prit par la main, en lui disant, que n'ayant pû le recevoir comme Ambassadeur,

1641. il avoit voulu le voir comme un homme qu'il eſtimoit infiniment, & à qui il offroit tout ce qui étoit en ſon pouvoir. Coutigno lui répondit, qu'il ne doutoit point que le Roi ſon Maître ne fût extrêmement ſenſible à ces offres, & qu'à ſon égard, il étoit pénétré de toutes les bontez dont il l'honnoroit. Alors le Roi le pria à dîner. Le couvert fut mis dans la même ſale où ils étoient. Le Roi s'aſſit au bout de la table, l'Ambaſſadeur à ſa droite, Antoine Moniz à ſa gauche, ſuivi du beau-frere de Coutigno, du Comte de Valdemar, du Gouverneur de Coppenhague, & du Secretaire d'Etat. Les Seigneurs de la Cour les ſervoient en partie, les autres étoient debout autour de la table. Les Muſiciens de la Chapelle Royale y vinrent executer un concert Italien. Le Roi bût à la ſanté du Roi de Portugal, & demanda quel âge, & combien d'enfans il avoit. Le repas étant fini, le Roi ſe leva, & l'Ambaſſadeur prit congé de Sa Majeſté, qui redoubla de politeſſe dans cet inſtant. On ne ſçait trop qui de l'Empereur, ou du Roi de Portugal, le Roi de Dannemarc menagea le plus dans cette occaſion.

Coutigno étoit aussi chargé de 1641.
l'Ambassade de Suede. Pendant son séjour à Coppenhague, il fit demander à la Reine de Suede, la permission de se rendre dans sa Cour. La Reine ressentit une joye si vive de cette Ambassade, qu'elle ordonna qu'on traitât Coutigno par tous les lieux où il passeroit, en Ambassadeur d'un grand Roi. Ainsi dans les Provinces d'Esmolandie, d'Ostrogothie, & de Sudermanlandie, il reçut toute sorte d'honneurs. Dès qu'il fut arrivé à Stochkolm Capitale de la Suede, la Reine le fit complimenter sur son arrivée, & elle le fit prier en même tems de faire promptement son entrée publique, afin qu'elle pût l'entretenir au plutôt. Coutigno monta dans un carosse de la Reine, avec un Senateur, & le Majordome du Palais, qui furent suivis de tous les Ambassadeurs qui étoient à la Cour de Suede, & de toute la principale Noblesse. Cette ceremonie étant achevée, Coutigno peu de jours après fut conduit au Palais pour avoir audience de la Reine. Il trouva cette Princesse qui n'avoit que quinze ans (vive image de son glorieux Pere, Gustave Adolphe) assise sous un dais, au milieu des cinq Re-

gents du Royaume. On voyoit à ſa
1641. droite les Princeſſes ſes couſines, filles du Comte Palatin, & plus loin les Dames & les Seigneurs de ſa Cour. Dès qu'elle aperçut l'Ambaſſadeur elle ſe leva, & s'avança trois pas, en diſant en latin à l'Ambaſſadeur de ſe couvrir. Coutigno après s'être couvert, la harangua en latin, que la Reine entendoit parfaitement. Le Chancelier du Royaume répondit à la harangue de l'Ambaſſadeur, en l'aſſurant que la Suede ne demandoit pas mieux que de contracter une alliance ſolide avec le Portugal.

Le Baron de Rotte réſidoit alors à la Cour de Suede pour la France. Il envoya ſon Secretaire au devant de l'Ambaſſadeur, pour lui offrir ſes ſervices ; & auſſi-tôt qu'il fut arrivé, il alla le viſiter. Toutes les ceremonies qu'on pratique à la reception des Ambaſſadeurs étant achevées, on entra en negociation. Coutigno eut quelques conferences avec le Chancelier & deux Senateurs nommez par la Reine, ou le Conſeil de Regence. On traita dans ces conferences de pluſieurs affaires toutes importantes, toutes épineuſes. Enfin on conclut un traité en latin, contenant cinq articles,

qu'on ſigna de part & d'autre, & dont 1641.
chacune des parties contractantes prit copie. Ce traité conclu, on donna les lettres de la Reine de Suede pour le Roi de Portugal à Coutigno, qui en s'en retournant traverſa les Provinces d'Uplandie, de Veſminie, de Nericie, & de Veſtrogothie. Par tout il fut traité & défrayé aux dépens de l'Etat. On fit eſcorter le vaiſſeau ſur lequel il s'embarqua, par trois galions, commandez par l'Amiral du Royaume. Ces trois galions étoient chargez de toutes ſortes d'armes, & de munitions, comme canons, mouſquets, piſtolets, ſabres, piques, épées, balles, poudre, biſcuit, & trente grand mats. Coutigno paya tout cela comptant ſix mille écus, & promit d'en payer autant dans un certain tems, en ſel, en ſucre, en drogues, & en épiceries, neceſſaires aux Suedois. Cette eſcadre traverſa heureuſement le détroit de Sund. Les Danois laiſſerent paſſer les galions ſans les viſiter. Ils arriverent à Liſbonne, où Coutigno rendit compte au Roi ſon Maître de ſon Ambaſſade, en lui remettant la lettre de Chriſtine Reine de Suede. Cette lettre étoit conçûë en ces termes,

1641. » Nous Christine, Reine par la
» grace de Dieu, Princesse legitime
» des Sueves, des Gots, des Vanda-
» les, grande Princesse de Filande,
» Duchesse d'Ethonie, & de Garchie,
» Souveraine d'Ingrie : au Serenissime
» Prince, frere, parent, & notre ami,
» & bien aimé Dom Juan IV. de nom,
» Roi de Portugal, d'Algarve, & par
» delà la mer en Afrique, Seigneur
» de la Guinée, & du Commerce d'E-
» thiopie, Arabie, Perse & Inde.
» Salut, & succès heureux. Serenis-
» sime Prince, frere, parent, & ami
» très-aimé, l'Ambassadeur que vo-
» tre Majesté nous a envoyé, le ma-
» gnifique, l'illustre, & genereux
» François de Sousa Coutigno, que
» nous aimons véritablement, est ar-
» rivé auprès de nous, pour nous
» communiquer de votre part quel-
» ques affaires à lui confiées. Nous,
» à cause de la parenté & grande ami-
» tié, qui a regné pendant plusieurs
» siecles, entre nos prédecesseurs les
» Rois de Suede, & les Rois de Por-
» tugal, & entre l'une & l'autre Na-
» tion, nous, dis-je, connoissant la
» restitution, qui a été faite à votre
» Majesté de son Royaume heredi-
» taire, usurpé pendant l'espace de

» plusieurs années, par les Rois de 1641.
» Castille, avons reçu avec grand
» plaisir ledit Ambassadeur, de qui
» nous avons appris tout le détail de
» ce qui s'est passé à l'occasion de
« cette révolution, qui a rétabli entre
» nous l'amitié, le commerce & la
» confiance avec l'ancienne liberté.
» En consequence, & sur ce que vo-
» tre Ambassadeur nous a proposé
» avec autant d'habilité, que de pru-
» dence, nous avons accepté tout ce
» qu'il nous a proposé, comme étant
» conforme à nos interêts, à la justi-
» ce, à la raison, & sur tout à l'af-
» fection que nous portons à votre
» Majesté, & à toute votre Maison.
» Votre Ambassadeur pourra vous
» en assurer, & nous prions votre
» Majesté d'y ajoûter foi, & de res-
» ter persuadée que nous, à cause de
» notre amitié renouvellée, & à cause
» du traité de commerce fait entre
» nos sujets & les vassaux de l'une
» & l'autre Nation, ferons tout no-
» tre possible pour entretenir, & af-
» fermir cette union. Au reste nous
» recommandons votre Majesté à la
» protection Divine. Fait dans notre
» Palais Royal de Stochkolm le 30. de
» Juin 1641. La Reine de Suede : *Et*

1641. » *plus bas* : Les Tuteurs & Administrateurs de la Sacrée & Royale Reine de Suede, & du Royaume de Suede. Christine écrivit aussi à la Reine de Portugal.

Les Portugais retirerent un avantage considerable de ce traité qu'ils venoient de conclure avec la Suede, dont les armes étoient en grande réputation, & redoutables non seulement à la Maison d'Autriche, mais même à toute l'Europe. On se rappelloit que les Suedois étoient les descendans de ces mêmes Gots, & de ces mêmes Vandales, qui avoient autrefois renversé l'Empire des Romains, ravagé l'Italie, parcouru la France, conquis l'Espagne, fait trembler l'Afrique, & subjugué Rome elle-même.

Dans le tems que Coutigno partit pour la Suede, Tristan de Furtado Mendoce se rendit en Hollande pour informer le Prince d'Orange, & les Seigneurs des Etats, de la révolution qui venoit d'arriver en Portugal. Ils reçurent Mendoce avec de grandes démonstrations de joie. Ils étoient charmez de voir d'un même coup la puissance des Castillans considerablement diminuée, & le trône de Portugal ren-

du à l'illuſtre Maiſon de Bragance. 1641.
On conclut une tréve de dix ans entre les deux Nations. Les Hollandois refuſerent de changer cette tréve en paix, de crainte qu'ils ne fuſſent obligez de reſtituer les places qu'ils avoient enlevées aux Portugais, tant dans les Indes Orientales, qu'Occidentales, d'où les Hollandois retiroient des richeſſes immenſes. Ils diſoient que ces places leur appartenoient legitimement, les ayant conquiſes de bonne guerre ſur les Eſpagnols leurs ennemis. A cette raiſon les Portugais répondoient, qu'ils n'étoient pas en droit de les garder, parceque ces places dépendoient de la Couronne de Portugal, & non de celle d'Eſpagne, ſurtout actuellement qu'on avoit ôté au Roi d'Eſpagne la poſſeſſion de la Couronne de Portugal, pour la rendre à ſon legitime poſſeſſeur, lequel poſſeſſeur n'étoit, & n'avoit été jamais leur ennemi. Que ces places donc devoient lui être renduës, n'étant pas juſte que lui leur ami, ſouffrît des torts qu'ils avoient reçus d'un ennemi qui étoit auſſi le ſien. Les Hollandois pour éluder cette objection, dirent, qu'ils ne pouvoient rien ſtatuer ſur cette affaire, qu'on

1641. n'aſſemblât les Etats Generaux, ce qui étoit impoſſible actuellement, attendu que la plus grande partie des principaux Membres qui les devoient compoſer, étoient dans les Indes, ou Orientales, ou Occidentales; & qu'en attendant qu'on pût les raſſembler, ils conſentoient non ſeulement de ſuſpendre la guerre contre les Portugais; mais même de les ſecourir de tout leur pouvoir contre les Caſtillans.

En effet, ils envoyerent une flote en Portugal, commandée par l'Amiral Arnaud Cyſelis, lequel complimenta le Roi de la part des Etats. Enſuite il alla joindre la flote Françoiſe, qui étoit ſous les ordres du Marquis de Breſé. Celui-ci joignoit au titre d'Amiral celui d'Ambaſſadeur Extraordinaire auprès de Sa Majeſté Portugaiſe. Cyſelis & Breſé allerent chercher les Caſtillans, qu'ils joignirent, combattirent, & vainquirent. Après cette victoire, les flotes combinées ſe ſeparerent. Celle de Hollande s'en retourna dans ſes ports, avec promeſſe de revenir, dès qu'on auroit beſoin d'elle. Tandis que les Hollandois ſecouroient ainſi les Portugais, ils leur faiſoient d'un autre côté malgré la

tréve concluë, une guerre extrêmement vive. Les Portugais s'en plaignirent aux Etats : les Etats en jetterent la faute sur la Compagnie des Indes, & la Compagnie des Indes ne fit aucune attention aux plaintes des Portugais. Nous dirons dans la suite les effets de cette conduite. Presentement il nous faut raporter ce que produisit l'Ambassade de Rome. 1641.

On avoit murement déliberé sur cette Ambassade. Les uns vouloient qu'on la fît partir incessamment, & les autres qu'on la differât pour quelque tems. Les premiers, pour appuyer leurs sentimens, disoient qu'on devoit se hâter de rendre au Saint Pere un honneur indispensable, comme Chef de la Religion Chrétienne & Catholique. Que cette prompte marque de respect engageroit le Pape à reconnoître Sa Majesté pour Roi de Portugal. Cela paroissoit aux autres digne d'être souhaité ; mais en même tems hors d'état de réüssir par le credit que la Castille avoit à la Cour de Rome, & par la déference que cette derniere Cour avoit pour la premiere ; quoiqu'elle la détestât dans le fond. Ainsi on étoit persuadé que Rome rejetteroit les Portugais qu'elle aimoit,

1641. mais dont elle n'esperoit rien, pour favoriser les Espagnols qu'elle détestoit; mais dont la puissance & la protection pouvoit lui être avantageuse. On concluoit delà qu'il ne falloit point faire partir cette Ambassade, qu'on ne fût assuré qu'elle seroit bien reçûë, & on se rappelloit que les Papes consultoient ordinairement moins la justice, que l'interêt de leurs familles; qu'on en avoit un exemple memorable dans Gregoire XIII. qui d'abord avoit fait tous ses efforts pour empêcher que Philippe II. ne s'emparât du Portugal, & qui dans la suite le favorisa dans tous ses desseins, tout injustes qu'ils étoient, parce que Philippe pouvoit procurer de grands établissemens à ses parens. Qu'il en seroit de même dans la conjoncture presente; qu'on verroit l'interêt particulier l'emporter sur l'interêt de toute une Nation, tout juste qu'étoit cet interêt. Ces raisons ne purent ébranler ceux qui étoient d'avis que l'Ambassade partît. Ils persisterent dans leur sentiment, d'autant plus que les François offroient leur médiation pour faire recevoir favorablement l'Ambassade. On en chargea donc, Dom Michel de Portugal, Evê-

que de Lamego, frere du Comte de Vimioso, & Pantaleon Roiz Pacheco, Inquisiteur du Conseil General du Saint Office, & depuis Evêque d'Elvas. On nomma pour Secretaire de l'Ambassade Rodrigo Roiz de Lemos Dezembargador de Porto, homme capable & digne de l'honneur qu'on lui faisoit. 1641.

Ces Ambassadeurs partirent de Lisbonne le 15. d'Avril; ils se rendirent à la Rochelle, ils traverserent la France, s'embarquerent le 20. d'Octobre à Toulon, & arriverent peu de jours après à Civita-Vechia, port de mer situé à treize lieuës de Rome. Le Pape fut très-embarassé de cette nouvelle Ambassade, par la crainte qu'il eut de déplaire au Roi d'Espagne. Cependant les François, les Catalans, & les Portugais qui étoient dans Rome, coururent à Civita-Vechia, pour deffendre l'Ambassadeur de Portugal, contre les Espagnols, qui vouloient l'empêcher d'entrer dans Rome. Le Pape informé des provisions d'armes qu'on faisoit de part & d'autre, chargea le Cardinal Antoine Barberin, d'envoyer battre l'estrade par quarante cavaliers, depuis Civita-Vechia jusqu'à Rome, pour prévenir tous les

1641. accidens. Les Eſpagnols devenus eux-mêmes prudens, ſe contenterent ſeulement de menacer le Pape de ſortir de Rome, s'il permettoit à l'Ambaſſadeur de Portugal d'y entrer.

L'Evêque de Lamego y entra neanmoins bien accompagné ; & ſi ſon entrée ne fut point honorée par les caroſſes du Pape, des Cardinaux, & des Princes, elle le fut du moins par un nombre conſiderable de Gentilhommes François, Portugais & Catalans, tous bien armez. Ils le conduiſirent au Palais de l'Ambaſſadeur de France ; c'étoit le Marquis de Fontané. Il vint recevoir l'Ambaſſadeur de Portugal à la porte, il lui donna la droite, & il ſoupa avec lui.

Cependant le Marquis de Los Velles, & Dom Juan Chumaceyro Ambaſſadeurs du Roi Catholique, voyant qu'ils n'avoient pû empêcher l'entrée de l'Evêque de Lamego dans Rome, agirent de concert avec les Cardinaux Eſpagnols, pour lui faire refuſer l'audience. Ils preſenterent un écrit au Pape, où ils diſoient : 1o. « Que le » Duc de Bragance étoit un tyran, » un uſurpateur, qui enlevoit un » Royaume au Roi Catholique, dont » celui-ci étoit en poſſeſſion depuis

» soixante ans. 2°. Que le Duc de 1641.
» Bragance étoit un rebelle, & un
» parjure, dont on ne devoit point
» recevoir des Ambassadeurs ; de
» crainte qu'on n'autorisât par-là la
» rebellion, & que par cette tole-
» rance, on n'engageât les autres su-
» jets du Roi Catholique à se sous-
» traire aussi à son obéïssance. Que
» si on ne faisoit point attention à ces
» raisons, ils protestoient qu'ils sorti-
» roient incessamment de Rome. «
L'Ambassadeur de France, qui avoit des ordres précis pour faire obtenir l'audience à l'Ambassadeur de Portugal, répondit à cet écrit, & pressa vivement, pour qu'on rendît à l'Evêque de Lamego les honneurs qui lui étoient dûs. Le Pape s'en deffendoit, parce, disoit-il, qu'on avoit manqué au Saint Siege en Portugal, & qu'on retenoit dans les prisons plusieurs Ecclesiastiques. L'Ambassadeur de France offrit de donner là-dessus satisfaction au Pape. Mais comme ce n'étoit qu'un prétexte, Sa Sainteté s'expliqua alors clairement, & dit qu'il ne vouloit point donner cette mortification aux Espagnols, en recevant l'Evêque de Lamego en qualité d'Ambassadeur.

Alors les Portugais donnerent plu-

1641. ſieurs mémoires, où ils prouvoient clairement l'injuſtice qu'on leur faiſoit. Les Eſpagnols y répondirent, mais d'une maniere peu ſolide. Ceux qui ſe piquoient de bravoure, diſoient qu'il falloit terminer la diſpute, en maſſacrant les Portugais. Ils aſſemblerent deux cens hommes, dévoüez à tous les crimes, de ces hommes affreux dans la ſocieté, qui ſe prêtent baſſement à la vengeance de ceux qui n'ont pas le courage de venger eux-mêmes les injures qu'on peut leur avoir faites. Avec cette troupe de ſcelerats dont l'Italie n'eſt que trop remplie, ils ſe propoſerent d'enlever l'Evêque de Lamego, de le conduire à Naples, & de l'y faire mourir. Le Marquis de Los Velles fut même aſſez imprudent, pour dire publiquement qu'il feroit caſſer la tête à l'Evêque la premiere fois qu'il le trouveroit ſur ſon paſſage. S'étant affermi dans ce ſentiment, il fit venir auprès de ſa perſonne ſoixante Eſpagnols, parmi leſquels on comptoit pluſieurs Officiers, venus depuis peu à Rome de Naples, & de Gayete. Toutes les fois que le Marquis de Los Velles ſortit, ils marchoient armez devant ſon caroſſe. Les Miniſtres de la Cour de Rome s'en plaignirent,

plaignirent, & à leurs plaintes, le 1641.
Marquis de Los Velles répondit que c'étoit ses Estafiers, & des Officiers Espagnols, qui l'accompagnoient pour lui faire honneur. Cette réponse déplut au Pape. Il fit prier l'Evêque de Lamego par le Cardinal Bichi, de ne sortir qu'avec peu de monde, qu'il le prenoit sous sa protection, & qu'il la lui confirmeroit même par écrit, quoique ce ne fût point l'usage à la Cour de Rome. Le Cardinal Barberin assura de la même chose Pantaleon Rodriguez, en presence du même Cardinal Bichi.

L'Evêque de Lamego, se confiant à cette parole, ne se fit plus suivre que de deux Estafiers & de deux Laquais : mais comme il connoissoit l'insolence & l'audace des Espagnols, il ordonna à ses gens de le suivre de loin, afin qu'on pût le secourir, en cas qu'on l'insultât. La précaution ne fut pas inutile. L'Evêque de Lamego sortit un jour pour visiter l'Ambassadeur de France. Le Marquis de Los Velles le fit suivre, par un espion, pour sçavoir où il alloit. Les Portugais en avoient envoyé un autre de leur côté, pour veiller à la conduite des Espagnols. Ils apprirent

1641. que tout le monde s'armoit dans l'Hôtel de l'Ambaſſadeur. L'Agent de Portugal courut promptement chez le Cardinal Barberin, pour l'informer de la violence que les Eſpagnols alloient faire à l'Evêque de Lamego. Le Cardinal ordonna aux Sbires, & autres Officiers de la juſtice, de ſe tenir prêts pour s'oppoſer à l'inſolence du Marquis de Los Velles. En même tems Rodriguez Pantaleon courut chez l'Ambaſſadeur de France, pour avertir l'Evêque de ce qui ſe paſſoit. Le Marquis de Fontané ordonna à ſon Secretaire d'accompagner l'Evêque avec toute ſa maiſon. On envoya auſſi chercher tous les François, Portugais & Catalans qu'on pût trouver. Suivi de tout ce monde l'Evêque ſe retira ſur les ſept heures du ſoir. Il rencontra bien-tôt Los Velles environné de tout ſon monde, occupant toute la ruë par où l'Evêque devoit paſſer. Le Valet de Chambre de l'Ambaſſadeur de France ſe mit devant le caroſſe de l'Evêque avec pluſieurs François, pour ſoûtenir le premier choc en cas qu'on vînt à inſulter l'Ambaſſadeur Portugais. Dès que les Eſpagnols les apperçurent, ils ſe mirent à crier place, place à l'Ambaſſadeur

d'Eſpagne : place, place, repartirent 1641.
les François, à celui de Portugal On mit tout de ſuite l'épée à la main, on ſe chargea avec fureur, on tira pluſieurs coups de piſtolets & de carabibine. Les François & les Portugais ſe comporterent avec tant de valeur, que les Eſpagnols furent contraints de ſe retirer honteuſement. Le Marquis de Los Velles abandonna ſon caroſſe, dont les chevaux avoient été tuez, & ſe retira dans une boutique voiſine, ſans chapeau, pâle & défiguré. Delà il ſe rendit chez le Cardinal d'Albornoz, laiſſant huit de ſes gens morts ſur la place, parmi leſquels ſe trouva le Capitaine Dom Diegue de Vargas, qui avoit une grande réputation de valeur. De la part des Portugais, deux Pages de l'Ambaſſadeur de France, dont l'un étoit Chevalier de Malthe, & neveu du Marquis de Fontané, furent tuez, avec un Valet de Pantaleon Roiz. Trois ou quatre François furent bleſſez, & il y y en eut vingt de la part des Eſpagnols. L'Evêque de Lamego revint à l'Hôtel du Marquis de Fontané, d'où il s'en retourna chez lui. On mit de la part du Pape des Gardes au tour de ſon Hôtel, & on en fit de mê-

1641. me à l'Hôtel de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne.

Cette violence de la part des Eſpagnols révolta tous les honnêtes gens. Pluſieurs Gentilhommes Romains allerent trouver le Cardinal Antoine, pour s'offrir de venger l'affront qu'on venoit de faire à la Cour de Rome. Le Pape étoit extrêmement piqué de ce que Los Velles avoit oſé ſe livrer à un tel excès dans une Ville libre, contre un Miniſtre Public. Los Velles, pour laiſſer paſſer l'orage, ſe retira à Aquila avec les Cardinaux de la Cueva, d'Albornoz & de Montlate. A l'égard de l'Evêque de Lamego, il redoubla ſes efforts auprès du Pape, pour qu'il le reçût comme Ambaſſadeur. Le Marquis de Fontané fit auſſi agir de ſon côté tous les reſſorts praticables alors à la Cour de Rome, pour que l'on contentât l'Evêque, au nom duquel il preſenta le mémoire ſuivant au Pape.

» Saint Pere, Dom Michel de Portugal, Evêque de Lamego, repreſente à votre Sainteté, que les Etats de Portugal ont placé ſur le trône le Sereniſſime, Dom Juan, Duc de Bragance, comme ſucceſſeur univerſel de la Sereniſſime Donna Ca-

» therine ſon ayeule. Les Etats ſe 1641.
» ſont déterminez à cette démarche,
» comme étant les ſeuls, qui euſſent
» pouvoir de juger & de décider la
» diſpute touchant la ſucceſſion du
» Sereniſſime Roi Dom Henri, mort
» ſans poſterité. Dès que le nouveau
» Roi eut été proclamé, il envoya
» vers votre Sainteté, un homme
» pour vous rendre en ſon nom, acte
» d'obéïſſance, & pour vous deman-
» der de ſa part la benediction Apoſ-
» tolique. Cet Envoyé arriva dans
» cette Cour le vingtiéme de Novem-
» bre 1641. Votre Sainteté avant de
» l'admettre à l'honneur de baiſer
» vos pieds ſacrez, voulut, qu'il in-
» ſtruisît par un mémoire, la Con-
» gregation, nommée pour connoî-
» tre les affaires de Portugal. Il obéït,
» mais ceux qui compoſoient cette
» Congregation, rejetterent ſon acte
» d'obéïſſance, & empêcherent qu'il
» baiſât vos pieds ſacrez. Le Roi in-
» formé de cet injuſte procedé de la
» part de cette Congregation, & du
» peu de ſureté qu'il y avoit à Rome
» pour ſon Envoyé, lui a ordonné,
» que ſi au vingtiéme du mois de
» Decembre, il n'étoit point admis à
» votre audience, de ſortir de Rome,

1641. » & de s'en retourner en Portugal.
» Il n'a rien à se reprocher, étant
» notoire, que dès qu'il a été placé
» sur le trône, il a donné des mar-
» ques d'un Roi Catholique, & res-
» pectueux envers le Saint Siege, en
» l'informant des raisons, qui l'a-
» voient déterminé à reprendre sur
» des usurpateurs, un Royaume qui
» lui appartenoit, & dont il étoit
» actuellement en pleine possession.
» Au reste, il jure, & proteste,
» qu'il reconnoît votre Sainteté
» pour le Pere universel des Chré-
» tiens, le Chef de l'Eglise Catho-
» lique, & pour le successeur de
» Saint Pierre. Il ne demande point à
» votre Sainteté le titre de Roi, il ne
» désire d'elle que la benediction
» Apostolique. Les Souverains Pon-
» tifes vos prédecesseurs ont toujours
» admis à leur audience les Ambas-
» sadeurs des Princes possesseurs ac-
» tuels des Royaumes, lorsqu'ils
» étoient même en litige, sans en
» excepter les Heretiques & les In-
» fideles. L'Envoyé de Portugal ayant
» passé une année entiere sans pou-
» voir l'obtenir, quelque instance
» qu'il ait faite, & quelques raisons
» qu'il ait alleguées, est forcé de

» lui repreſenter le ſcandale, & les 1641.
» inconveniens qui en peuvent ré-
» ſulter, ſur tout ſi Sa Sainteté per-
» ſiſte toujours dans ſon refus. On ne
» manquera point de dire que le
» S. Pere immole la juſtice en fa-
» veur du Roi Catholique. Qu'on
» ſuplioit donc Sa Sainteté pour pré-
» venir tous les diſcours injurieux,
» d'admettre l'ambaſſadeur de Portu-
» gal à ſon audience, d'accepter l'acte
» d'obéïſſance, que lui faiſoit faire
» le Roi de Portugal, & de lui don-
» ner ſa benediction Apoſtolique.

Ce mémoire, ni les inſtances de l'Ambaſſadeur de France, n'opererent rien. Le Pape demandoit quelque choſe de plus effectif que des mémoires. Il étoit perſuadé qu'il n'obtiendroit rien du Roi de Portugal, ſi une fois il l'avoit reconnu; & s'il devoit déplaire au Roi Catholique en le reconnoiſſant, il vouloit qu'il lui en revînt au moins quelque choſe de ſolide. Cependant le Cardinal Barberin tachoit d'appaiſer le chagrin, dans lequel le refus du Pape, plongeoit l'Evêque de Lamego. L'Ambaſſadeur de France en étoit auſſi très-mortifié, & il ſe plaignit hautement des Barberins. Il quitta même Rome, & ſe

1641. retira à Viterbe. L'Evêque de Lamego partit aussi, & s'en retourna dans son pays, après avoir resté un an & un jour à Rome. Les Ministres du Roi Catholique s'imaginerent qu'il étoit de leur honneur de faire périr l'Evêque de Lamego. Le Comte de la Rocca Ambassadeur de Venise prêta son Ministere pour le faire assassiner : mais par les soins de l'Ambassadeur de France, l'Evêque de Lamego arriva sain & sauf à Livourne, où il s'embarqua pour Lisbonne. L'Evêque de Lamego ne survêcut pas longtems à son retour : il mourut plein de vertus, & il emporta les regrets de tous les gens de bien.

Cependant depuis que Dom Juan regnoit, les peuples commençoient à respirer. L'Infant Edouard, frere du Roi, qui étoit au service de l'Empereur, avoit ignoré tout ce qui s'étoit passé dans sa Patrie, par la faute de Dom François de Lucena, Secretaire d'Etat, chargé de l'informer du changement survenu en Portugal, afin qu'il pût prendre ses mesures pour se retirer. On prétend que le Secretaire manqua à l'avertir, pour se venger de quelque injure, qu'il avoit reçue de l'Infant, qui ne se doutant de rien,

continuoit ſon ſervice de Lieutenant General dans les armées de l'Empereur, avec autant de zele que de valeur. La campagne de l'année 1640. étant finie, l'armée Imperiale entra dans ſes quartiers d'hyver, & l'Infant eut le ſien dans le pays dépendant de la Suede près d'Ulma. 1641.

Les Miniſtres, que le Roi Catholique avoit auprès de l'Empereur, ayant été promptement informez de la révolution arrivée en Portugal, en inſtruiſirent ſa Majeſté Imperiale, à laquelle ils perſuaderent, qu'elle ne pouvoit rendre un ſervice plus important à l'Eſpagne, qu'en faiſant arrêter l'Infant Edouard. Le premier moteur de ce conſeil, fut Dom François de Mello, pour lors Plenipotentiaire auprès de l'Empereur pour le Roi Catholique. Son conſeil fut approuvé par les autres Miniſtres.

Mello étoit Portugais, & il n'avoit jamais reçu que des bienfaits de la Maiſon de Bragance. De pauvre & d'homme obſcur qu'il étoit, les Bragances l'avoient enrichi & lui avoient procuré des honneurs & des dignitez. Le Duc Theodoſe lui avoit confié ſes plus intimes ſecrets. Tant de graces reçûës n'en firent qu'un ingrat, & ſon

1641. ingratitude fut proportionnée à la grandeur des bienfaits qu'il avoit reçus. A peine fut-il établi en Castille qu'il ne crut pouvoir mieux faire sa cour au Duc d'Olivares, qu'en s'unissant à ce Ministre, pour opprimer la maison de Bragance. Olivares prodiguoit ses graces à Mello, & Mello de son côté lui sacrifioit son honneur & sa religion, en lui dévoilant tous les secrets de la maison de Bragance. Il observa si peu de mesures, qu'il s'attira la haine & le mépris de tous ses Compatriotes. Ils le traitoient hardiment de traître & de scelerat. Aussi dès que le Duc de Bragance fut maître du trône, le nom de Mello étant odieux à tout le Portugal, on le decreta par un acte public, on le déclara ennemi de la Patrie, on confisca tous ses biens. Mello voulant se venger de ce decret, n'épargna ni peines, ni soins pour nuire à l'Infant Edouard. Ce fut lui enfin qui persuada à l'Empereur qu'il falloit l'arrêter; en lui disant que c'étoit un moyen certain que la Providence sembloit avoir ménagé à la maison d'Autriche, pour faire trembler des sujets rebelles. Que si on laissoit échaper ce Prince, il pourroit, instruit comme il étoit dans l'art

de la guerre, être d'une grande utilité à ſon frere, & cauſer aux Eſpagnols bien des peines & des embarras. Que ce Prince étoit le plus ferme appui de la maiſon de Bragance: que s'il étoit une fois à la tête des Portugais, il ſeroit difficile de les ſoumettre, parce qu'il les aguerriroit, & que d'ailleurs ils compteroient toujours ſur lui, en cas que ſon frere vînt à mourir; qu'il étoit donc important de toutes manieres de s'aſſurer de ſa perſonne. 1641.

L'Empereur, moins paſſionné que Mello, réſiſta d'abord à ſes raiſons; il ne pouvoit ſe réſoudre à manquer à la foi publique, & à l'hoſpitalité. D'ailleurs cette violence, qu'on vouloit l'engager à exercer contre Edouard, étoit contraire aux libertez de l'Empire. Toutes ces raiſons plus fortes que celle de Mello, fit qu'il refuſa d'abord de donner des ordres contre l'Infant. L'Archiduc Leopold, frere de l'Empereur, déclama hautement contre la propoſition de Mello, en faiſant l'éloge de l'Infant. Il parla avantageuſement des ſervices qu'il avoit rendus à l'Empire, & ajoûta que ce n'étoit pas ainſi qu'on devoit traiter un Prince, tel que l'Infant,

1641. qui se reposoit sur la foi publique qu'on lui avoit donnée. Mello ne se rebuta point. Sa haine & sa vengeance ne pouvoient être assouvies que par l'emprisonnement de l'Infant. Il gagna le Comte de Trautmansdorff, & quelques autres Ministres Pensionnaires de l'Espagne. On leur donna des sommes considerables pour les engager à obtenir de l'Empereur l'emprisonnement de l'Infant. Cependant quelques-uns, en qui l'honneur & la religion prévalurent sur l'interêt, refuserent les sommes qu'on leur offrit, en soutenant que ce qu'on demandoit contre l'Infant étoit injuste, contraire à la liberté Germanique, aux Loix de l'Empire, & d'une consequence extrêmement dangereuse. Ce discours confirma l'Empereur à laisser la liberté à l'Infant.

Mello malgré ce second refus ne se désista point de son dessein. Il sçavoit que les Ministres de l'Empereur, avoient conseillé à ce Prince de consulter sur cette affaire le Pere D. Diegue Quiroga. De soldat, Quiroga s'étoit fait Religieux; & par des intrigues peu convenables à l'état qu'il avoit embrassé, il étoit parvenu à être Confesseur de l'Imperatrice, & Conseiller

du Conseil Aulique. Mello alla le trouver, & n'eut pas beaucoup de peine, dévoüé comme il étoit d'ailleurs à l'Espagne, à le corrompre. Quiroga trouva le moyen d'appaiser les scrupules de l'Empereur. Il trouva mêmes des raisons Theologiques (car de quoi les scelerats n'abusent-ils point?) pour prouver à ce Prince, qu'il devoit en conscience faire arrêter l'Infant Edouard. Ses raisons toutes captieuses qu'elles étoient, ne purent encore convaincre l'Empereur, tant la raison naturelle prévaloit dans ce Prince. Cependant elles porterent le trouble & l'incertitude dans son esprit. Il s'ouvrit à un de ses anciens Officiers, & lui ordonna de dire son sentiment. Cet Officier étoit homme sensé, instruit des affaires, integre, honnête-homme enfin. Le lendemain qu'on lui eût fait cette confidence, il parla de la sorte à l'Empereur. » Il est » dangereux de dire ce qu'on pense » aux Princes: mais votre Majesté aime » la verité; cette connoissance me » r'assure: elle m'engage à vous com- » muniquer sans craindre de vous » déplaire, mes reflexions sur l'affaire » que votre Majesté m'a confiée. Si » l'Infant Edouard avoit manqué à 1641.

1641. » l'Empire, s'il avoit contrevenu aux
» ordres militaires, troublé le repos
» public; non ſeulement il mériteroit
» qu'on l'arrêtât priſonnier; mais mê-
» me qu'on le punît encore plus ſeve-
» rement. Mais ſi ſes ennemis ſont
» forcez d'avoüer que ſa vie n'eſt ta-
» chée d'aucun de ces crimes, s'ils
» avoüent qu'il a fidellement & uti-
» lement ſervi l'Empire, comment
» ont-ils le front de propoſer qu'on
» l'arrête au nom de ce même Empire,
» à qui il a rendu & rend encore de
» ſi grands ſervices. L'Allemagne eſt
» libre. Le lieu où la Diette eſt aſ-
» ſemblée, & où il ſe trouve actuel-
» lement, ſera-t'il pour lui un azile
» inutile? Mais, dit-on, il eſt frere
» du Duc de Bragance, uſurpateur
» d'un Royaume, appartenant à l'Eſ-
» pagne. 1°. Les Portugais ne con-
» viennent point que le Duc de Bra-
» gance ſoit un uſurpateur; ils di-
» ſent ſeulement qu'ils l'ont rétabli
» ſur un trône qui lui appartenoit.
» Mais ſuppoſons que le Duc de Bra-
» gance ſoit réellement un uſurpa-
» teur, ſon frere doit-il être puni de
» ſes crimes? Il eſt certain qu'Edouard
» ignoroit ce que ſon frere tramoit en
» Portugal. S'il l'avoit ſçu, & qu'il y

» eût trempé, il se seroit retiré, il se se- 1643.
» roit mis à l'abri de ses ennemis.
» Mais supposons même qu'il en fût
» informé, il n'a pas manqué pour
» cela à l'Empire. Nos affaires, &
» nos interêts sont tous differens de
» ceux de l'Espagne. L'obligation de
» l'Empereur est de deffendre l'Em-
» pire & les libertez Germaniques;
» non d'entreprendre la deffense des
» Etats Etrangers. L'Empire doit être
» le soutien de la foi publique, de
» l'hospitalité, & du droit des gens;
» droit respecté des Nations les plus
» barbares. L'Empire ne doit point
» attenter sur la liberté d'un Prince
» libre, fidele, plein de merite &
» innocent. Il doit deffendre la li-
» berté publique, soutenir ceux
» qu'on veut opprimer, être l'appui
» de la vertu, de l'honneur, & du
» vrai merite. Que si l'Espagne se
» trouve offensée par le Duc de Bra-
» gance, qu'elle tire une éclatante
» vengeance de ce même Duc de Bra-
» gance. Mais nous, nous serions ex-
» trêmement coupables, si nous mal-
» traitions un Prince, qui bien-loin
» de nous offenser, nous a rendu des
» services importans. Ainsi, si vous
» le faites arrêter, vous manquerez

1641. » aux hommes, vous fletrirez à jamais
» votre réputation, vous offenserez
» mortellement Dieu.

L'Empereur parut fort touché de ce discours. Il dit ouvertement qu'il ne consentiroit jamais qu'on arrêtât l'Infant Edouard. Mais il ne demeura pas long-tems dans ce sentiment. Foible & facile, tout faisoit impression sur son esprit, & la derniere impression prévaloit toujours en lui sur la premiere, quelque raisonnable qu'elle fût. Enfin c'étoit un Prince qui n'avoit point de caractere, ou pour mieux dire, qui avoit celui de tous ceux qui l'approchoient, & qui par des discours ou flateurs ou captieux, sçavoient dominer son imagination, & subjuguer ou étonner son esprit, dont les connoissances & les desseins étoient extrêmement bornez. Aussi sa declaration toute publique qu'elle étoit, n'imposa point aux partisans de l'Espagne. Ils mirent en mouvemens de nouvelles intrigues. Ils déterminerent enfin cet Empereur à donner des ordres pour qu'on arrêtât l'Infant. On chargea Dom Louis de Gonzague d'aller au quartier de Leypen, pour l'engager à venir à Ratisbonne, ou pour l'arrêter. On fit en même-tems courir

des bruits injurieux contre sa réputation, afin de prévenir les esprits contre ce Prince. Comme on craignoit apparemment que Gonzague ne s'acquitât mal de sa commission, les Espagnols engagerent Picolomini, à envoyer quelqu'un de confiance à Leypen, pour se saisir de l'Infant. Picolomini donna cette commission au Colonel Hiacinthe de Vera, à qui il ordonna d'amener mort ou vif ce Prince à Ratisbonne. Mais cet ordre fut sans effet. L'Infant, qui ignoroit tout ce qu'on tramoit contre sa liberté, étoit déja parti pour Ratisbonne, où la Diette Imperiale étoit pour lors assemblée. Au lieu de suivre la route ordinaire, il s'embarqua sur le Danube. Dom Louis de Gonzague ayant appris son départ, fit courir après lui, pour le prier de l'attendre, parce qu'il avoit un ordre de l'Empereur à lui communiquer. Les Officiers de l'Infant, soupçonnant quelques mauvais dessein de la part des Espagnols, le prierent au lieu de se rendre à Ratisbonne, de se retirer en quelque endroit, où il n'eût rien à craindre de leur part. L'Infant blama leur crainte, & condamna leur soupçon. » Je n'ai, » leur dit-il, jamais entrepris un 1641.

1641. » voyage avec autant de plaisir que
» celui-ci. Je n'ai rien à craindre de
» la part de l'Empereur ; Sa Majesté
» Imperiale n'a aucun sujet d'offenser
» un Prince Etranger, qui est actuel-
» lement à son service. Je vais donc
» à Ratisbonne avec sécurité, me
» reposant sur la foi publique, res-
» pectable à tous les Princes, & res-
» pectée, excepté par les tyrans. «
Etant arrivé à Donoveert, il y attendit D. Louis de Gonzague, qui y arriva le même jour. Il dit à l'Infant que l'Empereur le prioit de se rendre à Ratisbonne : » Je m'y rendrai volontiers lui re-
» partit l'Infant, persuadé qu'on res-
» pectera toujours en moi le droit des
» gens. Les hommes genereux ont une noble confiance, qui est souvent la source de leur perte. Ils supposent les hommes en general meilleurs qu'ils ne sont, & prudemment il seroit plus sûr de les supposer toujours plus méchans ; l'erreur seroit d'une consequence moins dangereuse ; pourvû qu'elle ne portât qu'à la précaution.

Ses domestiques plus défians, & peut-être plus prudens, vouloient qu'on jettât Gonzague & le Page qui l'avoit accompagné dans le Danube, & que l'Infant au lieu d'aller à Ratis-

bonne, ſortît de l'Allemagne. Leurs remontrances & leurs prieres furent inutiles. Il reſolut de pourſuivre ſon chemin, & il arriva à Ratisbonne le 14 de Fevrier 1642. En débarquant il trouva le carroſſe de Melo qui venoit le prendre avec Auguſtin Navarre, homme d'une vile naiſſance, dur & inſolent. Il conduiſit l'Infant avec le Prevôt & ſes Archers dans un cabaret où il y avoit une garde de quarante Mouſquetaires. On le fit entrer dans une chambre baſſe, où le Prevôt lui declara qu'il étoit arrêté de la part du Roi Catholique. Cette nouvelle annoncée par un homme que l'Infant mépriſoit, & mépriſable en effet par ſon état & par ſes actions, frappa Edouard. Il dit au Prevôt que les perſonnes de ſa naiſſance n'étoient pas faites pour être arrêtées par un homme tel que lui, & qu'il n'y avoit pas apparence qu'on voulût ainſi violer en ſa perſonne tous les droits des gens. A ce diſcours le Prevôt & ſes Archers ſe mirent à rire. A l'entrée de la nuit Louis de Gonſague vint l'arracher d'entre leurs mains, & le fit paſſer dans une chambre du même cabaret plus propre, où il l'aſſura de la part de l'Empereur, qu'on ne le li-

1641.

1641. vreroit jamais aux Efpagnols, & qu'on feroit enforte de lui procurer bien-tôt fa liberté.

L'Empereur fletrit par cette action toute fa réputation ; mais fa foibleffe & la crainte de déplaire aux Efpagnols l'aveuglerent fur les conféquences qui en pourroient refulter. Le même jour qu'on arrêta l'Infant, on arrêta auffi tous ceux qui lui étoient attachez, avec tant d'éclat qu'on eût dit qu'ils étoient les plus grands fcelerats du monde. Mais on les relâcha le même jour, fans qu'on pût fçavoir ce qui détermina à des démarches fi contraires & fi précipitées. Le jour fuivant on fit dire à l'Infant qu'il livrât tous fes papiers à Navarre. On le retint de cette maniere huit jours à Ratisbonne, pendant lefquels on délibera fur ce qu'on devoit faire de fa perfonne. L'Empereur ne voulut jamais confentir qu'on le transferât à Milan, ce qui caufa beaucoup d'inquiétude à Melo, craignant que la Juftice ordinaire ne lui rendît la liberté, pour maintenir les immunitez de l'Empire qu'on avoit fi indignement violées. Les Députez de la Diete s'en plaignoient hautement, en publiant qu'on avoit réduit l'Empire en fervitude; que

la liberté étoit perduë, les Loix foulées aux pieds, & la Foi Germanique diffamée de la maniere la plus honteuse : que les desseins de la Maison d'Autriche se découvroient enfin ; qu'on voyoit bien qu'elle vouloit assujettir l'Empire, & lui ôter l'ancienne liberté. Les Ministres de l'Empereur, ajoutoient-ils, & ceux du Roi Catholique, ont condamné la France pour avoir fait arrêter le Prince Casimir ; cependant ils exercent la même violence à l'égard d'un Prince d'autant plus à plaindre qu'il étoit dans un cas bien differend. On se rappelloit les grands services qu'il avoit rendus à l'Empire, où il n'étoit venu que sous la foi publique, & on s'emportoit jusqu'aux invectives, en voïant qu'on le retenoit prisonier pour une cause juste, dans laquelle pourtant il n'avoit point trempé, & qu'on le retenoit prisonnier dans une Ville franche & libre, pour l'immoler aux passions de ses ennemis. 1641.

Les Espagnols, pour s'excuser, inventoient les plus noires & les plus grossieres calomnies contre le Roi & la Noblesse de Portugal. Ils eurent l'effronterie de publier qu'ils vouloient abandonner la Religion Catholique &

1641. embrasser le Lutheranisme & le Calvinisme. Ces horribles impostures partoient de Melo & de Navarre, créatures serviles du Duc d'Olivares. Les Allemans mépriserent ces calomnies, & les rejetterent avec indignation. Les Espagnols ôterent la Charge de Lieutenant General à l'Infant, qui se voyant ainsi maltraité, demanda qu'on le menât devant l'Empereur ; ce que l'Empereur ne voulut jamais permettre.

Cependant François de Melo avoit dépéché son Secretaire vers le Comte Duc, pour lui apprendre l'emprisonnement de l'Infant. Cette nouvelle répandit une joye vive à la Cour d'Espagne. L'Infant n'ayant pû obtenir l'audience qu'il demandoit, composa un ecrit dans lequel il prenoit à témoin Dieu & les hommes de l'injustice qu'on lui faisoit. Il y representoit à l'Empereur que n'étant point son sujet, & ne l'ayant offensé en aucune maniere, il étoit étonnant qu'il permît qu'on le maltraitât ainsi, pour vanger le Roi d'Espagne, à qui il n'avoit rien fait lui-même, puisqu'il ignoroit tout ce qui avoit produit la révolution de Portugal. L'Empereur lui fit dire, qu'il le reconnoissoit pour

un Prince ſage, fidele, brave; mais qu'il avoit des raiſons d'Etat pour s'aſſurer de ſa perſonne; que néanmoins il lui promettoit, qu'il ne le remettroit jamais au pouvoir des Eſpagnols, & qu'il lui rendroit la liberté auſſi-tôt que ces mêmes raiſons d'Etat le lui permettroient. 1641.

François de Souſa Coutigno étoit pour lors Ambaſſadeur Extraordinaire dans les Cours du Nord pour le Roi de Portugal. Il fit preſenter un Memoire aux Députez de Ratisbonne, dans lequel il diſoit: » Qu'on commettoit une injuſtice horrible en-» vers l'Infant; qu'il étoit innocent » de tout ce que le Roi de Portugal » ſon frere avoit fait; que quand il » l'auroit fait lui-même, il n'en ſeroit » pas plus coupable, les Portugais n'é-» tant point des rebelles, comme le » publioient les Caſtillans, mais des » hommes juſtes, qui avoient rendu à » la Maiſon de Bragance un Royau-» me qui lui appartenoit, & que Phi-» lippe Second avoit injuſtement » uſurpé; que toutes les Loix du » Royaume, que tous les Docteurs » Juriſconſultes étoient pour eux: » qu'ainſi l'Empereur agiſſoit en Prin-» ce injuſte, en retenant priſonnier

1641. » l'Infant Edoüard, & cela dans un
» païs libre, & pour lequel il avoit
» tant de fois prodigué son sang:
» qu'il prioit donc leurs Seigneuries
» de vouloir bien faire mettre en li-
» berté un Prince innocent, de
» qui on n'avoit aucun sujet de se
» plaindre.

L'Infant de son côté faisoit hautement éclater ses plaintes. L'Empereur le fit transferer à Passau. On le livra à un Colonel Allemand nommé Xenque, & au Docteur Navarre. Ils le firent embarquer sur le Danube avec soixante soldats d'escorte. L'Archiduc Leopold, Seigneur du Château de Passau, ordonna qu'on traitât l'Infant comme lui-même; mais les Ministres Espagnols obtinrent de l'Empereur des ordres contraires. Ainsi l'Infant fut maltraité de la maniere la plus indigne. On lui enleva tous ses domestiques Portugais, qu'on ramena à Ratisbonne pour les interroger sur la conduite de l'Infant. Toutes leurs dépositions ne servirent qu'à faire davantage éclater son innocence, & l'injustice de ses ennemis.

Les Espagnols craignant que l'Infant ne trouvât le moyen de s'échapper de Passau, demanderent qu'on le transferât

transferât à Grats. Premierement, parce qu'il seroit plus près de l'Italie où ils avoient dessein de l'attirer; & secondement, parce qu'il seroit plus loin de Vienne, & par conséquent moins à portée de la Cour. Les Habitans de Passau furent très-sensibles à son départ; ils ne douterent point qu'on ne le livrât à ses ennemis. Il partit dans le mois de Juin dans un carrosse de Melo, & il arriva le trois de Juillet à Grats. On lui fit essuyer toutes sortes de mauvais traitemens. Navarre, digne Ministre de la fureur des Espagnols, auquel l'Empereur l'avoit entierement livré, exerçoit son génie à inventer de nouveaux affronts, pour humilier ce malheureux Prince. 1641.

Dom Emanuel de Moura arriva vers ce tems-là à la Cour de Vienne, pour y resider en qualité d'Ambassadeur du Roi Catholique. Il étoit Marquis de Castel Rodrigo, & petit-fils de ce Christophe Moura Portugais, qui livra son païs à Philippe Second. Son nom étoit en execration dans le Portugal. Moura haïssoit Melo, parce que le Duc d'Olivarès le préferoit à lui. Cependant l'occasion de nuire à l'Infant les unit & les reconcilia. Le

1641. fruit de leur union fut une perſecution plus vive contre l'Infant. Pour recompenſer Melo d'avoir fait arrêter ce Prince, on lui donna le Gouvernement des Païs-Bas.

Après ſon départ, Moura fit reſſerrer davantage l'Infant, & lui fit ôter le peu de domeſtiques Portugais qu'on lui avoit laiſſé. Il lui fit interdire tout commerce de lettres avec ſes amis, & empêcha qu'on ne lui envoyât aucun ſecours d'argent. Un Officier Eſpagnol ſervant dans le Regiment de ce Prince, engagea un Carme Portugais à condamner cette violence dans un Sermon que ce Religieux prêcha devant l'Empereur. Moura en fut informé, il fit arrêter cet Officier, & peu de jours aprés on le trouva mort dans ſon lit d'un coup à la gorge. On ne douta point que ce ne fût l'ouvrage de Moura.

Enfin on pouſſa à un tel excès la violence envers Edoüard, qu'il ſe détermina à écrire à l'Empereur une Lettre. La voici. » J'ai repreſenté » pluſieurs fois à V. M. Imperiale la » violente & horrible perſecution » qu'on exerce contre moi. Eſt-ce là » la recompenſe dûë au zele avec

» lequel j'ai servi pendant huit ans 1641.
» votre Majesté. Castel Rodrigo pour
» consommer l'ouvrage commencé
» par Melo, fait tous ses efforts pour
» vous persuader de m'envoyer à Milan, afin de pouvoir assouvir plus
» commodément sa haine sur moi.
» Mais j'espere que V. M. Imperiale ne permettra point qu'on acheve
» de violer ainsi en ma personne toutes les loix humaines & divines, le
» droit des gens enfin, sacré aux Nations les plus barbares. J'espere
» donc que Votre Majesté respectant
» en moi les libertez & les franchises
» de l'Empire, s'opposera à une
» violence, si contraire à la foi publique, & à l'hospitalité. Au reste
» je prie Votre Majesté de se rappeller
» ce que j'ai fait pour son service. J'ai
» souvent exposé ma vie, je suis prest
» à l'exposer encore avec le même
» zele pour Votre Majesté Imperiale.
» Dieu garde votre Majesté Imperiale. De Grats le 6. Mars 1642.

Le Comte de Transmansdorff répondit à l'Infant de cette maniere :
» J'ai remis à Sa Majesté Imperiale
» la Lettre de votre Excellence. Je
» lui ai rendu compte de tout ce que
» vous m'avez écrit le mois passé. Il

1641. » m'a répondu, qu'il n'étoit point » dans le dessein de vous persecuter » davantage, mais de vous être favo- » rable & utile ; & il m'a char- » gé de vous informer de sa vo- » lonté. Je vous baise les mains. De » Vienne le 5 Août 1642. Les Espagnols voyant qu'on refusoit constament de leur livrer l'Infant, eurent recours à des moyens plus efficaces que leur politique : ils offrirent à l'Empereur quarante mille écus, trente comptant, & dix en Lettres de change, s'il vouloit consentir qu'on transferât l'Infant en l'Italie. Cette somme toute modique qu'elle étoit, fut suffisante pour gagner l'Empereur : il ne put resister à l'attrait de cet argent ; il lui sacrifia, & les droits de l'Empire, & son honneur. Il consentit aussi qu'on conduisît Edoüard dans le château de Milan, alors appartenant au Roi Catholique, place extrêmement forte. On chargea de cette commission le Baron de Stumberg qui traita pendant tout le voyage avec beaucoup de respect l'Infant. Celui-ci trouva le moyen d'écrire une Lettre à un de ses amis, dans laquelle il se plaignoit amerement de l'injustice qu'on exerçoit à son égard, des mau-

vais traitemens qu'il avoit essuyez, & qu'il essuyoit encore de la part de Navarre, de Melo & de Moura, gens nouveaux, sans foi, sans honneur, sans Religion, livrez à tous les crimes, flêtris de tous les vices; & que c'étoit cependant à ces hommes vils que l'Empereur immoloit sa parole sacrée. 1641.

L'Infant étant arrivé aux confins du Tirol, on le remit entre les mains d'une escorte, à laquelle on avoit donné des ordres précis de le tuer, supposé qu'il fît le moindre effort pour se sauver. Le 19. d'Août il arriva à la Valteline, où l'attendoit un Sergent Major avec deux cens cinquante Soldats. Le Sergent Major & Navarre qui ne l'avoient jamais quitté, commencerent à le traiter avec la derniere insolence. L'Infant en fut si penetré, qu'il ne put s'empêcher de dire au Commissaire Imperial: » Dites à l'Em-
» pereur votre Maître qu'il n'est qu'un
» tyran; que je suis plus fâché de l'a-
» voir servi, que de me voir vendu
» & livré à mes ennemis. Dieu peut-
» être me vengera sur ses enfans,
» qui ne sont pas plus privilegiez
» pour être de la Maison d'Autriche,
» que moi, issu du Sang Royal de la

1641. » Maiſon de Portugal. D'abord qu'il fut arrivé à Milan, on le mit dans la même tour où l'on enfermoit ordinairement les bandits & les ſcelerats. On le laiſſa dans une chambre affreuſe avec ſa garde, & deux domeſtiques pour le ſervir.

Juſqu'alors on s'étoit contenté de ces violences, mais depuis qu'il fut à Milan, on ne lui épargna plus aucun mauvais traitement. Les tyrans, à la honte de l'inhumanité, trouvent des panegyriſtes, ainſi que les Rois juſtes & bienfaiſans. Il eſt des ames viles qui ſacrifient leurs talens, indifferemment pour le crime comme pour la vertu. Tout mérite un accès égal auprès de leur lâche Tribunal. On trouva donc de ces hommes iniques, qui non contens de juſtifier la tyrannie qu'on exerçoit contre l'Infant, l'appuyerent d'exemples memorables, comme ſi les exemples que la raiſon & la juſtice condamnent, devroient jamais tirer à conſéquence dans la ſocieté. Ils diſoient donc que Charles Duc de Bourgogne avoit bien livré au Roi de France le Comte de S. Paul, Connétable, pour le faire mourir; mais toute l'Europe ne condamna-t-elle pas

alors le Duc de Bourgogne ; & quand elle ne l'auroit point fait, elle n'en étoit pas moins condamnable. Il y avoit de l'impudence à justifier par une action mauvaise une action plus mauvaise encore. Le Duc de Bourgogne en fut lui-même accablé de remords, & il semble que le ciel pour venger la mort de S. Paul depuis ce moment, l'eût livré à l'imprudence & au vertige, qui le firent périr si miserablement à la bataille qu'il donna ensuite près de Nanci. 1641.

Fin du vingt-sixiéme Livre.

HISTOIRE DE PORTUGAL.

LIVRE VINGT-SEPTIE'ME.

1641. NOus venons de voir dans le Livre précedent tout ce qui se passa en Portugal pendant le premier instant de la révolution ; & des effets qu'elle produisit dans les Cours Etrangeres , & dans les Pais éloignez dépendans de la Couronne de Portugal. Presentement nous allons raconter de quelle maniere on apprit cette nouvelle en Castille, & comment les Castillans & les Portugais se préparerent de part & d'autre à se faire une cruelle guerre.

Rien n'égala l'étonnement du Duc

d'Olivarés, lorſqu'il apprit la nouvelle de la révolution. Il fut au deſeſpoir de s'être laiſſé prévenir. L'Eſpagne n'avoit pas beſoin de nouvelles affaires; elle avoit ſur les bras la France, la Hollande, & la Catalogne, qui s'étoit auſſi revoltée tout récemment. Olivarés étoit donc dans de terribles inquietudes. Il ne ſavoit comment annoncer au Roi cette nouvelle, dont tout le monde étoit informé, excepté lui. Craignant que quelqu'un ne s'ingerât à lui en faire le recit à ſon déſavantage, il ſe détermina à lui en parler; ce qu'il fit d'une maniere fine & badine, pour dérober à ſon Maître la connoiſſance de toute l'étenduë de la perte qu'il faiſoit. » Sire, lui dit-il, en l'abordant avec un viſage riant & » plein de confiance, votre Majeſté » vient de gagner un grand Duché » & pluſieurs belles Terres. Et comment, Comte, lui dit le Roi tout » ſurpris? C'eſt, repartit Olivarés, » que la tête a tourné au Duc de » Bragance. Il s'eſt laiſſé proclamer » Roi de Portugal par la populace de » ce Royaume. On va confiſquer » tous ſes biens, les réunir à votre » Domaine; & par l'extinction de 1641.

1641. » cette Maison, votre Majesté regne-
» ra desormais sans inquietude dans
» ce Royaume. Tout foible qu'étoit ce Prince, tout accoutumé qu'il étoit au joug d'Olivarés, il lui dit, qu'il falloit promtement éteindre une rebellion, qui pouvoit avoir des suites dangereuses.

En effet, le nouveau Roi de Portugal n'avoit rien négligé pour s'affermir dans sa nouvelle grandeur. Il avoit, comme nous avons vû, envoyé des Ambassadeurs dans presque toutes les Cours de l'Europe, pour susciter de nouveaux ennemis à l'Espagne; il avoit muni les places frontieres; il s'étoit assuré des conquêtes éloignées; enfin il avoit pris dans très peu de tems des précautions très-justes pour se maintenir sur le trône. Tous les soldats Portugais qui se trouverent en Flandre, en Italie, en Catalogne, abandonnerent tous les armées du Roi Catholique, & se rendirent par differens chemins en Portugal. Le nombre monta à près de cinq mille. Peu de Portugais passerent en Castille. De ce nombre furent les deux freres de Vasconcellos, l'un Evêque de Liria, & l'autre Doyen du Chapitre de Brague. Ils avoient été élevez à ces

dignitez par le credit de leur frere. 1641.
Le Doyen étoit aussi en execration que son frere le Secretaire d'Etat. Il lui inspiroit une partie des cruautez, qu'il exerçoit contre les Portugais. Il se sauva en Castille, déguisé en femme. Il étoit insolent, hardi, & de mœurs détestables. On s'empara de ses papiers, qui contenoient plusieurs projets contre l'Etat & contre la Noblesse; son frere & Soares avoient en lui une confiance aveugle.

Le Royaume étant donc purgé de ce scelerat, & délivré du joug des Castillans, les Portugais ne respiroient plus que la vengeance des affronts, qu'ils avoient reçus de leurs tyrans. Le peuple sur tout demandoit hautement la guerre, persuadé qu'elle étoit necessaire pour affermir sa nouvelle liberté. Les personnes sensées & raisonnables ne se laissoient point entraîner par ce zele indiscret du peuple, qui entreprend sans réfléxion, poursuit par caprice, & condamne le lendemain ce qu'il a aprouvé la veille avec le plus de fureur. Aussi le Roi & son Conseil, avant de rien entreprendre, résolurent de fortifier bien les frontieres, pour empê-

1641. cher l'entrée des Castillans en Portugal. Ils y envoyerent pour cet effet plusieurs personnes de consideration, & experimentées pour faire la visite des places, & pour y faire les réparations necessaires.

On travailla en même tems à fortifier Lisbonne Capitale du Royaume. Le Peuple, la Noblesse, le Clergé, tous s'empresserent à l'envi, à fournir les choses propres pour les redoutes, & pour les nouveaux bastions qu'on vouloit bâtir. Les uns & les autres se rendoient à la pointe du jour au travail. Ceux-ci pour conduire les ouvrages, & ceux-là pour les executer. On voyoit les principaux Seigneurs de la Cour mêlez avec le peuple, concourir à la même chose, & tous avec des guirlandes, & des branches d'arbre à la main, chanter les loüanges de Jean IV.

L'amour des Portugais pour leurs Rois naturels a toujours été extraordinaire, mais jamais il n'avoit éclaté avec un zele aussi vif que dans cette occasion. Les Etrangers qui se trouverent dans le Royaume, en furent si étonnez, qu'ils le regarderent comme une chose surnaturelle. Quelques Grands dirent que le Roi Jean n'a-

voit besoin d'autre fortification que l'amour du peuple : Que cet amour étoit le Fort solide, contre lequel toute puissance devoit se briser. 1641.

Outre les fortifications dont le Roi munissoit son Royaume, il établissoit en même tems la discipline militaire parmi les païsans. Les Portugais sont naturellement braves, hardis, entreprenans, & également bons soldats sur mer & sur terre. La longue paix dont ils avoient joüi en Europe, avoit éteint en eux toute émulation, & toute discipline. Pour exciter la premiere & rétablir la seconde, le Roi nomma des Officiers pour les exercer, & pour les rendre capables de tous les exercices pratiquez & utiles dans la guerre. Il regla l'Infanterie & la Cavalerie, qu'il divisa en bataillons, & en escadrons. Il fit porter de tous côtez des armes, pour faire tous les exercices requis. Les paysans répondoient si bien aux intentions du Roi, que bien-tôt non seulement les frontieres se trouverent hors d'insulte, mais qu'on fut même en état d'entreprendre quelque chose. L'occasion s'en presenta bien-tôt. Les Espagnols commencerent à faire des hostilitez, & les Portugais à les repousser.

1641. Pour en comprendre mieux les évenemens, il faut se rappeller que la Guadiane passe à deux lieuës de Badajos, Ville appartenante aux Castillans, & à deux lieuës d'Elvas, qui dépend des Portugais. Une autre riviere coulant à une lieuë d'Olivença, & se jettant dans la Guadiane, sépare de ce côté-là l'Andalousie du Portugal. Cette riviere est si peu considerable qu'on la passe à cheval, souvent même à pied. Il n'en est pas de même de la Guadiane, sur laquelle le Roi Emmanuel avoit fait bâtir un pont, pour faciliter le commerce entre la Nation Espagnole & Portugaise. On l'appella le pont d'Olivença. Comme on crut que les Espagnols ne manqueroient pas de venir insulter le Royaume de ce côté-là, les habibans d'Elvas, d'Olivença, & de Campo-Major, rétablirent les fortifications de ce pont, qu'ils munirent de retranchemens, de plate-formes, de boulevards, de mines, & de tout ce qui en pouvoit rendre l'abord difficile. On chargea de la conduite de cet ouvrage Matthias d'Albuquerque, Ingenieur habile, & qui s'étoit rendu dans la Province d'Alentejo, avec Dom Alfonse de Portugal, Comte

de Vimioso, Commandant de la Province. Dom Juan de Costa, premier Mestre de Camp s'y rendit aussi avec quelques Compagnies de son Regiment, lesquelles avec les habitans du pays étoient en état d'arrêter les Castillans. 1641.

Le Marquis de Toral commandoit dans Badajos sous les ordres du Comte de Monterrei, beau-frere du Comte Duc. Celui ci avoit choisi Merida pour la place d'armes, résolu de s'y fortifier avant d'entrer dans le Portugal. Mais comme la Catalogne occupoit les principales forces de l'Espagne, on n'y put rassembler qu'un petit nombre de troupes, à la verité toutes disposées à porter le fer & la flame dans le Portugal. Elles ne menaçoient pas moins que de massacrer toute la Noblesse, & que de faire couper la tête au Duc de Bragance. Monterrei envoya à Badajos trois Compagnies de Cavalerie, avec lesquelles Toral commença la guerre.

Les premiers jours se passerent en escarmouches ; mais le 9. de Juin ces trois Compagnies de Cavalerie, traverserent la Guadiane à la pointe du jour, & entrerent dans les terres de Portugal. Quatorze Cavaliers Castil-

1641. lans s'étant écartez, rencontrerent dix Cavaliers Portugais. Ceux-ci quoiqu'inégaux en nombre, attaquerent les Castillans. Au fort du combat, les autres Espagnols arriverent, & se saisirent des Portugais. Un nommé Roque Antunes, ayant opposé quelque résistance fut accablé de coups de sabre. Etant tombé à terre, on lui demanda, Qui vive? Dieu, répondit-il, & Dom Juan IV. Roi de Portugal. Les Castillans lui repliquerent, qu'il dît seulement une fois Vive Dom Philippe, & qu'on lui feroit quartier: Tuez-moi donc, répliqua Antunes, à ce prix la vie me seroit odieuse. Les Castillans furieux acheverent de le faire expirer sous leurs coups.

Telle fut l'issuë de la premiere hostilité des Castillans, qui après avoir dépoüillé le mort, s'en retournerent à Badajos avec sept prisonniers, & quelque bétail qu'ils avoient pris. Le Gouverneur d'Elvas fut informé de cette action par les deux Cavaliers qui avoient échapé aux Castillans. Il eut bien de la peine à retenir les habitans. Ils vouloient sortir dans l'instant, pour tirer vengeance de cette insulte. Ils menacerent de rompre les portes, & il eut besoin de toute

son autorité pour les contenir. Tel est 1641.
le genie de la Nation Portugaise, l'honneur l'emporte sur toute consideration. Cependant leur Commandant leur ayant fait sentir, qu'ils n'étoient pas encore en état de se mettre en campagne, & que les Espagnols plus aguerris pouvoient leur tendre quelque piege, ils se calmerent attendant un tems plus favorable pour se venger.

Le lendemain les Espagnols au nombre de quatre cens Cavaliers, & de mille Fantassins, firent encore une sortie, & se rangerent en bataille à la vûë des Portugais. Le Commandant d'Elvas, envoya la nuit suivante, huit cens soldats & quelque Cavalerie pour attendre les Espagnols en embuscade près de la Ville. Ils executerent les ordres de leur Commandant, & Dom Gaspard de Sequeira brava les Espagnols pour les attirer dans le piege. Il sortit un gros détachement pour chasser les Portugais, qui après quelque résistance se retirerent, esperant qu'on les poursuivroit; mais soit crainte, soit prudence, les Espagnols les laisserent retirer. Alors les Portugais se montrerent à découvert, les Castillans ren-

1641. trerent promptement dans Badajos.

Cependant s'étant aperçus qu'ils étoient ſuperieurs aux Portugais en Cavallerie, ils s'enhardirent à continuer leur courſes, dans leſquelles ils pilloient, tuoient, & brûloient tout ce qu'ils rencontroient. Ils le pouvoient avec d'autant plus de facilité, qu'étant bien montez, ils s'enfuyoient auſſi tôt que les Portugais venoient à eux. Pour remedier à cet inconvenient, les Portugais leur tendirent pluſieurs embuſcades, mais le ſuccès ne répondoit pas toujours à leur valeur. Le nombre triomphoit ſouvent de leur audace & de leur courage.

Le Commandant ſupportant impatiemment les courſes que les ennemis faiſoient chaque jour dans le pays, raſſembla tout autant de Cavallerie, & d'Infanterie qu'il put; réſolu de combattre les Eſpagnols en raſe campagne. Dans ce deſſein, il s'avança juſqu'au pont d'Olivença; & il demeura tout un jour en bataille, ſans que les Eſpagnols branlaſſent. Il paſſa la nuit à Olivença, & le lendemain il s'en retourna à Elvas, où il ne fut pas plutôt arrivé, que les Eſpagnols ſe mirent en campagne.

Informé de leur marche, il revint sur ses pas, du côté de la riviere d'Olivença, & presenta le combat, quoique inferieur aux Castillans. Ces derniers le refuserent & se retirerent avec le butin qu'ils avoient fait. 1645.

Le Comte de Monterrei étoit toujours à Merida. Il y travailloit à faire un magasin de bombes, de petards, & d'autres munitions de guerre. Quoiqu'il eût grand soin de cacher ses desseins; on ne doutoit presque point qu'il ne voulût assieger Olivença. Cinq Irlandois déserterent du camp des Espagnols, passerent du côté des Portugais, & confirmerent cette nouvelle, en publiant que le Comte de Monterrei devoit se rendre à Badajos le 15. de Juillet avec dix mille hommes d'Infanterie, & un corps très-considerable de Cavalerie. En effet, au jour marqué, il arriva à Badajos, d'où il fit partir quatre cens chevaux, pour faire le dégât sur les terres d'Olivença. Les Chanoines du Chapitre de cette Ville, qui gouvernoient à la place de l'Evêque, mort depuis peu, firent dire au Comte de Monterrei, que l'Eglise avoit lancé une excommunication contre les incendiaires. Ainsi qu'ils le prioient de

1641. se contenter de piller les maisons, sans les brûler. Monterrei méprisa leur priere, & porta le feu & le fer non seulement aux environs d'Olivença, mais encore autour d'Elvas.

Antoine Gallo, Sergent Major, & Dom Juan Alvares Barbuda rencontrerent, & taillerent en pieces un parti Espagnol. Les Espagnols se rallierent, & recommencerent le combat. Gallo vouloit les investir, mais un espion qu'il avoit placé sur une colline, lui ayant fait quelque signe, il crut qu'il l'avertissoit de l'arrivée de l'Infanterie Espagnole. Il se mit en état de la bien recevoir. Il resta quatre heures dans la même situation, sans que la Cavalerie Espagnole branlât. De tems en tems seulement, il se détachoit quelque Cavalier, qui alloit faire le dégât dans la campagne. Gallo y envoya quelques soldats pour arrêter leurs pillages. Le détachement qu'il commanda rencontra quelques Cavaliers Espagnols qui se reposoient dans une grange. On les chargea, on en tua une partie, & l'autre s'enfuit abandonnant ses chevaux & ses armes. Cependant le reste de la Cavalerie Espagnole acheva de se répandre de tous côtez, ravageant les cam-

pagnes, pillant les maiſons des labou- 1641.
reurs, ſaccageant les Egliſes, & emportant tout ce qui y étoit, juſqu'aux cloches. L'Infanterie Eſpagnole alla ſe preſenter devant Olivença, & dreſſa une batterie pour battre la place, où François de Melo, & André d'Almeida s'étoient jettez pour la deffendre.

Après l'avoir battuë en brêche, les Caſtillans s'emparerent d'une éminence qui commandoit la Ville. Ils ſe preſenterent enſuite trois fois à l'aſſaut, & trois fois ils furent repouſſez. Dom Rodrigo de Caſtro, & Dom Manuel de Souſa ayant joint leurs Compagnies, s'avancerent vers les Eſpagnols, & les chaſſerent de l'éminence dont ils s'étoient emparez. Bien-tôt après déſeſperant de prendre Olivença, ils leverent le ſiege, & ſe retirerent, laiſſant plus de trois cens de leurs meilleurs ſoldats morts ſur la place.

Le Comte de Monterrei, honteux de l'affront qu'il venoit de recevoir devant Olivença, voulut s'en venger ſur quelqu'autre Place moins en état de ſe défendre. Il fit donc partir quelques Campagnies de Cavalerie & d'Infanterie pour aller faire le

1641. dégât aux environs d'Elvas. Ces troupes laisserent à sa droite la riviere de Caja, & marcherent vers S. Eulalie. Elles trouverent les habitans répandus dans les campagnes, dont elles firent plusieurs prisonniers. Elles pillerent les Eglises, & commirent des actions abominables. Elles ne porterent pas loin l'impunité de leurs crimes. Dom Juan de Costa, Gallo, & Alvares Barbuda, allerent le lendemain les attendre en embuscade. Les Castillans s'en retournoient en chantant, en joüant de la guitarre & d'autres instrumens qu'ils avoient pris aux Bergers & aux Laboureurs Portugais. Ils n'observoient aucun ordre ni aucune discipline. Ils méprisoient les ordres de leur Commandant. » Vous » chantez, leur disoit-il, trop-tôt, » votre victoire. On n'est jamais sûr » d'être vainqueur tant qu'on est sur » les terres de l'ennemi. On n'écouta point ce discours. Mais bien-tôt on apperçut les Portugais, & les chants se changerent en tristesse. Le Commandant leur dit : » Quittez » presentement vos guittares & vos » flutes, il ne s'agit plus de chants » ni de sons, il s'agit de combattre » des hommes. Montrez-vous donc

» braves & courageux. En même tems ils furent chargez, taillez en pieces, & mis en fuite 1641.

Cet échet humilia l'orgueil des Castillans, & ranima le courage des Portugais. Ils passerent la Guadiane, & allerent à leur tour ravager les frontieres de Castille. Monterrei vit leur entreprise avec desespoir, & resolut de s'en venger. Il fit marcher trois mille hommes & cinq cens chevaux vers Elvas. Il en plaça une partie en embuscade, & envoya l'autre jusqu'à la vuë d'Elvas pour les attirer dans le piege. Les Portugais étoient en campagne au nombre de treize cens hommes, & de quelque cavalerie. A leur approche les Castillans se retirerent. Leur retraite parut suspecte à Costa. Au lieu de les poursuivre, il s'empara des hauteurs, d'où il harcela avec tant de succès les Espagnols, qu'il les força de rentrer dans Badajos. Pour cacher leur honte, ils montrerent plusieurs oreilles coupées à leurs compatriotes tuez dans les differens combats qu'ils avoient livrez. en disant qu'ils les avoient coupées aux Portugais. Mais on n'en voulut rien croire ; & un Chanoine de Badajos leur dit, qu'ils auroient beaucoup

1641. mieux fait de rapporter les armes de leurs ennemis, que leurs oreilles, parce qu'on ne pouvoit pas les distinguer de celles des Castillans. Les Habitans d'Olivença, de Campomajor & d'Onguella, animez par le dernier succès, firent des courses dans les terres des ennemis, & s'y vengerent des ravages qu'on avoit fait dans les leurs.

Les Castillans se seroient consolez de ces pertes s'ils avoient pû réussir dans le projet qu'ils formerent de s'emparer d'Olivença. Ils envoyerent un corps de troupes pour surprendre cette ville, mais les sentinelles l'ayant découvert, en avertirent promptement les habitans. Les Espagnols poursuivirent si vivement ces sentinelles, qu'ils arriverent aux retranchemens presqu'aussi tôt qu'eux. Martin Nabo, Rodrigo Alvares, & Alvares Laurent arrêterent les Espagnols, & donnerent le tems à Rodrigue de Mirande & à Manuel de Sousa de prendre les armes. On se battit pendant la nuit avec un succès presque égal. Un vieux Portugais, malgré un nombre prodigieux de blessures qu'il reçût, demeura dans son poste tant que l'attaque dura. Il crioit de tems en tems aux Castillans : »Espagnols, Je me donne à Dieu

Dieu & au Roi Dom Juan mon maî- 1641.
tre; mais vous n'entrerez point dans Olivença.

La nuit sépara les combattans, & le lendemain les Espagnols s'étant apperçûs de leur perte, se retirerent à Badajos. Dom Martin Alphonse de Melo les poursuivit sans pouvoir les joindre. Les coureurs d'estrade des Portugais trouverent dans une maison de campagne quarante-deux Cavaliers morts en partie, & en partie expirans faute de secours. Les prisonniers qu'on mena à Elvas assurerent que les Espagnols avoient perdu cinq cens hommes à la derniere attaque d'Olivença; parmi lesquels il y avoit plusieurs personnes de consideration. Ils assurerent aussi que la Cavalerie Espagnole manquoit de fourage, & qu'elle n'étoit plus en état de rien entreprendre.

Monterei étoit à Badajos dans une affreuse consternation. On lui attribua tous ces mauvais succès. Pour s'en justifier il en rejetta la faute sur Dom Juan de Melo Portugais, qui étoit au service du Roi Catholique, qu'on fit arrêter & mettre en prison. Cet exemple devroit retenir ceux qui sous de legers pretextes, abandon-

1641. nent leur patrie pour servir ses ennemis. On ne prend jamais en eux qu'une mediocre confiance, & leurs moindres fautes sont punies comme des crimes très-graves. La place de Monterei fut remplie par le Marquis de Ribas, auquel on donna pour adjoint Dom Juan de Garai, Mestre de Camp, Soldat de fortune, & homme d'un mérite distingué.

Sur ces entrefaites Dom Martin Alfonse de Melo General des Portugais, resolut de s'emparer de Valverde, petite Ville, riche & bien peuplée, située dans un vallon agréable, où l'on voit plusieurs fontaines, des vignes, des bois d'oliviers, & tout ce qui peut rendre la vie agreable & commode. Elle étoit environnée de petites collines, d'où l'on pouvoit aisément la battre du canon. On l'avoit fortifiée autant que le terrain & le tems l'avoient permis, & munie de retranchemens, de parapets & de quelques redoutes. L'Eglise principale située dans une petite place, étoit défenduë par une redoute, qui devoit servir de retraite dans une necessité. Les murs des jardins & des vergers servoient de ramparts, & toutes les maisons étoient baties de maniere,

qu'on pouvoit communiquer de l'une 1641.
à l'autre ſans être obligé de ſortir. Les fenêtres qui donnoient dans les ruës avoient toutes des balcons d'où l'on pouvoit faire feu ſur les paſſans ſans courir aucun riſque. Dom Juan de Tarraza, homme de valeur & d'induſtrie, y commandoit huit cens ſoldats de troupes reglées avec trois cens chevaux.

Martin Alfonſe de Melo pour s'emparer de cette place, ramaſſa toutes les troupes qui étoient ſur cette frontiere. Après avoir mis en ſureté Elvas & les autres places voiſines, ils marcha vers Juramena ſans découvrir ſon deſſein à perſonne. Le Comte de Fieſque, François, conduiſoit l'avant-garde, Ayres de Saldagne le corps de l'armée, & Dom Juan de Coſta faiſant les fonctions de Meſtre de Camp General, l'arriere-garde. Melo marchoit à la tête de toute l'armée. Lorſqu'il fut arrivé près des montagnes de Foſna, Pedregais, & Buſcavida, il tourna vers le pont d'Olivença qu'il paſſa pendant la nuit, ſans être apperçû de l'ennemi. Après avoir laiſſé pendant le jour repoſer ſes troupes, il continua ſa marche la nuit ſuivante, & le lendemain il ſe trouva

1641. à une lieüe de Valverde.

Les Castillans s'étant apperçûs de son arrivée, coururent aux armes, & se mirent en état de défense. Melo partagea ses troupes en trois corps, & plaça sa cavalerie avantageusement. Celle des Espagnols sortit pour s'emparer d'un poste élevé, appellé les Martyrs, lieu où l'on voit une chapelle dédiée à S. Cosme & S. Damien. La Portugaise commandée par Dom Juan de Saldagne & par Dom Juan d'Ataide, alla la charger avec la Compagnie de Dom Rodrigue de Castro, & l'obligea de rentrer avec perte dans Valverde. Après l'avoir ainsi repoussée, on attaqua la Ville, & malgré le feu qu'on faisoit des balcons, on la força, & l'on s'en rendit les maîtres. Les habitans se retirerent dans l'Eglise, dont nous avons parlé, où le Curé avoit exposé le S. Sacrement. Alfonse de Melo arrêta ses soldats victorieux, il pardonna aux habitans en faveur du lieu où ils s'étoient retirez, voulant faire connoître que les Portugais n'avoient pas moins de Religion que de valeur.

Le vainqueur reprit le chemin d'Olivença chargé de butin & de gloire. Les Espagnols consternez ne pouvoient

cesser de loüer la valeur de leurs ennemis. Un Colonel Anglois avoüa que depuis 35 ans qu'il servoit, il n'avoit point vû des troupes marcher avec plus d'intrepidité à une action, que les Portugais l'avoient fait dans celle-ci. Dès qu'on fut arrivé à Olivença, le General fit penser les blessez, & donna des ordres pour tacher de procurer la sépulture aux morts. Ces mesures prises, il s'en retourna à Elvas avec cinquante-deux prisonniers & un drapeau. L'Evêque & les Magistrats allerent au devant de Melo pour le recevoir, & tous se rendirent dans l'Eglise Cathedrale, pour y chanter le *Te Deum*. Les Espagnols perdirent beaucoup de monde, sans compter la moitié des habitans qui fut tuée. La perte des Portugais monta à quelques soldats, & à quelques Officiers. Peu de jours après il y eut encore un escarmouche entre les habitans de Campo-Major, & les Espagnols limitrophes. La perte fut égale de part & d'autre. Les habitans d'Olivença plus heureux que ceux d'Elvas & de Campo-Major, batirent les Espagnols dans toutes les occasions. 1641.

La guerre se faisoit encore avec plus de fureur du côté de la Galice,

1641. Le Marquis de Tarassona, Commandant du pays, avoit conçû le dessein de prendre la Ville de Chaves, Capitale de la Province de Tra-os-Montes. Il esperoit par cette conquête de se dédommager des ravages que les Portugais avoient faits dans le Royaume, d'arrêter leurs courses, & enfin de se faire une grande réputation dans les armes. Rempli de cette esperance, il entra donc dans le Portugal, avec des troupes nombreuses. A la vûë des Chaves, il brûla trois villages avec leurs Eglises; il massacra les paysans, leurs femmes, leurs enfans, que le soldat arrachoit d'entre les bras de leurs meres, qu'ils violoient avant de les égorger. A ceux qui osoient se deffendre, ils mettoient de la poudre dans la bouche, ils y allumoient le feu, & leur faisoient ainsi sauter la tête, ou leur coupoient les parties honteuses.

Après avoir exercé ces barbaries inconnuës en Espagne, depuis qu'on en avoit chassé les Maures, le Marquis vint camper près de Chaves. Il y demeura un jour entier, ensuite il se retira sans rien entreprendre. Les peuples voisins de cette Ville, ayant appris avec horreur les cruautez, que

les Castillans avoient exercées contre 1641.
les trois villages dont nous venons de parler, s'assemblerent, & formerent trois gros bataillons, dans le dessein d'en tirer une haute vengeance. Ils marcherent vers la Ville de Monterrei, les uns à travers les montagnes, & les autres par les chemins ordinaires qui y conduisoient. Ils entrerent à l'improviste dans la Galice, tuant, pillant, brûlant tout ce qui s'offroit sur leur passage. Ils détruisirent plus de cinquante villages, & firent éprouver aux Espagnols le même sort, qu'ils avoient fait éprouver aux Portugais. Il est presque incroyable que deux Nations si voisines, parlant à peu près la même langue, professant la même Religion & la même foi, se soient laissées aller à des excès de fureur si cruels & si barbares. Toute cette frontiere fut désolée, & le Marquis de Tarassona ne pût y apporter d'autre remede, que de faire transporter les femmes & les enfans au Château de Monterrei, pour les dérober à la fureur des Portugais. Les Espagnols sensez, & qui ne se laissoient point aveugler par la passion, avoüerent qu'on méritoit bien ces re-

1641. presailles, pour avoir commencé ces barbares hostilitez, si honteuses à des Chrétiens.

Tarassona s'étoit aussi enfermé dans le Château de Monterrei. Il ne s'y croyoit pas trop en sureté. Il craignoit à tous les instans, que les Portugais ne vinssent l'y attaquer ; mais tandis qu'il étoit dans cette crainte, les Portugais étoient entrez par un autre endroit dans la Galice, où ils ne causoient pas moins de ravages que du côté de Monterrei. Les Moines, les Prêtres, les Chanoines de l'Abbaye de Bouro, de l'Ordre de Saint Bernard, avoient tous pris les armes pour se vanger de la tyrannie des Espagnols. Ceux-ci pour opposer un frein à leurs courses, firent bâtir dans Lamas-de-Mouro, petite Ville située dans le territoire de Portugal, un fort, où ils mirent six cens hommes de garnison, avec toutes les munitions necessaires, pour faire une longue & resistance. Gaston de Coutigno, Commandant sur cette frontiere, supportoit impatiemment, que les Castillans occupassent une place dans le Portugal. Il fit prendre les armes aux habitans de Brague, de Guimaraens, & de Viana, pour chasser les

Castillans de cette forteresse. Il mit à 1641.
la tête de ces troupes Dom Diegue de Melo Pereira, Commandeur de l'Ordre de Saint Jean, & lui donna pour Lieutenans trois de ses freres, tous trois gens de merite & de valeur. Ils conduisirent les Portugais à l'attaque de cette forteresse, qu'ils emporterent d'emblée, au grand étonnement des Espagnols, qui la croyoient inexpugnable. Ce succès fut suivi de plusieurs autres, & Coutigno les chassa d'un autre poste très-avantageux, d'où ils pouvoient facilement faire des courses dans le pays. Vasco d'Azevedo Coutigno, & Manuel de Sousa, Sergent Major, brûlerent la Ville de Lobos, avec cinq gros villages, sans rien épargner que les Eglises & les Monasteres.

Tandis que les armes Portugaises triomphoient sur la frontiere, la paix regnoit au dedans du Royaume. Ceux que le Public haïssoit, & qui à leur tour haïssoient le Public, étoient hors de Portugal. Ainsi tout sembloit concourir au bien Public. Cependant on trouve toujours dans les Etats des gens inquiets, turbulens & ambitieux. Il y en avoit encore de ce caractere dans le Portugal. Dévoüez à la Cour

1641. d'Eſpagne, ils croyoient devoir tout entreprendre pour rendre la Couronne à Philippe IV. D'autres haïſſoient la maiſon de Bragance, & de ce nombre étoient preſque tous les Princes de la Maiſon Royale, & tous les Grands qui n'avoient point contribué à la révolution. La douceur avec laquelle Dom Juan regnoit, ſon équité, ſa moderation, les graces & les bienfaits dont il les accabloit, rien ne pouvoit dompter leur envie. Ils auroient mieux aimé être encore les eſclaves des Eſpagnols, que les premiers ſujets d'un Roi équitable, leur ami & leur parent.

Dom Sebaſtien de Mattos, Archevêque de Brague, creature du Comte Duc d'Olivares, étoit un de ceux qui ſouhaitoit le plus ardemment la domination des Eſpagnols. Il s'étoit vivement oppoſé aux conjurez, qui l'euſſent fait mourir ainſi que Vaſconcellos, ſans l'Archevêque de Liſbonne, & ſans D. Michel d'Almeida, qui lui conſerverent la vie. Ce Prélat après avoir évité un péril ſi éminent, auroit dû prudemment ſortir du Royaume, ou au moins ſe retirer dans ſon Dioceſe. Mais ſon ambition l'emporta ſur ſa prudence. Il ne put ſe réſoudre à s'é-

loigner de la Cour, ni à quitter des lieux où il avoit joüi d'une si grande puissance. Le souvenir de ce qu'il avoit été, & de ce qu'il étoit, le mettoit en fureur. Alors il s'emportoit à des discours hardis, ce qui le rendoit de plus en plus odieux à laCour,où le Roi avoit la bonté de le souffrir. Enfin il forma le dessein de rendre la Couronne au Roi d'Espagne, & il chercha tous les moyens possibles pour l'executer. Le premier, à qui il osa s'ouvrir, fut à Rui de Mattos, Comte d'Armamar son neveu. Rui applaudit à son oncle, autant par respect pour lui, que par l'esperance qu'il conçût dans le moment de se faire une brillante fortune. Bien-tôt ils s'apperçurent l'un & l'autre, que ce grand projet ne pouvoit réüssir, si quelques Seigneurs n'entroient dans leur complôt. Ils sçavoient que leur exemple entraîne le peuple & le rend audacieux. Connoissant Dom Louis de Meneses, Marquis de Villareal, pour un homme ambitieux, auquel ils avoient entendu dire plusieurs fois, que puisque les Portugais vouloient un Roi de leur Nation,ils pouvoient faire un meilleur choix qu'ils n'avoient fait, ils résolurent de l'enga- 1641.

1641. ger dans leurs desseins, ainsi que son fils le Duc de Camignan, aussi mécontent que son pere. L'Archevêque alla voir ce Marquis, à qui il tint ce langage : » Seigneur, » les grands courages ne sçauroient » fléchir devant certaines gens, sur- » tout quand ces gens-là, ont été leurs » égaux. On ne voit qu'avec indi- » gnation un Roi, qui comme soi a » été sujet du plus grand Monarque » du monde. On le supporteroit ce- » pendant, si on voyoit un terme au » malheur qui nous opprime ; mais » je n'en vois point, à moins que » nous ne nous affranchissions nous- » mêmes de la tyrannie. Le Duc de » Bragance, élevé au comble de la » fortune, nous retiendra dans une » servitude, pire que ne feroit un » Roi Etranger. Il a armé le Royau- » me sous prétexte de la liberté, & » vous verrez que ce sera pour la » lui ôter sans ressource. Ses parti- » sans ne le soutiennent, que parce » qu'ils s'élevent eux-mêmes aux dé- » pens de ceux, qui étoient leurs » égaux, ou leurs superieurs. Que » ferons-nous donc, Seigneur ? reste- » rons-nous tranquilles spectateurs » de notre malheur, verrons-nous

» la ruine totale du Royaume, sans 1641.
» rien dire, & sans songer à nos in-
» terêts. Le Roi d'Espagne grand,
» puissant, redouté, à qui ce Royau-
» me apartient, accabloit de bienfaits
» la nation. Il nous regardoit comme
» ses propres enfans ; il pouvoit faire
» en nôtre faveur, plus en un jour,
» que le Duc de Bragance en plusieurs
» années. Comment donc souffrons-
» nous l'insolence d'un sujet, qui se
» révolte contre un si bon Roi? Qu'at-
» tendons-nous davantage? N'est-ce
» pas assez de n'être plus sujets d'un si
» grand Roi, & d'avoir perdu les di-
» gnitez que nous pouvions en es-
» perer? Verrons-nous un simple
» particulier nous enlever nos Char-
» ges, opprimer nos familles, me-
» nacer nos vies, ruiner notre pa-
» trie, & établir sa puissance au pré-
« judice d'un grand Prince? Nos cou-
« rages sont-ils tellement avilis, que
» nous n'osions punir un rebelle, qui
» a usurpé sur nous le droit de vie
» & de mort? Pour moi je deteste la
» vie, s'il ne m'est permis d'en joüir,
» qu'en consentant à la felonie d'un
» sujet rebelle. La Noblesse Portu-
» gaise n'est point faite pour être l'es-
» clave d'un homme, qui n'est que
» Noble comme elle. Il est vrai qu'on

1641. » admet votre Excellence, dans le
» Conseil ; mais en prenez-vous plus
» de part aux affaires de l'Etat? Quoi-
» que son parent, le Roi a-t-il la
» moindre confiance en vous ? Il a
» donné le titre de Ducs à votre
» fils ; mais ne voyez vous pas que
» cette grace, si c'en est une, n'est
» donnée qu'au sang d'où vous sor-
» tez ? Vous la devez à sa vanité, &
» non à la justice qu'il devroit rendre
» à votre merite. Cette justice vous
» ne devez l'attendre que du Roi Ca-
» tholique. Equitable remunerateur,
» vous méritez tous ses bienfaits, en
» punissant un rebelle, qui ne respi-
» re que notre perte.

Le Marquis écouta l'Archevêque sans l'interrompre. Dès qu'il eut cessé de parler, il poussa un soupir profond, en lui avoüant qu'il avoit déja fait toutes ces réfléxions. Alors l'Archevêque s'expliqua plus fortement qu'il n'avoit fait, & le fit entrer dans tous ses desseins, en flatant sa vanité, par le titre fastueux de liberateur de la Patrie, qu'il lui donna. Ensuite ils firent réfléxion sur les moyens qu'il falloit prendre pour executer leur entreprise. Elle leur paroissoit très-difficile, & il ne sçavoit comment faire pour en traiter avec le Mi-

niſtre Eſpagnol. Cependant l'Archevêque le quitta fort ſatisfait de l'avoir engagé ſi facilement, perſuadé qu'il en pourroit corrompre bien d'autres. Il ſçavoit que les Etats les mieux policez, ſont remplis d'hommes factieux, qui ne cherchent que le trouble & le déſordre, dans l'eſperance d'augmenter leur fortune, ſi elle eſt conſiderable, ou d'en faire une ſi elle ne l'eſt point du tout. C'eſt ſur de pareils hommes que l'Archevêque comptoit, & il avoit raiſon d'y compter; hardis, imprudens, il ne faut que les éblouïr par des raiſonnemens ſpecieux, pour les précipiter dans les entrepriſes les plus périlleuſes. 1641.

L'Archevêque avoit pour principal confident un Fidalgue nommé Dom Auguſtin Emmanuel. Emmanuel à ſa naiſſance diſtinguée joignoit un eſprit, ſouple, fertile en expediens, hardi, entreprenant, fourbe, intriguant. Il étoit habile dans les affaires; il parloit avec facilité, & éloquence, il avoit l'art de ſe concilier les eſprits: il étoit flateur avec adreſſe, faux avec ingenuité, homme enfin capable de grandes choſes, & vertueux par intervalles. Emmanuel étoit mécontent du Gouvernement preſent, parce qu'on

1641. ne l'avoit jamais employé, & qu'on lui préferoit des gens, qu'il croyoit ne pas le valoir. D'ailleurs il étoit pauvre. L'esperance d'ameliorer sa fortune est capable de jetter souvent les hommes à talens, dans les entreprises les plus hasardeuses. Ils osent tout risquer pour leur élevation. La vanité s'y mêle: piquez d'avoir été oubliez dans la foule, ils conçoivent l'idée flateuse de s'en venger sur ceux qui les ont oubliez: le peril s'éclipse: ils se livrent aux plus hardis desseins, & causent souvent des révolutions singulieres. Emmanuel séduit par ses grandes idées, s'abandonna entierement à l'Archevêque, qui le chargea de chercher quelqu'un, pour l'envoyer à la Cour de Castille. Emmanuel ne tarda pas long-tems à trouver un homme propre pour cette commission. Il choisit Pierre Baëse, nouveau Chrétien, mais Juif dans le fond du cœur. Cet homme étoit puissamment riche. Il étoit non seulement connu dans tout le Royaume, à cause de son commerce; mais même dans toute l'Espagne. Le Comte Duc d'Olivares le connoissoit particulierement. Pour le récompenser des services qu'il lui avoit rendus, il l'avoit même honoré

de l'Ordre de Christ ; ce qui fit dire à la Noblesse Portugaise, outrée de voir ainsi avilir cet Ordre, que le Duc devoit l'élever plus haut, ou le conduire à la potence. La confiance que le Duc avoit en lui, ni ses richesses ne purent neanmoins le mettre à l'abri du soupçon de Judaïser. Baëse comptant sur la protection du Duc à qui il faisoit part de ses trésors, méprisoit ce soupçon. Le nouveau Roi ordonna au grand Inquisiteur de veiller attentivement sur ses actions. Baëse qui haïssoit déja mortellement toute la maison Royale, acheva à la vûë de cet ordre, de la détester. Emmanuel s'addressa à lui, comme il étoit dans ses dispositions: il embrassa avec empressement l'occasion qu'on lui offrit d'être utile au Roi Catholique, & il offrit même une somme de cent mille écus, pour faire réüssir le projet dans lequel il promit d'engager tous les Juifs ses amis. 1641.

Le commerce immense qu'il faisoit, le mettoit à portée de parler à un grand nombre de personnes, entre autres à Laurent Pires, Tresorier de la guerre, auquel il prêtoit souvent des sommes considerables, pour subvenir aux plus pressantes necessitez.

1641. Baëse le mit du complot, & Pires y entra facilement, quoiqu'il eût une Charge honorable & lucrative. L'Archevêque de Brague, & Augustin Emmanuel gagnerent de leur côté plusieurs personnes de consideration, comme Dom Rodrigue de Meneses, fils cadet du Comte de Castagnede, Dom Pedre de Meneses, nommé à l'Evêché de Porto, le grand Inquisiteur, Nuño de Mendoce, Comte de Val de Reys, le Pere Louis de Melo de l'Ordre de Saint Augustin, nommé à l'Evêché de Malacca, Dom François de Faria, Evêque de Martiria, & plusieurs autres encore des plus considerables de la Cour.

Les Conjurez s'assemblerent plusieurs fois pour prendre les mesures necessaires. Ils trouverent des embarras infinis pour l'execution. On n'osoit s'ouvrir à bien des gens, de crainte que leur projet ne vînt à être découvert, & d'un autre côté, ils ne pouvoient l'executer sans le communiquer à bien des personnes dont ils avoient besoin. Ils ne sçavoient encore s'ils devoient avertir la Cour d'Espagne, avant de rien entreprendre, ou s'ils devoient attendre que la conjuration fut prête à éclater, pour

l'informer de leurs desseins. Ils n'étoient pas moins embarassez s'ils demanderoient du secours par mer ou par terre ; & de quelle maniere on pourroit l'introduire dans le Royaume dans un tems où tout le monde étoit en armes. La plus grande partie des Conjurez soutenoit que le succès de la conjuration étoit impossible, si on ne trouvoit un moyen sûr, pour faire entrer les Espagnols dans le Portugal. Pour y réüssir, il falloit corrompre les Commandans des places frontieres, ce qui paroissoit impossible ; tous ces Commandans étant entierement dévoüez à la Maison de Bragance. Quand même il auroit été possible de les corrompre tous, il n'étoit pas moins dlfficile de faire entrer les Espagnols en Portugal, & de le cacher au Roi, qui se mettroit à couvert & feroit par sa fuite, perdre tous les fruits de la conjuration. 1641.

Quelques Conjurez se déterminerent enfin à écrire en Castille, pour s'assurer de la protection de la Cour de Madrid. Quoiqu'il y eût des deffenses expresses d'entretenir aucun commerce avec les Espagnols, l'Archevêque, le Marquis de Villareal, & Baëse sur tout, écrivoient à Madrid frequemment, & en recevoient souvent

1641. des réponſes. Enfin Baëſe fit partir en dernier lieu un paquet pour le Duc d'Olivares. Il l'adreſſa au Marquis d'Ajamonté, Gouverneur de la premiere place frontiere d'Eſpa gne. D'Ajamonté, proche parent & ami de la Reine de Portugal, ſurpris de voir des lettres cachetées du grand ſceau de l'Inquiſition de Liſbonne, & adreſſées au premier Miniſtre d'Eſpagne, les ouvrit, trouva tout le plan de la conjuration contre la Maiſon Royale de Portugal, & renvoya auſſi-tôt ce pacquet au Roi de Portugal, avec qui il entretenoit de ſecretes correſpondances, comme on le dira dans la ſuite. Le Roi connut par-là la conjuration qu'on tramoit contre lui, avec le nombre, & le nom des Conjurez. Il fit auſſi-tôt aſſembler ſon Conſeil ſecret, & quelques jours après, on executa ce qu'on y avoit réſolu. Le cinquiéme Aouſt, jour où la conſpiration devoit éclater, il convoqua toute la Nobleſſe, après avoir fait entrer les troupes qui étoient aux environs de Liſbonne dans la Ville, ſous prétexte d'une revûë generale, qu'il devoit faire dans la grande Cour du Palais. En même tems il feignit de vouloir tenir un Conſeil. Il y appella l'Ar-

cheveque de Brague, & le Marquis de Villareal. Ceux-ci ne se doutant point qu'on eût découvert leur conspiration, se rendirent au Palais, où ils furent arrêtez sans bruit. Le Duc de Camignan fut arrêté en même tems, avec tous les autres Conjurez, dont le nombre montoit à quarante-sept. Dès que le bruit de la conspiration fut répandu dans le Public, la Noblesse en parut si frappée d'horreur, qu'elle demanda qu'on lui livrât les Conjurez pour les mettre en pieces. Le Roi les lui refusa, voulant qu'ils fussent jugez selon les loix, afin que leur crime fût bien prouvé, & qu'on ne l'accusât point d'en avoir imposé. 1641.

Parmi les conjurez on arrêta plusieurs personnes innocentes de ce crime; on les remit en liberté. Enfin le Roi avoit pris de si justes mesures, que personne ne lui échappa, & que personne n'osa branler en leur faveur. On leur fit promptement leur procès. Ils furent atteints & convaincus de crime de leze-Majesté, & le 29. d'Août on les conduisit dans une maison contiguë à la place du fort. Il y avoit dans cette maison deux balcons l'un sur l'autre. On plaça sur le balcon le plus élevé deux

1641. fauteüils qui outre les dossiers ordinaires, en avoient un troisiéme pour appuyer la tête. Vers l'heure du midi quatre Juges visiterent cet endroit, où l'on devoit executer les principaux chefs de la conjuration. Immédiatement après on mena le Marquis de Villa-Real, suivi de ses domestiques vétus de noir. Le Marquis se mit à genoux, fit ses prieres, & parla au peuple pour lui demander grace. Le peuple se mit à crier: meure, meure le traître. L'Huissier imposa silence, & dit : » Le Roi notre Maître ordon-
» ne, que Dom Louis de Meneses,
» Marquis de Villa-Real, soit décolé
» comme traître au Roi & à son
» païs; que ses biens soient confis-
» quez, & sa memoire à jamais en
» horreur. Le peuple cria une seconde fois; qu'il meure. Alors le Marquis demanda humblement pardon au peuple: ensuite il se tourna vers son Confesseur qui étoit un Jesuite, pour le prier de dire au Roi combien il se repentoit de son crime. Il s'assit enfin sur le fauteüil, & le Bourreau après lui avoir lié les bras & les jambes, lui coupa la gorge par devant, & non par derriere, comme on le pratiquoit ordinairement envers

les traîtres. On jetta un drap noir ſur 1641.
ſon cadavre. Le Duc de Camignam parut enſuite, & fut executé de même. En paſſant devant le corps mort de ſon pere, il ſe jetta ſur ſes genoux, il baiſa ſes pieds, & demanda au peuple de prier Dieu pour lui. Le Comte d'Armama & Dom Auguſtin Emmanuel éprouverent le même ſupplice. Le même jour Pierre Baëſe, Melchior Correa, Diegue Brito Nabo, & quelques autres furent attachez à quatre chevaux, & écartelez. On porta leurs têtes ſur les frontieres, pour faire voir aux Eſpagnols le traitement qu'on faiſoit à leurs créatures. Tous les autres conjurez furent également punis.

L'Archevêque de Brague, les Evêques de Martiria, de Malaca, & le Pere Manuel de Macedo, furent jettez dans les priſons publiques, juſqu'à ce que la Cour de Rome eût décidé de leur ſort. L'Archevêque de Brague, malgré ſa fierté ordinaire, parut ſe radoucir & ſe repentir de ſon crime. Il écrivit même pluſieurs lettres au Roi pour lui demander pardon, & pour le porter à la clemence; mais le Roi & ſon Conſeil crurent que la clemence étoit hors de ſaiſon, &

1641. qu'il falloit févir rigoureufement pour donner un exemple mémorable à ceux qui feroient tentez de l'imiter. Ainfi on condamna l'Archevêque & les trois autres à une prifon perpetuelle : mais le Primat ne furvécut pas long-tems à fa condamnation ; il mourut peu de jours après, & l'on a toujours ignoré le genre de fa mort.

Vers le même tems les Efpagnols firent arrêter Dom Juan Rodrigués de Vafconcellos-y-foufa, Comte de Caftel Melhor. Il s'étoit comporté avec tant de valeur dans le Brefil contre les Anglois, que les Caftillans pour le recompenfer de fes fervices, le firent Gouverneur de ce vafte pays. Il fut accufé de l'avoir voulu livrer au nouveau Roi de Portugal. On le mit en prifon, & on lui fit fouffrir la queftion fans qu'on pût jamais l'obliger à avoüer le crime dont on l'accufoit. Enfuite on le condamna à une prifon perpetuelle. Tous fes amis l'abandonnerent. Il ne lui refta pour le confoler que le Pere Ambroife Benedictin fon Confeffeur. Le Comte ne perdit jamais courage, il efpera toujours de voir finir fa captivité. Il favoit qu'Antoine d'Abreu & Dominique Silva tous deux Enfeignes, & tous deux

deux ſes amis, s'étoient ſauvez en Portugal. Il ne doutoit point qu'ils n'allaſſent trouver le Roi, & que le Roi ne donnât des ordres pour lui procurer ſa liberté. En effet, ce qu'il avoit prevû arriva. Les Eſpagnols avoient conduit le Comte à Carthagene ; Abreu & Silva s'y rendirent, & apprirent que perſonne n'approchoit le Comte que ſon Confeſſeur & un domeſtique. Les obſtacles ne le rebuterent point. Ils mirent dans leurs interêts le Benedictin qui annonça au Comte leur arrivée & le ſujet qui les amenoit. Le Benedictin pour préparer ſon évaſion, dit au Commandant du Château où le Comte étoit enfermé, qu'il vouloit abandonner Carthagene pour n'être pas obligé de vivre auprès du Comte, homme ſans mœurs & ſans Religion. Le Commandant s'y oppoſa, & demanda au Gouverneur de la Ville qu'il fût permis au Benedictin de voir plus ſouvent le Comte, pour travailler plus efficacement à ſa converſion. On le lui accorda, & c'eſt ce que le Benedictin demandoit pour pouvoir hâter la liberté du Comte. Il chercha d'abord quelqu'un dans le Château pour 1641.

1641. le ſeconder, & d'abord il jetta les yeux ſur le Sergent Major : mais bientôt après, ſans ſavoir trop pourquoi, il changea de ſentiment, & il s'adreſſa à un homme nommé Antoine Rodriguès, qui de tout tems avoit paru affectionné au Comte.

Ainſi le Benedictin n'eut qu'à parler : Rodriguès entra ſans peine dans toutes ſes vûës; il promit de tout entreprendre en faveur du priſonnier. Cependant Abreu & Silva étoient à l'ancre près d'une Iſle non loin de Carthagene. Une fregate Hollandoiſe voulut les attaquer les prenant pour des Eſpagnols; on ſe fit connoître : & au lieu de les combattre, les Hollandois leur offrirent leur ſecours; on l'accepta. Sur ces entrefaites, Rodriguès, qui avoit engagé dans le complot deux ſoldats, tous deux Portugais, effectua ſa promeſſe. Il fit ſortir du Château le Comte par le moyen d'une corde. Silva, qui l'attendoit ſur le rivage avec une chaloupe, les tranſporta dans la caravelle avec ſes liberateurs. Auſſi-tôt on leva l'ancre, on arbora pavillon Portugais; la Fregate Hollandoiſe en fit de même; on tira une volée de coups de canon contre Carthagene; on tendit les voiles, & l'on fit route

vers le Portugal. Ils arriverent heureusement aux Terceres, où le Comte Manuel de Sousa Pacheco les reçut au bruit de l'artillerie. Après s'y être rafraîchis quelques jours, ils se remirent en mer, & parvinrent à Lisbonne. On presenta le Comte au Roi, qui lui dit : » Si j'avois sçû plûtôt ce que vous souffriez pour avoir » voulu me rendre service, j'aurois » envoyé plûtôt pour vous délivrer » de votre captivité. Je suis charmé » que vous ayez recouvré votre liberté, & que vous soyez à portée » d'éprouver toute ma reconnoissance. Le Roi reçut également bien le Benedictin, & ceux qui l'avoient servi dans cette action. 1641.

Sur ces entrefaites, Dom Gaspar Alonço Perez de Gusman, Duc de Medina Sidonia, se rendit à Valence d'Alcantara, avec quelques troupes. Martin Alfonce de Melo s'imagina qu'il avoit quelque dessein sur Portalegre, ce qui l'obligea à rassembler ses troupes, pour le repousser en cas qu'il attaquât cette place. Il fut bien-tôt informé que ce Duc avoit été accusé d'avoir voulu livrer Cadix au Roi de Portugal, & qu'il venoit là pour donner le démenti à quiconque diroit une

1641. pareille chose. Mais il est necessaire de détailler plus au long cette affaire, qui donna un si grand ridicule au Roi d'Espagne, au Duc d'Olivarès, & au Duc de Medina Sidonia, le principal acteur de cette comedie.

Le Duc de Medina Sidonia de l'illustre Maison des Gusmans, proche parent du Duc d'Olivarès, & frere de la Reine de Portugal, étoit Gouverneur de l'Andalousie, & il faisoit ordinairement sa résidence à saint Lucar de Barraméda, qui lui appartenoit, avec plusieurs autres places considerables dans la Province. Sa puissance égaloit ses richesses. L'autorité avec laquelle le Comte Duc son parent gouvernoit l'Espagne, le rendoit encore plus redoutable. Il affectoit la souveraineté dans son Gouvernement. Tout flechissoit devant lui dans l'Andalousie; comme tout plioit devant Olivarès à Madrid. Cependant son pouvoir ne contentoit point l'étenduë de son ambition, & sa fierté naturelle alloit au-delà des respects qu'on lui rendoit. Il lui sembloit qu'il étoit né pour occuper un poste plus élevé, & il osa concevoir le projet de se faire Roi de l'Andalousie, à l'exemple du Duc de Bragance son beaufrere, qui venoit

de s'emparer de la Couronne de Portugal. Le Marquis d'Ajamonté, hardi, entreprenant, homme ſingulier, & qui regardoit avec indifference la vie, dès qu'il falloit la paſſer dans l'obſcurité, étoit ſon proche parent. Ses Terres étoient ſituées à l'embouchure de la Guadiane. Il avoit toujours été fort attaché au Duc de Bragance, & c'eſt ce qui l'avoit engagé à ouvrir le paquet que Baëſe lui avoit adreſſé, de crainte que le paquet ne contînt quelque avertiſſement contre lui, ſur la correſpondance qu'il entretenoit avec les ennemis de la Caſtille. A la vûë de la conjuration qu'on tramoit contre le Roi de Portugal, il ne balança point à lui renvoyer ce paquet, en l'aſſurant que pour l'aider à ſe maintenir ſur le trône, il alloit exciter une révolte dans l'Andalouſie. Connoiſſant l'eſprit vain & orgueilleux du Duc de Medina Sidonia, il réſolut de ſe ſervir de ce Seigneur, pour parvenir au ſuccès de ſes deſſeins. Il ſçavoit qu'il étoit mécontent du Miniſtere, quoiqu'il dût à ce Miniſtere toute l'autorité dont il joüiſſoit. Il lui remontra que la Monarchie Eſpagnole étoit entierement ruinée; que les Pays-Bas s'étoient abſolument affran- 1641.

1641. chis de ſon joug, que les Catalans travailloient vivement à le ſecoüer, que les Portugais s'étoient rendus libres, que les troupes étoient perduës, les finances épuiſées, les peuples Eſpagnols fatiguez de la guerre : il falloit profiter d'une occaſion auſſi favorable, pour ſe rendre independant, & maître de l'Andalouſie : que ce projet étoit d'autant plus facile à executer, qu'il étoit déja en poſſeſſion des meilleures places, & que le Roi de Portugal ne demandoit pas mieux que de le ſecourir de toutes ſes forces : qu'avec la flote qu'il lui envoyeroit, il ne lui ſeroit pas difficile de s'emparer des galions qui étoient à Cadix; ce qui le mettroit en état de ſoutenir la guerre.

Il ajoûta qu'il devoit conſiderer, que le Duc d'Olivares étoit generalement haï, & que venant à mourir, ou à être diſgracié, comme cela arriveroit infailliblement, la haine publique retomberoit ſur ſa Maiſon ; qu'il falloit la prevenir & mettre le Roi d'Eſpagne hors d'état de lui faire la loi : que le ſuccès juſtifioit les entrepriſes les plus temeraires ; mais que celle dont il s'agiſſoit étoit raiſonnable, & qu'il lui répondoit de la réüſſite,

pourvû qu'il agît avec prudence, & 1641.
avec fermeté : Que si une fois leur projet prenoit un certain tour heureux, le Duc d'Olivares lui-même, charmé de voir sa Maison élevée à la suprême puissance, la favoriseroit en secret, s'il ne pouvoit le faire ouvertement. Le Duc de Medina Sidonia, à qui l'idée qu'il avoit conçûë de lui-même applanissoit tous les obstacles, se laissa persuader par le Marquis d'Ajamonté. Il lui envoya un homme Louis de Castille, pour réduire dans un plan fixe & déterminé ses vûës, tant par rapport à lui Duc de Medina Sidonia, que par rapport à la Cour de Portugal. Le Marquis ayant vû les lettres de creance, dont Louis de Castille étoit muni, s'ouvrit à lui. Après plusieurs conferences où ils reglerent toutes choses, ils convinrent, qu'il s'en retourneroit à S. Lucar, pour en rendre compte au Duc, & que lui de son côté, il enverroit une personne de confiance en Portugal, ne pouvant y aller lui-même, de crainte qu'on ne le soupçonnât de quelque trahison.

Il choisit pour cette commission importante un Cordelier, nommé Nicolas Velasco. Ce Cordelier

1641. paſſa en Portugal, ſous prétexte d'y aller traiter de la rançon d'un Grand d'Eſpagne, qu'on y retenoit priſonnier. Dès qu'il fut entré dans le Royaume on l'arrêta par ordre du Roi, & on le conduiſit à Liſbonne : on l'enferma d'abord dans une priſon, enſuite on lui rendit la liberté, & on lui permit de reſter à la Cour, afin de pourſuivre la liberté prétenduë du Seigneur Eſpagnol ; mais en effet, pour regler avec le Roi & ſes Miniſtres les choſes neceſſaires, pour l'entrepriſe du Duc de Medina Sidonia. Il écrivoit à celui-ci, à meſure qu'il avançoit dans la négociation, & il en recevoit réponſe avec les inſtructions neceſſaires, toujours par le canal du Marquis d'Ajamonté. Cependant ce Moine faiſoit aſſidûëment ſa Cour au Roi, à la Reine, & aux Miniſtres. On ne voyoit que lui au Palais; il ſe mêloit dans toutes les intrigues de la Cour, & ébloüi par l'eſperance qu'on lui donna de le faire Evêque, il prit des manieres ſi faſtueuſes, & ſi ridicules, que les Courtiſans conçurent ſans peine, qu'on ne l'avoit introduit à la Cour, que pour négocier ſans doute quelque grande affaire.

Un Caſtillan, nommé Sanche,

creature du Duc de Medina Sidonia, 1641.
faiſant les fonctions de Treſorier de l'armée avant la révolution, & arrêté priſonnier avec d'autres Caſtillans à Liſbonne, apprenant la nouvelle faveur du Cordelier Eſpagnol, ſoupçonna la même choſe que les Courtiſans. Il ne s'en tint point aux ſoupçons, il voulut penetrer dans le miſtere. Il écrivit une lettre en termes flateurs, & reſpectueux au Cordelier, pour l'engager à obtenir ſa liberté: il lui » dit qu'il étoit domeſtique du Duc de » Medina Sidonia, & qu'il étoit ſûr » qu'il obligeroit infiniment ce Duc, » s'il lui rendoit ce ſervice. « Pour le convaincre qu'il étoit attaché au Duc de Medina Sidonia, il lui envoya des lettres, que le Duc lui avoit écrites, & le Cordelier demeura perſuadé de cette verité. Voulant donc donner des preuves de ſon crédit à Sanche, il alla trouver le Roi, auquel il demanda la liberté de cet Eſpagnol, qu'on lui accorda. Auſſi-tôt il courut lui-même à la priſon pour l'en faire ſortir, & pour lui offrir de le faire comprendre dans un paſſeport accordé à quelques Domeſtiques de la Ducheſſe de Mantouë, pour s'en retourner à Madrid. Cette démarche acheva

1641. de convaincre Sanche, que le Cordelier tramoit quelque intrigue à Lisbonne. Il le remercia cependant des offres qu'il lui faisoit, en lui disant, qu'il ne pouvoit s'en retourner en Espagne, sans courir risque de rentrer en prison, parce que le Ministre severe & inexorable ne manqueroit pas de lui demander compte de sa caisse, qu'on avoit pillée dans le tems de la révolution. Rien n'étoit moins solide que cette raison. Cependant le Cordelier s'en contenta. Sanche ajoûta que son dessein étoit de se rendre dans l'Andalousie, auprès du Duc de Medina Sidonia. Le Moine qui avoit besoin de quelqu'un, pour rendre compte au Marquis d'Ajamonté de sa negociation, jetta dès ce moment les yeux sur le Castillan. Sanche acheva de l'y déterminer en lui prodiguant les loüanges: il enyvra tellement sa vanité, qu'il lui arracha tout son secret. Le Moine, pour lui faire voir qu'il étoit homme d'une importance extrême, lui apprit encore, que c'étoit le Marquis d'Ajamonté, qui avoit découvert au Roi de Portugal la conspiration de l'Archevêque de Brague, & il lui confia, que dès que le Duc de Medina Sidonia seroit Roi de l'Anda-

loufie, on devoit le faire Evêque, & qu'il ne déſeſperoit point de parvenir au Cardinalat. Qu'à ſon égard, il devoit compter ſur une fortune des plus brillantes. Sanche le remercia & lui donna de nouvelles aſſurances de ſa fidelité, & de ſon attachement aux interêts du Duc de Medina Sidonia. Quelques jours après cette confidence, le Cordelier le fit partir avec des lettres pour le Marquis d'Ajamonté. Mais Sanche, d'abord qu'il fut ſorti de Portugal, au lieu de prendre le chemin de l'Andalouſie, prit la route de Caſtille, & ſe rendit à Madrid; il alla trouver le Duc d'Olivares, auquel il ſe fit annoncer. Le Duc le renvoya aux jours d'audience publique, pour lui parler. Sanche répondit avec vehemence, qu'il vouloit lui parler dans l'inſtant. Le Duc ordonna qu'on le fît entrer. Sanche lui rendit compte de la conſpiration, & lui remit les lettres que le Cordelier écrivoit au Marquis d'Ajamonté, & au Duc de Medina Sidonia. 1641.

Le Duc d'Olivares parut conſterné de cette nouvelle; mais reprenant bien-tôt un air gai & riant, il loüa la fidelité de Sanche, qu'il promit de récompenſer dignement, & le ren-

1641. voya, en lui recommandant le ſecret. Enſuite il alla trouver le Roi, qu'il informa de tout le complot. Le Roi dans le premier mouvement, lui reprocha que tous les malheurs du Royaume ne provenoient que de ſa Maiſon. Il lui ordonna en même tems, de faire examiner les lettres du Cordelier par trois Conſeillers d'Etat. Olivares ſe voyant maître par-là de l'affaire, réſolut de faire parler Sanche à la décharge du Duc de Medina Sidonia. Mais Sanche ſoutint toujours qu'il étoit coupable & chef de la conſpiration. Neanmoins Olivares aſſura le Roi, qu'il n'y avoit point de preuves certaines contre le Duc de Medina Sidonia, & qu'il y avoit apparence qu'on avoit ſuborné le Cordelier pour le perdre : qu'il avoit cependant pris des meſures pour faire entrer des troupes à Cadix, & pour faire arrêter le Marquis d'Ajamonté, avec ordre au Duc de Medina Sidonia de ſe rendre à la Cour. En effet, Olivares avoit fait partir Dom Louis de Haro, ſon neveu, pour lui dire qu'innocent ou coupable, il ſe rendît à la Cour, & qu'il étoit perdu s'il differoit d'un moment. Cette nouvelle accabla le Duc; cependant il obéït, &

ſa prompte obéïſſance le ſauva. Dès 1641.
qu'il fut arrivé à Madrid, le Miniſtre l'introduiſit dans le cabinet du Roi. Il ſe jetta à ſes pieds, avoüant ſon crime, & demandant grace. Cette poſture humiliante toucha le Roi, il lui pardonna. Cependant pour diminuer ſa puiſſance, & le mettre hors d'état de conſpirer une ſeconde fois, on confiſca une partie de ſes biens; on mit garniſon dans Saint Lucar de Barraméda, ſéjour ordinaire des Ducs de Medina Sidonia, & on lui ordonna de demeurer à la Cour. Le Comte Duc voulut encore qu'il appellât en duel le Duc de Bragance, & le Duc de Medina Sidonia y conſentit. Après qu'on eut levé les ſcrupules ſur l'excommunication majeure, qu'encouroient les dueliſtes, on dreſſa le cartel, on en répandit des copies dans toute l'Eſpagne, & dans toute l'Europe. Ce cartel, que je rapporterai tel que l'illuſtre Monſieur l'Abbé de Vertot, l'a rapporté dans ſon admirable livre de la Conjuration de Portugal, étoit conçu en ces termes.

Dom Gaſpar Alonço Peres de Guſman, Duc de Medina Sidonia, Marquis, Comte, & Seigneur de Saint Lucar de Barraméda, Capitaine Gene-

1641. ral de la mer Oceane, côtes d'Andalousie, & des armées de Portugal, Gentilhomme de la Chambre de Sa Majesté Catholique.

DIEU LE GARDE.

» Je dis que comme c'est une chose
» notoire à tout le monde, que la tra-
» hison de Jean de Bragance, jadis
» Duc, que l'on sçait aussi la détes-
» table intention, avec laquelle il a
» voulu tacher d'infidelité la très-
» fidele Maison des Gusmans, la-
» quelle par tant de siecles est de-
» meurée, & demeurera à l'avenir
» en l'obéïssance de son Roi & Maî-
» tre, & verifiée telle, par tant de
» sang de tous les siens répandu pour
» ce sujet. Ce Tiran a introduit dans
» l'esprit des Princes Etrangers, &
» dans celui des Portugais errans
» qui suivent son parti, pour mettre
» en crédit sa méchanceté, les ani-
» mer en sa faveur, & me mettre mal,
» bien qu'envain, dans l'esprit de mon
» Maître (Dieu le garde) que je suis
» de son opinion; fondant & établis-
» sant sa conservation, sur le bruit
» qu'il en faisoit courir, & duquel
» il infectoit un chacun, se promet-

» tant, que s'il pouvoit gagner ce 1641.
» point, que de faire douter au Roi
» d'Espagne, de ma fidelité à son ser-
» vice, il ne trouveroit pas de ma part
» une si grande opposition, qu'il la ren-
« contre en tous ses desseins. Et pour
» y parvenir, il s'est servi d'un Frere
» Religieux, qui avoit été envoyé par
» le Corps de la Ville d'Ajamonté à
» Castro Marino en Portugal, pour
» délivrer un prisonnier; lequel Fre-
» re, ayant été amené prisonnier à
» Lisbonne, fut pratiqué pour dire
» que j'étois de son parti, publia
» même à cette fin quelques lettres
» qui le confirmoient, & que je
» donnerois libre entrée & faveur
» à toutes les armées Etrangeres qui
» viendroient aux côtes de l'Anda-
» lousie.

» Tout cela, afin de faciliter l'en-
» voi du secours qu'il demandoit
» ausdits Princes Etrangers: & plût
» à Dieu que cela fût, je ferois le
» monde témoin de mon zele, & de la
» perte de leurs vaisseaux, comme ils
» auroient experimenté, par les or-
» dres que j'avois laissez, s'ils eussent
» entrepris quelque chose de sem-
» blable.

» Voilà bien quelques-uns de mes

1641. » motifs ; mais le principal ſujet de
» mon déplaiſir eſt que ſa femme ſoit
» de mon ſang, lequel étant corrom-
» pu par cette rebellion, je déſire le
» répandre, & me ſens obligé de mon-
» trer à mon Roi & Maître, par cette
» action, le reſſentiment que j'ai de
» la ſatisfaction, qu'il témoigne avoir
» de ma fidelité, & la donner pareil-
» lement au Public, pour le relever du
» doute qu'il a pu concevoir des fauſ-
» ſes impreſſions qu'on lui a données.
» C'eſt pourquoi je défie ledit Juan
» de Bragance, jadis Duc, comme
» ayant fauſſé la foi à ſon Dieu, & à
» ſon Roi, & l'appelle à un combat
» ſingulier, corps à corps, avec pa-
» rain, ou ſans parain, ce que je re-
» mets à ſon choix, comme auſſi
» le genre d'armes ; la place ſera près
» de Valence d'Alcantara, à l'endroit
» qui ſert de limites aux deux Royau-
» mes de Portugal & de Caſtille, où
» je l'attendrai quatre-vingt jours, à
» commencer dès le premier d'Octo-
» bre, & à finir le dix-neuf Decem-
» bre de la preſente année : les vingt
» derniers jours je ſerai en perſonne
» dans ladite place de Valence, & le
» jour qu'il me ſignifiera je l'atten-
» drai ſur ces limites, lequel tems,

» bien qu'il ſoit long, je donne au- 1641.
» dit tyran, afin qu'il le puiſſe ſça-
» voir, & la plûpart des Royaumes
» de l'Europe, voir tout le monde,
» à la charge qu'il aſſurera au déſir
» des Cavaliers, que je lui envoierai,
» une lieuë avant dans le Portugal,
» comme je l'aſſurerai auſſi à ceux qu'il
» envoyera de ſa part, une lieuë dans
» la Caſtille, & me promets de lui faire
» entendre lors plus à plein l'infamie
» de l'action qu'il a commiſe. Que
» s'il manque à l'obligation qu'il a
» de Gentilhomme, de ſe trouver à
» l'appel que je lui fais, pour exter-
» miner ce phantôme, par les voyes
» qui ſeules me reſteront en ceci,
» voyant qu'il n'aura pas la hardieſſe
» de ſe trouver en ce combat, & de
» m'y faire paroître tel que je ſuis,
» & tels qu'ont toujours été les miens
» au ſervice de leurs Rois, comme
» les ſiens au contraire, ont été traî-
» tres; j'offre dès à preſent, ſous le
» bon plaiſir de Sa Majeſté Catholi-
» que, Dieu le garde, à celui qui le
» tuëra, ma Ville de Saint Lucar de
» Barraméda, ſiege principal des Ducs
» de Medina Sidonia, & étant pro-
» ſterné aux pieds de Sadite Majeſté,
» ne me donner point en cette occa-

1641. » ſion le commandement de ſes ar-
» mées, pour ce qu'il a beſoin d'une
» prudence, & d'une moderation,
» que ma colere ne me pourroit dic-
» ter en cette occurrence : me per-
» mettant ſeulement que je la ſerve
» en perſonne avec mille chevaux de
» mes ſujets; afin que ne m'appuyant
» lors que ſur mon courage, non
» ſeulement je ſerve à la reſtauration
» du Portugal, & punition de ce re-
» belle; mais que ma perſonne, &
» celle de mes troupes, en cas qu'il
» refuſe mon appel, puiſſe amener
» mort ou priſonnier, cet homme aux
» pieds de Sadite Majeſté : & pour
» ne rien oublier de ce que pourra
» mon zele, j'offre une des meilleu-
» res Villes de mon Etat, au premier
» Gouverneur ou Capitaine Portu-
» gais qui aura rendu quelque place
» de la Couronne de Portugal, trou-
» vée tant ſoit peu importante au
» ſervice de Sa Majeſté Catholique,
» demeurant toujours trop peu ſatis-
» fait de ce que je pourrai faire pour
» Sadite Majeſté, puiſque tout ce
» que j'ai, je le tiens & le dois à elle
» & à ſes glorieux Ancêtres. Fait à
» Tolede le vingt-neuf de Septembre
» 1641.

Le Duc de Medina Sidonia se rendit dans l'endroit assigné, accompagné de Dom Juan de Garai, Mestre de Camp General des Troupes Espagnoles. On fit les appels & les chamades ordinaires ; mais personne ne parut de la part du Roi de Portugal : il étoit trop sage pour joüer un personnage dans cette Comedie, dont le Marquis d'Ajamonté fut néanmoins la victime. Il fut conduit à Madrid. Le Duc lui promit sa grace, pourvû qu'il avoüât son crime. Séduit par cette promesse, il avoüa, & son aveu lui servit de condamnation. Il écouta sa Sentence sans se plaindre ni du Ministre, ni du Duc de Medina Sidonia, & il alla au supplice avec une tranquilité qui surprit & interessa tout le public pour lui. Ainsi se termina cette grande conjuration, qui auroit infailliblement entraîné la ruine de l'Espagne si elle avoit réussi. 1641.

C'étoit donc l'arrivée du Duc de Medina Sidonia pour ce duel qui donna l'allarme à Martin Alfonce de Melo ; mais la retraite du Duc le rassura. L'hyver survint, & fit cesser les hostilitez. La pluïe & la neige avoient rendu les campagnes impraticables. Cependant de tems en tems

1641. on faiſoit des courſes, on enlevoit des beſtiaux, mais ce n'étoit que pour ſe les rendre reſpectivement.

Les pluïes groſſirent ſi conſiderablement la Guadiane, qu'elle cauſa des ravages très-grands dans les terres des Caſtillans, & entraîna un fort qu'ils avoient bâti à la pointe de S. Chriſtophle. Les habitans d'Elvas en bâtirent un avec de la terre & des faſcines, qu'ils revêtirent dans la ſuite de pierres. Vers ce tems-là on ôta le Gouvernement d'Albuquerque au Comte d'Ognate, & l'on donna ſa place à Guillaume de Burgos, Soldat d'une grande experience. Guillaume avec la cavalerie qui étoit dans Codiceira, inquieta beaucoup les Portugais.

Ayres de Saldagne Gouverneur de Campo-Major, pour s'en vanger, plaça à un mille d'Albuquerque, en embuſcade, de la Cavalerie & de l'Infanterie. Les Eſpagnols tomberent dans le piege : les Portugais les taillerent en pieces, & en firent pluſieurs de priſonniers. Garai pour s'en venger, fit ſortir deux mille cinq cens hommes & quinze cens chevaux qui ſe répandirent dans les campagnes, brûlant, pillant, tuant, ou faiſant priſonniers, tous ceux qu'ils rencontroient.

Ils étoient commandez par Dom Louis 1642.
d'Alancaſtro, General de l'Artillerie.

Melo pour arrêter leurs ravages, fit ſortir les Compagnies Françoiſes & Hollandoiſes, qui étoient au ſervice du Portugal, avec quelques Compagnies Portugaiſes qui batirent les Eſpagnols. Enſuite on alla punir les habitans de la Ville de Codiceira, qui ravageoient les campagnes d'Aronches, & d'Ouguela. Codiceira eſt à une égale diſtance de ces deux Villes; elle a un château & des murailles, avec quelques ouvrages. Le château avoit paſſé autrefois pour imprenable; mais alors il n'étoit que fort, plus encore par ſa ſituation que par ſes fortifications. La Ville avoit peu d'habitans. Tout auprès paſſoit le Xevera, qui prenant ſa ſource dans les montagnes voiſines, coule par des vallées à travers les rochers, recevant dans ſon ſein la riviere d'Aprilongo, laquelle ſépare de ce côté le Portugal de la Caſtille. On trouvoit ſur cette riviere des moulins, des forges, & pluſieurs autres établiſſemens de cette nature, qui contribuoient non-ſeulement aux richeſſes des poſſeſſeurs, mais encore à celles du Duc d'Albuquerque, celui-ci, en qualité de Seigneur en percevoit

1642. les droits. La nature sembloit avoir assez fortifié ce lieu, par les hautes montagnes dont elle l'avoit environné. Outre ces ramparts naturels, on y en avoit ajoûté par le secours de l'art, & on le faisoit garder par deux Compagnies de troupes reglées, l'une de Cavalerie & l'autre d'Infanterie. On avoit aussi muni l'Eglise d'un cordon à la moderne avec un fossé large & profond. Les habitans y avoient enfermé leurs meilleurs effets. Les soldats de la garnison, attaquez d'une espece de maladie contagieuse, moururent en partie. Les superstitieux ne manquerent pas de dire, que Dieu les punissoit pour avoir tué de sang froid les prisonniers Portugais. En effet tout autant qu'ils en prenoient, ils les massacroient inhumainement; ce qui détermina Melo à s'emparer absolument de Codiceira pour les punir, & pour amorcer ses soldats par le sac de cette Ville. Il ordonna donc à Ayres de Saldagne, Mestre de Camp, & autres Officiers de Cavalerie & d'Infanterie, de se rendre avec leurs troupes auprès de lui. On en fit la revûë à Elvas, & on trouva que le tout montoit à mille huit cens soldats. On partit d'Elvas avec deux pieces de

campagne. Saldagne conduisoit l'avant-garde, Dom Juan de Barbuda le corps de l'armée avec le bagage & les munitions, & Benedic Maciel l'arriere-garde. 1642.

A peine eut-on marché quelque tems, qu'il tomba une pluie considerable, qui grossit les ruisseaux, & gâta tous les chemins. On arriva à Aronches dans la nuit, après s'être long-tems égaré, & avoir souffert une pluye considerable. Les soldats eurent à peine le tems de se reposer: ils passerent presque toute la nuit à racommoder leurs armes, & on les fit partir à la pointe du jour pour Codiceira. Le mauvais tems continuoit toujours, & il étoit déja nuit lorsqu'on arriva sur le haut de la montagne de S. Sauveur, dont on ne franchit les passages étroits qu'avec beaucoup de travail & de peine. On ne pouvoit marcher qu'à la file, un à un: on rencontroit à tous les instans des précipices affreux; cependant malgré toutes ces difficultez on arriva à la pointe du jour sur les bords d'Aprilongo. Là les Sergens Majors formerent les escadrons; l'Infanterie se rangea en bataille, & Melo envoya quelques Cavaliers, pour reconnoître

1642. le terrain. Ces Cavaliers prirent une ſentinelle avancée, & la conduiſirent au General. On marcha en avant, & l'on s'arrêta dans un vallon qui étoit entre la ville & une colline appellée la Canigna. Benedict Maciel s'étendit avec ſon eſcadron, & D. Juan Alvarès Barbuda en fit autant avec le ſien. Ils marcherent enfin vers la Ville à travers un terrible feu de mouſqueterie. Le Meſtre de Camp General inveſtit la place avec 8. Compagnies d'Infanterie, & le General de la Cavalerie s'empara d'un poſte qui regardoit Albuquerque, afin de couper les ſecours qu'on pourroit envoyer à Codiceira. Toutes ces précautions priſes, on marcha à l'aſſaut. Les François & les Flamans ſe diſtinguerent. On emporta la place. Melo épargna l'Egliſe, & les habitans qui s'y étoient refugiez, en conſideration du Curé homme de mérite. La Ville fut pillée, & le butin qu'on ne put emporter, fut brûlé. Melo ſe retira enſuite à Aronches, ſans que les Eſpagnols voiſins de Codiceira, & informés de ce qui venoit de s'y paſſer, oſaſſent l'inquieter dans ſa marche.

Peu de jours après cet évenement, le bruit ſe répandit que les Caſtillans raſſembloient

rassembloient beaucoup de troupes à Albuquerque. Pour sçavoir au vrai de quoi il s'agissoit, Melo envoya quelques Soldats du côté du Fort saint Christophe, à la découverte. Ces Soldats passerent le pont dOlivença, & s'avancerent jusqu'aux portes de Badayos. Le Sentinelle leur demanda qui ils étoient : Amis, répondirent-ils en Castillan. D'où venez vous, repliqua le Sentinelle : De Codiceira, dirent-ils, nous sommes fatiguez, expediez-nous promptement. En prononçant ces mots ils s'approcherent insensiblement du Sentinelle dans le dessein de s'en saisir : mais un d'entr'eux, François de nation, se hâta trop à le coucher en joüe. Le Sentinelle s'en étant apperçu, s'enfuit en criant : Castillans, accourez, les Portugais sont à nos portes. On courut en effet pour les défendre ; & les Portugais quoiqu'en petit nombre, eurent l'audace de les attendre. Les habitans épouvantez se retirerent dans le château, & personne n'osa sortir de la Ville, soit qu'ils craignissent en effet la valeur des Portugais, ou qu'ils crussent qu'on voulût les attirer dans quelque piege. Alors les Portugais se retirerent après avoir brûlé une mai- 1642.

1642. ſon qui étoit hors de la Ville, & qui ſervoit de retraite aux Soldats Caſtillans, lorſqu'ils arrivoient pendant la nuit de faire quelque courſe.

Tout l'hyver ſe paſſa ainſi ſur les frontieres, & les Portugais remportoient preſque toujours l'avantage. Tantôt ils enlevoient les beſtiaux des Caſtillans, tantôt ils alloient ravager leurs terres, & ſouvent ils s'emparoient d'un Fort ou de quelque poſte avantageux. Les retranchemens, les foſſez les plus profonds, les embuſcades, le nombre ſuperieur des ennemis, rien ne pouvoit les étonner ni les arrêter. Ils donnoient partout des preuves ſignalées de leur courage & de leur valeur.

A la venuë du printems, les courſes, les hoſtilitez, les ravages, les incendies, les meurtres & les brigandages, recommencerent avec plus de fureur que jamais. On étoit déja au 22. de Mai lorſque quatre cens Soldats & quatre-vingt-dix Cavaliers ſortirent, pour donner la chaſſe à trois cens chevaux Caſtillans. Etant en preſence les uns des autres, ſix Portugais ſe détacherent de la troupe, & défierent ſix Caſtillans, qui accepterent ce défi. Après quelques caracoles ils s'attaquerent un à un. Un Portu-

gais tua du premier coup un Castillan, un François coupa la gorge à un autre, les autres furent également vaincus. Alors les Castillans voyant la défaite de leurs champions, tomberent tous sur les six Portugais contre l'honneur, & les regles de pareils combats. Les Portugais se retirerent vers leur escadron, qui soutenus de l'Infanterie, attendit de pied ferme les Castillans. Après quelques heures de combat, les Castillans se retirerent à Badajos, avec un seul prisonnier François, qui s'étoit écarté de ses camarades. Les autres rentrerent dans Elvas. 1642.

Ils y étoient à peine arrivés, que Dom François de Melo Grand Veneur, les joignit avec un corps de Cavalerie, dans le dessein d'aller surprendre Alconcello. Ayant donné tous les ordres necessaires, il se mit en marche avec six cens chevaux & huit cens hommes. Il fit tant de diligence, qu'il surprit la Ville, pilla & ravagea les environs, sans que les Espagnols eussent le tems de la secourir. Melo dans cette expedition ne perdit qu'un Capitaine Portugais, & deux ou trois soldats.

Dom Juan de Garai persuadé que

1642. les Portugais ne pouvoient être que fort las de toutes les courses qu'ils avoient faites, en voulut profiter pour surprendre Olivença. Il assembla donc ses troupes, mais il ne put le faire si secretement, que les espions Portugais ne découvrissent son dessein. Garai ne s'en doutoit point, & continuoit toûjours à faire ses préparatifs. Ayres de Saldagne cependant envoyoit toujours des partis Portugais. Ils rencontrerent un parti Castillan qu'ils taillerent en pieces. Saldagne aiant rendu la liberté à trois prisonniers, ils en profiterent pour aller avertir Garai, que les Portugais étoient occupez à faire la récolte aux environs de Campo-Major. Garai profitant de l'avis, partit avec ses troupes, surprit les Portugais, les taill[a] en pieces, & enleva leurs bestiaux La Cavalerie qui étoit dans la Ville sortit; mais les Espagnols la repousserent.

Peu de jours après, les Portugai[s] s'en vengerent cruellement : ils entre[-] rent dans les terres Castillanes, & [y] mirent tout à feu & à sang. Garai leu[r] tendit à leur retour une embuscade Les Portugais qui marchoient san[s] précautions, furent d'abord maltrai[-]

tez ; mais s'étant ralliez, ils combatirent pendant l'espace de deux heures, avec une audace qui confondit les Castillans. Antoine Gallo commandoit les Portugais. La poussiere, la fumée de la poudre, les cris des mourans & des blessez rendoient le combat terrible. Comme il se passoit près d'Olivença, on tira du canon sur les Castillans. Les femmes de cette Ville, par un courage extraordinaire, sortirent & porterent à boire, & à manger à leurs maris & à leurs enfans, au fort de la mêlée. Garai, désesperant de vaincre les Portugais, fit battre la retraite ; on se retira avec tant de confusion, que plusieurs Espagnols furent tuez. L'arrivée de ceux qui échaperent au vainqueur, à Badajos, y répandit la désolation & l'épouvante. Melo en profita pour ravager librement avec un détachement de dragons, les environs des places voisines. 1642.

Cependant les Castillans se r'assurerent, & ayant appris que les Portugais se préparoient à faire une course nouvelle dans leurs terres, ils résolurent de les attendre en embuscade, près de Telena à une lieuë de Badajos. En effet, le General Portugais,

1642. étant entré dans le territoire de Carçola, fut informé de leur marche. Il envoya ses batteurs d'estrade, pour reconnoître le pays; ils lui amenerent un Espagnol, qui lui indiqua l'endroit, où on l'attendoit. Dans ce même moment l'avant-garde des troupes Portugaises, composée de François, aperçut dans les vignes quelques détachemens des ennemis. Emportez par leur vivacité, ils allerent les attaquer. Le combat engagé, les Castillans coururent au secours des leurs; on se mêla, & l'on se chargea à differentes reprises. Comme les Espagnols étoient superieurs, Melo résolut de se retirer, il le fit avec un ordre & un courage infini. Il gagna le pont d'Olivença, il le passa à la vûë des Castillans, & cette retraite lui acquit beaucoup d'honneur & de gloire.

Du côté de la Galice, le grand Prieur de Navarre, Gouverneur de ce Royaume, étoit à Monterrei, avec un corps d'armée assez considerable. Il prétendoit entrer dans la Province de Traos-montes. Dom Manuel Tellez de Meneses, & Dom Diegue Melo Pereira, Commandant de la Province, informez de son dessein, s'avancerent vers la frontiere,

avec Viole d'Athis Meſtre de Camp. 1642.
On prit le chemin de la Galice, par la plaine de Croſto, & ils ne tarderent pas long-tems à découvrir les ennemis. Manuel Tellez commandoit l'aîle droite avec la Cavalerie, Diegue de Melo la gauche, & le Meſtre de Camp le corps de bataille. D'ailleurs il ſe portoit par tout où il étoit neceſſaire, pour faire rallier les ſoldats, forcez à rompre ſouvent leurs rangs à cauſe de la difficulté des chemins. Ils marcherent de cette maniere juſqu'à Corveglo, village d'environ trois cens maiſons. Ils y logerent, & le lendemain ils le brûlerent, & continuerent leur marche, pillant, ravageant & brûlant tous les endroits par où ils paſſoient. La perte des Eſpagnols fut eſtimée plus de ſix cens mille écus. Les Portugais n'étoient en tout que cinq mille hommes tant Infanterie, que Cavalerie. Le Prieur de Navarre étoit ſuperieur, & il n'oſa les attaquer, quoique les Portugais euſſent pluſieurs rivieres à paſſer, & pluſieurs défilez, où il eût pû les combattre avec avantage. Sa lâcheté ne ſervit qu'à redoubler le courage & l'ardeur des Portugais.

Le Roi Catholique laiſſoit en paix

1641. les Portugais en Afrique. Les Portugais avoient un grand interêt à se conserver le Royaume d'Angola ; mais les Hollandois faisoient tous leurs efforts pour les en chasser ; cependant les deux Nations s'etoient respectivement envoyées des Ambassadeurs. Il sembloit que le même interêt devoit les unir plusque jamais ; l'une & l'autre étoit en guerre contre le Roi d'Espagne ; elles ne pouvoient se soûtenir que par leur union, & par la diversion que l'une & l'autre pouvoit faire & par mer & par terre. Elles l'avoient si bien compris qu'elles avoient passé un traité, par lequel on étoit convenu d'une trêve, & les Hollandois en consequence avoient envoyé une flote au secours des Portugais. Malgré cette tréve ils les inquietoient en Afrique, & particuliement dans l'isle de Saint Thomas. C'étoit d'autant plus mal que la trêve y avoit été publiée. Pour excuser cette conduite les Hollandois disoient que ce pays appartenoit au Roi Catholique lorsqu'ils l'avoient conquis : mais ils en imposoient en cela, puisqu'ils n'y avoient porté la guerre que depuis la révolution. Ainsi ces hostilitez étoient l'ouvrage de la cupidité des Hollandois. Elle n'a point de

bornes quand elle s'empare une fois 1642.
du cœur de l'homme ; la justice & l'équité ne sont que de foibles barrieres, pour en arrêter l'impetuosité.

A ces hostillitez les Hollandois ajouterent la trahison. Ils étoient convenus avec les Portugais de mettre une garnison dans Loanda, pour assurer le commerce dans le Royaume d'Angola. Consequemment à cette convention, Dom Pedre Cesar de Meneses qui étoit Gouverneur, conduisit trois cens hommes à trois lieuës de la Ville dans un endroit fortifié, sur la riviere de Bengo, afin de contenir les habitans. On ne se défioit point des Hollandois, on commerçoit avec eux, on les recevoit en amis, on avoit une confiance aveugle en eux ; ils en profiterent pour s'emparer de cet endroit fortifié & de Loanda : ils surprirent les Portugais, ils en tuerent beaucoup, ils ravagerent le pays, détruisirent tous les établissemens qu'on y avoit faits, & causerent une perte de plus de cent mille écus d'or aux Portugais.

Le Roi s'en plaignit hautement aux Etats Generaux ; mais on ne put lui donner alors aucune satisfaction. Vers ce tems-là il fit partir une seconde

1642. Ambaſſade pour la France. Il en chargea Dom Vaſco Louis de Gama, Comte de Vidigueyra, homme d'une grande capacité, quoique jeune. Il partit de Liſbonne le neuf d'Avril, & amena pour Secretaire de l'Ambaſſade Antoine Moniz de Carvallo, le même qui avoit été en Dannemarc, & en Suede. Ils arriverent le quatriéme de Mai. Le grand Prieur de France logea & traita magnifiquement le Comte de Vidigueyra. Il lui apprit, que le Roi étoit parti pour aſſieger Perpignan. Gama alla trouver la Cour. En arrivant à Narbonne il y trouva le Cardinal de Richelieu extrêmement malade. Gama ſans perdre du tems commença à entamer les negociations pour leſquelles il étoit venu en France. La premiere concernoit la liberté du Prince D. Edouard, la ſeconde l'Ambaſſade de Rome, que le Pape avoit refuſé de recevoir ; & la troiſiéme, la ligue offenſive & deffenſive, qu'avoient contracté les deux Couronnes. Le Cardinal de Richelieu avoit quitté l'armée & s'étoit rendu à cauſe de ſes infirmitez à Paris. L'Ambaſſadeur de Portugal l'y avoit ſuivi, & le Cardinal entroit dans toutes ſes vûës lorſqu'il vint à mourir. Tout le monde ſçait que ce celebre Miniſtre, genie

ſublime, qui embraſſoit d'un coup 1642.
d'œil toutes les parties differentes du Gouvernement, regloit du fond de ſon cabinet le ſort de tous les Etats, & de tous les Princes de l'Europe. Il oſa le premier concevoir le deſſein de détruire la redoutable puiſſance de la Maiſon d'Autriche. Il le conçut & l'executa. Grand, dans ſes idées, vaſte dans ſes projets, fécond en expediens, tout ſembloit s'arranger au gré de ſes déſirs, pour concourir à la gloire de ſon Miniſtere, & à la puiſſance de la Monarchie dont il tenoit en ſes mains les rênes. Ennemi implacable, quiconque lui manquoit, étoit perdu ſans reſſource. Plus Roi, que le Roi lui-même, tout flechiſſoit, tout trembloit devant lui. Son genie tranſcendant le portoit toujours aux grandes choſes; il franchiſſoit tous les obſtacles. L'Europe étoit remplie de ſes intrigues. Il étoit l'ame, le mobile de preſque tous les évenemens, qui rendront les tems où il a vêcu mémorables à la poſterité. Enfin il apprit à la France à connoître toutes ſes forces, & qu'il n'y avoit point d'ennemi, dont elle ne pût ſe flater de triompher, ſi elle ſçavoit les employer utilement & à propos. Le Roi, qui ne lui ſurvêcut que

1642. peu de tems, donna ſa place au Cardinal Jules Mazarin. Gama continua à traiter avec celui-ci.

Tandis que Gama negocioit en France, il arriva quelques troubles domeſtiques en Portugal. François de Lucena, homme d'un mérite reconnu, avoit long-tems demeuré à la Cour d'Eſpagne. Le Comte Duc d'Olivarés l'avoit donné à Vaſconcellos, pour l'employer dans la Secretairerie de Portugal. Vaſconcellos ayant été tué, l'Archevêque de Liſbonne le nomma Secretaire d'Etat. Lorſqu'il fut chargé du Gouvernement, après la révolution, Jean quatriéme approuva le choix de l'Archevêque, & confirma Lucena dans ſa Charge. Il l'exerçoit avec une grande integrité, mais ſa vieilleſſe le rendoit lent, & faiſoit quelquefois dégenerer ſa juſtice en ſeverité. Il déplût bien-tôt au peuple, à la Nobleſſe, & même au Clergé. Le Roi l'en aima au contraire davantage. Son amitié pour Lucena augmenta la haine publique. On n'épargna rien pour le perdre. On commença par le rendre ſuſpect. On inſinua qu'ayant été attaché à Vaſconcellos, il n'étoit pas poſſible, qu'il n'en eût pris les maximes. Quelques-uns avancerent mê-

me qu'il entretenoit une ſecrete correſpondance avec la Cour d'Eſpagne, par le moyen de ſon fils, qui étoit à Madrid. Quelques-autres épiant ſa conduite le ſuivoient dans toutes ſes actions. Ils obſervoient toutes ſes démarches, s'informoient des gens avec qui il vivoit, & enfin d'où, & comment il recevoit les lettres, qu'on lui écrivoit. Quoiqu'ils ne trouvaſſent rien de criminel en lui, ils ne laiſſerent pas de publier pluſieurs choſes ſuſpectes contre ſa perſonne. Enfin on le décria tellement, que ce décrit public parvint juſqu'aux oreilles du Roi. Le Roi n'ajoûta d'abord aucune foi à ce qu'on lui dit de Lucena. Les Princes ſont les plus expoſez à être trompez, & ils ont en general un grand penchant à croire. Les ennemis de Lucena s'offrirent de lui prouver clairement que ſon Miniſtre le trahiſſoit. Enfin ils le lui perſuaderent. Il l'obſerva lui-même, mais avec tant de prudence, que Lucena ne s'en apperçut pas lui-même. Perſuadé par ſes propres yeux que Lucena n'étoit pas tout à fait innocent, pour donner ſatisfaction au Public, il ſe détermina à le faire arrêter. Il nomma des Commiſſaires pour lui 1642.

1642. faire ſon procès, & pour qu'il ne fût point la victime de la haine publique, il voulut même aſſiſter aux aſſemblées, & oüir tous les témoins. Lucena ſe trouva coupable réellement : on le mi dans le fort Saint Jean, où il fut étroitement gardé.

Dom Juan de Coſta arriva ſur ces entrefaites à Liſbonne, & il eut avec le Roi une conference ſecrete. En conſéquence, on arrêta le frere du Secretaire, avec trois de ſes domeſtiques, un Moine Anglois, & un Chevalier de l'Ordre de Chriſt. On transfera le Secretaire, du Fort S. Jean dans les priſons publiques, afin qu'on lui fît le procès ſelon le cours de la Juſtice ordinaire. On renvoya le Jugement du Chevalier de l'Ordre de Chriſt pardevant le Grand Maître, qui le reconnut criminel, & indigne de porter la croix de l'Ordre pour avoir conſpiré contre le Roi & l'Etat ; en vertu dequoi il fut degradé & condamné à la mort. Lucena ſubit la même condamnation pour avoir trahi les interêts de ſon Roi, pour avoir averti trop tard le Prince Edoüard, de la révolution arrivée en Portugal, & ſur tout pour avoir inſtruit la Cour de Madrid de tous les ſecrets de la Cour

de Portugal ; enſorte qu'on ne pouvoit rien dire ni rien entreprendre que les ennemis n'en fuſſent informés. Il fut donc condamné à avoir la tête tranchée, comme traître au Roi & à ſa patrie, & tous ſes biens furent confiſquez. Il proteſta de ſon innocence juſqu'au dernier inſtant de ſa vie. Cependant il ne put jamais nier qu'il n'eût été en correſpondance avec les Miniſtres du Roi Catholique ; car on trouva des lettres chez lui qui le prouvoient clairement. Il voulut faire entendre qu'on les lui avoit écrites malgré lui : mais il étoit toujours coupable, de ne les avoit point communiquées au Roi. Lucena s'étoit aveuglé ſur ſon crédit, conſommé dans les affaires ; il croyoit qu'on ne pouvoit ſe paſſer de lui, & qu'il pouvoit tout faire ſans danger, mais il fut la victime de cette folle confiance. 1642.

Le Roi d'Eſpagne très ſenſible à ſa mort, réſolut enfin de faire un dernier effort pour recouvrer le Portugal. Non content de conſulter ſur cette grande affaire, ſes Miniſtres & ſes Conſeillers d'Etat ordinaires, il envoya des Lettres Circulaires aux Grands du Royaume, même les plus

1642. éloignez de la Cour, pour leur demander leurs avis sur les conjonctures presentes. Un de ces Grands lui écrivit la Lettre suivante. Elle mérite d'être rapportée en entier.

» Par la Lettre que votre Majesté » m'a fait la grace de m'écrire le six » de Mars, Elle m'ordonne de dire » mon sentiment sur ce qui seroit » plus convenable de faire pour le » service de Sa Majesté dans le re- » couvrement du Royaume de Por- » tugal. Sensible à l'honneur que je » reçois, je baise les mains de Sa » Majesté, & je souhaite que mes re- » flexions sur cette affaire, lui soient » aussi agréables que mon zele est vif » & sincere, & le sera dans toutes les » occasions où il s'agira du service » de Sa Majesté.

» Sire, la trop grande moderation » du Roi Philippe Second votre » ayeul, envers le Royaume de Por- » tugal, & ses bontez pour les Peu- » ples, ont été comme la source du » malheur present, dont se ressent » non-seulement l'Espagne, mais » même toute la Monarchie. On ne » fit à proprement parler que con- » querir le nom de ce Royaume, » qu'on laissa maître de ses forces, de

» ses richesses, & de ses privileges; 1644.
» qu'on augmenta même. Les Grands
» resterent en possession de leurs do-
» maines, la Noblesse joüit paisible-
» ment de ses biens, le Peuple fut af-
» franchi des impots. Enfin les Por-
» tugais demeurerent maîtres de tout,
» tandis que les autres Sujets furent
» exclus des dignitez Ecclesiastiques,
» des Magistratures, des Gouverne-
» mens, des Commanderies, & de
» tout ce qui pouvoit être utile &
» honorable. Imprudence très grande
» & très-pernicieuse, d'où décou-
» lent tous les malheurs qui affligent
» aujourd'hui la Monarchie.

» Sire, l'Ecriture Sainte, qui doit
» être la regle & le miroir de toutes
» nos actions, nous apprend que
» lorsque Salmanassar conquit le
» Royaume d'Israël, non-seulement
» il en arracha toute la famille Roya-
« le, mais encore toute la Noblesse
» & tout le peuple des dix Tribus,
» & envoya à leur place de nou-
» veaux habitans dans le païs con-
» quis, quoiqu'il n'eût pas sur ce
» Royaume le même droit que votre
» Ayeul en avoit sur le Portugal. Les
» Hebreux n'étoient pas aussi animez
» contre les Assiriens, que les Por-

1642. » tugais l'étoient contre les Castillans. Ils déteſtoient notre Monarchie & notre Gouvernement. Les traîtres ont oublié les honneurs, les dignitez, les bienfaits dont les accabloit votre Majeſté. Ils ont également oublié ce que votre Pere & votre Aïeul ont tenté pour gagner leurs cœurs perfides. Leur haine ſeule a été la recompenſe de vos bontez.

» On lit dans la même Ecriture Sainte, que Nabuchodonoſor ayant conquis Jeruſalem, tranſporta à Babylone tout ce qu'il trouva dans ce Royaume, y laiſſant ſeulement le peuple le plus miſerable de la part duquel on n'avoit rien à craindre. Athalie Reine de Juda, ne vit d'autre moyen pour conſerver un Royaume nouvellement conquis qu'en faiſant mourir tous ceux ſur qui les Juifs auroient pû jetter les yeux pour ſe revolter. Le Roi Jehu éteignit toute la race d'Achab, avec tous ceux qui étoient à ſon ſervice ſans épargner ſes amis ni même les Prêtres. Telle eſt la politique qu'enſeigne l'Ecriture Sainte envers un peuple, qui a en horreur la domination de ſes Princes, &

» envers ceux de qui on craint quel- 1642.
» que revolte, ou qui peuvent la
» favoriser. Les plus grands Minis-
» tres de votre Ayeul lui conseillerent
» d'en user de cette maniere dans les
» deux derniers Conseils d'Etat qu'on
» tint à Lisbonne avant qu'il quittât
» cette Ville.

» Sire, on fit donc une grande
» faute d'attendre si long-tems à met-
» tre les Portugais si bas qu'ils ne
» pussent jamais se revolter. Les Mi-
» nistres de votre Majesté vous le re-
» presenterent pendant la Treve de
» Flandres. En mon particulier, con-
» noissant le genie & les mauvaises
» intentions des Portugais, je prédis
» en 1638 ce qui est arrivé. J'avertis
» les principaux Ministres, qu'il fal-
» loit s'assurer du Portugal sans per-
» dre un seul moment. Tout le mon-
» de approuva mon sentiment ; ce-
» pendant de crainte de quelque
» nouveau mouvement, on suspendit
» les mesures necessaires, pour ré-
» duire les Portugais hors d'état de
» nuire, & par-là on laissa les che-
» mins libres à la plus grande révolte
» qui puisse jamais arriver. Il falloit
» donc établir dans ce Royaume la
» forme de Gouvernement qui con-

1642. » venoit à la Monarchie, & necessaire pour la conservation de cette » Couronne. Aucun Portugais n'a » jamais sçu cacher la haine & l'horreur qu'il portoit au Gouvernement » de Castille. Les Grands l'avoüoient » à leurs Confidens & à leurs amis, » & le Peuple le disoit hautement.

» La premiere rebellion, par laquelle les Portugais se séparerent, » avec le premier Roi, des Royaumes de Votre Majesté, fut conforme à celle des dix Tribus, & de » l'impie Jeroboam, qui se révolta » contre la Maison de David, & entraina sa ruine. Ces rebelles troublerent le Gouvernement, détruisirent la Religion, & abandonnerent Dieu pour veiller à leurs interêts. Les rebelles Portugais à leur » exemple, ont abandonné leur veritable Roi, & sont prêts d'abandonner Dieu & sa Loi, lorsque » leurs interêts le demanderont.

» Le nom qu'ils portent de Zelez » pour l'accroissement de la Religion, » est fondé sur quelques conversions, » qu'ils ont faites en Orient : mais » c'est un titre qu'ils ne méritent » point. L'avarice & non la Religion » les a fait penêtrer aux extrêmitez

» du monde. La conversion des infi- 1642.
» deles a été l'ouvrage de Dieu, &
» de quelques Saints Religieux, &
» non le leur. La principale attention
» de leur Gouvernement a été de piller les Royaumes où ils ont été, &
» de détruire les Villes le plus florissantes. Ils ne se soucioient point
» d'envoyer des Missions, où ils pouvoient assouvir leur avarice. Dès
» qu'ils ont été réünis à Votre Couronne, ils les ont même totalement
» negligées, ils n'ont songé qu'aux
» moyens de se soustraire à votre
» obéïssance, & s'il eut fallu embrasser le Mahometisme, pour y parvenir, ils l'eussent fait. Mais il faut
» les punir d'une si noire felonie &
» on peut le faire de plusieurs manieres.

» La premiere, c'est de leur prodiguer les récompenses. Ayant démontré que l'interêt, & l'avarice
» sont les seuls mobiles, qui déterminent cette perverse nation, on
» leur tendra par là un piege certain.
» La dépense qu'on fera pour remplir
» ces vûës, ne doit point effrayer,
» on retrouvera dans le Portugal,
» lorsqu'on l'aura recouvert, les trésors employez à cet usage. Le Roi

1642. » Maître du Royaume, dispofera de
» tout à fon gré ; mais il faudra au-
» paravant en avoir fait fortir la No-
» bleffe, les Grands, & tous ceux
» qui pourroient apporter le moin-
» dre obftacle. Enfin il faudra execu-
» ter les confeils donnez à Philippe
» fecond, & à Philippe trois.

» La feconde maniere par où l'on
» pourroit les foumettre, ce feroit par
» la force des armes; mais c'eft la plus
» difficile à caufe de la fituation où
» fe trouvent les affaires. S'il en faut
» venir à cette extrêmité, il faut au-
» paravant faire une trêve avec les
» Hollandois, aux conditions qu'ils
» feront la guerre aux Portugais. Par-
» là ils feront bien-tôt épuifez, Vo-
» tre Majefté les foumettra facile-
» ment, fur tout fi l'on peut engager
» en même tems les Anglois à faire
» plus frequemment le voyage des
» Indes, & à y ruiner le commerce
» des Portugais.

» En troifiéme lieu, on doit exi-
» ger du Pape, qu'il excommunie le
» Duc de Bragance & tous les Portu-
» gais avec lui, comme parjures, &
» perturbateurs de la paix, exhortant
» les Princes Chrétiens à la conquête
» de ce Royaume, pour rétablir la

» foi publique, & engager les Evê- 1642.
» ques, les Curez, & les Prédicateurs
» de tous ces Etats, à exhorter le
» peuple à cette guerre, ſous prétexte
» de la Religion : ce qui étant exe-
» cuté avec prudence, ne ſçauroit
» manquer de produire un bon effet.
» L'Empereur doit faire la même
» choſe dans ſes Etats. On doit en-
» core répandre un eſprit de défian-
» ce entre le Duc de Bragance & le
» peuple; ce qui pourroit ſe faire avec
» facilité, en y entretenant à ſes ga-
» ges quelques Etrangers, qui ſour-
» dement ſemeroient des bruits dan-
» gereux touchant le Duc. On ne
» doit pas negliger auſſi de le broüil-
» ler avec la Nobleſſe, en propo-
» ſant à celle-ci de grands avantages,
« & quand une fois on l'aura ga-
» gnée, il faudra l'engager à tuer
» le Duc de Bragance avec toute ſa
» famille : les grands maux de-
» mandent des remedes violens :
» le fer eſt quelquefois neceſſai-
» re pour prévenir des malheurs
» irreparables, & les remedes doux
» ſont preſque toujours dangereux.
» Le Portugal eſt la playe de la Mo-
» narchie, dont il entraînera la ruine,
» ſi on ne le ruine lui-même abſo-

1642. » ment. La plus grande rigueur de-
» vient dans ces occaſions, une veri-
» table charité. Il faut donc enſevelir
» cet hydre ſous ſes propres cendres.
» Il vaut mieux ſe paſſer des avanta-
» ges, qu'on en peut retirer, que de
» le voir toujours prêt à ſe révolter.
» Votre Majeſté ne doit point croire
» ni eſperer que les Portugais lui ſe-
» ront plus attachez, qu'ils l'ont été
» ci-devant. Qu'Elle ne s'imagine
» point de demeurer tranquille maî-
» treſſe du pays, ſi elle n'y envoye
» point d'autres habitans, ni en reti-
» rer aucun ſervice, ſi elle ne tranſ-
» porte ailleurs ceux qui y ſont. La
» haine de votre domination leur eſt
» hereditaire. On ne gagne point
» cette Nation par les bienfaits : plus
» on lui en fait, plus elle devient
» ingrate & rebelle. Cependant ce
» n'eſt pas qu'on ne trouve parmi les
» Portugais des cœurs reconnoiſſans,
» & d'une fidelité digne de loüange ;
» mais il faut par leur rareté les re-
» garder comme des monſtres de la
» nature. Ce que je dis ne doit point
» les offenſer, s'ils conſiderent com-
» bien je ſuis moderé dans une ſi
» vaſte matiere. La veritable fidelité
» ne cherche que la gloire de ſon
» Prince.

» Prince. C'eſt l'unique gloire pour 1642.
» un ſujet.

» La vengeance d'un Roi, Sire, » contre de rebelles ſujets, ne doit » point connoître de bornes, & dans » cette occaſion, tout ce que vous fe» rez pour le recouvrement du Por» tugal, ſera juſte, honnête, ſage, & » d'autant plus utile, que vous pour» rez procurer une trêve à l'Italie. » On pourroit auſſi en accorder une » à la Catalogne. Les Catalans joüiſ» ſant de la paix, ouvriront les yeux » ſur l'inſolence des François, & re» connoîtront la difference qu'il y a » entre votre gouvernement & le » leur. Enfin cette Province pou» vant tranquillement reflechir ſur ſa » miſere, prendroit un parti plus » raiſonnable; & les Portugais à la » vûë de vos forces réünies, & de » votre douceur envers les Catalans, » ſe livreroient également à la crain» te & à l'eſperance, & ſe range» roient peut-être à leur devoir. » L'Empereur Julien diſoit, qu'il n'y » avoit pas de meilleure armée, » pour conquerir un Royaume, que » de faire naître cette difference de » ſentiment dans les cœurs, & dans » les eſprits. Il faut cependant que

1642. » Votre Majesté nomme aux Evêchez, » aux Commanderies, aux Gouvernemens, aux Charges de cette Couronne, les Portugais les plus obstinez dans leur révolte. Par-là » on jettera la défiance entre le peuple, la Noblesse, le Clergé, & le » Roi. Ils se soupçonneront respectivement les uns & les autres, » & cependant le parti de Votre Majesté s'élevera, & s'affermira. Voilà » Sire, ce que j'ai l'honneur de vous » conseiller, pour obéïr aux ordres de » Votre Majesté. Ce sont les sentimens d'un cœur qui ne respire que » votre Grandeur. Si je me trompe, c'est faute de lumieres, & non » de zele. Que Dieu garde votre personne Royale & Catholique, comme il est necessaire pour le service » de la Chrétienté, & pour le bonheur de ses sujets.

Cette lettre, ou plutôt ce libelle, étant tombé entre les mains de quelques Portugais, ne servit qu'à redoubler la haine de toute la Nation. Cependant on résolut d'y répondre pour dissiper les scrupules du peuple ignorant, qui ne sçait point distinguer le vrai d'avec le faux, & à qui l'Ecriture Sainte dont on avoit abusé, causoit

des inquiétudes. Une perſonne docte & éclairée, y répondit donc de cette maniere. 1642.

» J'ai lû la Lettre qu'un certain » Miniſtre de la Cour d'Eſpagne a » écrite au Roi Catholique Philippe » IV. datée du 17 Avril, en réponſe » à une autre Lettre, que le Roi » d'Eſpagne lui avoit écrite le ſix de » Mars de la même année. Il lui de- » mandoit comment il falloit s'y » prendre pour recouvrer le Royau- » me de Portugal reſtitué au Roi » Dom Juan IV. autrefois Duc de » Bragance. Ayant reflechi ſur la po- » litique dangereuſe, ſur la doctrine » pernicieuſe, & ſur les exemples » odieux dont elle eſt remplie, pour » prouver que les Portugais ont fait » une action injuſte de ſecouer le » joug des Eſpagnols, j'ai conclu » que cette Lettre étoit plûtôt l'ou- » vrage d'un démon que celui d'un » Chrétien. J'ai été également frapé » de l'inſolence avec laquelle on y » abuſe de l'Ecriture Sainte, pour « cacher ou pour déguiſer la tyran- » nie des Eſpagnols. Ce ſujet fana- » tique pour ſon Roi y allegue des » exemples de tyrans condamnez par » cette même Ecriture Sainte, qu'il

1642. » ose citer. Loin même de les proposer comme des faits simplement arrivez, il veut qu'on les imite en s'écriant impudemment : telles sont les regles qu'établit l'Ecriture Sainte en matiere de politique, comme si elle prétendoit que nous dussions imiter les mauvais exemples qu'elle rapporte. Elle dit : Plusieurs Rois ont tué des Prêtres ; d'autres ont fait mourir les Prophêtes ; quelques uns les ont persecutez ; David tua l'innocent Urie ; Judas a trahi Notre Seigneur ; Pilate l'a condamné ; les Juifs l'ont crucifié ; donc il est permis de faire la même chose. La Theologie Portugaise n'admet point une conséquence aussi détestable. L'Ecriture Sainte ne rapporte ces exemples que pour les faire abhorrer. Ce grave Ministre allegue encore certains exemples, qui, quoique prohibés par la Justice naturelle, étoient pourtant permis par le Seigneur, Auteur & Maître de toutes choses. Mais ces exemples ne tirent point à conséquence, & ne doivent point être imités sans un commandement exprès de Dieu. Tel est l'exemple de Jehu, qui tua la race impie d'A-

» chab. Cette action de Jehu étoit 1641.
» mauvaise & pernicieuse de sa nature, sans pourtant que Jehu fût coupable, parce qu'il obéit en l'executant aux ordres du Seigneur. On peut ajouter à cet exemple celui du Prophete Osée, qui connut une courtisanne par ordre du Seigneur. *Vade, sume tibi uxorem fornicariam & fac tibi filios fornicationum.* Osée obéit, il habita quelques années avec elle dont il eut des enfans mâles & femelles. Cette action étoit expressément défenduë par les Commandemens de Dieu. Cependant ce sont ces exemples ou de pareils, que le Ministre Espagnol allegue sérieusement : Des Tyrans reprouvez ou châtiez par le Seigneur.

» Baltasar, Salmanasar, Nabuchodonosor, Athalie, sont des « tyrans que Dieu à châtiés. A la verité Dieu souffre quelquefois pour quelque tems la tyrannie. Il souffre la persecution de son Eglise pour exercer & éprouver la patience & la douceur des Martyrs. Mais leurs persecuteurs ont tôt ou tard subi le châtiment dû à leurs crimes. Le Seigneur appella Nabuchodonosor Roi impie & idolâtre

1642. » pour être le ministre de ses ven-
» geances. Après que ce Roi super-
» be eut conquis la Palestine, détruit
» Jerusalem, brulé le Temple, pro-
» phané les vases sacrés, & commis
» mille abominations, Dieu l'appel-
» la encore son serviteur; c'est-à-di-
» re, son executeur. Il s'en servit
» pour châtier les Juifs, comme il se
» sert du Diable dans les Enfers pour
» tourmenter ceux qui ont offensé Sa
» Majesté Divine en transgressant sa
» Loi. Ainsi l'on voit qu'on ne
» doit pas imiter tous les exemples
» que fournit l'Ecriture Sainte, qu'il
» y en a de mauvais & de pernicieux,
» & que ce sont ceux-là que les Cas-
» tillans ont imité le plus souvent.

» Mais, continuë l'Auteur de la let-
» tre, les Portugais ont entrepris la
» conquête des Indes par avarice, &
» non par zele pour la Religion. On
» doit répondre à cette objection ce
» que S. Paul répondit à un homme
» qui jugeoit ainsi témerairement,
» *In quo alium dijudicas teipsum condem-*
» *nas*. Cet Auteur avance effronté-
» ment que les Portugais ont fait
» dans leurs conquêtes ce que les
» Castillans ont fait dans les leurs.
» Ils y ont porté si loin leur barbarie,

» que leurs Evêques ne pûrent s'em- 1642.
» pêcher de s'en plaindre au Pape, afin qu'il priât les Rois Catholiques d'adoucir leur joug de fer, & de traiter avec plus de moderation les Indiens : de cesser enfin d'irriter la Justice Divine par une conduite si barbare, si cruelle, si tyrannique, puisque les Indiens se soumettoient volontairement; qu'on se contentât de leur enlever leurs biens, leurs femmes, leurs enfans, sans les livrer à des tourmens plus cruels encore, que ceux que les Nerons, les Diocletiens, & les Deces exercerent envers les premiers Chrétiens.

» Les ennemis de la Nation Portugaise, ne lui ont jamais reproché des cruautez semblables à celles que les Auteurs Castillans ont reprochées à leur propre Nation. Dom Barthelemi de Las Casas, Evêque de Chiappa dans les Indes Occidentales, de l'Ordre des Freres Precheurs, estimé & crû Saint, témoin pendant l'espace de cinquante années de toutes les cruautez des Espagnols, en a fait l'Histoire, imprimée à Seville l'an 1552. par Sebastien Trugillo, & dediée à Phi-

1642. » lippe second. Cet Evêque dans le
» chapitre de la Nouvelle Espagne,
» paragrafe 5. & 6. décrit ainsi les
» cruautez de ses Compatriotes. *Les*
» *Espagnols ont tué seulement dans la*
» *nouvelle Espagne dans l'espace de dou-*
» *ze années par le fer & par le feu, plus*
» *de quatre millions d'ames, tant fem-*
» *mes que filles, hommes ou enfans; en-*
» *sorte que ce qu'ils appellent conquête,*
» *n'est qu'une invasion violente de cruels*
» *tyrans, condamnez par les Loix Di-*
» *vines & Humaines. En cela beaucoup*
» *plus condamnables encore que les Turcs,*
» *qui font tous leurs efforts pour détruire*
» *le Christianisme. Dans ces quatre mil-*
» *lions on ne compte point ceux qu'ils*
» *ont fait mourir dans l'esclavage. Enfin*
» *on ne pourroit suffire, si l'on vouloit ra-*
» *conter toutes les actions épouvantables,*
» *que ces ennemis du genre humain ont*
» *faites en même tems en differens en-*
» *droits. Elles sont si graves, & par les*
» *circonstances, & par la qualité, qu'on*
» *ne sçauroit les décrire.* Telles sont les
» paroles de l'Evêque de Chiappa,
» témoin de ce qu'il avance, & re-
» venu des Indes, pour rendre comp-
» te de sa conduite au Pape & à Phi-
» lippe second. Il écrivit cette His-
» toire, afin que le Pape & le Roi

» fussent informez de ce qui se passoit 1642.
» dans ce pays éloigné, & qu'ils don-
» nassent des ordres pour réfrener
» de si cruelles barbaries.

» Mais pour excuser les Espagnols
» d'une cruauté si inoüie, d'une usur-
» pation si condamnable, & d'une
» tyrannie si manifeste, on fut assez
» hardi, pour avancer en presence
» du Pape & du Sacré College, que
» les Indiens étoient des bêtes bru-
» tes, incapables d'aucune Religion,
» & d'enseignement, & par conse-
» quent incapables de recevoir le
» Baptême. Au reste, ils peignoient
» notre Religion avec des traits si
» odieux, que ces Infideles ne pou-
» voient se résoudre à l'embrasser.
» Aussi disoient-ils, que la prédica-
» tion de l'Evangile n'étoit qu'un
» prétexte pour les piller, & les rui-
» ner en leur enlevant leurs Provin-
» ces, leurs Villes, & tous leurs biens.
» Le Docteur Genesio Sepulveda, Ca-
» stillan, & Chronologiste de l'Em-
» pereur Charles-Quint, ayant été
» informé de la tyrannie exercée
» contre les Indiens, fut assez impu-
» dent pour tenter de les excuser
» dans un livre qu'il fit imprimer à
» Rome, en avançant que la guerre

1642. » qu'on avoit faite à ces Barbares étoit » juste. *Les Indiens, dit-il, sont brutes & animaux irraisonnables, dont on* » *peut se servir comme des bêtes : étant* » *en effet bêtes incapables de raison, &* » *cependant capables de tous les crimes.* » Mais l'Evêque de Chiappa en parle » bien differemment au commencement de son Histoire. *De toutes les* » *Nations*, dit-il, *qui composoient le* » *le genre humain, il n'y en a point de* » *plus simple, de plus pacifique, & de* » *plus tranquille que les Indiens. Il n'y* » *a point de Nation dans le monde,* » *moins sujete aux contestations, aux* » *troubles domestiques, aux querelles particulieres & generales, aux haines* » *qui troublent la societé, aux passions* » *qui égarent l'esprit, & corrompent le* » *cœur. Elle est pauvre, mais elle sçait* » *se contenter de ce qu'elle a ; ce qui* » *fait qu'elle ne connoît ni l'orgueil, ni* » *l'ambition, ni l'avarice. Leur nourriture* » *est simple & naturelle. Leur vêtement uniquement suffisant pour dérober aux yeux ce que la pudeur ordonne* » *de cacher ; ils dorment peu & sur des* » *nattes. Ils ont l'esprit vif, net, aisé,* » *capable de toutes les sciences, & disposé à recevoir les instructions qui* » *concernent notre Religion. Leurs cou-*

» *tumes sont sages, fondées sur la raison* 1642.
» *& sur la vertu. D'abord qu'ils ont ac-*
» *quis la moindre connoissance de notre*
» *Religion, ils vont jusqu'à l'importu-*
» *nité pour s'instruire de tous ses dog-*
» *mes, & ils sont d'une exactitude exem-*
» *plaire à en remplir tous les devoirs. Ils*
» *fatiguent même les Religieux, qui ont*
» *besoin d'une patience extrême pour ré-*
» *pondre à leurs questions. Cependant les*
» *Espagnols se comportent envers cette*
» *paisible Nation comme des loups, des*
» *tigres, & des lions furieux & affamez.*
» *Pendant l'espace de 40. ans ils n'ont fait*
» *autre chose que les tourmenter, les ty-*
» *raniser, les piller, les ravager, & leur*
» *faire souffrir enfin tout ce qu'on peut*
» *imaginer de plus barbare & de plus*
» *cruel; ensorte que de trente millions*
» *d'ames il n'en reste pas vingt en vie.*
» Et plus bas le même Evêque dit:
» *la raison pour laquelle les Espagnols*
» *ont tué & détruit tant de peuples,*
» *c'est pour s'emparer de leur or, & de*
» *leurs richesses, afin que par ce secours*
» *ils pussent dominer sur les autres. Ils*
» *ont trouvé de quoi contenter leur cu-*
» *pidité dans ce pays le plus heureux, &*
» *le plus riche qu'on puisse trouver; ha-*
» *bité par des hommes bons, doux, faci-*
» *les à subjuguer; & que les Espagnols,*

1642. » *je l'ai vû , ont cependant traité comme* » *des bêtes brutes.* Telles ſont les paroles de cet Evêque Eſpagnol, & par conſequent, hors du cas d'être ſuſpect de haine & de jalouſie.

» Je paſſe ſous ſilence les Empereurs, » les Rois, les Princs, les Peuples innombrables que les Eſpagnols ont ſacrifiés à leur ambition dans les autres parties de ce vaſte païs, qui, ſelon ce même Evêque, montent à vingt millions d'ames. Je paſſe quantité de faits les plus cruels & les plus barbares qu'on puiſſe imaginer, & dont le détail fait fremir dans l'hiſtoire de l'Evêque de Chiappa. Je ne parlerai pas non plus du peu de cas que les Eſpagnols faiſoient des Indiens, dont ils joüoient trois cens contre un morceau de fromage. Pour un verre de vin, pour une goutte d'huile, ils donnoient un Indien, & cent pour un cheval. On les vendoit publiquement dans les marchez, aux autres Indiens leurs ennemis qui les achetoient pour les manger. D'autres alloient à la chaſſe, & lorſque leurs chiens étoient affamez, ils tuoient dix ou douze Indiens pour les nourrir. Quelques - uns s'en ſervoient, com-

» me de bêtes de somme, pour 1642.
» porter leurs marchandises d'une
» Ville dans une autre, & les enchai-
» noient à des poteaux. Lorsque quel-
» qu'un de ces miserables succom-
» boit sous le faix de sa charge,
» les Espagnols la faisoient porter
» par les autres, & coupoient la tête
» à celui qui ne pouvoit plus mar-
» cher. Il y en avoit qui arrachoient
» les enfans du sein de leurs meres,
» & les jettoient dans les rivieres.
» Aux uns ils coupoient les oreilles,
» aux autres le nés, les jambes, ou les
» mains, & puis ils leur ordonnoient
» de s'aller montrer ainsi mutilez. Ils
» en faisoient brûler par milliers.
» Quelques-uns les rotissoient à petit
» feu, les arrosant de tems en tems
» avec de l'huile; & de cette maniere
» ils faisoient ordinairement mou-
» rir les Empereurs, les Princes, les
» Rois, & les Seigneurs du pays,
» pour les obliger à découvrir leurs
» trésors. J'ensevelis dans le silence
» plusieurs autres faits plus feroces
» encore : quiconque voudra s'en in-
» struire, n'a qu'à lire l'histoire de
» l'Evêque Chiappa, qui finit ainsi.
» *Je proteste devant Dieu, & sur ma*
» *conscience, qu'il n'est rien de plus vrai,*

1642. » *que les ravages, les destructions, les*
» *massacres, l'horrible & grande cruauté,*
» *les violences & les incendies, qu'ont*
» *fait, & que font encore les Espagnols*
» *dans les Indes. Que dans mon histoire*
» *je n'en ai pas raporté la dixiéme partie.*
» *Ce qui doit exciter la compassion, &*
» *la pitié pour ces peuples qui n'ont rien*
» *fait ni rien entrepris contre leurs ty-*
» *rans, qui alleguent vainement le pré-*
» *texte de la Religion, puisque le nom*
» *du veritable Dieu n'y est pas plus connu*
» *aujourd'hui, qu'il y a cent ans: d'où*
» *je conclus que les guerres qu'on a faites*
» *aux Indiens, ont été injustes, tyranni-*
» *ques, & infernales, pareilles à celles*
» *& mémes pires, que les guerres que le*
» *Maures & les Turcs font laplûpart du*
» *tems aux Chrétiens. Aussi tous ceux qui*
» *s'y sont trouvez, sont des voleurs, de ve-*
» *ritables assassins, & de cruels tyrans,*
» *qui ont commis des crimes irreparables*
» *devant Dieu & devant les hommes.*
» *Ainsi tout ce qui a été conquis dans ce*
» *pays, l'a été injustement & tyranni-*
» *quement. Ainsi on est obligé en con-*
» *science de le restituer, de reparer au-*
» *tant qu'il sera possible les brigandages*
» *de toute espece qu'on y a commis, sans*
» *quoi on ne peut, & on ne doit esperer*
» *aucun pardon de la part de Dieu. Qui-*

» *conque même s'efforce à excuser les* 1642.
» *Espagnols, en déguisant leurs crimes,*
» *peche mortellement, & est obligé aux*
» *mêmes reparations. C'est la seule satis-*
» *faction que peuvent recevoir le peu*
» *d'Indiens qui ont échapé à leur fureur.*

» Ce Saint Evêque tint le même
» langage au Pape, à Charles V. au
» Prince Philippe second, & aux Car-
» dinaux. Les Evêques du Mexique,
» & plusieurs autres Prélats, Prêtres
» & Religieux de differens Ordres,
» tous gens graves, doctes, zelez pour
» la Religion, tiennent le même lan-
» gage, afin d'engager la Cour d'Es-
» pagne à remedier à de si grands mal-
» heurs. J'ai rapporté les mêmes pa-
» roles des Espagnols, pour les faire
» connoître à toute la Chretienté, &
» pour que ceux qui ont à faire à eux,
» soient sur leurs gardes. S. Augustin
» dit : *non vitatur malum nisi cognitum.*
» Que les Princes les connoissent
» aussi pour se défier de leurs Minis-
» tres;& qu'eux-mêmes rougissant de
» leur barbare ferocité, apprennent
» à devenir plus humains; s'ils ne veu-
» lent achever d'irriter la justice Di-
» vine. Elle commence à châtier au-
» jourd'hui l'orgueil, & l'aveugle-
» ment de la Monarchie Espagnole,

1642. » comme l'avoit prophetisé ce Saint
» Evêque.
» On ne reprochera jamais aux Portugais, quelque haine qu'on ait contre eux, des actions aussi abominables. Les Portugais n'ont jamais usé de force ni de violence que contre ceux qui s'opposoient à la prédication de l'Evangile, & alors même ils ont observé la moderation conforme à la raison & au droit commun. Cependant les Castillans ont été d'assez mauvaise foi pour leur imputer ce qu'eux seuls étoient capables de faire. Mais le monde entier instruit de leurs procedez dans les conquêtes des Indes Orientales, sera préferablement crû à un Ministre conduit par la rage, & la passion, en attribuant aux autres les crimes de sa Nation. Je ne releve point les discours scandaleux de cet habile Politique, qui dit que pour subjuguer des rebelles, tout est permis & honnête à un Roi. La tyrannie ne parle pas autrement, *omne quod lubet, licet* : elle s'accorde avec la doctrine de Machiavel, tirée d'Euripide & des Grecs. Elle enseigne qu'il est permis à un Prince de tout entreprendre pour as-

» croître ſes Etats, & de violer mê- 1642.
» me toutes les Loix humaines & di-
» vines. *Regnandi cauſa etiam jura vio-*
» *landa ſunt, cœteris in rebus pietatem*
» *cole.* De maniere que rien ne doit
» être reſpectable lorſqu'il s'agit de
» regner.

» Les Eſpagnols ſont d'excellens
» diſciples de cette doctrine; ils ſont
» même devenus de grands maîtres:
» car lorſque l'occaſion ſe preſente,
» ils violent les droits de la raiſon,
» celui des gens, & profanent le
» le Droit Divin & naturel, comme
» il eſt prouvé par ce que nous avons
» rapporté. Les Miniſtres d'Eſpagne
» tâchent d'élargir la conſcience de
» leur Roi par de pareilles maximes
» & de pareils dogmes. Qu'ils con-
» tinuent donc avec de tels princi-
» pes & de telles opinions? Non-
» ſeulement ils auront à craindre les
» Etrangers, mais leurs propres ſu-
» jets; car on peut conclure que
» les Caſtillans ne ſe feroient pas un
» ſcrupule de tuer leurs propres en-
» fans, leurs freres, leurs Princes,
» les Nonces du Pape; tous ceux en-
» fin qui pourroient s'oppoſer à leur
» ambition. Ils ont même oſé préten-
» dre donner un ſucceſſeur à Urbain

1642. » VIII. avant qu'il fût mort ; & ou-
» bliant le respect dû au Saint Siege,
» ils ont arrêté dans Rome même le
» Prince de Sens, & l'ont conduit
» à Naples, où ils l'ont fait mou-
» rir publiquement. Fondé sur les
» mêmes maximes, ils ont voulu
» faire sauter le Palais de S. Marc,
» par le moyen d'une mine, lorsque
» toute la Noblesse y seroit assemblée.
» Ils ne se font aucun scrupule de
» tremper leurs mains dans le sang
» d'un Archevêque, d'un Evêque,
» d'un Prêtre, ou d'un Religieux, &
» de donner un Archevêché, & au-
» tre chose semblable à un Heretique
» Lutherien, pourvû qu'ils soutien-
» nent leurs interêts. C'est ce qui
» les détermina à donner l'Arche-
» vêché de Breme, au fils du Roi de
» Danemarc, & celui de Magde-
» bourg, au fils du Duc de Saxe, tous
» deux Lutheriens : mais l'un & l'au-
» tre attachez à leurs interêts. Que
» n'ont-ils pas tenté pour corrom-
» pre les Ministres de l'Empereur :
» de maniere qu'il n'est pas fort éton-
» nant si on appelle dans le monde
» les Castillans, les Turcs Chrétiens, &
» si les Princes Chrétiens s'en défient
» à l'égal des Mahometans même. Par

» les conſeils qu'ils donnent à leurs 1642.
» Rois, & par leurs actions, on eſt
» perſuadé qu'ils ne conſervent le
» nom de Catholique que par conve-
» nance, comme le Roi d'Angleterre
» a conſervé celui de défenſeur de
» la Foi, pour colorer dans le monde
» la tyrannie, l'ambition & les con-
» quêtes injuſtes, ſous le titre ſpe-
» cieux d'étendre la Religion. L'Al-
» lemagne ſous ce pretexte, a été dé-
» truite, ruinée & réduite à rien,
» & ſes Princes dépoüilez de leurs
» Etats, par la pernicieuſe politique
» des Caſtillans. Nous avons vû de
» notre tems l'athéïſme, & mille au-
» tres dangereuſes opinions ſoufertes
» & récompenſées dans Madrid au
» mépris de la Religion, tandis que
» ces mêmes Caſtillans ſe ſervoient
» du prétexte de cette même Re-
» ligion pour envahir des Provinces
» entieres.

» S'il falloit rapporter toutes les
» guerres pernicieuſes que les Caſtil-
» lans ont entrepris ſous le nom de
» la Religion, on ne finiroit point.
» En 1635. les armes Autrichiennes
» entrerent dans la Lorraine, & n'é-
» pargnerent ni le ſacré, ni le pro-
» fane. La Ville de Saint Nicolas,

1642. » quoique ſous la protection de l'Em-
» pereur, fut livrée au pillage, & un
» Monaſtere de Religieuſes à la fu-
» reur ſacrilege du ſoldat. La grande
» & celebre Egliſe de Saint Nicolas
» fut brûlée avec le Saint Sacrement.
» L'année ſuivante elles entrerent
» dans le Duché de Bourgogne, pour
» ſecourir, comme ils le diſoient, les
» Catholiques du Royaume de Fran-
» ce; mais par tout où ils paſſerent,
» ils brûlerent les Egliſes, profane-
» rent les choſes les plus ſaintes de
» notre Religion, emporterent les
» Calices, & s'en ſervirent pour y
» boire, & pour s'enyvrer. Ils en
» firent autant en Picardie, & l'on
» commettoit, diſoient-ils, toutes ces
» infames actions, pour la gloire &
» l'exaltation du ſaint Nom de Dieu
» & de ſa Foi. Dans le tems de la li-
» gue contre Henri III. Philippe ſe-
» cond engagea les Huguenots du
» Languedoc, de Foix, de Bearn &
» de Bigorre, à ſe ſoulever contre leur
» Roi, leur promettant de leur en-
» voyer un ſecours de troupes Alle-
» mandes, avec cinquante mille écus
» par an. Je ne parle point des ſom-
» mes immenſes qu'on donna aux
» Religionaires de la Rochelle, &

» au Duc de Rohan, pour faire la 1642.
» guerre aux Catholiques. Philippe
» ſecond donna encore la Ville d'Ar-
» zilla aux Maures, quoiqu'habitée
» par des Chrétiens, ſeulement pour
» empêcher que le Roi de Maroc ne
» prêtât deux cens mille écus à Dom
» Antoine de Portugal. La Maiſon
» d'Autriche fit la paix avec le Roi de
» Danemarc Lutherien, pour pouvoir
» porter la guerre en Italie, détrui-
» re Mantouë, & perſecuter dans les
» Pays-Bas les Catholiques. Les trou-
» pes Lutheriennes qui étoient dans
» l'armée Imperiale, commirent
» d'horribles ſacrileges. Les ſoldats
» foulerent aux pieds le Saint Sacre-
» ment, ils employerent les ſaintes
» huiles à des uſages les plus vils: ils
» firent ſervir les Calices à s'enyvrer
» dans les cabarets, & les vêtemens
» Sacerdotaux à couvrir les chevaux.
» Ce que toute l'Europe vit avec ſcan-
» dale.

» Mais ce que nous venons de rap-
» porter n'eſt rien en comparaiſon des
» abominations que les Caſtillans ont
» commiſes dans la Catalogne. Les
» horribles blaſphêmes qu'ils profe-
» rerent contre Dieu & ſes Saints, &
» dont les auteurs bien loin d'être

1642. » punis furent récompensez. De tout
» ce qu'on vient de dire, on peut
» conclure que les Castillans ne portent le nom de Catholiques, que
» pour avoir un prétexte de ruiner
» les Empires, d'envahir les Royaumes, de désoler les Provinces, de
» s'emparer des Villes, & d'accabler
» les Nations & les peuples, pour
» jetter les fondemens de leur imaginaire Monarchie universelle, appuyez de cette maxime, que le monde ne doit avoir qu'un Roi, pour
» être bien regi, comme l'Univers
» qu'un Dieu pour être bien gouverné.
» Et ce Roi, ils veulent que ce soit celui de Castille. Les Portugais, quelque estime & quelque respect qu'ils
» ayent pour leurs Rois, ne pensent
» pas qu'ils pussent suffire à un poids
» si énorme. Aussi il s'en faut
» bien qu'ils fassent des vœux pour le
» leur souhaiter : ils n'en font que
» pour la conservation de leurs Etats
» & de leurs personnes sacrées.

» Mais, continuë l'Auteur de la
» Lettre, les Portugais se feroient
» Turcs, & abandonneroient la Loi
» de Jesus-Christ, s'il étoit necessaire
» pour leurs interêts. On pourroit retorquer une injure si grossiere, si

„ les Portugais n'avoient donné des „ preuves inconteſtables de la fermeté de leur foi. Combien n'en trouve-t-on pas qui ſe ſont livrez à la „ mort la plus cruelle, plutôt que de „ renoncer à la Loi de Jeſus-Chriſt ? „ On ne trouvera point parmi nous „ un Leovigilde Arien, qui fit tuer „ ſon propre fils Hermenegilde, ni „ un ſacrilege Gunderic, qui mourut ſubitement pour avoir voulu „ brûler dans Seville l'Egliſe du Martyr S. Vincent, ni un Genſeric, qui „ abandonna la Religion Catholique, „ ni un Witiſa, Roi impudique & „ effeminé, qui profanoit par un „ mariage invalide l'ordre Sacerdotal ; ni un vil Mauregatus, qui „ payoit aux Maures un tribut de „ cent filles, ni un ſacrilege Vermond, qui quoique Diacre ſe maria ſans diſpenſe, ni un athée comme Alfonſe, qui ſe vantoit que s'il „ eût été Dieu pour une heure, il eut „ corrigé bien des choſes dans l'ouvrage de l'Auteur de la Nature. „ *Si ad horam eſſem Deus, Autorem* „ *Naturæ in multis eſſem emendaturus.* „ Dieu punit cet impie, en le privant de ſon Royaume, dont ſon „ fils s'empara, tandis qu'il alloit „ pour prendre poſſeſſion de l'Empi- 1642.

1642. „ re; ainſi il perdit ſon Royaume, & „ il manqua l'Empire, ſans qu'il pût „ prévoir ce malheur avec ſon aſtrologie. On ne trouve point parmi „ les Portugais un Jean ſecond ſchiſmatique, qui, comme un autre Pharaon, s'éleva contre le Ciel en ſoutenant l'anti Pape Pierre de Lune. „ Ce même Roi pilla le tréſor de „ Notre-Dame de Guadaloupe, montant à quatre mille marcs d'argent. „ Le celebre Mariana attribuë à cette „ action ſcandaleuſe la perte de la „ fameuſe bataille d'Aljubaralta. Enfin on n'y trouve point un Charles-Quint, qui ait pillé Rome, fait „ priſonnier Clement VII. & qui ait „ tout tenté pour le faire dépoſer. On „ compte vingt-ſix Rois Eſpagnols, „ tous Ariens, & perſecutans les „ Catholiques; tous Goths, Vandales, ou Alains, deſquels les „ Rois de Caſtille ſe vantent de deſcendre. Parcourez les Rois de Portugal, vous trouverez d'abord un „ Alfonſe Henriqués, à qui Dieu revela qu'il vouloit dans lui & ſa „ race fonder un Empire. *Volo in te „ & in ſemine tuo mihi imperium ſtabilire.* Au reſte, cet Alfonſe paſſe „ pour un Saint. Vous trouverez un

„ Emmanuel

» Emmanuel plein de zele & de fer- 1642.
» veur pour le culte de Dieu, qui
» porte la foi de Jesus-Christ dans
» les Indes, dans le Japon, dans la
» Chine, dans tous les autres pays de
» l'Orient, & dans les lieux les plus
» reculez du monde. Cette foi, par
» le travail des Portugais fleurit pre-
» sentement dans l'Afrique, l'Asie,
» & l'Amerique. La pieté de ce Roi
» fut si grande, que les premieres
» richesses en or, perles, diamans,
» ou autres choses précieuses, qu'il
» reçut des Indes, il les envoya offrir
» au Nom de Dieu, au Pape & à l'E-
» glise; en témoignage de gratitude
» envers Dieu, pour les succès de ses
» entreprises. Trouvera-t'on parmi les
» Rois Espagnols un Roi aussi fer-
» vent que Dom Sebastien, qui em-
» porté par son zele, à l'exemple de
» Saint Louis Roi de France, va en
» Afrique, pour détruire la secte
» Mahometane, & s'ouvrir les che-
» mins pour délivrer la Terre Sainte
» du joug des Infideles? Enfin quel
» Roi d'Espagne est digne d'être com-
» paré à Jean IV. dont je tais les ver-
» tus, pour épargner sa modestie. Ses
» vertus frappent également tout le
» Royaume. Tout le Royaume les

1642. » voit & les admire. Rien n'égale » ſon reſpect ni ſon zele pour la Re- » ligion & pour ſes Miniſtres. Il a » reſtitué aux Collecteurs Apoſtoli- » ques leurs anciens droits, que les » Miniſtres du Roi d'Eſpagne leur » avoient enlevez. Il a payé au Saint » Siege le revenu de la Croiſade, » qu'on avoit refuſé de payer depuis » près de ſoixante ans, pour l'em- » ployer à des uſages profanes : il a » ſouffert cependant avec patience » les injuſtices que la Cour de Rome » lui a faites, pour complaire aux Ca- » ſtillans. Il a diſſimulé l'affront fait » à ſon Ambaſſadeur l'Evêque de » Lamego; il pouvoit s'en venger; » tous les Princes Etrangers l'en ſol- » licitoient, il a réſiſté à la vengean- » ce, parceque ſa vengeance ne pou- » voit tomber que ſur le Saint Siege.

„ On trouvera enfin que tous les „ Rois Portugais ſe ſont toujours „ occupez de l'accroiſſement de la Re- „ ligion Catholique, en fondant des „ Egliſes, en bâtiſſant des Monaſteres, „ en dotant des Convens, en reformant „ les Coutumes ou ridicules ou perni- „ cieuſes, en reprimant les abus, en „ châtiant les vices, & faiſant religieu- „ ſement obſerver le culte Divin. On

„ peut même dire qu'il n'y a point 1642.
„ d'endroit dans le monde où l'Office
„ Divin ſoit chanté & executé avec
„ plus de reſpect, de modeſtie, d'or-
„ dre, de magnificence & de pom-
„ pe, que dans le Portugal. Le Cler-
„ gé y eſt riche & reſpecté, grace
„ à la liberalité des Rois. Tous les
„ Rois des autres Nations s'adon-
„ nent les uns au jeu, les autres
„ à la chaſſe, quelques-uns à la ga-
„ lanterie, quelqu'autres aux ar-
„ mes, aux ſciences, à l'appas des
„ richeſſes, aux délices d'une vie
„ molle & effeminée; mais les Rois
„ de Portugal n'ont cherché leur
„ plaiſir, leur gloire, leur grandeur,
„ que dans la perfection de la Reli-
„ gion. Enfin toutes leurs vûës ne
„ tendent qu'à faire honorer Dieu,
„ qu'à étendre ſon culte, & qu'à main-
„ tenir par leur exemple la pureté
„ des mœurs, l'amour de la juſtice,
„ la charité, la pieté, *Regis ad exem-*
„ *plum componitur orbis.* Les peuples
„ imitent les Grands, les Grands
„ imitent leurs Princes. Les Princes
„ font de leurs peuples & de leurs
„ Grands des hommes vertueux ou
„ des hommes ſcelerats. Les Rois de
„ Portugal ont été grands, braves,

1642. „ genereux, magnifiques, pieux, „ équitables. Leurs ſujets les ont „ imitez. Ils ſe ſont faits une habi- „ tude de leurs vertus. Ainſi les „ noms qu'ils portent de pieux & de „ religieux ne ſont point de vains „ titres, comme le prétend l'auteur „ de la Lettre, que la haine, l'envie „ & la calomnie animent de leurs „ noirceurs. Le Royaume de Por- „ tugal, a auſſi toujours éprouvé „ d'une maniere éclatante la protec- „ tion divine. Dieu l'avoit promis, „ aux campagnes d'Ourique, au Roi „ Alfonſe Henriquès. *Erit mihi re- „ gnum ſanctificatum, fide purum, & „ pietate dilectum.* Au reſte j'aban- „ donne à ce Miniſtre pervers la po- „ litique plus qu'infernale, dont il „ veut que le Roi ſon Maître ſe ſer- „ ve pour répandre la diſcorde & la „ diſſention parmi nous. Puiſqu'il ſe „ montre ſi ſavant dans l'Ecriture „ Sainte, je m'étonne qu'il n'ait pas „ lû le Chapitre 6. des Proverbes, „ où l'Eſprit Saint dit, que l'action „ la plus abominable qu'on puiſſe „ imaginer, c'eſt de répandre la „ diſcorde parmi ſes freres; *qui ſemi- „ nat inter fratres diſcordias.* Je crois „ que ſi l'Eſpagnol avoit lû cette Sen-

„ tence, qu'il n'auroit pas été aſſez 1642.
„ impie, pour avancer une doctrine
„ contraire, digne de l'eſprit malin;
„ auteur de toutes les diſcordes. Je
„ me tais ſur le conſeil qu'il donne
„ contre le Chriſtianiſme, fondé en
„ Orient par les Portugais, & cimen-
„ té par le ſang de tant de Martyrs
„ dans les Indes, dans la Chine,
„ dans le Japon, & dans leurs au-
„ tres conquêtes. Cependant il veut
„ perſuader à ſon Roi, qu'il vaudroit
„ mieux remettre ce païs dans les
„ mains des Hollandois, bien
„ que ſes ennemis déclarez, plûtôt
„ que de le laiſſer entre celles des
„ Portugais, ſans ſonger que les Hol-
„ landois ſont Heretiques, & que
„ les Portugais ne le ſont pas. Aveu-
„ glement étrange, politique dan-
„ gereuſe, que le Pape Pie V. appel-
„ loit raiſon d'Etat; raiſon qui or-
„ dinairement n'a que ſes propres
„ interêts en vûë. Cette idée eſt bien
„ conforme à la paix qu'ils conclu-
„ rent avec eux en 1609, dans la-
„ quelle ils ne comprirent point les
„ Portugais, afin de les livrer entie-
„ rement à leurs ennemis, étant hors
„ d'Etat de leur reſiſter depuis qu'on
„ avoit fait tomber leur commerce

1642. ,, des Indes. Qu'on juge présentement ce que les Portugais pouvoient esperer des Castillans, & ce qu'ils doivent en attendre, si malheureusement ils retomboient jamais sous la puissance de ces hommes, qu'un Evêque de leur propre nation, appelle hommes inhumains, sanguinaires, tyrans, injustes & ennemis du genre humain. Ils ne se contenteroient point de réduire le Portugal dans l'état miserable où nous voyons aujourd'hui le Royaume de Galice, ils executeroient sans doute ce qu'ils avoient projetté d'executer avant que le Roi Jean IV. fut monté sur le throne : ils chasseroient les Portugais du Portugal même, & ils aboliroient jusqu'à leur nom, comme on n'en peut pas douter par ce conseil que l'Auteur de la Lettre donne au Roi son maître. *Le meilleur triomphe*, dit-il, *& la plus grande force de la Monarchie Espagnole, consistera à vivre sans le Portugal, à moins qu'on ne le fasse habiter par d'autres peuples que ceux qui y sont.* Je passe sous silence la temerité & l'insolence avec laquelle il dit qu'il faut engager le

„ Saint Siege à excommunier les Portugais, comme des peuples ſuſpects d'hereſie. Le conſeil développe bien la raiſon pour laquelle les Caſtillans font tant valoir le ſurnom de Catholique qu'ils portent. Ils veulent toujours intereſſer la Religion dans leurs affaires; qu'on ſe rappelle la perſécution qu'ils contraignirent l'Inquiſition d'exciter contre Antoine Perés. Perſecution horrible, & qui a ſcandaliſé toute la Chrétienté. Mais ils ne parviendront pas ſi facilement à ternir la réputation d'une nation telle que la Portugaiſe; car il n'eſt pas croyable que le Saint Pontife ſe ſerve des armes Eccleſiaſtiques pour contenter la paſſion de nos ennemis. D'ailleurs le Clergé n'eſt pas ſi ſimple aujourd'hui pour ſe laiſſer ſurprendre, & pour ne pas défendre les droits de ſes Egliſes. Il faut que ce grave Miniſtre ait une opinion bien mince du Pape & du Clergé : mais que dirons-nous, lorſqu'il veut que les Evêques & les Paſteurs exhortent les peuples à la guerre contre les Portugais, comme à une guerre ſainte ? Paſteurs que vous êtes à 1642.

1642. „ plaindre; que l'on penſe peu avan-
„ tageuſement de vous? Et vous peu-
„ ples, que vous êtes malheureux de
„ n'être point dirigés par un ſi ſage
„ perſonnage? A quelles erreurs la
„ haine ne peut-elle pas induire les
„ hommes? elle trouble l'eſprit, elle
„ remplit le cœur de fureur & de
„ rage; elle aveugle; elle rend in-
„ capable de penſer genereuſement;
„ elle confond le bien & le mal; elle
„ ſe creuſe de profonds abîmes où
„ elle ſe briſe, où elle ſe confond,
„ & où elle devient à elle-même un
„ ſupplice affreux.

Telle fut la réponſe qu'on fit à la Lettre du Caſtillan. On la publia dans le Portugal; on l'envoya dans les Cours étrangeres. Elle diſſipa les craintes du peuple, raſſura ceux qui doutoient, encouragea de nouveau les vrais citoyens, & ramena le calme dans tout le Royaume. Le Traité de Commerce entre les Royaumes de la grande Bretagne & de Portugal, qu'on conclut vers ce tems-là à Londres le 29 Novembre 1642, acheva de perſuader les Portugais qu'ils n'avoient plus rien à craindre de la part des Caſtillans. Ce traité contenoit 21. articles, qui portoient, qu'il y

auroit une véritable & ferme paix & 1642.
amitié entre les très-renommez Rois, Charles Roi de la Grande-Bretagne, & Jean IV. Roi de Portugal; leurs heritiers & ſucceſſeurs, & leurs Royaumes, Pays & Etats, terres, peuples, vaſſaux & ſujets quelconques, preſens & à venir par mer & par terre, ſans pouvoir jamais adherer à aucune guerre, conſeil ou traité préjudiciables à l'un ou à l'autre: qu'entre les Rois ſuſdits & vaſſaux, il y auroit commerce par mer, terre & eaux douces, en tous leurs Etats, en payant ſeulement les peages, & doüanes accoutumées ſur le pied qu'elles étoient établies par les Ordonnances de chaque lieu; que les ſujets de l'un & de l'autre des très-renommez Rois ſus nommez, ſeroient reſpectivement traitez à l'égard de l'achat ou de la vente des marchandiſes dans leurs territoires, comme leurs ſujets naturels: que les ſujets du très-renommé Roi de la Grande-Bretagne, joüiroient d'une pleine & entiere liberté de trafiquer, & negocier en toute ſorte de marchandiſes dans les Royaumes, Provinces, territoires, & iſles du très-renommé Roi de Portugal en l'Europe, & qu'ils pourroient librement exer-

1642. cer leur trafic & commerce dans les lieux susdits, de la maniere qu'il étoit permis aux sujets des autres Princes, & Etats qui sont en alliance avec le Roi de Portugal. Que toutes fois & quantes que les sujets du Roi de la Grande-Bretagne arriveroient avec leurs navires, dans les havres du très renommé Roi de Portugal, dans ses Royaumes & Seigneuries, ils seroient libres de charger, ou de ne pas charger les marchandises ou denrées, qui leur plairoient, & les sujets du Roi de Portugal joüiroient de la même liberté, dans les havres ou Seigneuries du Roi de la Grande-Bretagne. Que les sujets du Roi de Portugal, ou quelqu'autre que ce soit de l'étenduë de ses Royaumes ou Etats perdant leurs biens ou marchandises par confiscations ; on payeroit leurs dettes aux sujets de la Grande-Bretagne, s'ils en avoient contracté avec eux. Que les sujets du Roi de la Grande-Bretagne ne troubleroient en aucune maniere les sujets du Roi de Portugal, dans leur commerce. Que les Consuls établis par le Roi de la Grande-Bretagne dans les Etats du Roi de Portugal, pourroient faire librement leurs fonctions, quoiqu'ils ne fussent pas de la

Religion Romaine. Que les biens des 1642.
Anglois qui mourroient dans le Portugal ne seroient point saisis, ni confisqués; mais remis entre les mains des Marchands Anglois, pour être rendus & restituez à leurs veritables heritiers. Que les vaisseaux Anglois sortiroient des ports de Portugal, quand ils le jugeroient à propos, sans qu'on pût les retenir, à moins qu'ils n'y consentissent volontairement & selon l'accord qui leur conviendroit le mieux. Qu'ils pourroient porter toute sorte de biens, denrées & marchandises de quelque espece que ce soit, même des armes, des vivres, pourvû que ce ne fût point pour les porter dans les ports du Roi Catholique. Qu'il leur seroit d'ailleurs permis d'y faire librement leur commerce, comme il leur seroit permis de le faire dans le Portugal, lorsque les Portugais auroient fait leur paix avec les Castillans. Que le traité de trêve fait avec D. Michel de Norogna, Comte de Lignares, Viceroi de Goa, & Guillaume Metvvold President des Anglois, dans les Indes Orientales le 20 Janvier 1635 nouveau stile, seroit continué & observé entre les sujets des deux Rois dans les Indes Orientales, & dans tous les Etats du

1642. très-renommé Roi de Portugal, pardelà le cap de Bonne Esperance : & que les Commissaires qui doivent être nommez par lesdits Rois, prendroient dans trois ans connoissance des demandes qui ont été ou seroient faites par les sujets & vassaux des deux Rois, dans les Indes Orientales au sujet de leur commerce dans les Indes, afin que par ce moyen une paix & alliance perpetuelle, puisse être établie, & confirmée par les deux Rois, entre leurs sujets de part & d'autre. Que le commerce & la navigation des sujets de la Grande-Bretagne, seroit également établi dans les côtes & parties de l'Afrique, aux mêmes conditions que les autres Etrangers y trafiquoient : & que si les Portugais avoient besoin de vaisseaux pour leur commerce & navigation vers ces côtes, ils pourroient loüer les vaisseaux des sujets du Roi de la Grande-Bretagne, comme bon leur sembleroit, & que les deux Rois nommeroient des Ambassadeurs & des Commissaires, pour faire & regler un traité de commerce sur ses côtes. Que le Roi de Portugal ayant permis aux sujets des Etats d'Hollande d'apporter & de transporter dedans & dehors ses Royaumes, Etats & territoires toute

ſorte de marchandiſes, on permettroit 1642.
la même choſe à ceux de la Grande-Bretagne. Qu'ils joüiroient d'auſſi grands privileges que les ſujets des autres Princes qui ont contracté alliance avec le Roi de Portugal. Qu'on nommeroit de part & d'autre des Ambaſſadeurs & des Commiſſaires pour regler une convention touchant le frettement des navires des ſujets de la Grande-Bretagne, par les Portugais pour leur commerce & navigation dans le Breſil. Et comme les droits de commerce & de paix ſeroient rendus infructueux ſi les ſujets du Roi d'Angleterre étoient troublez par leurs conſciences, tandis qu'ils ſeroient dans les Royaumes du Roi de Portugal, ou qu'ils en viendroient, ou qu'ils y demeureroient pour le commerce, ou pour affaires, le Roi de Portugal auroit ſoin tant par mer, que par terre, qu'on ne les moleſtât en aucune maniere à l'égard de leurs conſciences pour fait de Religion, mais qu'on les laiſſeroit exercer librement celle qu'ils pratiquoient dans leur pays. Que s'il arrivoit que quelques difficultez, & doutes ſurvinſſent entre leſdits très-renommez Rois, qui puſſent faire apprehender l'interruption de commerce, & cor-

1642. reſpondance entre leurs ſujets, il en ſeroit donné avis public aux ſujets de part & d'autre dans toutes les Provinces & Royaumes de l'un & l'autre Roi; & après cet avis donné, ils auroient deux années de part & d'autre, pour tranſporter leurs marchandiſes & biens, & que cependant il ne ſeroit fait aucun tort, préjudice ou empêchement aux perſonnes & biens de part & d'autre. Et ſi durant la preſente paix & amitié, quelque choſe étoit entrepriſe, commiſe ou faite, contre la force & l'effet d'icelle, tant par mer que par terre & eaux douces, par aucuns deſdits Rois, leurs heritiers & ſucceſſeurs, leurs vaſſaux & ſujets, la preſente paix & amitié ne laiſſeroit pas toutefois de demeurer en ſa force & vertu, & il n'y auroit que les contrevenans, & les coupables, qui ſeroient punis, & non pas d'autres, pour leur contravention. D'ailleurs que la preſente paix & alliance ne dérogeroit nullement aux alliances & confederations ci-devant faites & contractées, entre le très-renommé Roi de la Grande-Bretagne, & d'autres Rois, Princes & Républiques : mais les alliances & confederation ſeroient fermement conſervées, & demeure-

ront ci-après en pleine forme & vertu, nonobstant le present traité de paix. Enfin que les Rois Charles, Roi de la Grande-Bretagne & Jean IV. Roi de Portugal, observeroient, & garderoient sincerement & fidelement, & feroient observer par leurs sujets & habitans, toutes & chacunes les capitulations concluës & accordées dans le present traité, & qu'ils les confirmeroient & ratifieroient par leurs Lettres Patentes, signées de leurs seings Royaux, & qu'ils feroient publier la presente paix & amitié en la maniere accoutumée, aussi-tôt que faire se pourroit. 1642.

Ce traité fut generalement bien reçu dans le Portugal. Les affaires prosperoient de jour en jour dans le Royaume, & les succès de la guerre pendant la campagne de l'année 1643. ne furent gueres moins favorables, qu'ils l'avoient été pendant l'année 1642. mais avant d'en raconter le détail, nous allons rapporter ce qui se passa dans l'assemblée des Etats convoqués à Lisbonne. Ils observerent dans cette assemblée les coutumes & la forme ordinaires. Les Ducs s'assirent sur des sieges de velours sans bras, les Marquis sur des bancs cou- 1643.

1643. verts d'écarlate, & les Comtes ſur des bancs couverts d'un drap ordinaire. Les Prelats avoient leur banc à part couvert de velours. Le reſte de la Nobleſſe & les Députez étoient aſſis indifferemment ſur des bancs. Dom Manuel d'Acugna, Evêque & Chapelain du Roi, après avoir ſalué ce Prince, prononça ce dicours.

» Dans l'eſpace de ſoixante ans » que nous avons vêcu ſous la domi- » nation Caſtillane, nous n'avons vû » que deux fois l'aſſemblée des Etats. » La premiere ſe fit pour cimenter » notre ſervitude, & la ſeconde pour « operer notre deſtruction totale. » Depuis que Sa Majeſté nous gou- » verne, nous nous ſommes déja aſ- » ſemblez deux fois. La premiere » pour notre liberté, la ſeconde pour » la maintenir. La liberté de l'hom- » me conſiſte à dire librement ce qu'il » penſe, à adopter une opinion ſelon » le devoir dans toutes les affaires, » & à preferer la raiſon à toutes cho- » ſes. De même la confiance du ſu- » jet, dépend de celle qu'à ſon Roi » pour lui. De ces deux ſources naiſ- » ſoient les difficultez que les Rois » de Caſtille oppoſoient, pour nous » empêcher de nous aſſembler. Ils

» n'avoient point assez de confiance 1643.
» en nous, pour nous permettre de
» nous assembler, & nous, nous n'é-
» tions point assez libres pour le dé-
» sirer. Ils vouloient captiver notre
» intelligence & notre volonté à tous
» leurs commandemens, pour abolir
» totalement notre liberté. Que Sa
» Majesté pense bien differemment!
» Elle vous assemble, pour vous
» donner des marques de son affe-
» ction & de sa confiance, & pour
» en recevoir de votre part, en lui di-
» sant librement ce que vous pensez
» sur l'état des affaires: enfin pour faire
» voir que vous êtes des hommes li-
» bres, & lui Roi, votre pere, &
» le dépositaire de cette liberté.
» Son affection pour vous est si gran-
» de, qu'il se dépoüille de tous ses
» droits, & vous en laisse les Maî-
» tres. Il sacrifieroit volontiers pour
» vous son sang, sa vie, sa personne.
» Tel est le Roi, que vous vous êtes
» donné. Dieu même a approuvé vo-
» tre choix. Que ne devez-vous point
» entreprendre pour son service.

» Dans la derniere assemblée des
» Etats, Sa Majesté vous affranchit
» des tributs, & vous prîtes la deffen-
» se du Royaume sur votre compte.

1643. » Vous pourvûtes à ce qui vous pa-
» rut necessaire pour cet effet. Cepen-
» dant quelque précaution que l'on
» prît, l'on ne put éviter mille in-
» conveniens imprévus, & qu'il étoit
» impossible de prévoir. Toutes cho-
» ses dans les commencemens étant
» sujettes à bien des mécomptes. C'est
» un mal annexé à la nature humaine;
» il faut s'y conformer. La prudence
» de l'homme, ne sçauroit parer cet
» inconvenient. Toutefois, bien-loin
» de nous étonner de nos fautes, re-
» gardons plutôt comme une mer-
» veille, la maniere dont notre Roi
» est parvenu au trône, comment il
» s'est rendu, & maintenu Maître
» dans un Royaume, épuisé d'hom-
» mes, d'argent, & de tout ce qui
» étoit necessaire pour une si grande
» révolution. Nous manquions d'ar-
» mes, de munitions, d'artillerie, de
» cavalerie, de vaisseaux, & de sol-
» dats. Dans l'espace d'une année,
» nous avons réparé les places les
» plus importantes, entretenu des
» troupes considerables sur les fron-
» tieres, mis en mer trois flotes diffe-
» rentes, dépêché plusieurs grandes
» Ambassades, & fait plusieurs au-
» tres dépenses, tant publiques que

» secretes, qui étonnent nos enne- 1642.
» mis, & l'Europe entiere. Tant de
» choses heureusement executées, pa-
» roissent au dessus de la prudence
» humaine. Mais ce n'est pas le tout,
» le Roi prétend pour le contente-
» ment des peuples rendre compte de
» ses dépenses, pour vous prouver que
» votre bonheur, votre gloire & votre
« liberté sont l'unique objet de ses
» soins & de ses travaux. Il vous ordon-
» ne en même tems, que si les mesures
» qu'il a prises ne sont pas justes,
» d'en prendre vous-mêmes de plus
» salutaires, de plus promptes & de
» plus convenables au bien de l'Etat.
» D'ailleurs il souhaite qu'on procede
» promptement au recouvrement des
» deniers, que nous sommes con-
» venus de lever, pour l'entretien des
» armées, destinées à notre deffense.
» Concourez donc tous à votre bon-
» heur, votre bonheur fera celui de
» Sa Majesté. Considerez que les
» efforts que vous allez faire sont
» limitez; mais la liberté qui en re-
» sultera sera éternelle. Considerez
» encore que vous ne sçauriez trouver
» une occasion plus favorable que
» celle-ci pour abatre votre ennemi,
» & pour l'obliger à vous accorder

1643. » la paix. La nature nous apprend
» qu'il faut quelquefois ſçavoir perdre
» un bras pour ſe conſerver la vie.
» Les Mariniers jettent ſouvent dans
» la mer une partie de leur fortune,
» pour conſerver l'autre. Ici il ne s'a-
» git pas ſeulement des biens de la
» fortune, il s'agit de la vie, de la li-
» berté, de l'honneur de la Patrie.
» Informez-vous du barbare traite-
» ment, que le Roi de Caſtille exer-
» ce ſur l'Infant Edouard. Une pri-
» ſon affreuſe eſt le moindre des tour-
» mens qu'il ſouffre. Tout donc doit
» vous engager à repouſſer vigoureu-
» ſement la force, la trahiſon, & la
» cruelle vengeance. Nous y réüſſi-
» rons, & nous tranſmettrons à nos
» enfans, aux enfans de nos enfans,
» la paix, la liberté, & la gloire que
» nous aurons acquis. La valeur des
» Portugais ſe répandra dans le mon-
» de entier, & leur nom paſſera avec
» leur gloire dans l'éternité des ſie-
» cles.

Les Etats animés par ce diſcours, prirent les meſures neceſſaires pour pourvoir à tout. Ils donnerent au Roi les moyens d'entretenir ſes armées, de fortifier de nouveau les places, d'armer ſes flotes, & d'acheter toutes

les munitions pour remplir les magasins des Villes, des Provinces & des forteresses, tant dans le Royaume, qu'ailleurs. Le secours fut important. Cependant toute l'Europe avoit les yeux fixez sur le Portugal. On voyoit avec étonnement les ressources que le nouveau Roi trouvoit dans le zele de ses sujets, & l'on regardoit avec admiration le succès de ses armes. Ses troupes depuis deux ans avoient remporté de grands avantages, & porté plusieurs fois le ravage sur les terres des Espagnols. On attendoit avec impatience l'évenement de cette grande révolution. 1643.

Le Roi Dom Juan IV. pour ne pas donner le tems à ses ennemis de respirer, & pour ne pas laisser amolir le soldat, resolut d'entrer dans la Castille avec une armée, & de s'y trouver en personne. Après avoir reglé tout ce qui concernoit le gouvernement interieur du Royaume, il assembla une armée de douze mille hommes d'Infanterie, & de trois mille de Cavalerie, tous braves, courageux, & ne respirant que la guerre. Le 17 de Juin, le Roi armé de toutes pieces, monta à cheval, & se rendit accompagné de toute la Noblesse, dans

1643. la grande Eglise, où son premier Chapelain benit l'Etendart royal, que le Roi remit entre les mains du Comte de Redondo en le faisant Grand Enseigne. En sortant de l'Eglise le Roi alla s'embarquer pour aller à Aldea Galega. Le même jour l'Escadre Françoise arriva à la Baye de Sainte Catherine. Le Roi donna audience à l'Amiral François. Il y fut conduit par Antoine Saldagne, Capitaine de la Tour de Belem. Ensuite on le mena à Lisbonne à l'Audience de la Reine; & de-là il s'en retourna sur ses vaisseaux pour rejoindre la flote Portugaise.

Le lendemain de cette Audience le Roi partit pour Evora, & donna ses ordres pour faire marcher l'armée. Toute la Noblesse du Royaume l'accompagnoit. Sa Majesté avoit amené avec elle quatre Conseillers d'Etat, pour travailler toûjours avec eux aux affaires du Royaume. On avoit préparé à Elvas tous les trains necessaires pour l'artillerie, dont on fit General Dom Juan de Costa. Cent jeunes Cavaliers de la premiere Noblesse, presque tous Chevaliers de l'Ordre de Christ, ou de l'Aîle, & qui tous avoient déja servi en qualité de Ca-

pitaines ou de Sergens Majors, & 1643.
donné des preuves d'une valeur ſingulière, vinrent offrir au Roi de faire la guerre à leurs dépens. Le Roi leur fit un accueil favorable. Il donna à Dom Antoine d'Almada l'inſpection generale de l'armée, & le commandement de la Cavalerie à Dom Ferdinand Martin Maſcaregnas. Le Comte de Vimioſo reſta à Liſbonne à cauſe de ſes indiſpoſitions. Le Comte de Monſanto alla en France en qualité d'Ambaſſadeur Extraordinaire pour complimenter la Reine ſur la mort de Louis XIII. & pour feliciter le nouveau Roi Louis XIV. ſur ſon avenement à la Couronne. La Reine de Portugal pendant l'abſence du Roi ſon époux, fut chargée du Gouvernement, & ſon Conſeil étoit compoſé du Marquis de Ferreira, du premier Aumonier du Roi, de l'Evêque de Porto, & du Docteur André Franco Secretaire.

Jean IV. étant encore dans la Province d'Aletego, reçut avis par un Courier, que l'Archevêque d'Evora, le Prieur de Palmela, le Doyen du Chapitre de Lisbonne, & Antoine de Silveira, depuis Inquiſiteur d'Evora, étoient à Badajos avec quatre-vingt

1643. personnes qui s'en retournoient en Portugal, avec un passe-port de la Cour de Madrid. Juan Mendes leur avoit défendu l'entrée du Roïaume jusqu'à ce qu'il eût reçû des ordres du Roi. Le Roi qui les connoissoit tous pour des gens estimables par leur naissance, par leur sang, & par l'amour qu'ils avoient pour leur Patrie, envoya les ordres necessaires pour qu'on les laissât entrer. Ils devoient leur liberté au Confesseur du Roi Catholique, qui avoit fait un cas de conscience à ce Prince, de les retenir éloignez de leurs Eglises.

Le 20. d'Août il naquit un Infant au Roi. On celebra cette naissance par des réjoüissances publiques, & on lui confera le Baptême avec toute la pompe imaginable. Tous les Tribunaux de Justice assisterent à la ceremonie avec les Grands qui se trouverent à Lisbonne. On le nomma Alfonse Henriquès. Le Prince Theodose frere du Marquis de Ferreira, le tint sur les fonts. La Reine y assista avec les Infantes & toutes les Dames du Palais, La ceremonie fut des plus augustes. Les habitans de Lisbonne firent éclater leur zele & leur amour pour leur Prince. Il étoit presque nuit quand

quand la ceremonie fut achevée : mais 1643.
le jour sembla renaître tout d'un coup par les illuminations qu'on fit paroître & dans la Ville, & dans le Port. On auroit dit que les vaisseaux étoient tout en feu. La galere Royale voguoit avec des falots tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, jettant des fusées & des feux d'artifices qui formoient dans les airs mille differentes figures. Les Cavaliers couroient dans les ruës en troupes, montez sur de superbes chevaux qu'ils manioient avec une adresse extrême, en presence des Dames qui toutes étaloient ou croioient étaler leurs beautez sur des balcons. Les Cavaliers s'empressoient de leur plaire, & ils s'estimoient fort recompensez lorsqu'elles avoient daigné jetter un regard sur eux.

A ces plaisirs succederent ceux que causa dans tout le Royaume la conversion de l'Empereur de Monopotapa, à la Religion Chrétienne faite par les Peres de l'Ordre de S. Dominique. Il s'étoit fait baptiser avec son fils, & il avoit tant de confiance dans les Portugais, que sa garde en étoit composée. Il leur avoit permis de foüiller dans toutes les mines d'or de son Royaume, & le Viceroi des

1643. Indes marquoit au Roi de lui envoyer une Ambaſſade pour l'entretenir dans ces heureuſes diſpoſitions.

Peu de jours après qu'on eut reçû cette nouvelle, il arriva une caravelle de Goa, précedant trois vaiſſeaux qui venoient auſſi des Indes chargez de riches marchandiſes. Cependant le Comte d'Obidos General de l'armée Portugaiſe, étoit en marche pour aſſieger Valverde. Juan Baptiſte Pingatello, Napolitain, commandoit dans cette Place avec douze cens hommes d'Infanterie Eſpagnols & Italiens, & quatre-vingt chevaux. Dom François de Souſa qui commandoit l'avant-garde de l'armée Portugaiſe, ordonna au Capitaine Manuel d'Acugna, d'aller s'emparer avec cinquante Fuſiliers, d'une colline ſur laquelle étoit une petite Egliſe dediée à S. Pierre. Elle étoit tout proche des retranchemens de l'ennemi. D'Acugna obéït, s'empara du poſte, ne perdit qu'un ſeul homme, & n'en eut que quatre de bleſſez, malgré les décharges frequentes qu'on fit ſur lui. Il reſta quatre heures expoſé à tout le feu des ennemis, après quoi on le fit retirer. Antoine Noghera, Chriſtophe Pantoxa,

& Balthazar Telles se logerent aux postes appellez l'un les Innocens, & l'autre le Calvaire. Ils l'executerent avec une valeur & une intrépidité admirable. On fit un feu si terrible sur eux, qu'on regarda avec étonnement ceux qui revinrent de ces deux attaques. On perdit beaucoup de monde de part & d'autre. Tout étant disposé pour donner un assaut à la Ville, on fit sommer le Gouverneur de se rendre. Il répondit fierement, qu'il ne comprenoit pas qu'on pût se rendre, lorsqu'on avoit des armes pour se défendre. On resolut le lendemain qu'on eut reçû cette réponse, de donner l'assaut: cependant pendant la nuit, François de Sousa s'approcha des retranchemens, & les observa attentivement pour voir de quel côté il falloit les attaquer. A son retour on les batit avec quelques pieces de canons, & on les renversa en partie. Le soldat demanda qu'on le menât promptement à l'assaut. Le General les arrêta, & fit sommer une seconde fois le Gouverneur. On entra en pourparler, & Pinnatello rendit la Place, de crainte d'être passé au fil de l'épée avec toute la garnison. Les Portugais pille- 1643.

1643. rent la Ville, & démolirent les retranchemens. Cette conquête assura le repos d'Olivença, que la garnison de Valverde inquietoit sans cesse.

L'armée partit de Valverde, & passa la nuit à Telena qui avoit déja été brûlé par les Portugais. Ensuite on marcha vers Badajos, d'où étoit sorti le Comte de Saint Etienne pour aller avec la meilleure partie de l'Infanterie & de la Cavalerie à Merida. Il avoit laissé pour commander dans Badajos le Comte de Terreson Mestre de Camp General. Les Portugais se presenterent devant cette Ville. La garnison fit une sortie : on l'obligea de rentrer promptement. On attaqua tout de suite les postes avancez. Les Castillans les défendirent avec opiniâtreté, & les Portugais perdirent dans les premieres attaques quelques Soldats des plus braves, avec le Capitaine Manuel Serram.

Les Castillans firent une seconde sortie qui ne leur réussit pas mieux que la premiere. Ils furent repoussez avec vigueur. Cependant comme on n'avoit point assez de monde pour assieger Badajos dans les formes, on résolut de se retirer. François de Melo avant de partir, ravagea avec la Ca-

valerie, toute la campagne de cette 1643.
ville. Ensuite l'armée se retira avec tant d'ordre, que les ennemis tenterent vainement de l'inquieter dans sa retraite. Elle logea à Telena, le lendemain elle marcha vers la montagne d'Olor, qui conduisoit à Albufeira.

Le Roi Dom Juan, qui étoit toujours à Evora fut faché contre le Comte d'Obidos, de ce qu'il avoit été sans ses ordres attaquer Badajos. Il lui envoya donc un courrier avec ordre de se rendre à Lisbonne avec Dom Juan de Vasconcellos, d'y demeurer jusqu'à nouvel ordre, & de remettre le commandement de l'armée à Dom Matthias d'Albuquerque. L'un & l'autre obéïrent sans replique, pour faire voir que l'obéïssance étoit la premiere vertu d'un Portugais.

Matthias d'Albuquerque, homme prudent, valeureux, & digne de toute maniere, de l'emploi qu'on lui confioit, suivant le dessein d'Obidos, fit marcher l'armée vers Albufeira, la Tour de Mexia, & Almendral. Il ordonna au Grand Veneur d'aller avec une partie de la Cavalerie, & quinze cens hommes, brûler Albufeira. Melo l'executa, après avoir pillé cette Ville. Un autre détachement fit subir le mê-

1643. me ſort à la Tour de Mexia, bourg d'environ ſix cens feux, & d'Albuquerque lui-même marcha vers Almendral. C'étoit un bourg conſiderable, environné de tous côtez de deux rivieres. La campagne en étoit fertile, elle produiſoit toute ſorte de fruits, & de tout ce qu'on pouvoit déſirer de délicat & d'excellent pour la vie. Il étoit habité par quantité de Nobleſſe, & orné de pluſieurs beaux édifices. Les habitans en étoient riches à cauſe de leurs laines, & de leurs grains. Enfin c'étoit un des plus beaux bourgs de toute l'Eſtramadure. A l'approche d'Albuquerque les habitans réſolurent de ſe deffendre; mais ils s'eſtimerent trop heureux de ſe rendre vies ſauves. Le bourg fut livré au pillage. On traita plus mal encore la Tour de Mexia; mais le Roi déſaprouva cette conduite, & ayant appris que les Etrangers, c'étoient des Hollandois, avoient profané les Egliſes, il les fit punir, ne voulant point ſouffrir qu'on inſultât en aucune maniere la Religion.

L'armée s'étant réünie, traverſa la montagne d'Olor, & le lendemain de ſa réünion, c'étoit le 29. de Septembre, elle ſe trouva à la vûë d'Alcon-

chel. Les Portugais avoient l'année 1643.
précedente pillé cette Ville ; mais ils n'avoient osé attaquer le Château, que l'art & la nature avoient également fortifié. Il étoit situé sur des rochers, & s'élevoit en forme de piramide. Au pied du Château du côté de l'Occident, est située la Ville, qui outre ses retranchemens, avoit une Eglise fortifiée de maniere qu'elle pouvoit servir en cas de besoin de citadelle. Elle communiquoit avec le Château par le moyen de deux murailles qui cachoient un chemin tortueux pratiqué dans le roc. Du même côté de l'Occident étoit une petite élevation, qui pouvoit être d'une grande utilité pour y placer de l'artillerie. L'armée Portugaise se campa à la droite de cette élevation. Elle y arriva accablée par le chaud, brûlant de soif, n'ayant pû de toute la journée trouver de l'eau, & n'en pouvant avoir commodément qu'elle ne se fût emparée de l'élevation en question, ce qu'elle fit avec un succès heureux.

Dom Juan de Meneses Sottomajor, Marquis de Castro Forte & Seigneur d'Alconchel y commandoit. Il avoit si bien muni cette place de toutes les choses neces-

1643. ſaires pour une longue réſiſtance ; qu'il regarda l'entrepriſe des Portugais comme une entrepriſe folle & témeraire. Matthias d'Albuquerque fit le tour de la place pour la reconnoître : le Château lui parut imprenable. Il forma donc le deſſein de le bloquer & de le prendre par famine. Il y avoit dans la Ville deux mille perſonnes, qu'il s'agiſſoit d'épouvanter par le bruit de l'artillerie, pour les obliger de ſe retirer dans le Château. C'eſt ce qui arriva. Le Marquis de Caſtroforte fut aſſez imprudent pour les y recevoir tous; même ceux qui s'étoient enfermez dans l'Egliſe, à l'exception de trente des plus conſiderables que d'Albuquerque retint priſonniers. Les ſoldats Portugais vouloient les faire mourir, pour venger quelques-uns de leurs camarades, que les Caſtillans avoient cruellement maſſacrez, quoiqu'ils ſe fuſſent rendus à eux en qualité de priſonniers de guerre. D'Albuquerque eut beſoin de toute ſon autorité pour les ſauver. Après avoir appaiſé ſes ſoldats, il ne ſongea qu'à preſſer vivement le Château. Dom Juan de Coſta, General d'artillerie, dreſſa une batterie de canons ſur l'éminence dont nous avons

parlé. Il faisoit tirer sans cesse contre 1643.
le Château. A la vérité il ne se flatoit point d'y faire brêche, mais il esperoit d'épouvanter les femmes & les enfans qu'on y avoit reçus. Il fit encore par le moyen d'une mine sauter une tour, qui incommodoit beaucoup les Portugais. A la vûë de la tour renversée les Espagnols contraignirent le Marquis de Castroforte à capituler. Ils montrerent un étendart blanc, les Portugais cesserent de tirer, & s'approcherent pour demander aux assiegez ce qu'ils souhaitoient. En même tems on vit sortir du Château un Sergent Major, un Capitaine, un Cordelier, & un Prêtre. On les conduisit au General, qui avant de leur parler leur fit demander s'ils venoient le trouver comme ôtages, ou comme gens qui eussent pouvoir de traiter; qu'ils pouvoient s'en retourner s'ils ne venoient point pour l'une de ces deux choses. Ces Députez répondirent, qu'ils étoient chargez de la part de leur Commandant de traiter de la capitulation. On la conclut, aux conditions que les soldats Espagnols sortiroient seulement avec leurs armes & leur bagage, sans méche allumée, sans bale, sans drapeaux. Le

1643. Marquis n'eut la permiſſion d'emporter qu'un ſeul habit, & on voulut qu'il demeurât quarante jours priſonnier en Portugal, au bout deſquels on lui promit un paſſeport pour s'en retourner en Caſtille. Le lendemain de cette capitulation les Eſpagnols ſortirent du Château : on les conduiſit en lieu de ſureté, & le Marquis de Caſtroforte auſſi. Les Portugais y entrerent & y trouverent encore aſſez de munitions.

Après la reddition du Château d'Alconchel, d'Albuquerque envoya avec ſix cens hommes, Dom Rodrigue de Caſtro pour reconnoître Figueyra de Vargas, à trois lieuës d'Alconchel, bourg d'environ quatre cens feux, environné d'un retranchement & deffendu par un Château, où commandoit D.Gabriel de Silva. Il ſe rendit,& ſe retira à Xerés. Rodrigue rejoignit après ſon expedition l'armée à Alconchel ; elle marcha vers Villeneuve del Freno, place forte, vaſte, bien garnie d'artillerie, & de toute ſorte de munitions, avec ſix cens ſoldats de garniſon, commandez par Dom François Geldre, Meſtre de Camp, ſoldat d'une grande experience. Il avoit pour Lieutenant Dom François Aguero, Meſtre de Camp

aussi, & plusieurs autres Officiers & Volontaires, qui s'étoient jettez dans la place, dont le Marquis de Barcarola étoit Seigneur. Albuquerque n'ignoroit pas les obstacles qu'il auroit à surmonter pour réduire cette Ville. Il sentoit qu'il auroit fallu plus de tems, & d'autres préparatifs, que ceux qu'il avoit faits pour réüssir dans son entreprise. La saison étoit avancée, l'hyver approchoit, & le tems étoit peu commode pour les sieges; toutes ces considerations ne purent l'arrêter, il oublia sa réputation, & ne songea qu'à celle que donneroit la conquête de cette place aux armes Portugaises, s'il la pouvoit réduire. Il posta son armée, & alla la reconnoître lui-même, avec un Ingenieur nommé Geilot. Les batteries étant dressées, il ordonna à Dom Juan de Saldagne, Mestre de Camp, qui conduisoit l'avant-garde, de s'avancer d'un côté, tandis que Louis de Silva Tellez s'avanceroit d'un autre. L'impetuosité avec laquelle les Portugais attaquerent, fut terrible. Dom François Soares d'Acugna fut tué à cette attaque, en ralliant ses soldats. Les Portugais enfin emporterent les fauxbourgs, & les Castillans se retirerent dans le Château. 1643.

1643. On le battit avec l'artillerie, qui d'abord ne produisit que de médiocres effets. Mais ayant approché les batteries, on y fit bien-tôt une brêche considerable. On se deffendoit, & l'on attaquoit vigoureusement, lorsque Matthias d'Albuquerque reçut avis que le Comte de Saint Estienne marchoit pour secourir la place. Albuquerque en donna avis au Roi, afin qu'on lui envoyât de nouvelles troupes. Lorsqu'elles joignirent l'armée, le Château étoit rendu, & le Comte de Saint Estienne n'avoit osé se presenter. Au reste, la garnison fut faite prisonniere de guerre, & on permit aux habitans de se retirer où ils jugeroient à propos. Les Portugais se comporterent à ce siege avec une grande valeur : ils se précipitoient dans les dangers les plus grands, avec une espece de témerité qui tenoit de la fureur. On trouva dans la place beaucoup d'armes, d'artillerie, de munitions, de vivre & de chevaux. On y laissa un Regiment en garnison, sous les ordres d'Antoine Ortiz. Le Roi ordonna qu'on fortifiât la place de nouveau, sur les desseins du Pere Pascal Cosmander, Jésuite, & habile Mathematicien. Cette con-

quête mortifia les Caſtillans autant 1643.
qu'elle cauſa de joie aux Portugais. Le Roi étoit à Villavitioſa, lorſqu'il en apprit la nouvelle. Matthias d'Albuquerque alla l'y trouver. Il le reçut avec les honneurs que méritoient ſon courage & ſes vertus. Il loüa & récompenſa également les principaux Officiers de l'armée. De-là il paſſa le 5 d'Octobre à Evora, d'où il partit pour Liſbonne, ſa preſence n'étant plus neceſſaire ſur la frontiere. Le peuple l'y reçut avec des tranſports de joye inexprimables. La campagne avoit été heureuſe, & on voioit en lui un pere tendre, un Roi reſpectable, & un Prince victorieux. Il s'y paſſa encore quelques vigoureuſes actions ſur la frontiere de la Province d'Alentejo, où d'Albuquerque, François de Melo, & Dom Juan d'Ataïde ſe diſtinguerent.

Tandis qu'on ſe battoit ainſi ſur les frontieres de l'Alenteyo, on ſe battoit ſur les frontieres de la Province de Beira, avec le même courage & la même valeur. D. Alvarès d'Abranches y commandoit. Il poſa des corps de garde de diſtance en diſtance, pour avertir de tous côtez les peuples, lorſque les Caſtillans arriveroient. Il s'appliqua auſſi

1643. à reparer les murailles & les fortifications des Places, à rétablir les ponts, à creuser des fossez, à faire partout des retranchemens, à les munir de fortes palissades, à remettre en bon état les boulevards, les redoutes, les parapets, les casernes, l'artillerie; & enfin à remplir les magasins de toutes sortes de munitions. Il crut, en se comportant ainsi, se rendre plus utile à sa patrie, qu'en allant faire des courses sur les terres des ennemis: ces courses dont on souffre toujours soi-même, alterent la discipline militaire, & accoutument le soldat au brigandage. Brûler ou ravager les campagnes des ennemis, tuer ou faire des prisonniers, sont des avantages passagers, qui ne valent point les biens qu'on gagne à se bien fortifier chez soi, & à ôter par ce moyen à l'ennemi celui de nuire. Abranches étoit persuadé que la défense d'un païs dépendoit moins de la valeur des habitans, que de la force des Places. En effet les Castillans n'osoient presque point se presenter dans la Province de Beira.

Ainsi Abranches permettoit rarement à ses troupes de faire des courses sur les terres des ennemis,

Alors même il ne hasardoit rien; toutes ses démarches étoient reflechies. Lorsque le Roi passa à Evora, il fit courir le bruit qu'il alloit le joindre, pour tendre un piege aux Castillans. En effet il se mit en marche avec deux mille hommes & trois cens chevaux. Les Espagnols, persuadez de son éloignement, arriverent dans la Province pour y faire le dégât. Abranches rebroussa chemin, entra dans les terres des Espagnols, où il mit tout à feu & à sang. Les Espagnols furent contraints d'abandonner leur dessein, pour venir défendre leur païs. 1643.

Albergaria, Bourg considerable de la Castille, à une lieüe du territoire d'Alfayates, étoit défendu par un bon château où il y avoit sept piéces de canon, & six cens hommes de garnison. Abranches resolut d'enlever ce château aux ennemis. Il l'attaqua; les villages voisins s'assemblerent, pour le secourir. Abranches ordonna à Popelinier, François, & Commissaire de la Cavalerie, d'aller combattre ce secours: mais à son approche l'ennemi se retira. Abranches continua le siege du château d'Albergaria. On tiroit vainement, sans pouvoir y faire une breche. Le

1643. ſoldat impatient demanda qu'on le menât à l'aſſaut. Abranches ne voulant point expoſer inutilement ſes troupes, s'y oppoſa, & ſe retira après avoir pillé & brûlé le Bourg, ſans que la garniſon du château pût ou oſât l'empêcher : il ravagea également toute la campagne. On prit beaucoup de bétail, & l'on fit beaucoup de priſonniers qu'on amena à Alfayates. Ses Officiers allerent par ſes ordres ravager l'Eſtramadure Eſpagnole.

Abranches reſolut de paſſer dans l'Atenteyo. Comme il étoit en marche, il apprit que le Duc d'Albe ſe préparoit de ſon côté pour aller aſſieger Almeida. Abranches ſuſpendit ſon voyage de l'Atenteyo, & alla chercher l'ennemi, quoiqu'inferieur. Il tomba malade en arrivant à Villamayor. Néanmoins ſon retour intimida tellement le Duc d'Albe, qu'il renonça au ſiege d'Almeida, & ſe contentant de quelque dégât : il ſe retira, ſans avoir rien fait de conſiderable.

Cependant les terres de Ribacoa demeuroient inutiles, faute de Laboureurs. Ce païs eſt très-fertile, & le grenier de toute la Province de Beira. Abranches reſolut d'aſſurer le païs,

afin que les Laboureurs cultivassent 1643.
leurs terres, sans crainte de l'ennemi. Il forma pour cet effet le dessein de construire un Fort à Valdimula, centre de la frontiere, pour mettre à couvert le païs des courses des Espagnols. Projetter de bâtir ce Fort, le commencer & le finir, ne furent que la même chose. Il fut élevé en quatre jours de tems. Les uns travailloient aux fossez, les autres aux fondemens; quelques-uns alloient chercher les materiaux necessaires dans les terres mêmes des Espagnols; quelques-autres façonnoient ces materiaux, & les mettoient en état de servir. Lorsqu'il fut achevé, Abranches en donna le commandement à Dom Sanche Manuel Mestre de Camp. Les Castillans, au nombre de cinq mille hommes & de trois cens chevaux, se mirent en campagne pour l'y assieger. Alvares d'Abranches ayant été informé de leur projet, écrivit au General des Castillans: » qu'il étoit charmé d'appren-
» dre qu'il venoit pour assieger le Fort
» de Valdimula; mais qu'il lui fe-
» roit plaisir de lui marquer la route
» qu'il tiendroit, parce qu'il iroit au
» devant de lui, pour lui épargner la
» moitié du chemin. « Le General

1643. Espagnol s'en retourna, & ne fit point d'autre réponse. Abranches le poursuivit jusqu'à Ciudad Rodrigo. Il donna une allarme si vive aux habitans des fauxbourgs, qu'ils se retirerent tous dans la Ville, d'où l'on n'osa jamais sortir pour donner la chasse aux Portugais, qui mirent à feu & à sang les campagnes voisines.

La victoire suivit également les Portugais par tout ailleurs. Les Castillans tenterent vainement de s'établir dans la Province de Tra-os-montes, & dans celle d'entre Douro & Minho; ils furent par tout repoussez & vaincus; les Portugais ravagerent les frontieres de la Galice, & les frontieres contigues à la Province de Tra-os-montes. Dom Juan de Sousa commandoit dans cette derniere, & le Comte de Castel Melhor dans celle d'entre Douro & Minho. Tant de succès favorables pour les Portugais désesperent la Cour de Castille, & y causerent la ruine du Comte Duc d'Olivares, dont nous allons succinctement raconter la naissance, l'élevation, & la chute. Il étoit fils de Dom Henri de Gusman, & de Donna Marie Pimentel. Après la mort de son pere, de sa

mere, & de ſon frere Dom Jerôme 1643.
de Guſman, il vint à la Cour. On croyoit communément qu'il avoit des caracteres magiques, & l'on prétend qu'il prédit la mort de Philippe III. ce qui l'engagea à ne rien épargner pour devenir le favori de l'Infant Philippe. Il le prévenoit en tout ; il lui procuroit ſans ceſſe de nouveaux plaiſirs ; il ſe plioit à toutes les volontez de ce Prince avec tant d'art, & avec un air ſi ſimple & ſi naturel, que bientôt l'Infant ne vit & ne penſa plus que ce que d'Olivares vouloit lui faire voir, & lui faire penſer. La faveur de l'Infant ne contentoit point ſon ambition, ou du moins ne ſuffiſoit pas pour arriver au but qu'il s'étoit propoſé. Il ſongea à ſe marier, afin que par les grands biens que ſa femme lui apporteroit, il pût faire les dépenſes neceſſaires pour ſe ſoutenir à la Cour. Il épouſa donc Donna Ines de Suniga Velaſco, ſa couſine, fille du Comte de Monterrei. Enſuite il s'attacha au Duc de Lerme, premier Miniſtre de Philippe III. Il ſçut gagner ſa bienveillance, mais ce ne fut que pour le perdre lui-même. Le Duc de Lerme, qui n'avoit pas d'abord connu tout ce dont Olivares étoit ca-

1643. pable, se fit un plaisir de le faire nommer premier Gentilhomme de la Chambre de l'Infant. Mais il ne tarda pas à s'en repentir, & pour l'éloigner & dissiper l'ombrage qu'il lui faisoit, il voulut lui procurer l'Ambassade de Rome. Olivares s'en deffendit, sous des prétextes que le Duc de Lerme ne pût condamner. Alors il lui proposa de quitter la Charge de premier Gentilhomme du Prince, pour celle de premier Gentilhomme de la Chambre du Roi. Le piege étoit adroit. Si Olivares eût accepté ce qu'on lui proposoit, il se perdoit dans l'esprit du Prince; & s'il ne l'acceptoit point, il s'exposoit à encourir les disgraces du Roi, & à être chassé de la Cour. Pour éviter ce piege, il s'attacha au Duc d'Uzeda, fils du Comte de Lerme favori du Roi. Il fit naître l'envie à celui-ci, d'occuper la place de son pere. Il engagea dans ses interêts Louis de Aliaga, Confesseur du Roi, & il conduisit son intrigue avec tant de succès, que le Duc de Lerme fut exilé de la Cour, & son fils le Duc d'Uzeda, déclaré son successeur. Olivares demeura tranquille auprès de l'Infant, persuadé qu'il ne pouvoit manquer de regner bien-tôt, & qu'a-

lors maître de ſon eſprit, il le déter-
mineroit à chaſſer le Duc d'Uzeda à 1642.
ſon tour, pour ſe faire donner ſa pla-
ce. En effet, Philippe III. mourut
bien-tôt après ſon retour de Liſbon-
ne à Madrid. Olivares dans le tems
de ſa mort, étoit à Seville, où il avoit
été pour regler les affaires de ſa mai-
ſon. Il avoit chargé pendant ſon ab-
ſence Dom Balthaſar de Sumniga ſon
oncle, de veiller à ſes interêts auprès
du Prince. Sumniga aimoit Olivares
tendrement, & s'acquitta avec ſuc-
cès de ſa commiſſion. D'abord que
Philippe III. fut mort, il l'avertit de
ſe rendre inceſſament à la Cour, où
le Duc de Lerme s'étoit auſſi rendu,
dans l'eſperance que le nouveau Roi
pourroit le replacer dans le Miniſ-
tere : mais Olivares obtint de nou-
veaux ordres, pour le faire ſortir prom-
tement de Madrid. Lerme obéït.
Philippe IV. fut couronné : il porta le
nom de Roi, mais Olivares le devint
en effet. Il fut déclaré favori & Mi-
niſtre, & le premier uſage qu'il fit
de ſa faveur & de ſon autorité, ce
fut de chaſſer de la Cour le Duc d'U-
zeda, & Louis d'Aliaga, Confeſſeur
du feu Roi, avec tous ceux qui étoient
dans leur parti. Enſuite il remplit

1643. toutes les Charges de la Cour de ses parens. Tous ceux qui approchoient le Roi, étoient autant de creatures du Duc d'Olivarés, aussi interressées à veiller à ses interêts que lui-même.

Il gouverna avec un despotisme inconcevable, & ne fit de son Roi que son premier esclave. Sa hauteur, ses tyrannies, exciterent un murmure general; mais l'aveuglement du Roi étoit tel que personne n'osoit éclater. La Reine le haïssoit, & à son tour il ne pouvoit souffrir la Reine. Cependant en 1642, Philippe ayant été en Catalogne, on lui laissa le Gouvernement; elle fit connoître les grands talens qui étoient en elle pour regner; elle s'instruisit à fond de tout ce qui concernoit Olivarés, & resoluë de le perdre, elle commença par éloigner d'auprès d'elle la Comtesse d'Olivares. Lorsque le Roi fut de retour, elle lui parla sur son premier Ministre, & lui prouva qu'il étoit la source immediate de tous les malheurs qui affligeoient la Monarchie. Le Roi prévenu en faveur de la Reine, depuis son ministere, commença à l'écouter; & dés ce moment cette Princesse vit la perte d'Olivarés in-

faillible. Elle avertit en ſecret la Ducheſſe de Mantouë, exilée à Ocauſa par ordre du Miniſtre, de ſe rendre à la Cour. La Ducheſſe obéït, & la Reine, malgré Olivarés, lui obtint une audience du Roi. Dans cette audience elle démontra à Philippe, que les excès d'Olivarés avoient été la cauſe de la revolte de Portugal. Le Roi demeura frappé des preuves. Par les ſoins de la Reine le Marquis de Grona, Ambaſſadeur de l'Empereur, preſenta en même tems au Roi, une Lettre de la part de ſon Maître, dans laquelle ce Prince l'avertiſſoit qu'Olivarés avoit ruiné & ruinoit encore la Monarchie Eſpagnole. Le Roi, malgré tant de preuves du mauvais miniſtere de ſon favori, ne pouvoit ſe déterminer à le chaſſer. Olivarés ſur ces entrefaites fut informé de tout ce qu'on tramoit contre lui; il alla trouver le Roi, & lui dit: Sire, » On cherche à m'ôter votre bienveillance; je déplais à la Reine; on » ne peut ſouffrir mon attachement » pour vous; ſouffrez que je me re» tire à Loeches. Ce diſcours fit l'impreſſion qu'il deſiroit, il toucha Philippe, qui lui ordonna de demeurer, & de conſerver le miniſtere.

1643. Alors donna Anne de Guevara qui avoit élevé le Roi, & pour qui ce Prince avoit beaucoup de considération, se joignit aux ennemis d'Olivarés dont la fortune chancelante ne se soutenoit qu'à peine. Anne de Guevara tint ce discours au Roi. » Olivarés, Sire, a réduit par son mauvais » gouvernement votre Monarchie aux » dernieres extrêmitez. Il a chassé » vos Ministres les plus éclairez de » la Cour, pour regler & conduire » toutes choses au gré de ses caprices. » Il a forcé par sa tyrannie les Portugais à se soustraire de votre obéïssance; il a contraint les Catalans à » prendre les armes; la Sicile est abbattuë & le Milanés détruit. Vos » sujets gémissent, & ils n'osent porter leurs gémissemens jusqu'à votre » Trône. Ils attendent, dans un morne mais respectueux silence, un » prompt remede aux infortunes » qui les pressent. Vous seul pouvez » les sauver, en prenant en main les » resnes du Gouvernement, & en » éloignant Olivarés. Vous le devez; » tout doit vous y engager, votre » honneur, votre Religion, & enfin « votre interêt.

Le Roi touché du zele avec lequel Anne

Anne de Guevara lui parla, & il se détermina enfin à éloigner son Ministre. Il lui ecrivit de sa propre main une lettre par laquelle il lui permettoit de se retirer à Loeches. Cette lettre étourdit. Olivarés qui croioit avoir dissipé l'orage soulevé contre lui. Il voulut parler au Roi, mais le Roi refusa de le voir. Il partit donc de la Cour accablé de sa disgrace, & il se rendit à Loeches avec le Pere Ripalda son Confesseur. Avant son départ, le Roi assembla le Conseil d'Etat, & dit à ceux qui le composoient que le Duc d'Olivarés lui ayant demandé la permission de se retirer, il la lui avoit accordée, & que desormais il alloit gouverner lui-même son Royaume: mais il étoit trop paresseux & trop indolent pour demeurer long-tems dans cette resolution. Olivarés eut bien-tôt un successeur, qui ne gouverna pas moins despotiquement. Le Duc aprés avoir resté quelque tems à Loeches, reçut ordre d'aller à Toro. Cependant le Roi pour faire croire que son ministre étoit retiré volontairement de la Cour, permit à la Comtesse son épouse d'y demeurer, & d'y exercer la Charge de Camerera Major de la 1643.

1643. Reine. Il conserva également la Charge de Gentilhomme de la Chambre à Dom Henri de Gusman que le Comte Duc avoit reconnu pour son fils bâtard, après la mort de Marie de Gusman sa fille legitime. Cet Henry étoit un sujet si médiocre, qu'Olivarés avoit été long-tems sans vouloir le reconnoître. Il étoit fils d'une de ces femmes que la misere condamne au vice, & que l'habitude y retient. Elle avoit plusieurs amans à la fois, & il n'étoit pas bien certain que Henri fût fils du Duc d'Olivarés. Cependant par un caprice inconcevable, il le regarda enfin comme tel, & il lui fit épouser Dona Juana de Velasco, fille du Connétable de Castille. Jeanne ne consentit à un mariage si honteux que malgré elle, mais l'autorité l'emporta. Olivarés étoit maître, & elle fut immolée au caprice de ce Ministre, qui ne survécut que deux ans à sa disgrace. Il mourut enfin à Toro l'an 1647. On transporta son corps à Loeches. Une furieuse tempête étant survenuë pendant ce voyage, les Castillans publierent que la diable étoit sorti des enfers pour s'emparer du corps de ce Ministre. Il avoit

gouverné pendant l'eſpace de vingt-deux ans. La Comteſſe ſon épouſe & Henry ſon fils reçûrent ordre de ſortir de la Cour, quelque tems avant qu'il mourût. Rien ne manqua enfin à ſa diſgrace. Son orgueil & ſa fierté furent confonduës de toutes manieres. Son miniſtere avoit été trop tyran, pour qu'on le plaignît. 1643.

Fin du Livre vingt-ſeptiéme.

HISTOIRE
DE
PORTUGAL.

LIVRE VINGT-HUITIE'ME.

1644. A Meſure que la Couronne de Caſtille éprouvoit des revers, celle de Portugal voyoit de plus en plus proſperer ſes affaires. La Ville de Tanger en Afrique étoit ſous la domination du Roi Catholique. D'abord que les habitans y furent informez, que les peuples de Portugal avoient proclamé Roi Jean IV ils le reconnurent auſſi pour leur Roi, à l'inſtigation du Comte de Sarzedas Gouverneur & Capitaine General de la place. Dom Juan y envoya auſſi-tôt un ſecours d'hommes & de munitions. Les Caſ-

tillans employerent tour à tour la priere & la menace, pour ramener les habitans ſous leur domination. Les prieres ne purent les toucher, & les menaces ne ſervirent qu'à les affermir dans la fidelité, qu'ils devoient à leur nouveau Roi, comme vaſſaux anciens de ſa Couronne. 1644.

Sur ces entrefaites le Roi de Portugal apprit que la flote Eſpagnole, qui revenoit des Indes Occidentales étoit ſur le point d'arriver à Seville. Perſuadé que la priſe de cette flote renverſeroit tous les projets des Eſpagnols, contre le Portugal, il fit armer vingt-quatre galions, pour tâcher de s'en emparer. Mais cet armement devint inutile; les Eſpagnols au lieu d'aller à Seville, allerent à Cadix pour éviter la rencontre des Portugais. Ceux ci rentrerent dans leurs ports, à l'exception de ſix galions, qui croiſerent ſur les côtes pour les purger de Corſaires. La flote du Breſil arriva vers ce tems-là, chargée de quatorze mille caiſſes de ſucre, & d'autres marchandiſes. Du produit, on équipa ſix vaiſſeaux, deux pour le Breſil, deux pour les côtes Orientales de l'Afrique, & deux pour les grandes Indes. Le Roi fit embarquer ſur un de ces derniers

1644. Gonçales Sequeira de Sousa, qu'il envoyoit en qualité d'Ambassadeur vers l'Empereur du Japon. Ce Prince souhaitoit de renouveller l'ancienne alliance qui regnoit entre les Rois de Portugal & ses predecesseurs. Jean IV se flatoit que cette alliance seroit extrêmement utile à l'Etat, & sur tout à ses sujets des Indes.

Nous avons vû comment les Portugais avoient penêtré jusque dans ces vastes pays, & comment ils y avoient fondé une vaste Monarchie. Après avoir conquis les isles de Madere, des Terceres & de Saint Michel, avoir parcouru les côtes méridionales de l'Afrique, s'être emparé des isles du Cap Vert, avoir construit le Fort de la Mine, dans l'Ethiopie Occidentale, soumis sous leur puissance les isles du Prince, & de Saint Thomas, s'être établis dans les Royaumes de Congo, & d'Angola, avoir élevé plusieurs Forts dans l'une & l'autre Guinée, ils doublerent enfin le Cap de Bonne Esperance, découvrirent l'isle S. Laurent, & subjuguerent sur les côtes Orientales de l'Afrique les Royaumes de Sofala, de Mozambique, & de Melinde. Ensuite ils passerent la mer Rouge, parcoururent le sein Persi-

que, franchirent les embouchures de l'Inde & entrerent dans le pays qui porte ce nom. Ils s'arrêterent d'abord à Calicut, à Cochim, & dans les places voisines, où sous le prétexte du commerce, ils établirent leur domination. Ils enleverent l'isle d'Ormus dans le sein Persique, aux Rois du Païs, & l'isle de Goa dans l'Inde à Idalcan. Chaul, Daman, Bazaim, Cananor, toute la côte du Malabar tomba sous leur puissance. L'Isle de Ceilan reconnut leur pouvoir. Ils conquirent Malaca dans la Chersonese d'or par-delà l'embouchure du Gange. Ils firent éprouver la force de leurs armes à tous les habitans de l'Achipelage Oriental. Les Moluques subirent leurs Loix. Ils bâtirent la Ville de Macao dans la Chine : ils introduisirent leur commerce dans le Japon, & rendirent enfin tributaires tant de Royaumes, de Provinces, d'Isles & de pays, que leurs Etats formerent bien-tôt un Empire plus vaste, & plus étendu que n'avoit été l'Empire Romain. Ils soutinrent de grandes & de perilleuses guerres contre les Maures, & contre les Idolâtres. La puissance des Rois de Perse n'égaloit point celle des Rois de Cambaye. Les Capitaines que les Ro- 1644.

1644. mains eurent à combattre, ne ſurpaſſoient point en valeur, en courage, en force, en intrepidité, en conſtance, un Nizamalucus, un Idalcan, & tant d'autres grands Rois, & grands Princes, que les Portugais vainquirent. Leurs armées étoient composées des plus braves Nations de l'Orient. Les Perſes, les Turcs, les Arabes, les Maures marchoient à l'envi ſous leurs étendarts. Cependant les, Portugais qui n'étoient qu'une poignée de monde en comparaiſon, les dompterent, ainſi que les Rois de Bengale, d'Aracan, de Pegou, & de Siam, dont les forces n'étoient pas moins redoutables.

Les Rois d'Eſpagne en uſurpant la Couronne de Portugal, devinrent les maîtres de ces vaſtes conquêtes; mais la plûpart ſecouerent leur joug dès qu'on y eut apprit la nouvelle de la révolution, par laquelle Jean IV étoit remonté ſur le trône de ſes Ancêtres. Le Mozambique, le Royaume de Monbaze, les Villes de Diou, de Daman, Bazaim, la grande Capitainie de Chaul, les forteresſes d'Onor, de Bracalor, de Mangalor, de Cananor, de Camgranor, la Ville & Citadelle de Cochim, de

Coulam, de Negapatam, de Meliapor, & la plus grande partie de l'isle de Ceilan, avec plusieurs Villes, Citadelles, forteresses, reconnurent le nouveau Roi de Portugal pour leur Prince legitime. Dom Juan à l'exemple de ses Prédecesseurs, y envoya un Viceroi, des Commendans, des Gouverneurs, des troupes, des munitions, enfin tout ce qui étoit necessaire pour conserver sous son obéïssance ces Villes, ces Forteresses, & ces Royaumes. Il voulut que le Viceroi se tînt toujours à Goa, où les Rois & les Princes Indiens envoyoient leurs tributs & leurs Ambassadeurs lorsqu'ils avoient à traiter de quelque affaire avec les Portugais. 1644.

Les Portugais voyant à leur tête un Roi de leur Nation & se rappellant combien ils étoient autrefois redoutez dans tous ces pays résolurent de s'y faire respecter, & redouter encore. Les Princes de l'Orient ne pouvoient concevoir comment ils avoient pû supporter pendant un si long tems un joug étranger. Cette patience leur avoit inspiré du mépris pour eux. Ils publioient que ce n'étoient plus ces mêmes Portugais, cette même Nation si puissante, si brave, & si re-

1644. doutable, qui avoit ſubjugué tout l'Orient. Bien-tôt ſongeant à s'affranchir entierement de leur domination, ils refuſerent de leur payer les tributs ordinaires. Le Xeque de Catifa ancien Tributaire de la Couronne de Portugal, ſe ſouleva le premier. Il joignit ſes forces de mer & de terre aux ennemis de la Couronne; il refuſa l'entrée de ſes ports aux vaiſſeaux Portugais, & troubla le commerce de la Nation.

Dom François-Louis Lobo Commandant ſur cette côte, s'unit au Capitaine General de Maſcate pour punir le Xeque. Ils partirent dans ce deſſein avec une eſcadre pour Catifa. Ils rencontrerent en chemin ſept vaiſſeaux appartenans au Xeque, chargez de précieuſes marchandiſes; & ils s'en emparerent. Peu de jours après ils ſe rendirent maîtres de deux vaiſſeaux, de trois qui ſortoient du port de Catifa. Le troiſiéme ſe ſauva, rentra dans le port, & y apprit la perte de ſes deux compagnons. Les Portugais ne douterent point que le Xeque ne ſe mît en deffenſe. Ils réſolurent de deſcendre à terre pour l'attaquer, avant qu'il ſe fût mieux fortifié; ils l'executerent. Ils mirent le pays à

feu & à ſang. Les habitans de Cati- 1642.
ſa leur faiſoient des ſignes pour leur demander grace ; mais les Portugais faiſoient ſemblant de ne les pas apperçevoir, & continuoient leurs ravages. Alors on leur fit dire que le Xeque & les Grands s'étoient mis en lieu de ſûreté. Dans ce moment les Portugais cesſèrent leurs hoſtilitez, & entrerent avec les habitans en negociation. Ils proteſterent qu'ils dévaſteroient tout le pays, ſi on ne leur livroit le Xeque & ſes Miniſtres. Les Maures réſiſterent à cette propoſition, & les Portugais firent ſemblant de recommencer leurs ravages. Alors on vint leur dire que le Xeque ſe ſoumettoit, & promettoit de leur payer déſormais les tributs ordinaires. Le General répondit que cela ne ſuffiſoit point, qu'il falloit que le Xeque payât les frais de ſon armement, avec tous les arrerages des tributs dûs depuis pluſieurs années, & que le Xeque lui-même vînt pour regler les conditions de la paix qu'on alloit renouveller. Les Maures s'en retournerent honteux & déſeſperez. Cependant les Portugais craignant que leurs voiſins

1644. n'accouruſſent à leur ſecours, ſe déterminerent à achever de ruiner le pays. Sur ces entrefaites les Députez de Catifa revinrent pour dire au General qu'il ſe ſoumettroit à tout ce qu'on voudroit, pourvû qu'on leur promît de ne point outrager leur Prince. » Votre Prince, leur dit le General, a violé la paix qui regnoit » entre nous : il eſt indigne de » notre clemence, mais il l'éprouvera à votre conſideration. Je vous » le promets, il peut venir, la parole des Portugais eſt ſacrée, & » la generoſité eſt leur principale » vertu. « Le Xeque ayant reçu cette réponſe, ſe rendit le lendemain de bonne heure dans le camp des Portugais, accompagné de toute ſa Cour. Il paya le tribut dont on étoit convenu, & promit de payer dans un certain tems les arrerages qu'on lui demandoit. Les Portugais le congedierent, & s'en retournerent dans leurs vaiſſeaux chargez de richeſſes. Cette action les fit reſpecter dans tout le pays. Le Xeque étoit eſtimé très-puiſſant, & ſon orgueil humilié donna une idée très-avantageuſe de ſes vainqueurs.

Autant les Portugais paroiſſoient at-

tentifs à recouvrer leurs anciens Etats, 1644.
autant les Castillans faisoient leurs efforts pour les conserver. Tanger en Afrique leur tenoit fort à cœur. Sa forteresse, & sa situation leur étoient extrêmement utiles. Leurs flotes pouvoient aisément s'y retirer, en cas qu'elles fussent poursuivies par leurs ennemis, ou qu'elles fussent battuës de quelque tempête. Les Castillans ne s'occupoient que des moyens d'arracher une seconde fois cette Ville des mains des Portugais. Ils firent agir tant de ressorts qu'ils déterminerent une partie des habitans à trahir le Roi de Portugal. Dom Lopes d'Acugna conduisit toute l'intrigue, & l'on fit partir une flote pour seconder ses desseins. On étoit convenu que dés que cette flote seroit à la rade de Tanger, les Conjurez prendroient les armes, massacreroient les partisans des Portugais, & favoriseroient la descente des Espagnols. Toute entreprise, assujettie à un embarquement, est plus que toute autre exposée aux caprices de la fortune. La mieux concertée échouë plus souvent qu'elle ne réüssit. La flote Espagnole fut batuë d'une horrible tempête. Les vaisseaux maltraitez eurent bien de la

1644. peine à gagner Ceuta. Les Conjurez loin de se repentir de leur dessein, voyant qu'ils ne pouvoient livrer la Ville aux Castillans, résolurent de la livrer aux Maures. Ils en donnerent avis aux Espagnols, qui y consentirent; à condition pourtant qu'ils partageroient avec les Infideles le butin qu'on y feroit. Ce traité fut signé le cinq de Mai. Les Conjurez peu de jours après devoient ouvrir les portes aux Maures; & ceux-ci devoient massacrer ou réduire dans l'esclavage les habitans. La conspiration alloit éclater, lorsque quelqu'un des Conjurez ne pouvant soutenir l'image de voir ses parens & ses amis égorgez, alla avertir les Magistrats de tout le complot. On assembla le Conseil, on prit des mesures, & on arrêta les traîtres. Un des principaux Magistrats ayant découvert que son fils avoit trempé dans la conspiration, alla l'arrêter, & l'envoya chargé de chaînes au Roi de Portugal. L'interêt de la Patrie l'emporta sur l'interêt du sang.

Les traîtres furent punis, & Tanger sauvé. Cependant la France éprouvoit de plus en plus combien l'alliance, qu'elle avoit contractée avec le Portugal, lui étoit avantageuse. Les

Portugais occupoient une partie des forces de la Caſtille. Les François en profitoient,& pouſſoient leurs conquêtes dans laCatalogne & ailleurs. Le Roi de Portugal continuant de ſon côté la guerre , fit marcher une armée de douze mille hommes vers la frontiere d'Alenteyo afin d'entrer dans la Caſtille. Le Roi Catholique y envoya auſſi des troupes pour défendre le païs, & il en donna le commandement au Marquis de Torrecuſa,qui avoit paſſé par tous les emplois militaires. Torrecuſa s'attacha à augmenter ſa Cavalerie, pour être mieux en état d'arrêter les courſes des Portugais, & pour pouvoir eſcorter tous les convois, qu'il devoit envoyer dans les places differentes de l'Eſtramadure Eſpagnole. Jean IV nomma pour general de ſon armée, Mathias d'Abuquerque. 1644

Torrecuſa commença le premier les hoſtilitez. Le premier ſoin du General,c'eſt de ne point hazarder legerement ſa réputation. Le moindre échec peut faire perdre la confiance qu'on a en lui,& la confiance perduë, on doit deſeſperer des heureux ſuccès. Torrecuſa préſumant trop de luimême, attaqua Onguella petite Ville

1644. où il n'y avoit que quarante ſoldats de garniſon : il voulut l'emporter d'emblée, & il échoüa dans ſon entrepriſe. Paſcal de Coſta vieux Soldat, Commandant de la Place, le repouſſa, & le força de ſe retirer précipitament. Ce fut dans cette occaſion qu'on vit une femme Portugaiſe combattre avec une pique à la main l'ennemi, & qui quoique bleſſée, ne voulut jamais ſe retirer qu'elle ne l'eut vû fuir.

Mathias d'Albuquerque étoit à Eſtremoz. Il y apprit le peu de ſuccès que le Marquis de Torrecuſa avoit eu devant Onguella. Son malheur le rendit circonſpect. Il reſolut de ne hazarder aucune, démarche dont il ne fût ſûr du ſuccès. Cependant il fit partir vers Montijo Dom Rodrigue de Caſtro, Lieutenant General de la Cavalerie, avec deux cens ſoixante chevaux, & deux mille cinq cens hommes. Il le fit ſuivre par le grand Veneur accompagné de huit cens chevaux, avec ordre de ſecourir Caſtro dans le beſoin. Montijo étoit une Ville d'environ huit cens feux. Elle avoit un bon retranchement. La garniſon étoit compoſée d'une Compagnie de Volontaires & d'une Compagnie de Cavalerie. D'ail-

leurs les Habitans étoient braves & accoutumez à la guerre. En arrivant Rodrigue de Castro attaqua le retranchement que la garnison défendit avec opiniâtreté: néanmoins on le força, on entra dans la Ville & on la pilla. Au commencement de l'attaque une partie des Habitans avoient pris la fuite, & avoient été avertir les Castillans du fort qui menaçoit Montijo. On y envoya mille chevaux pour secourir cette Ville. Castro avoit eu le soin d'envoyer des espions, pour observer les ennemis. Ces espions vinrent l'avertir de l'arrivée des Castillans. Castro rassembla promptement ses Soldats dispersez, & sortit de la Ville en bon ordre, pour combattre les Espagnols. Le Grand Veneur, qui de son côté avoit été aussi averti, le joignit dans cet instant. Ils chargerent avec tant de valeur les Espagnols, qu'ils prirent honteusement la fuite. Quelques-uns même s'enfuirent avec tant de précipitation, qu'ils se jetterent dans la Guadiane, & s'y noyerent. 1644.

Torrecusa voulant se dédommager de ce malheur, envoya un gros détachement de sa cavalerie, pour faire le dégât dans le territoire de

1644. Portalegre & d'Azumar. Ce détachement trouva quelques Habitans répandus dans les campagnes, qu'il tua ſans pitié. Albuquerque, informé par les eſpions de ce qui ſe paſſoit, ordonna à Dom Nuñes Maſcaregnas, Meſtre de Camp, qui étoit dans Portalegre, d'aller avec ſon Regiment & un détachement de Cavalerie, brûler un certain Bourg qu'il lui indiqua, afin de contraindre les Eſpagnols de ſe retirer. Maſcaregnas lui repreſenta qu'il étoit dangereux & difficile d'executer ce qu'il ordonnoit, mais qu'il iroit, s'il le ſouhaitoit, attaquer Membrillo, à quatre lieües de Caſtelvide, d'où les garniſons de Valence & d'Albuquerque tiroient leurs proviſions. Le General approuvant ce deſſein, lui envoya encore huit cens Dragons & trois cens Cavaliers ſous les ordres de Dom Diegue Gomes de Figueredo, Lieutenant du Meſtre de Camp General, avec des vivres pour quatre jours, beaucoup de munitions, des feux d'artifice, des échelles, & de tout ce qui étoit neceſſaire pour le ſuccès de l'entrepriſe.

Maſcaregnas partit pour l'executer, & chargea de la conduite de l'avant-

garde Diegue Gomes, qui s'empara 1644.
d'un poste extrêmement avantageux, pour empêcher ceux de Valence & d'Albuquerque de secourir Membrillo. Les Portugais arriverent devant cette Place à la pointe du jour. On l'attaqua dans le moment par quatre endroits differens, afin de ne pas laisser aux Habitans le tems de se reconnoître. Après un combat assez opiniâtré, elle fut forcée, pillée & brûlée. Ceux qui s'étoient retirez dans l'Eglise, furent les seuls qui échaperent à la furie du Soldat. Ensuite on ravagea les campagnes, & l'on détruisit un Village appellé Celorino. Ceux de Valence & d'Albuquerque coururent au secours de Membrillo, comme on l'avoit prévû : mais le détachement qu'on avoit laissé dans le poste, dont Diegue Gomés s'étoit d'abord emparé, les arrêta, & les obligea à s'en retourner.

Les Espagnols qui avoient vainement attaqué Onguella, avoient pris la route de Landroal, pour en dévaster la campagne, & en enlever les bestiaux. Les Habitans prirent les armes, poursuivirent & joignirent l'ennemi entre Alconchel & Villeneuve de Fresne. Ils leur firent ren-

1644. dre tout le butin, & en tuerent un nombre considerable. Le General de la Cavalerie Portugaise étant sorti d'Olivença, il rencontra vingt-trois Cavaliers Espagnols, dont il fit trois prisonniers, qui lui apprirent que Dom François de Velasco, Lieutenant General de la Cavalerie, étoit avec cinq cens chevaux à Villeneuve de Barca Rota. Cette Ville étoit une des plus riches & des plus considerables de l'Estramadure Espagnole. Le General de la Cavalerie forma le dessein d'y entrer pour l'enlever aux Castillans. Il envoya pour reconnoître la Place pendant la nuit, Eustache Pique Mestre de Camp. Pique s'acquitta en homme intelligent de sa commission; & le lendemain en conséquence de ses instructions, la place fut prise & pillée. Velasco se sauva au commencement de l'attaque avec sa Cavalerie sur une éminence, d'où il regarda froidement le sac de Villeneuve sans se donner le moindre mouvement pour l'empêcher. Les Portugais s'en retournerent vainqueurs à Alconchel.

Ces succès differens déterminerent Albuquerque à se mettre lui-même

en campagne. Le Grand Veneur alla 1644.
le joindre à Campo Major. L'armée ſe trouva composée de 6000 hommes, douze cens chevaux, avec ſix pieces d'artillerie, & des vivres & des munitions pour vingt jours. Elle étoit diviſée en neuf Regimens, dont étoient Meſtres de Camp Ayres de Saldagne. Dom Nuño Maſcaregnas, Louis de Silva Telles, Juan de Saldagne Souſa, François de Melo, Martin Ferreyra ; Euſtache Pique, David Calē, & le Comte de Prado. Le Grand Veneur commandoit la Cavalerie ; Diego Gomés de Figueyredo, l'Infanterie en qualité de Meſtre de Camp General, & Gaſpar Pinto Peſtano, étoit Commiſſaire General de cette armée qui marcha vers Albuquerque. Mais Mathias ayant apris qu'on y avoit envoyé du ſecours, tourna vers Villar-del-rei qu'il pilla & brûla. De-là il paſſa à la Roche de Manſancto, qui ſubit le même ſort que Villar-del-rei. Enſuite les Portugais allerent à Montijo, dont les Caſtillans avoient reparé les retranchemens. On reprit cette Ville, & on la pilla. Albuquerque y ſejourna deux jours pour laiſſer reſpirer ſes troupes. Il ſe remit en campagne,

1644. ravageant & brûlant tous les lieux où il porta ſes armes.

Le Marquis de Torrecuſa ne ſongeoit cependant qu'à aſſurer les places importantes, & abandonnoit les autres à la fureur des Portugais. Il tint un conſeil. Les uns vouloient qu'il allât aſſiegerOlivença, les autres qu'on allât chercher les Portugais pour les combattre ; parce, diſoient-ils, qu'il falloit une action d'éclat pour redonner la confiance aux troupes, & reparer les pertes qu'on avoit faites. Torrecuſa s'y détermina. Il raſſembla toutes ſes troupes, & il ſe mit en devoir d'aller chercher les Portugais. Son armée montoit à ſept mille hommes d'Infanterie, & à deux mille ſix cens chevaux. L'Infanterie étoit diviſée en neuf corps, & la Cavalerie en trente-quatre eſcadrons. Torrecuſa en confia le commandement general au Baron de Molinguen.

Albuquerque ſe voyant dans la neceſſité de combattre, envoya reconnoître l'ennemi, & rangea ſon armée en bataille. Il ſepara ſa Cavalerie en douze corps, & en plaça ſix tous Portugais à l'aîle droite, & ſix tous Etrangers à l'aîle gauche. Melo com-

mandoit ceux de l'aîle droite, & le Commiſſaire General ceux de l'aîle gauche, avec la Cavalerie Hollandoiſe, commandée par Piper. Albuquerque s'étant apperçu que la plaine lui étoit déſavantageuſe, parce que ſes ennemis étoient ſuperieurs en Cavalerie, ſe couvrit de trois rangs de charretes, qu'il fit garder par quatre cens Mouſquetaires. Il fit trois batteries de ſix pieces de canon, & tout étant diſpoſé, Albuquerque parla ainſi à ſes troupes. » Portugais, je » connois votre courage, je ſçai qu'il » eſt porté naturellement aux grandes » actions, & ſi je vous parle, c'eſt » moins pour vous animer, que pour » vous rappeller ces mêmes actions » qui vous ont acquis tant de gloire. » Dix mille de vos Ancêtres taillerent » en pieces une multitude effroyable » de Barbares aux campagnes d'Ou- » rique. Jean Premier défit avec » ſix mille hommes à Aljubarrota » trente mille Caſtillans. Craindriez- » vous une armée, dont les forces » ſont de beaucoup inferieures, & » que vous avez vaincuë en détail en » pluſieurs rencontres? Non; l'ardeur » que vous montrez pour le combat, » m'eſt un garant certain de la vic- 1644.

1644. » toire. Torrecusa persuadé de la dé-
» faite de ses troupes, n'a osé se met-
» tre à leur tête, il s'est enfermé dans
» Badajos, pour n'être pas témoin
» de la honte de sa Nation. La gloire
» vient se jetter avec la victoire entre
» vos bras. Souvenez-vous de votre
» Patrie. Souvenez-vous de votre Roi:
» l'ennemi ne sçauroit vous résister.

La fermeté & l'ordre qui regnoient parmi les Portugais, sembloient devoir ôter l'envie aux Castilllans d'en venir aux mains. Mais se confiant sur leur nombre, ils chargerent avec fureur l'aîle gauche des Portugais. Le choc fut violent, & la Cavalerie rompuë & renversée. La Hollandoise se replia avec précipitation sur le Regiment d'Ayres de Saldagne. Le désordre s'y mit. Les Castillans saisirent ce moment pour le recharger, & acheverent de le déconcerter. La Cavalerie de l'aîle droite accourut pour le secourir, les Castillans le reçurent avec tant de valeur, qu'ils la firent reculer. Alors ils retomberent sur l'infanterie de la gauche, & l'attaquerent vivement par le front & par le flanc. Albuquerque fit tous ses efforts pour ralier les soldats; mais sur ces entrefaites, il eut son cheval tué sous lui. Un Officier

Officier François, appellé Henri de la 1644.
Morlé, l'ayant apperçu, courut à son secours & lui donna son cheval, sacrifiant sa vie pour sauver celle de son General. On dut la victoire à l'action de ce François. Quoique l'infanterie fut rompuë, l'artillerie prise, que le désordre enfin regnât par tout, d'Albuquerque osa tenter de rappeller la fortune sous ses étendarts. Ayant rallié quelques Officiers avec quelques soldats, qui combattoient pêle-mêle avec les Castillans, il se mit à leur tête, chargea l'ennemi l'épée à la main, regagna l'artillerie & le bagage, & après un combat des plus longs & des plus opiniâtres, força enfin les Castillans à abandonner le champ de bataille, qu'ils laisserent couvert de corps morts. Les Portugais honteux d'avoir été si maltraitez au commencement de la bataille, crurent effacer cette honte, en massacrant impitoyablement tous les Castillans qui tomboient en leur pouvoir. Il s'en noya beaucoup dans la Guadiane, & les bords de cette riviere offroient un spectacle affreux, par les cris de ceux qui périssoient dans l'eau, ou des blessez, sur les corps desquels la Cavalerie passoit sans pitié.

1644. Enfin les Castillans perdirent dans cette bataille cinq Mestres de Camp, Dom Joseph de Pugar, Dom François de Luna Corrigidor de Badajoz, Dom Diegue Giralde, Irlandois, & Juan Roïs d'Oliveira, Portugais; Neuf Capitaines de cavalerie, quarante-cinq d'infanterie, plusieurs Chevaliers de S. Jacques, d'Alcantara & de Montesa, trois Sergens Majors, le Comte de Montijo avec son fils, seize cens soldats, & huit cens chevaux. Le nombre des blessez monta aussi à huit cens. Du côté des Portugais il y eut neuf cens hommes, tant tuez que blessez. On compta parmi les morts deux Mestres de Camp, Ayres de Saldagne & Dom Nuño Mascaregnas; un Sergent Major, huit Capitaines d'Infanterie, & trois ou quatre de Cavalerie. Au commencement de la bataille, le Mestre de Camp Pique fut fait prisonnier avec le Comte de Fiesque, Dom Diegue de Meneses, Ferdinand Pereira, Manuel de Saldagne, George de Melo, fils du Grand Veneur, & François d'Almada, l'un & l'autre Capitaines d'Infanterie. La Cavalerie Portugaise ne souffrit presque point. Celle de l'aîle gauche s'enfuit d'abord, & celle de la droite ne fit

qu'une médiocre résistance. On dut 1644.
cette victoire à la seule infanterie, qui n'abandonna jamais le champ de bataille. Albuquerque la ramena à Campo Major, où il trouva les habitans assemblez qui se préparoient pour le venir secourir, croyant qu'il avoit été vaincu, ainsi que l'avoient rapporté les Cavaliers qui s'étoient enfuis au commencement du combat. On celebra dans tout le Portugal cette victoire.

Le Marquis de Torecusa, pour réparer son armée, fit venir de l'Estramadure & de l'Andalousie toute l'infanterie & toute la cavalerie qui étoient dans ces deux Provinces. Il ne pouvoit se consoler de la défaite de ses troupes. Cette bataille fut en quelque maniere la premiere action d'éclat, qui se passa entre les Castillans & les Portugais depuis le commencement de la guerre. Ce n'est pas la premiere occasion où l'on ait vû que ceux qui étoient d'abord victorieux, fussent ensuite vaincus. Il arrive que le vainqueur se rompt pour poursuivre le vaincu, qui revenant de son premier désordre, se rallie peu à peu, profite du désordre où le vainqueur s'est jetté lui-même, & lui arrache une victoire qu'il ne méritoit point. La valeur

1644. unie à la prudence, ſuplée à tout, & peut tout. D'Albuquerque au lieu de s'abandonner au déſeſpoir n'en devint que plus ferme, à la vûë de ſes troupes rompuës; plein de confiance, dans le ſein du malheur, il oſa ſe flater de la victoire. Le Roi pour le récompenſer le fit Comte d'Alegrette.

Tandis qu'il ſe comportoit ainſi dans la Province d'Alentejo, le Comte de Caſtel Melhor commandoit dans celle d'entre Douro & Minho, pour le Roi de Portugal, & le Marquis de Tavora dans le Royaume de Galice, pour le Roi Catholique. Celui-ci voyant que les Portugais avoient fait de grands dégâts dans la Galice, où ils avoient pillé & brûlé pluſieurs bourgs, avec la Ville de Barca, réſolut pour s'en venger, d'aller attaquer Camignan, Villeneuve, Mouſon, & quelques villages voiſins, comme Lagnelas, & Seixas. Il partit pour cette entrepriſe, de la Ville de la Garde, & deſcendit la riviere avec quatre barques & trente bateaux chargez de ſoldats pour brûler Camignan. Ils y arriverent, & ils étoient prêts à débarquer, lorſque Rodrigue Pereira Sotto Major s'en apperçut, & les contraignit à ſe retirer. Quatre grandes bar-

ques parties de Tui, pour aller insulter 1644.
Valence, éprouverent le même sort, c'est-à-dire, qu'elles furent obligées de s'en retourner, sans avoir rien fait.

Dom Louis Odrisco, Sergent Major d'Antoine de Saavedra, s'embarqua à Tamaga sur quelques barques, & sur quelques bateaux, pour aller brûler Lagnellas. Les habitans au nombre de vingt-cinq se rendirent sur les bords de la riviere pour s'opposer au débarquement. Armez de piques & d'épées, ils l'empêcherent en effet, firent vingt-neuf prisonniers avec deux Capitaines d'Infanterie, un Enseigne, un Sergent Major, & tuerent près de trois cens hommes. Non contens d'avoir ainsi repoussé l'ennemi, ils entrerent sous les ordres d'Abreu dans la Galice, où ils saccagerent & brûlerent plusieurs bourgs & villages.

Peu de jours après, les Castillans au nombre de cinq mille hommes, & de trois cens chevaux, se jetterent dans le Portugal par un endroit nommé Sayasecha. On ne doutoit point qu'ils ne fissent quelque grande entreprise, mais ils se bornerent à attaquer le Château de Crasto Laboreiro, que Pierre de Faria deffendoit, avec vingt-cinq soldats. Les habitans des villages pro-

1644. chains accoururent à ſon ſecours. Faria contraignit les Caſtillans à lever le ſiege, & à s'en retourner honteuſement, après avoir brûlé quelques maiſons. Ayant voulu chaſſer les Portugais de Salvaterre, ils échoüerent également dans cette entrepriſe.

Dom Urbain d'Humada commandoit les Caſtillans ſur la frontiere de Beira. N'ayant oſé faire aucune courſe dans le Portugal, comme les Portugais en avoient fait dans la Caſtille, le Roi Catholique lui ôta le commandement, & le confia à François d'Herreda. Celui-ci voulant donner quelque credit aux armes Caſtillanes, aſſembla beaucoup de troupes. Alvares d'Abranches, General des Portugais dans la Province de Beira, envoya un détachement de Cavalerie, pour épier les démarches de l'ennemi. Etant arrivé à Figal, il y rencontra un détachement des Caſtillans, qu'il paſſa au fil de l'épée.

Enſuite le détachement Portugais vint rejoindre ſon General, qui partit de la Ville d'Almeida avec deux mille fantaſſins, & deux cens cinquante chevaux. Il entra dans la Caſtille & paſſa à gué la riviere d'Alzava. Les Caſtillans en furent informez, & ils

n'oserent cependant aller à leur rencontre. Abranches s'imaginant qu'ils vouloient lui tendre quelque piege, deffendit à ses soldats de s'écarter, & marcha en ordre de bataille, jusqu'à la vûë de Fontaine Guinal, Ville d'environ huit cens feux, Capitale de tout le pays, embellie de belles & de magnifiques maisons, fortifiée de deux bons retranchemens, deffendus par sept cens hommes de garnison. Abranches l'attaqua par six endroits differens. La garnison se deffendit vaillament; neanmoins les Portugais la forcerent, entrerent dans la Ville qu'ils pillerent & brûlerent. Tous les habitans, à l'exception de ceux qui s'étoient retirez dans l'Eglise, furent passez au fil de l'épée. La Ville étant brûlée, on fit le dégât dans la campagne. Comme les Portugais s'en retournoient chargez de butin, la Cavalerie Castillane vint inquieter l'arriere-garde. On la chargea deux fois, & on l'obligea à se retirer. 1644.

On marcha vers Zarca, lieu très-peuplé & très-riche, à cause du commerce que les habitans faisoient avec les Portugais. On n'avoit jamais pû empêcher cette correspondance entre les deux Nations. Abranches qui crai-

1644. gnoit toujours qu'elle ne produisît enfin quelque mauvais effet, se détermina à ruiner Zarca. Lorsqu'il se presenta, il trouva les habitans en état de deffense. Il les força & en tua une partie : l'autre se retira dans une espece de redoute, où elle se deffendit encore. Les soldats Portugais refuserent de les y attaquer, & se disperserent dans la Ville, au mépris des Ordres du General, qui prit le parti d'y mettre le feu, pour contraindre ses soldats à se rallier.

La perte que firent dans cette occasion les Castillans, fut estimée deux cens cinquante mille écus. Après le départ des Portugais, le feu prit aux poudres qui étoient dans la redoute. Elle sauta en l'air, & près de cinq cens personnes furent ensevelies sous les ruines. Tandis que les Portugais triomphoient de la sorte, les François étoient moins heureux en Catalogne. Monsieur de la Motte Houdancourt, avoit promis de secourir Lerida que les Castillans assiegeoient. N'ayant pû le faire, la garnison fut contrainte de capituler, & elle le fit honorablement. Peu de jours après Houdancourt fut battu sous Taragone, quoiqu'il se flattât de conquerir cette place.

Par-là la Catalogne demeuroit exposée aux armes victorieuses des Castillans. On pria le Roi de Portugal d'entrer dans la Castille avec une bonne armée pour faire une puissante diversion. La priere étoit inutile. Le Roi de Portugal veilloit non seulement aux interêts de son Royaume ; mais même à ceux de la France, à qui son alliance étoit extrêmement avantageuse. Il avoit déja rassemblé une armée de vingt-six mille hommes, & de quatre mille chevaux, dans le dessein de poursuivre vigoureusement la guerre, & d'ôter aux Castillans toute esperance de rétablir leur domination dans son Royaume. 1644.

Le Marquis de Torecusa, informé de ces préparatifs, en faisoit autant de son côté pour s'opposer aux desseins des Portugais. Ces derniers ayant reçu ordre de se rendre dans la Province d'Alentejo, obéïrent avec une promptitude admirable, prouvant par-là quel étoit leur amour pour leur Roi & pour leur Patrie. Le rendez-vous étoit à Elvas, il s'y rendit tant de monde, qu'on fut obligé d'en renvoyer. Il n'y avoit point de Fidalque jeune ou vieux, riche ou pauvre, qui ne voulût don-

1644. ner des preuves de ſon zele dans cette occaſion. Mathias d'Albuquerque ayant diſpoſé toutes choſes, réſolut de ſe mettre en campagne & d'aller inveſtir Badajos. Torecuſa ſe tint enfermé, ce qui affligea les Portugais qui brûloient d'en venir aux mains.

Sur ces entrefaites le Roi fit arrêter à Liſbonne Dom George Maſcaregnas que le Roi avoit élevé aux premieres Dignitez de l'Etat, avec Dom Laurent de Souſa, & Dom Philippe ſon frere, tous trois accuſez d'avoir trempé dans une conſpiration contre le Roi. Le Marquis fut enfermé dans la Tour de Belem, & les deux autres dans deux autres Châteaux. Mais on ne les y retint pas long-tems. On découvrit que les ſoupçons qu'on avoit de leur fidelité, étoit l'ouvrage des ennemis, & une ruſe des Caſtillans, pour faire croire à toute l'Europe que la Nobleſſe Portugaiſe étoit mécontente de ſon Roi, & pour empêcher celui-ci de ſe ſervir de Miniſtres ſi habiles. On leur rendit donc leur liberté, leurs Charges, leurs honneurs, par un Decret conçu de cette maniere.

Aux trois Etats du Royaume.

Jean IV. Roi de Portugal.

» Il a été neceſſaire pour mon ſervice

» de faire mettre dans la Tour de 1644.
» Belem, le Marquis de Montalvan,
» mon Conseiller, &c. de certai-
» nes circonstances l'ont exigé ;
» mais assuré de sa fidelité, dont j'ai
» toujours fait grand cas, & ayant
» pour lui une estime singuliere, j'ai
» ordonné qu'il lui fût permis de re-
» prendre le poste, les dignitez, les
» honneurs, & les récompenses qu'il
» possedoit, & que je désire & espe-
» re augmenter ; comme le requie-
» rent sa qualité, ses services, son
» merite, & l'affection & bonne vo-
» lonté que j'ai pour lui. Que l'As-
» semblée des trois Etats en soit in-
» formée, & qu'elle lui fasse promp-
» tement restituer tout ce qu'on lui
» a sequestré. Fait à Lisbonne le deux
» de Novembre 1644. Laurent & Philippe de Sousa furent également rétablis, & recouvrerent l[a] faveur du Roi, qui eut en eux la même confiance qu'il avoit auparavant.

Quatre années s'étoient déja écoulées depuis que Jean IV. étoit remonté sur le trône. Il ne manquoit à sa gloire que d'être reconnu par tous les Etats de l'Europe, dans le traité de la paix generale, à laquelle on travailloit depuis plusieurs années. Les Plenipo-

1644. tentiaires de chaque Puiſſance s'étoient aſſemblez en 1640. à Cologne, ſans avoir rien pû conclure à cauſe des difficultez que faiſoit naître chaque jour la Maiſon d'Autriche. Les Miniſtres de l'Empereur, de la France, de la Suede, convinrent en 1641. des préliminaires de cette paix à Hambourg, malgré une infinité d'obſtacles que les Puiſſances intereſſées oppoſerent. On alleguoit beaucoup de raiſons, qui ne l'étoient que pour ceux qui les avançoient, dans le deſſein où ils étoient de faire tomber la negociation. La révolution de Portugal étoit une des plus ſolides pour eux. Ils eſperoient, en prolongeant, qu'il arriveroit dans ce Royaume quelque changement; mais voyant que la concorde y regnoit, & que le Gouvernement en étoit applaudi par preſque tous les Princes de l'Europe, ou ouvertement, ou en ſecret, ils ſe déterminerent enfin à conclure quelque choſe. On réſolut de ratifier les préliminaires arrêtez à Hambourg, par leſquels l'Empereur s'étoit engagé à faire conſentir le Roi d'Eſpagne à envoyer ſes Miniſtres, conjointement avec ceux des autres Puiſſances à Munſter, pour y conclure la paix

universelle. Les obstacles se reveillerent pour la forme des passeports, sur lesquels devoit être fondée la sureté des Ministres des Puissances contractantes, & de leurs alliez & adherens. Les François voulurent absolument que les Portugais fussent compris dans ce nombre. Le Roi y envoya D. Louis Pereira de Castro. Il partit pour s'y rendre avec les Plenipotentiaires François. Etant arrivés sur la frontiere qui sépare la France des Païs-bas soumis au Roi Catholique, Dom François de Melo qui en étoit Gouverneur, s'opposa au passage des Portugais. Les François assurerent qu'ils ne continuëroient point leur voyage sans eux. Enfin pour satisfaire le Roi d'Espagne, on convint que les Portugais ne passeroient point dans les Païs-Bas, à titre de Ministres, mais à titre de Gentilshommes de la suite des Ambassadeurs de France. D'abord que Pereira fut arrivé à Munster, il prit une maison, & un équipage convenable à la dignité dont il avoit été honoré par son Maître. François Andreade Leitam, Chevalier de l'Ordre de Christ, vint l'y trouver, avec les Ambassadeurs des Provinces-Unies. On leur fit de grandes difficultez pour les reconnoître. 1649.

1645. On leur chercha des chicanes sur leurs pouvoirs qui n'étoient point assez étendus, ni assez libres. Ils ne furent pas les seuls à qui on fit des difficultez sur leurs pouvoirs. Les uns ne vouloient rien dire, les autres étoient trop generaux : dans quelques-uns, on trouvoit un esprit dangereux de finesse, & dans quelques autres un esprit de jalousie. On passa plusieurs semaines à assurer la validité des pouvoirs dont chaque Ministre étoit pourvû. Louis Contarini, Ambassadeur de Venise, fut choisi pour mediateur. Outre sa naissance, qui étoit des plus illustres, il s'étoit rendu celebre par plusieurs Ambassades auprès de differentes Puissances, & surtout auprès d'Amurat, qui l'avoit fait jetter dans une affreuse prison, pour insulter à la République de Venise. Il se conduisit à Munster avec la même prudence & la même fermeté qu'il s'étoit conduit partout ailleurs. Il employa ses soins, son sçavoir, son adresse, pour étouffer les jalousies & les haines des Ministres des Princes qui devoient contracter. Après bien des peines, il applanit, ou fit éclipser toutes les difficultez, & disposa les esprits à travailler aux negociations d'où dépendoit le repos de l'Europe.

Cependant la guerre continuoit toujours entre les Caſtillans & les Portugais. Le Roi Catholique avoit donné la place de Torrecuſa au Marquis de Leganes, & le Roi de Portugal avoit envoyé pour commander l'armée d'Alenteyo le Comte de Caſtel Melhor, à la place de Mathias d'Albuquerque, Comte d'Alegrete, qui ſous prétexte de quelque mécontentement, avoit demandé à ſe retirer. Le Comte d'Alegrete, préſumant trop de ſon mérite, demandoit des récompenſes proportionnées. Le Roi qui avoit pluſieurs Officiers à récompenſer à la fois, ne pouvant faire pour lui ce qu'il auroit ſouhaité, aima mieux accepter le congé que le Comte d'Alegrete demandoit, que de s'abaiſſer à la priere, pour l'engager à continuer ſes ſervices. 1645.

Caſtel Melhor ſe rendit dans l'Alenteyo, pour y prendre poſſeſſion de ſon commandement. Le Marquis de Leganés étoit dans l'Eſtramadure, où l'on diſoit qu'il faiſoit de grands préparatifs pour entrer dans le Portugal. Caſtel Melhor s'étant informé de la verité, vit que la renommée avoit à ſon ordinaire groſſi les objets, & que les forces de l'ennemi n'étoient

1645. pas si redoutables qu'on le publioit. Il se prépara donc d'aller lui-même attaquer Badajos. Cependant avant de hasarder cette démarche, il en donna avis au Roi par Cosmander. Le Roi chargea celui-ci de faire assembler le Conseil de guerre, & d'executer ce qu'on y résoudroit. On trouva tant de difficultez pour suivre le projet proposé par le Comte de Castel Melhor, qu'on l'abandonna, d'autant plus qu'on fut informé que le Marquis de Leganés alloit effectivement se mettre en campagne avec des forces considerables. On tint un nouveau Conseil, pour déliberer sur ce qu'il y avoit à faire, & pour la deffense des places Maritimes, que les Castillans menaçoient d'insulter avec une flote qu'on armoit à Cadix. Le Roi ordonna qu'on levât de nouvelles troupes à Lisbonne. Il fit Mestre de Camp General de la Cour, le Marquis de Montalvan, que son merite & sa fidelité pour son Prince avoient mis en état de confondre la calomnie, & il envoya le Comte de Prado en qualité de Gouverneur à Setubal, pour deffendre cette place, en cas que la flote ennemie vînt l'attaquer. Ces ordres étant expediez, le Roi revint à Lis-

bonne des eaux de Caldas, où il avoit 1645.
été prendre les bains.

Sur ces entrefaites les Castillans ne se présenterent devant Onguella, que pour se retirer honteusement. Fernand Sanchés, Lieutenant de la Compagnie de Dom Vasco Coutigno, se sauva des prisons de Badajos, se rendit à Elvas, & apporta la nouvelle que le Marquis de Leganés alloit enfin se mettre en campagne. Le Roi donna de nouveaux ordres pour mettre à couvert l'Alentejo. Pour faire partir plus promptement les secours qu'il vouloit y envoyer, il passa à Aldea Galega. Le Marquis de Leganés de son côté entra enfin en campagne avec douze mille hommes d'Infanterie, trois mille chevaux, & deux pieces d'artillerie. Le 25. d'Octobre il parut à la vûë du pont d'Olivença & du fort S. Antoine. Il s'en empara, & mina deux arches du pont pour les faire sauter, en cas que les Portugais s'y presentassent. Ce travail fit croire à Castelmelhor que les Castillans vouloient assieger Olivença. Castelmelhor resolut d'y jetter du secours, ce qui étoit difficile. Cependant il fit partir quatre cens hommes qu'on tira d'Estremos, & on

1645. en donna le commandement à Juan de Fonſeca Barreto Sergent Major.

Barreto rencontra ſix cens chevaux Caſtillans. Troublé à la vûë de ſes ennemis, il ne ſçut ni prendre la fuite, ni ſe mettre en défenſe. Les Caſtillans le taillerent en pieces, & ſe retirerent contens de cette victoire. Le Marquis de Leganés fit enfin ſauter deux arches du pont d'Olivença, pour empêcher que les Portugais ne ſecouruſſent cette place. Il fit en même tems partir mille chevaux pour aller faire le dégât aux environs de Villavitioſa. Les Portugais envoyerent de leur côté un détachement conſiderable pour ravager les campagnes de Badajos. On fit priſonnier le Comte d'Iſinguen, Irlandois, Lieutenant General de la Cavalerie Eſpagnole. On le conduiſit à Liſbonne, & de-là dans la tour de Belem. Rodrigue de Caſtro s'étant approché de l'armée ennemie, ſe mit en embuſcade avec mille chevaux & cinq cens hommes d'infanterie. Il envoya un détachement pour provoquer les Caſtillans. Ils ſortirent & ils tomberent dans le piege. Les Portugais en firent quatre-vingt-dix priſonniers.

Cependant le Marquis de Leganés après avoir détruit le fort & le pont d'Olivença, alla s'emparer de Telena, & il y fit construire un fort pour favoriser les courses qu'il prétendoit faire dans le païs. De-là il alla attaquer celui de Terrigna, où il n'y avoit que quinze hommes de garnison avec un Enseigne. Ils oserent se défendre, & ils furent tuez en partie. Après cet exploit, Leganés voyant la saison avancée, s'en retourna à Badajos avec son armée. La dissention regnoit parmi les Chefs de l'armée Portugaise. Ils consumoient leur tems en d'inutiles déliberations qui ne produisoient aucun bon effet. Le Roi informé de leur peu d'intelligence, envoya des ordres au Comte de Castel Melhor, pour qu'il eût à ramener l'armée dans ses quartiers d'hyver. Castel Melhor qui n'avoit encore rien fait de considerable, en ressentit un mortel chagrin; il obéit cependant, & le Roi quitta l'Alenteyo, & revint à Lisbonne, peu satisfait de la conduite de ses Officiers Generaux. 1645.

Dans les Provinces d'entre Douro & Minho, & de Traos-montes, les expeditions militaires furent également peu considerables. Dans celle de

1645. Beira, Alvarés d'Abranches avoit cedé le commandement à Pierre Mascaregnas, Comte de Serem, & fils du Marquis de Montalvan. Les travaux militaires s'y bornerent à quelques courses de part & d'autre. Cependant les Castillans y assiegerent & presserent vivement Salvaterra ; mais cette Ville par sa vigoureuse défense ayant donné le tems de la secourir, fut délivrée du danger qui la menaçoit, par le Comte de Sérem, & par Gaspar Pignoro Lobo Mestre de Camp.

Le Marquis de Roüillac étoit alors Ambassadeur de France à la Cour de Portugal. C'étoit un homme rude, grossier, avantageux, indiscret, avare, opiniâtre, plein d'estime pour lui & de mépris pour les autres. Il aimoit peu les Portugais, & les Portugais le détestoient. Le Roi peu satisfait de cet homme, qui n'avoit aucune des qualitez qui devoient former le caractere d'un Ambassadeur, donna des ordres au Comte de Vidigueira, pour qu'il eût à demander à la Cour de France le rappel de Roüillac. La Reine Regente le fit sans differer, ne voulant point donner lieu au Roi de Portugal de se plaindre. Pour le Comte de Vidigueira, il resta toujours

en France, & trouva le moyen d'y 1645.
plaire à la Reine & aux Ministres. Comme Espagnole, la Reine Regente négligeoit cependant les interêts du Portugal. S'étant trouvée un jour avec le Cardinal Mazarin, & le Comte de Vidigueyra, elle dit que le Roi de Castille offroit au Roi Dom Juan, s'il vouloit renoncer au Portugal, le Royaume de Sicile. Ces offres, répondit hardiment Vidigueira, sont bonnes pour amuser des enfans ; mais ils sont indignes d'un Roi de Portugal. Il mourra sur le trône que lui ont rendu ses sujets, & ses sujets s'immoleront pour le lui conserver. Ce discours demeura sans replique, & l'on se sépara.

Depuis l'exaltation d'Innocent X. Nicolas Monteiro, Prieur de Sodofeyta étoit chargé des affaires de Portugal à Rome. Il sollicitoit vivement au nom du Clergé du Royaume, l'expedition des Bulles, pour ceux qui étoient nommez aux Evêchez vacans. L'Ambassadeur de Castille (c'étoit le Comte de Sirvela) résolut de le faire assassiner. Il chargea de cette affreuse commission quelques Napolitains. Ils rencontrerent bien-tôt Monteiro dans son carosse. Ils tuerent ses chevaux,

1645. blesserent son Cocher, & un de ses Pages, qui mourut bien-tôt de ses blessures. Monteiro étant descendu promptement de son carosse, se sauva dans les maisons voisines, & se déroba ainsi à la fureur des assassins. Le Pape, homme ferme, & jaloux de son autorité, & de l'honneur du S. Siege qu'on venoit d'outrager si publiquement, ordonna au Comte de Sirvela de sortir promptement de Rome, & chargea le Gouverneur de la Ville, de ne rien épargner pour découvrir les assassins, afin de les faire expirer au milieu des tourmens.

Cependant Monteiro sollicitoit toujours vivement l'expedition des Bulles en question. Le Pape vouloit bien les expedier; mais en son nom, & comme si lui seul eût eu droit de nommer à ces Evêchez. Le Roi de Portugal s'y opposoit, soûtenant que la nomination des Evêques ne pouvoit être valable, qu'autant qu'elle émanoit de la Puissance Royale, & qu'il ne consentiroit jamais, qu'on violât ainsi les droits de sa Couronne. Cependant on disoit qu'il n'avoit que ce moyen, pour se faire reconnoître Roi à la Cour de Rome: mais ce moyen lui paroissoit trop hon-

teux pour en faire uſage. Alors la Cour de Rome, dont les yeux ne ſe ferment jamais ſur les objets qui peuvent concourir à ſa grandeur temporelle, propoſa de la laiſſer maîtreſſe de la nomination des Evêchez, juſqu'à ce que le Portugal & la Caſtille euſſent terminé leur querelle par un traité d'une paix ſolide, ainſi que l'avoient fait la France & la Maiſon d'Autriche, lorſqu'elles ſe diſputoient Metz, Toul, & Verdun. Cette propoſition fut également rejettée; le Roi de Portugal, tout plein de zele qu'il étoit pour le Saint Siege, ne voulut ſe relâcher en aucune maniere ſur les droits de ſa Couronne. Il vit d'ailleurs, que ce n'étoit là qu'un piege, qui pourroit dans la ſuite tirer à une trop grande conſequence. Ainſi Monteiro ſortit par ſon ordre de Rome, & alla à Parme, pour renouveller avec ce Duc l'ancienne alliance qui regnoit entre ſes Ancêtres, & les Rois de Portugal. En arrivant à Modene, il apprit que ce Duc étoit à Veniſe: neanmoins il continua ſon voyage, & ſe rendit à Pava, d'où il revint à Rome. Les Caſtillans chargerent Jule Pazalla, Napolitain, de l'enlever & de le conduire à Naples. Monſieur de Gremonville, Ambaſſadeur de France, infor- 1645.

1645. mé du projet, veilla à ſa deffenſe. Enfin Monteiro obtint une audience du Pape, où le Souverain Pontife lui dit, que lorſque le Portugal & la Caſtille ſeroient en paix, il termineroit les affaires qui concernoient ce Royaume. Monteiro prit congé & ſe retira.

Malgré la treve concluë entre les Hollandois & les Portugais, malgré les ſecours efficaces que ces derniers retiroient des premiers en Europe, l'une & l'autre Nation ſe faiſoit vivement la guerre dans le Breſil. Nous avons vû comme les Hollandois s'étoient emparés de la Capitainie de Fernambuco. Les Portugais laſſez de leur joug ſe révolterent. Dom Juan Fernandés Vieira, & Vidal de Negreros, ſe mirent à la tête des revoltés. Le douze de Juin ils aſſemblerent les habitans de Fernambuco, & les firent jurer de les ſuivre par tout où le ſervice du Roi le demanderoit. Enſuite aïant appris que Henri Hus venoit pour les attaquer avec quinze cens hommes, ils allerent s'emparer d'un endroit nommé Braga, extrêmement commode pour y arrêter l'ennemi. Il y laiſſa Antoine Dias Cardoſo, Sergent Major, ſoldat d'une grande valeur, & d'une

d'une grande experience. A l'approche de l'ennemi, Vieira mit en embuſcade ſes troupes, & chargea Dominique Fagundés d'aller avec quarante ſoldats, attaquer les Hollandois pour les attirer dans le piege. Fagundés executa avec une adreſſe merveilleuſe la commiſſion qu'on lui confioit. Il tomba ſur les Hollandois, il les combattit d'abord avec opiniâtreté ; enſuite il recula peu à peu vers l'endroit où Vieira s'étoit placé. Entraînez par l'ardeur du combat, les Hollandois le pourſuivirent : alors Vieira ſortit de ſon poſte, & les prit par le front, par le flanc, & par derriere. Les Hollandois reculerent en déſordre ; mais revenus de leur premiere ſurpriſe, ils firent, pour chaſſer les Portugais de leur poſte, de nouveaux efforts, qui furent inutiles. Les Portugais les ſoutinrent avec une grande intrepidité. Enfin accablez de fatigue, & de coups, les Hollandois prirent la fuite, après avoir perdu une partie de leurs meilleurs ſoldats. 1645.

Cet heureux ſuccès redoubla l'ardeur & le courage des Portugais. Les Hollandois de leur côté reſolurent de nouveau de les venir attaquer, pour

1643. les chaſſer de leur poſte. Ils revinrent donc avec des troupes toutes fraîches. Le combat fut long & cruel. Les Hollandois furent taillez en pieces. La nuit déroba au fer du vainqueur les fuyards qui ſe retirerent en partie à Apopucos, Bourg qu'ils ſaccagerent de rage & de deſeſpoir, quoique les Habitans fuſſent leurs alliez & leurs amis. Leur General Henry Hus ſe retira à S. Laurent. Encouragé par cette ſeconde victoire, Vieira dont les troupes avoient été renforcées par Dom Henry Dias Meſtre de Camp, & par Antoine-Philippe Camarano, marcha vers S. Antoine, Place bien fortifiée, & munie de toutes les choſes neceſſaires pour ſoutenir un ſiege. A l'approche des Portugais, les Hollandois l'abandonnerent honteuſement & ſe retirerent dans le fort de Nazareth.

Dans le même tems que les Hollandois faiſoient vivement la guerre, ils ſe plaignoient à Antoine Tellés de Silva, Gouverneur du Breſil, des hoſtilitez de Vieira. Tellés qui ſavoit à quoi s'en tenir, blâma en apparence le General Portugais, & fit partir André Vidal de Negreros, Meſtre de Camp, avec un corps d'Infanterie, pour aller in-

terposer son autorité, & faire quitter 1645.
les armes à Vieira. Mais cette démarche n'étoit qu'un jeu de sa part, pour faire croire aux ennemis que Vieyra faisoit la guerre sans sa participation. Vidal joignit Vieyra au Fort Saint Antoine, & il se comporta en apparence comme un médiateur; mais en secret il incitoit Vieyra à poursuivre sa pointe. Ce dernier apprit que les Hollandois étoient entrez dans le territoire de Varzea, où ils possedoient de grands biens. Il y accourut promptement pour les en chasser, & pour leur arracher le butin qu'ils y auroient pû faire. Vidal l'y accompagna avec toute son infanterie. Etant arrivez sur les bords de la riviere de Capiparive, ils firent prisonniers quelques soldats Hollandois, de qui ils apprirent l'endroit où Henri Hus s'étoit retiré avec son butin. Les Hollandois s'y croyant en sureté s'y livroient aux plaisirs de la table. Ils furent consternez à l'arrivée des Portugais; cependant ils coururent aux armes, & se mirent en état de deffense.

Après que les Portugais se furent emparez de tous les postes par où ils pouvoient recevoir du secours, ils

1643. attaquerent les Hollandois dans leurs retranchemens. Henri Hus menaça de faire mourir la belle-mere de Vieyra, qu'il avoit fait prisonniere à Varzea, si on ne se retiroit. Cette menace suspendit l'attaque des Portugais. Alors Vidal joüant toujours le rôle de Conciliateur, envoya d'abord un Tambour, ensuite un Enseigne au Commandant Hollandois, pour lui persuader de se rendre; & pour l'assurer qu'il n'étoit venu de la baye, que pour terminer les differens de l'une & de l'autre Nation, au gré des deux partis. Pour toute réponse Henri Hus fit faire une décharge generale sur les Portugais; l'Enseigne & Vidal lui-même furent blessés. Alors entrant en fureur, il fit attaquer de tous côtez les Hollandois. Leur General s'étoit enfermé dans une maison, au tour de laquelle les Portugais amasserent beaucoup de matieres combustibles, pour la faire brûler. Hus demanda alors quartier, on le lui accorda; mais les Indiens qui étoient avec lui, furent égorgés impitoyablement. Ensuite Hus & Vidal eurent une conference en presence de Vieyra; & le General Portugais assura le Hollandois, que tout ce qui venoit de se passer, s'étoit fait

ſans le conſentement du Roi ſon Maître ; & que ſi les Hollandois le ſouhaitoient, on ne demandoit pas mieux que de vivre en paix avec eux. 1645.

La conduite de Vidal ne répondoit point à ce diſcours. Ce n'étoit qu'un artifice pour endormir les Hollandois. Les Generaux Portugais brûloient de les chaſſer de la Capitanie de Fernambuco, & l'on n'ignoroit point que Vieyra n'avoit rien fait, rien tenté dont ils ne fuſſent parfaitement informez. Cependant François de Souſa Coutigno, Ambaſſadeur auprès de leurs Hautes Puiſſances, leur tenoit le même langage. Les Etats Generaux perſuadez de ſa ſincerité, avoient negligé d'envoyer dans le Breſil le ſecours neceſſaire pour y maintenir leur domination. Vidal, maître de la liberté de Henri Hus, fit connoître en refuſant de la lui rendre, que ſes intentions n'avoient jamais été droites. Les Commandans des Hollandois s'en plaignirent à Vidal lui-même, par un Député qu'ils lui envoyerent. Ce Député lui dit, qu'au lieu de réprimer Vieyra, & ceux qui l'avoient accompagnez dans cette guerre, ils les avoient ſuivis, & étoient devenus leurs compagnons d'armes contre une

1645. Nation amie fidele de leur Roi. Qu'on le prioit inſtament de ſe conduire d'une maniere plus propre à concilier les eſprits, & plus conſequente aux motifs pour leſquels le Gouverneur Tellez l'avoit fait venir dans cette Province: de rendre en même-tems la liberté à Henri Hus, & aux autres Hollandois, promettant de ſon côté de renvoyer les Portugais, qu'ils avoient en leur pouvoir. » J'ai, ré- » pondit Vidal à ce Député, employé » tous mes ſoins pour appaiſer les trou- » bles qui diviſent nos deux Nations; » je n'ai épargné ni peine, ni ſoins, » & je me ſuis expoſé à des dangers » certains, pour leur procurer à l'une » & à l'autre une paix ſolide. Si Jean » Hus, qui a ſi indignement violé le » le droit des gens en ma perſon- » ne, en faiſant tirer ſur moi, lorſ- » que je lui faiſois propoſer un » accommodement, s'étoit comporté » avec la même ſincerité que moi, » il ne ſeroit pas neceſſaire de traiter » aujourd'hui de ſa liberté! Mais ce » n'eſt pas la ſeule violence que les » Portugais ayent eſſuyé de ſa part. Il » a fait brûler le vaiſſeau qui m'avoit » porté dans ces lieux, dans le port » de Tamandaré; il a tué une partie

» des soldats, que j'y avois laissez 1645.
» pour le garder ; il a réduit l'autre
» partie dans un honteux esclavage.
» Quelle patience eût résisté à tant
» d'outrages réïtérez ? Vouliez-vous
» que je le reçusse en homme stupide
» & insensible, que je demeurasse
» spectateur oisif à la vûë de tant de
» violences & d'hostilitez. Mon Roi,
» qui est juste, & magnanime, Tel-
» lez notre Gouverneur, qui est pru-
» dent & sage, m'eussent puni
» avec raison, d'une circonspection
» si mal entenduë. Au reste, les pri-
» sonniers ne sont plus en mon pou-
» voir, je les ai envoyez à la baye :
» adressez-vous à Tellez lui-même,
» il leur rendra la liberté, si l'interêt
» & l'honneur de la Nation le de-
» mandent.

Vidal renvoya ainsi ce Député, résolu d'ailleurs de continuer ouvertement la guerre. Il trouva bien-tôt l'occasion de faire une nouvelle conquête, & il ne la negligea point. Les habitans de la Terre de Pontal, se joignirent aux Portugais, ils assaillirent ensemble le Fort Nazareth. Theodose Strate y commandoit, il avoit beaucoup de penchant pour la Religion Catholique, & il étoit d'ailleurs

1645. mécontent de ſa Nation. D'abord que les Portugais ſe preſenterent, il ſe rendit, & il paſſa au ſervice des Portugais, avec deux cens ſoixante ſoldats. Cet heureux ſuccès fut ſuivi de la perte du ſecours que les Hollandois envoyoient à Areciſſe & au Fort Nazareth. Les Portugais s'en emparerent, & le firent ſervir pour s'aſſurer cette nouvelle conquête. Vidal y laiſſa pour Gouverneur Martin Soares Moreno; enſuite il ſépara en pluſieurs corps ſes troupes, afin de les pouvoir faire ſubſiſter plus facilement. Tous ces corps differens allerent prendre leurs quartiers au tour de la Ville d'Areciſſe, pour la tenir comme bloquée. Ils ſe fortifierent & ſe reretrancherent dans ſes quartiers. Antoine Philippe Comarano avec les Indiens, & Henri Dias, avec les Negres, ſe poſterent le long de la riviere de Capivarive. Vidal & Vieyra avec leurs corps, veilloient à la ſureté des uns & des autres, & ils avoient choiſi un détachement de Cavalerie pour battre ſans ceſſe l'eſtrade, afin de prévenir toute ſurpriſe.

Les peuples voiſins, à la vûë des ſuccès des Portugais, réſolurent ainſi que les autres habitans du reſte de la

Province, de secoüer le joug des Hollandois, & de se remettre sous la puissance de leurs anciens maîtres. D'abord les Portugais soumirent le Fort de Sainte Croix, situé entre la Ville d'Arcisse, & celle d'Olinde. Christophe Lints, Florentin d'origine, leur conquit Porto Calvo. Antoine Roccia de Antas, & Valentin de Roccia les introduisirent dans le Fort Saint François, sur la riviere de même nom. Les habitans de ces cantons, excedez des rapines, & des brigandages que les Hollandois exerçoient sur eux, saisirent avec joie cette occasion, pour s'affranchir d'une tyrannie, qu'ils ne supportoient qu'avec désespoir. C'est une erreur de presque tous les Conquerans, de traiter les pays conquis, comme s'ils étoient encore leurs ennemis. A la honte de l'esclavage, ils ajoûtent par ces excès le désespoir dans le cœur de leurs nouveaux sujets, & ce désespoir se changeant en fureur, tourne tôt ou tard au préjudice des Conquerans. Cependant les exemples ne corrigent point. On suit toujours la même politique, politique qui blesse la Religion, qui révolte la raison, & qui trahit toujours les interêts de ceux qui la pratiquent. Si les 1645.

1645. Hollandois se fussent attachez à adoucir le sort de leurs nouveaux sujets, les Portugais n'eussent pas trouvé tant de facilité à les ramener sous leur obéïssance, & les Hollandois seroient peut-être aujourd'hui maîtres du Bresil.

A la vûë de ces progrès rapides, ils renouvellerent leurs plaintes auprès de Tellez, contre Vieyra & Vidal. Tellez les laissa plaindre, & fit partir en même-tems Nicolas Aragna, avec trois Compagnies d'infanterie, pour conserver les nouvelles conquêtes. Les Hollandois y envoyerent aussi des troupes; mais elles s'en retournerent à Arecisse, sans oser avancer dans le pays. Aragna joignit Vieyra. Celui ci fut d'avis qu'on démolît le Fort Saint François, ce qu'on executa. La garnison qui s'étoit renduë prisonniere de guerre, prit parti dans l'armée des Portugais. Vieyra en forma un Regiment, qu'il donna à commander à Theodose Strate, en qualité de Mestre de Camp. Strate conseilla à Vieyra d'aller assaillir l'isle d'Itamaraca, d'où les Hollandois d'Arecisse retiroient presque toutes leurs vivres. On choisit pour executer cette entreprise huit cens soldats, qu'on embarqua dans des canots, espece de petits bateaux,

fort en uſage dans toute l'Amerique. 1645.
Ils rencontrerent en chemin un bâtiment. Craignant qu'il n'allât avertir les Hollandois, ils l'inveſtirent, s'en rendirent maîtres, & pourſuivirent leur route. Ils aborderent dans l'iſle, & les habitans demanderent quartier. On leur en fit, mais le ſoldat entraîné par le déſir du pillage, s'écarta & alla ſaccager les habitations. Les Hollandois qui étoient dans le Fort, s'en étant apperçus, firent une ſortie, & menerent rudement les Portugais. Cependant ceux-ci ſe rallierent, & après un combat long & rude, ils obligerent les Hollandois à rentrer dans leur Fort. Antoine-Philippe Camarano, Aſcenzio de Silva, & Diegue Barros y furent bleſſez, & quatre-vingt ſoldats les plus braves tuez. Les autres jugerent à propos de s'en retourner.

Cependant Vieyra & Vidal étoient toujours devant Areciſſe. Pour mettre leurs quartiers hors d'inſulte, ils éleverent un fort ſur une petite éminence qui commandoit tout le territoire de Varzea, & ils y placerent huit pieces d'artillerie. Les Hollandois commençant à ſouffrir dans la place, ſe déterminerent à faire une ſortie pendant la nuit

1645. ſur le quartier de Henri Dias, dans l'eſperance de le ſurprendre. Mais leur entrepriſe avorta par la vigilance de ce Capitaine. Car non ſeulement ils ne le ſurprirent point; mais ils le trouverent ſi bien ſur ſes gardes, qu'il les tailla en pieces, & pourſuivit les fuyards, juſqu'aux portes de la Ville. Les vivres & l'eau ſur tout manquoient aux aſſiegez, ils l'envoyoient chercher à la riviere de Riberide. Les Portugais dreſſerent un jour une embuſcade à ceux qui y alloient, ils firent priſonniers tous les Negres qui la portoient, & tuerent une partie des ſoldats qui les eſcortoient.

Les Hollandois voyant leur perte certaine, voulurent l'éviter, ou la reculer, en répandant la diſcorde parmi les Portugais. Ils ſuccomberent dans l'execution de ce projet. Les Portugais demeurerent unis. Alors les Hollandois tâcherent de corrompre la fidelité des ſoldats de leur Nation, qui ſervoient dans le Regiment de Theodoſe Strate. Comptant ſur quelques-uns, ils haſarderent une ſortie; mais par la vigilance des Chefs Portugais, les traîtres n'oſerent branler, & les Hollandois fu-

rent repoussez avec perte. Deux Officiers Etrangers qui étoient du complot, s'appercevant, qu'on se défioit d'eux, résolurent de se retirer. Pour y parvenir sans danger, ils proposerent à Vieyra & à Vidal, de leur permettre d'aller avec cent trente de leurs soldats, attendre en embuscade les assiegez, près de la riviere de Riberive, où ils étoient obligez d'aller chercher de l'eau. On le leur permit, & aussi-tôt qu'ils furent éloignez du camp des Portugais, ils prirent la route d'Arecisse, & entrerent tambour battant dans la Ville; où ils furent reçus avec beaucoup d'allegresse. Cette trahison acheva d'ouvrir les yeux à Vieyra & à Vidal. Ils firent venir Strate, qui prouva n'avoir eu aucune connoissance du complot de ses soldats, qu'on désarma, & qu'on envoya prisonniers à la baye. Ils retinrent Strate & François de la Tour, François de Nation, & Sergent Major du Regiment Etranger. La conjuration étant ainsi dissipée, ceux d'Arecisse ne firent plus de sorties, ce qui fit comprendre aux Portugais, qu'ils n'avoient tenté les précedentes, que dans l'esperance d'être favorisez par les soldats de Strate. 1645.

1645. Les Portugais n'étant plus arrêtez par les ſorties des ennemis, pouſſerent vivement leurs travaux: mais on vint tout d'un coup à manquer de munitions. Antoine-Tellez de Silva s'embarqua ſur une caravelle, pour en aller chercher à la baye. Dès que les munitions furent arrivées, les maladies enleverent une partie des ſoldats Portugais. Ce contre-tems ne pût arrêter Vieyra, il continua le blocus, il ranima le ſoldat mourant, & ſoûtint ſon courage abatu par l'eſperance de la réduction prochaine de la place. Mais les Hollandois la ſecoururent, & les Portugais prirent le parti de ſe retirer. Cependant comme la Compagnie Hollandoiſe ſoutenoit cette guerre, des gains immenſes qu'elle retiroit du ſucre qu'elle prenoit dans le Breſil, Vieyra du conſentement du Gouverneur, ſaccagea toutes les habitations, & il commença par les ſiennes pour donner l'exemple. On eſperoit, par ces ravages, ôter aux Hollandois les moyens de ſe ſoutenir dans le Breſil.

En Afrique, Dom Gaſton Coutigno ſucceda au Gouvernement de Tanger à André Dias de Franca. Coutigno s'étoit diſtingué dans la guerre con-

tre les Castillans dans la Province d'entre Douro & Minho. Voulant soutenir la réputation qu'il s'étoit faite, il se mit en campagne avec quelques troupes, & fit des courses dans les terres des Maures ennemis. Dans une de ses courses, Lopés Fernandés tua Almocadem Abraham Moçaba, qui par son courage soutenoit seul les affaires des ennemis. En tombant par terre, Fernandés courut pour voir s'il étoit mort; il trouva qu'il respiroit encore, il voulut le secourir. Maçoba lui dit: Qui que tu sois, laisse moi mourir; tes interêts le demandent; il n'y a que ma mort qui puisse t'assurer la victoire. Il mourut un moment après, sans vouloir permettre qu'on le pensât. 1645.

Dom Philippe de Mascaregnas, Gouverneur de Ceilan, fut nommé Viceroi des Indes à la place du Comte d'Aveiras. Il partit de Colombo pour se rendre à Goa, où il venoit d'arriver heureusement six gallions de Portugal. Ce secours releva entierement le courage des Portugais dans les Indes, où chaque jour leurs affaires alloient de mieux en mieux.

Le Comte de Castel Melhor commandoit avec succès en Portugal dans

1645. la Province d'Alenteyo. Castel Melhor fit un voyage à Lisbonne, & pendant son absence, Juan Mendés de Vasconcellos, Mestre de Camp General, veilla à la défense de la frontiere. Le Roi envoya Castel Melhor dans son ancien Gouvernement d'entre Douro & Minho. L'armée de l'Alenteyo avoit été considerablement diminuée par les maladies. Le Roi ordonna une levée de six milles hommes dans les differentes Provinces de son Roiaume pour la recruter. Il donna en même tems ordre de fortifier plusieurs petits postes, afin de mettre à couvert la campagne des courses des ennemis. Ces derniers taillerent en pieces quatre cens chevaux que Juan Mendes de Vasconcellos avoit envoyé d'Elvas pour faire une course sous les ordres de Juan d'Ataide.

La Cavalerie Portugaise étoit aussi peu considerable, que l'Infanterie l'étoit beaucoup. La Cavalerie Castillanne superieure de toutes manieres, la rompoit & la battoit en toute occasion. Le Roi desirant de la mettre en état de resister à celle des ennemis, en nomma Lieutenant General Dom Juan Mascaregnas, qui avoit long-tems servi dans la Cavalerie en Flandres sous

le fameux Philippes de Sylva. Mascaregnas s'attacha à la former, mais il ne put jamais la rendre aussi bonne que celle des Espagnols. Ceux-ci enleverent encore un convoi que les Portugais destinoient pour Olivença, & allerent ravager les campagnes de Veiros, de Fronteira, de Montfort & d'Estremos. Vasconcellos pour s'en venger, marcha avec André d'Albuquerque, depuis peu nommé à la Charge de General de la Cavalerie, pour s'emparer du Château de Codiceira, qui avoit déja été pris une fois par les Portugais. Vasconcellos s'en rendit maître sans coup ferir, & le ruina de fond en comble, pour ôter cette retraite aux Castillans, lorsqu'ils se retiroient de leurs courses. 1645.

La France sollicitoit vivement le Roi de Portugal pour qu'il envoyât une armée puissante dans l'Estramadure Espagnolle. Le Roi l'eût desiré; mais il y avoit si peu d'intelligence parmi ses Officiers Generaux, qu'il s'étoit en quelque maniere déterminé à demeurer sur la défensive. D'ailleurs il n'étoit pas trop content de la Cour de France: ses Ministres à Munster & à Osnabrug, avoient assez froidement soutenu ses interêts.

1646. Néanmoins il prit le parti d'aſſembler une armée, & d'en donner le commandement à Mathias d'Albuquerque, Comte d'Allegrette, qui s'étoit retiré l'année précedente pour quelque mécontentement particulier, & par jalouſie contre Vaſconcellos, dont le mérite faiſoit ombrage au ſien. Le Roi s'appliqua à diſſiper leur meſintelligence, dont la ſource étoit honteuſe & honorable en même tems pour l'un & pour l'autre. Enfin Albuquerque partit, & ſe tranſporta dans l'Alenteyo.

Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, il aſſembla les Chefs de l'armée, l'Ingenieur Coſmander, Juan de Coſta, Vaſconcellos, Rodrigue de Caſtro, & André d'Albuquerque. Le Comte d'Allegrete propoſa d'aller d'abord attaquer le Fort S. Chriſtophe, & de-là aſſieger Badajos ou la Ville d'Albuquerque, afin de porter le théâtre de la guerre dans le païs ennemi. Vaſconcellos, Rodrigue de Caſtro, & André d'Albuquerque, condamnerent ce projet, en diſant qu'il étoit bien vrai qu'on pouvoit facilement réduire le fort S. Chriſtophe, mais que c'étoit une conquête inutile, étant impoſſible qu'on pût de-là aller aſſie-

ger Badajos, Ville considerable & trop bien fortifiée pour en hazarder le siege avec une armée aussi médiocre qu'étoit la leur, surtout étant à portée d'être secouruë par l'armée Espagnole: Que les mêmes raisons devoient empêcher de se porter devant Albuquerque, où l'on échoüeroit certainement, ce qu'il falloit éviter pour ne pas décourager le soldat; qu'il falloit donc renoncer à ce projet, & aller à Telena qu'on avoit fortifié depuis peu, mais qui ne pouvoit cependant leur opposer qu'une médiocre resistance. Leur avis fut suivi, & le Comte d'Allegrete y consentit malgré lui. Sa haine contre Vasconcellos se reveilla. La discorde se mit parmi tous les Chefs. L'interêt particulier l'emporta sur l'interêt general, au grand préjudice de l'Etat. 1645.

Le 15 de Septembre l'armée se mit cependant en marche vers Telena. Elle étoit composée de seize cens chevaux, & de huit mille hommes d'Infanterie divisez en huit Regimens. La garnison de Telena se rendit vie sauve, après trois jours de siege. Comme les Portugais se mettoient en devoir de démanteler cette place, on apperçût l'avant-garde de l'armée

1645. Castillane ; elle étoit plus forte & plus nombreuse que la Portugaise, & l'on comprit alors qu'on avoit fait une faute de ne point attaquer Saint Christophe au lieu de Telena. Cependant il falut songer à se retirer & à repasser la Guadiane. Une partie de l'armée l'ayant executé, l'autre fut attaquée par l'armée Castillane, que commandoit le Baron de Molenguen à la place de Leganés qu'on avoit envoyé en Catalogne. Dom Juan Mascaregnas soutint avec la seule cavalerie les efforts des Castillans, & les repoussa même jusques au bois de Corcuela, contre lequel étoit situé le camp des ennemis. Le Comte d'Allegrete proposa dans l'instant à ses Officiers Generaux de faire revenir les troupes qui avoient passé la Guadiane, & de profiter de la confusion où paroissoient les Castillans. Comme on déliberoit là-dessus, on vit arriver toute l'armée ennemie qui marchoit en ordre de bataille. A cette vûë la Cavalerie Portugaise, qui venoit un moment auparavant de donner de grandes preuves de courage, prit honteusement la fuite, & passa la Guadiane. Mascaregnas son General fit de vains efforts pour la retenir. Alors s'ar-

mant d'une pique, il mit pied à terre, 1646.
& ſuivi de quelques Officiers, il alla ſe mettre avec eux à la tête de l'Infanterie, qui étoit encore en deça la riviere.

Il ſembloit que cette Infanterie devoit être taillée en pieces ; mais bien loin de ſe laiſſer entraîner par le mauvais exemple de la Cavalerie, elle ſe retrancha avec des chevaux de friſe, ſe défendit avec une intrepidité ſans égale, & força les Caſtillans à ſe retirer honteuſement, laiſſant deux cens ſoldats ſur le champ de bataille, ſept Capitaines de Cavalerie, & trois Sergens Majors. Les Portugais ne perdirent dans cette occaſion que cent vingt ſoldats & quelques Officiers, parmi leſquels ſe trouva Emmanuel de Gama Capitaine de Cavalerie. Il fut generalement regretté ; c'étoit un homme d'un grand merite, digne enfin de ſon nom. Il ſemble qu'il y ait des Maiſons faites pour donner l'exemple des vertus, comme il en eſt pour donner l'exemple des vices.

Les Portugais acheverent de paſſer la Guadianne, & les Caſtillans ſe retirerent ſous Badajos. De-là le Baron de Molinguen envoya un détachement pour rétablir Telena. Ses pro-

1646. grès euſſent été médiocres, ſi la concorde & l'intelligence euſſent regné parmi les Officiers Generaux des Portugais, mais ils paſſoient leurs tems en des diſputes vaines ; le tems s'écouloit ; on n'entreprenoit rien ; le Comte d'Allegrete & Vaſconcellos en vinrent enfin à une rupture ouverte. L'armée ſe diviſa, & l'on fut contraint de l'envoyer dans ſes quartiers d'hyver, pour prévenir peut-être de plus grands malheurs.

Le Comte d'Allegrete penetré de douleur du peu de ſuccès qu'avoient eu ſes armes pendant la campagne, à cauſe des contradictions qu'il avoit eſſuiées, partit pour la Cour afin de ſe juſtifier, & pour porter ſes plaintes contre ceux qui l'avoient traverſé dans ſes operations. Le Roi qu'on avoit prévenu, ou pour mieux dire, qui n'avoit pas perdu la mémoire de la premiere retraite, qu'avoit fait le Comte, le reçut & l'écouta froidement. Le Comte d'Allegrete avoit rendu de grands ſervices : cette reception lui parut une ingratitude de la part de ſon Maître ; il ſe retira accablé de douleur dans ſa maiſon, & mourut en peu de jours, laiſſant la réputation d'un grand Capitaine,

d'homme ſage, prudent, courageux, 1646.
& plein de zele pour ſa Patrie. Cependant ces qualitez, que la rareté devroient rendre aux hommes ſi reſpectables, ne ſervirent qu'à lui faire des ennemis. On le peignit au Roi, fier, indépendant, entêté, dur, inflexible, & peu propre à commander, malgré les talens qu'il avoit pour la guerre. A ces diſcours outrageans, le Comte d'Allegrete ne répondoit que par des actions utiles à ſon païs: ſon peu d'empreſſement à ſe juſtifier, fut regardé comme l'effet d'un orgueil inſuportable, & le perdit ſans reſſource dans l'eſprit de ſon Roi.

Le Comte de Vidigueyra étoit toujours en France. Le miniſtere de Richelieu, avoit été un miniſtere de force & de fermeté, celui de Mazarin étoit un miniſtere de ſoupleſſe & d'adreſſe. Dans l'un & l'autre on ſe propoſoit le même but, qui étoit l'abaiſſement de la Maiſon d'Autriche. La Reine de France, Regente du Royaume, uniquement occupée de la gloire & de la grandeur de ſon fils, veilloit attentivement à tout ce qui pouvoit y contribuer. Mazarin parvenu au Cardinalat, avoit toute ſa confiance, & ſecondoit avec ardéur ſes vûës. Le

1646. Comte de Vidigueyra travailloit de ſon côté à maintenir la bonne intelligence entre la Cour de France, & celle de Portugal, dont les interêts étoient les mêmes. Le Roi de Portugal en étoit ſi perſuadé, qu'il envoya cinq de ſes meilleurs vaiſſeaux ſous les ordres de Jean de Meneſes, pour joindre la flote Françoiſe, qui faiſoit voile vers Porto Longone, afin d'enlever au Roi Catholique cette place, ſituée dans la mer Adriatique.

Les Portugais continuoient auſſi la guerre dans le Breſil, avec la même ardeur qu'en Europe. Pour incommoder la Ville d'Areciſſe, ils avoient bâti tout auprés un Fort, qu'ils appelloient le Fort de Jeſus, d'où ils battoient ſans ceſſe la place, avec huit pieces d'artillerie. Vieyra & Vidal étoient toujours à la tête des troupes. Tellez leur envoyoit de tems en tems des rafraîchiſſemens, & les affaires desHollandois alloient de jour en jour en décroiſſant. Ayant voulu bâtir un Fort, non loin d'Areciſſe, pour empêcher la communication des quartiers de l'armée Portugaiſe, Henri Dias alla interrompre le travail, que les Hollandois abandonnerent: mais après la retraite de ce Capitaine Portugais,

ils

ils le recommencerent, & le pousserent avec tant de diligence, qu'ils l'acheverent enfin. Ils y laisserent une garnison, que peu de jours après Henri Dias fit passer au fil de l'ép.e. 1645.

Antoine-Philippe Camerano, Mestre de Camp, remporta également quelque avantage sur les Pitaquares, & les Tapuyas, qui s'étoient soumis aux Hollandois, & ravageoient les terres dépendantes des Portugais. Ces peuples appellerent à leurs secours les Hollandois établis dans le Paraiba. Mais Camerano réprima le dessein des uns & des autres, & Vidal ayant été le joindre, ils porterent la terreur de leurs armes jusque dans la Ville de Pariba même. Vidal s'en retourna devant Arecisse, où il trouva que Veyra manquoit de vivres. Les soldats fatiguez murmuroient, & plusieurs avoient quitté l'armée, & s'étoient retirez à la baye. Tellez les renvoya promptement. Les assiegez manquoient aussi de toutes les choses necessaires. Ils résolurent de faire une sortie par mer, afin d'aller chercher des vivres. Pour donner le change aux Portugais; ils firent semblant d'aller s'embarquer au port de Maria Farina:

1646. mais ces derniers s'en apperçurent, & Vidal accourut dans l'endroit où ils prétendoient s'embarquer, & les contraignit de se retirer avec perte.

Cependant les Chefs des Etats des Provinces-Unies, résolurent de faire un armement considerable, pour aider la Compagnie Occidentale à se soutenir dans le Bresil. François de Sousa Coutigno Ambassadeur auprès de leurs Hautes Puissances, informa promptement Jean IV. du dessein des Hollandois. On tint un Conseil d'Etat à Lisbonne sur cette affaire. Les uns disoient qu'il ne falloit rien épargner pour soutenir Vidal & Vieyra, & chasser les Hollandois du Bresil; les autres étoient d'avis qu'on les y laissât en repos, & qu'on envoyât des ordres à Vieyra & à Vidal de quitter les armes, & de se soumettre aux Hollandois, s'ils vouloient conserver leurs biens dans la Capitanie de Fernambuco, ou de passer dans les terres soumises sans contestations aux Portugais, où l'on tâcheroit de leurs procurer des établissemens solides, pour récompenser leur courage, leur valeur, & surtout l'atachement qu'ils faisoient éclater en faveur de leur pays. On les informa du résultat de ce Conseil. Vieyra & Vidal en demeurerent penetrez

de douleur : ils touchoient au moment de recueillir les fruits de leurs travaux, par la prise d'Arecisse, & ils se les voyoient enlever tout d'un coup, par la foiblesse du gouvernement, pour lequel ils s'étoient l'un & l'autre sacrifiez. Avant de prendre un parti, ils tinrent Conseil ensemble, avec les principaux Officiers de leur armée. Le respect qu'ils avoient pour le Roi, les portoit à obéir promptement à ses ordres; mais l'interêt de l'Etat, l'amour de la gloire, le désir de s'afranchir d'un joug Etranger, tout les sollicitoit à poursuivre une guerre, où la victoire s'étoit presque toujours déclarée en leur faveur. Ils étoient d'ailleurs persuadez que le Roi ne s'étoit déterminé à leur envoyer les ordres qu'ils avoient reçus, que parce qu'on ne l'avoit pas bien informé de la situation des affaires. » Car, disoient-ils, s'il eût » connu notre zele, nos victoires, » l'ardeur de nos soldats, le désir où » nous sommes de répandre jusqu'à » la derniere goute de notre sang » pour son service dans cette Provin- » ce, certainement au lieu de nous or- » donner de poser les armes, il nous » encourageroit à poursuivre notre 1646.

1646. » entrepriſe, il nous ſecoureroit de tou-
» tes ſes forces. Il eſt de ſon interêt, » & de notre devoir qu'il ſoit inſtruit » de notre ſituation, avant d'obéïr.

Affermis dans ce deſſein, ils réſolurent d'écrire au Roi, pour lui apprendre qu'ils alloient continuer la guerre; & pour ne pas perdre de tems ils marcherent pour s'emparer de l'iſle d'Itimaraca, ſéparée du Continent par un bras de mer, & d'où les habitans d'Arecifle retiroient des ſecours conſiderables. Cette iſle avoit trois ports, où les Hollandois entretenoient trois grands vaiſſeaux de guerre, pour en deffendre l'entrée. Les Portugais les aſſaillirent, s'en emparerent, entrerent dans l'iſle, où ils répandirent la terreur & l'épouvante. Les ennemis s'enfermerent dans le Fort appellé d'Oranges. Les Portugais démolirent tous les autres Forts de l'iſle, & en bâtirent un dans un des trois ports de l'iſle, pour ſe conſerver la communication avec la terre ferme.

Cependant les habitans d'Areciſſe étoient réduits à la derniere extrêmité, ils manquoient de vivres, de munitions & de ſoldats. Ils étoient enfin ſur le point de traiter avec les Portugais, lorſqu'il arriva dans leur port

trois vaisseaux Hollandois, chargez 1646.
de munitions, de vivres & de soldats. Ce secours inesperé releva leur courage. Ils se flaterent dès ce moment non seulement de se conserver dans la Capitanie de Fernambuco ; mais de faire encore des conquêtes dans celle de la Baye. Les Portugais ne perdirent point courage. Au lieu de se retirer, comme les Hollandois s'en étoient flattez, ils se fortifierent de nouveau dans leurs retranchemens, dans le dessein de pousser avec vigueur la guerre.

Tandis qu'ils s'affermissoient dans cette genereuse résolution, la haine & l'envie fomentoient peu à peu la discorde parmi les troupes. La plûpart des Officiers jaloux du mérite de Juan Fernandes Vieyra, conçurent le dessein honteux de le faire assassiner. Ils subornerent quelques esclaves, qui l'attendirent dans un passage, & tirerent sur lui trois coups de fusil, dont deux bales le blesserent à l'épaule. On arrêta dans l'instant un des assassins, qui parla : mais Vieyra par un excès d'une rare prudence, dissimula le complot, qu'on avoit trâmé contre sa vie, & se contenta de faire punir l'assassin. Cette

1646. moderation produisit un bon effet. Les Conspirateurs triompherent de leur haine, & tous à l'envi concoururent au bien general, en obéïssant à Vieyra. Vieyra pour grossir son armée, assembla tout ce qu'il y avoit de troupes dans le pays, afin de s'opposer efficacement aux efforts de Sigismond Vanescop, & de Jacob Estacurt, Chefs des Hollandois, tous deux également braves, courageux & consommez dans le métier de la guerre.

Sigismond ayant choisi douze cens hommes, tenta une entreprise dans le territoire d'Olinde. Antoine de Roccia Damas, Bras de Barros, Sebastien Fereira, & Juan Soares d'Albuquerque le mirent en fuite & le poursuivirent jusqu'au Fort de Perexis. Là, Sigismond reçut un nouveau renfort de troupes, avec lequel il tenta vainement une seconde fois la fortune. Il fut battu, & contraint de se retirer. Peu de tems après, il se remit en campagne avec quatre mille hommes, & un grand nombre d'Indiens. Il construisit plusieurs Forts, il ravagea quelques habitations appartenantes aux Portugais, & rétablit un peu les affaires des Hollandois dans le

Bresil. Dans les Indes, la treve eut lieu entre les Portugais & les Hollandois; mais les premiers y perdirent une flote considerable par un naufrage. 1646.

Cette perte causa une grande consternation dans Lisbonne, où le Roi assembla les Etats Generaux pour prendre des nouvelles mesures touchant le Gouvernement, où il se glissoit plusieurs abus à la faveur de la guerre. Après qu'on les eût réformez, on convint de faire une levée de seize mille hommes, & de quatre mille chevaux, pour deffendre les frontieres. On imposa de nouveaux tributs pour soutenir les frais de la guerre. On résolut de pourvoir à la sureté des Provinces, où les soldats, & les gens sans aveu, commettoient chaque jour des brigandages, dont les peuples seuls étoient les victimes; on réforma les Tribunaux; on veilla à la conduite des Administrateurs des Finances; on nomma de nouveaux Directeurs, pour avoir soin que la repartition des tributs se fît avec équité & justice, & pour empêcher que le peuple ne fût seul opprimé. Ces Directeurs furent choisis dans les trois Ordres, qui composoient les trois

1646. Etats, afin qu'ils veillassent respectivement à la conduite les uns des autres. La Noblesse chargea de cette commission Dom Sebastien Cesar de Meneses, Evêque de Porto, & Dom Alvares d'Abranches, du Conseil de Guerre; les Députez des Villes nommerent Thomé de Sousa Veadeur de la Maison du Roi, & Rui Correa Lucas, Lieutenant General de l'artillerie du Royaume; le Clergé choisit Pantaleon Rodrigues Pacheco, Evêque d'Elvas, & Dom Pedre de Meneses, Evêque de Mirande. On termina plusieurs autres affaires à la satisfaction des peuples & du Roi, qui déclara aux Etats, qu'il voüoit désormais le Royaume de Portugal à la Vierge Marie, Mere Immaculée du Fils de Dieu; & il le déclara par le Decret suivant.

» Dom Juan, par la grace de Dieu, » Roi de Portugal, & des Algarves, » deçà & delà la mer, en Afrique, » Seigneur de la Guinée, de la Na» vigation & Commerce d'Ethiopie, » Arabie, Perse, & des Indes, &c. » Sachent tous ceux qui verront le » present Decret, que je suis rétabli » par une grace speciale de Dieu, » dans la possession de la Couronne,

» des Royaumes & Seigneuries de 1676.
» Portugal, & que le Seigneur Roi,
» Dom Alfonse Henriques, mon
» Ayeul, & premier Roi de ce Royau-
» me, lorsqu'il fut proclamé & sa-
» lué Roi, en reconnoissance d'un si
» grand bienfait, du consentement
» de ses vassaux, il choisit pour sa
» Protectrice, & celle de son Royau-
» me, la Vierge, Mere de Dieu, à
» laquelle il promit payer tous les
» ans un tribut, pour marque de vas-
» selage. Désirant imiter le saint zele
» qui l'enflammoit, ainsi que la pieté
» des Seigneurs Rois mes Prédeces-
» seurs, je la choisis aussi pour uni-
» que Protectrice, & je promets en
» mon nom, & au nom du Prince
» Theodose mon fils, aimé sur tous,
» & pour tous mes successeurs, de
» payer tous les ans pour marque de
» vasselage, cinquante Crusades, à
» l'Eglise de la Conception, qui est
» à Villavitiosa, & la premiere qui
» ait porté ce nom dans toute l'Espa-
» gne. Et de la même maniere, nous
» promettons & jurons comme Prin-
» ce, de confesser & de deffendre
» jusqu'à sacrifier notre vie, s'il est ne-
» cessaire, l'Immaculation de la Vier-
» ge Marie, Mere de Dieu, selon la

1676. » croyance de notre Sainte Mere l'E-
» gliſe de Rome, à laquelle nous de-
» vons obéïr. Nous eſperons que par
» la grande confiance que nous avons
» en ſa miséricorde, elle deffendra
» Nous & nos Royaumes, contre nos
» ennemis, & qu'elle fera proſperer
» nos affaires pour la gloire de Jeſus-
» Chriſt notre Dieu, & pour l'exal-
» tation de la foi Catholique & Ro-
» maine, pour la converſion des Na-
» tions infidelles, & des heretiques.
» Et ſi quelque perſonne oſoit s'éle-
» ver contre notre promeſſe, ſerment
» & vaſſelage, Nous voulons qu'il ſoit
» dans l'inſtant chaſſé de notre
» Royaume, & s'il eſt Roi, ce que
» Dieu ne veuille jamais permettre,
» qu'il encoure ſa malediction, qu'il
» encoure la nôtre, qu'il ſoit puni,
» qu'il ſoit dépoüillé de la Royauté.
» Afin qu'on n'ignore point le choix
» que nous avons fait de ſa protec-
» tion, & qu'on n'ignore pas auſſi
» notre promeſſe & ſerment, faits
» dans l'Aſſemblée des Etats, Nous
» ordonnons qu'il en ſoit dreſſé trois
» actes publics, un pour l'envoyer en
» Cour de Rome, un autre pour être
» mis dans les Archives de l'Egliſe de
» Notre-Dame de la Conception de

» Villavitiosa, & le troisiéme pour
» être déposé dans la Tour de Tombo.
» Donné dans notre cité de Lisbon-
» ne le 26 du mois de Mars. Baltha-
» zar Rodrigues Coelho, l'an de nô-
» tre Seigneur 1646. Pierre Vieyra de
» Silva. Le Roi.

On attribua à cet acte de pieté & de religion, une partie des succès qu'on remporta sur les ennemis de l'Etat. Cependant l'armée qui étoit dans l'Alenteyo étoit sans General. Le Roi nomma Martin Alfonse de Melo, pour remplir ce poste. Juan Mendes de Vasconcellos s'étoit flaté de l'obtenir. Frustré de son esperance, il demanda permission au Roi de se retirer à Lisbonne, ce que le Roi lui accorda, en donnant en même tems sa place à André d'Albuquerque, General de l'artillerie. Il mit aussi à la tête de la Cavalerie, Dom François d'Azevedo, à la place de Dom Juan Mascaregnas, & la Charge de Commissaire General, vacante par la mort d'Alexandre Varnarte, fut remplie par Achim de Tamericut. Melo se rendit dans l'Alenteyo, pour prendre possession du commandement. Son arrivée causa une allegresse generale dans toute la Province. 1647.

1467. Le Baron de Molinguen commandoit l'armée Caſtillane à la place du Comte de Foen Saldagne, qui avoit été faire un voyage à la Cour. Il retira ſes troupes de ces quartiers, pour commencer la campagne. Alfonſe de Melo donna auſſi ordre de ſon côté à André d'Albuquerque de marcher vers la Guadiane, & de combattre les Caſtillans, s'ils ſe preſentoient. En effet, on ne tarda pas de ſe rencontrer. Il y eut pluſieurs eſcarmouches, où les Portugais remporterent l'avantage. La diſcipline étoit entierement negligée dans leur armée. Le ſoldat ne ſongeoit qu'à piller, & mépriſoit les ordres de ſes ſuperieurs. De quelque courage, & de quelque valeur que ſoient doüées des troupes, ce ſont des vertus inutiles, ſi elles ne ſont guidées, & temperées par une grande diſcipline. Melo s'appliqua entierement à la rétablir & dans l'Infanterie, & dans la Cavalerie. Il réforma les plus mutins, & il ſe montra ſi ſevere envers les autres, qu'on y vit enfin regner l'ordre & la ſubordination, ſans leſquelles une armée ne ſçauroit long-tems ſe ſoutenir.

Sur ces entrefaites Jean Paſcal Coſmander, IngenieurMajor, fut fait

prisonnier par un détachement de Cavalerie Espagnole, en allant d'Estremos à Elvas. On le conduisit à Badajos, & l'on eut pour lui les égards les plus flateurs. C'étoit le plus habile Ingenieur de son tems. Le Roi de Portugal fit tous ses efforts pour lui procurer la liberté, & le Roi Catholique en la lui refusant, fit les siens pour l'attacher à son service. Cosmander qui avoit été comblé de bienfaits de la part du Roi de Portugal, resista quelque tems aux pressantes sollicitations des Espagnols : mais languissant dans le repos, & séduit enfin par les hautes esperances qu'on lui donna d'une grande fortune, il se détermina à prendre parti dans les troupes des ennemis, oubliant toutes les graces qu'il avoit reçûës des Portugais. 1647.

Le Comte de Seren Gouverneur de la Province de Beira, ayant apris que le Roi avoit de nouveau fait arrêter le Marquis de Montalvan son pere, fit demander la permission de quitter son Gouvernement, & de s'en retourner à Lisbonne. Le Roi y consentit, & divisa son Gouvernement en deux, dont l'un fut confié à Rodrigue de Castro, & l'autre à Sanche Emmanuel. Les territoires de la Guar-

1647. de, de Piguel, de Lamego & d'Esguera fut compris dans celui de Castro, & Conimbre, Viseo, Castelbranco dans celui d'Emmanuel. Castro s'appliqua avec un soin extrême à rétablir l'ordre & la confiance dans son département. Brulant de se signaler par quelque entreprise d'éclat, il se mit à la tête de trois mille hommes d'Infanterie & de six cens chevaux, & alla assieger le fort de Gallegos. En arrivant devant la place, il trouva l'entreprise au-dessus de ses forces. Esperant d'y suppléer par son courage, il fit dresser une batterie de trois pieces de canon, & battit la place pendant trois jours sans pouvoir faire une brêche assez considerable pour monter à l'assaut. Cependant il craignoit à tous les instans que les Castillans ne partissent de Ciudad Rodrigo, pour lui faire lever le siege, & alors il n'eût point été en état de resister, sur tout si la garnison de la place qui étoit considerable eût fait une sortie sur ses troupes. Il assembla son Conseil de Guerre; on y resolut de lever le siege, & d'aller faire une course dans le territoire de S. Felix. La garnison de cette Ville étoit partie pour joindre l'armée ennemie à Ciudad

Rodrigo où elle s'aſſembloit. 1647.

Caſtro mit en execution ce qu'on avoit reſolu dans le Conſeil, & partit, après avoir renvoyé ſon butin à Almada. Etant arrivé devant ſaint Felix, il attaqua cette place par quatre endroits differens, il la força, la pilla, & tua une partie de la garniſon. L'autre partie ſe retira dans le château. Les Portugais contens de leurs ſuccès, reprirent la route d'Almeda. L'armée Caſtillane aſſemblée ſous Ciudad Rodrigo ſe mit enfin en marche, entra dans le Portugal, & cauſa quelques dommages aux Villes frontieres. En s'en retournant, un corps d'Infanterie tomba entre Ciudad Rodrigo & le Fort de Galleyos, dans une embuſcade que Caſtro lui avoit tenduë. Ils ne furent pas plus heureux partout ailleurs: les Portugais les battirent, & les repoufferent toujours.

Le peu de ſuccés qu'avoient les armes Caſtillanes contre les armes Portugaiſes, cauſoit un mortel chagrin aux Miniſtres du Roi Catholique. Ne pouvant réduire les Portugais par la force, ils eurent recours à la trahiſon. Ils ne doutoient point que le Portugal ne ſe ſoumît bien-tôt, au

1647. gré de leurs desirs, s'ils pouvoient parvenir à faire assassiner le Roi Jean Quatriéme. Les meurtres, les brigandages, les trahisons les plus infâmes, tout leur paroissoit permis pour arriver au but qu'ils se proposoient. Ils chercherent donc quelqu'un à qui ils pussent confier l'execution de leur déteſtable projet. Dominique Lette s'offrit. Lette étoit né à Lisbonne de parens obscurs & ignorez. Il étoit sans mœurs, & il ne connoissoit aucun principe de vertu. Sa vie n'avoit été qu'un tissu des vices les plus honteux. Il n'avoit vécu qu'avec des hommes perdus de dettes & de débauches, & avec ces femmes, qui au mépris de l'honnêteté publique, immolent la pudeur au plus vil interêt. Tel étoit l'homme dont les Ministres Espagnols ne balancerênt point de se servir, & à qui ils oserent promettre pour prix de son crime les recompenses les plus honorables. Avant de se rendre à Lisbonne, il engagea Emmanuel Rocco, aussi Portugais, de faire ce voyage avec lui. Rocco lui demanda quelle raison pouvoit l'engager de retourner à Lisbonne. J'y vais, répondit Lette, venger les outrages que ma femme y a faits à mon honneur, en la poignar-

dant aux yeux mêmes de ses amans; 1647.
& j'ai besoin de votre secours pour favoriser ensuite mon évasion. Rocco consentit de l'y accompagner. Ils arriverent à Lisbonne quelques jours avant la Fête-Dieu. Lette choisit ce jour pour consommer son crime. Le Roi devoit se trouver à la Procession du S. Sacrement avec toute la Cour, & cette Procession devoit passer dans une ruë fort étroite. Lette y loüa deux maisons : l'on pouvoit passer de l'une dans l'autre par une porte de communication. Une de ces maisons donnoit aussi dans une autre ruë, par où Lette esperoit de se sauver après avoir fait son coup.

Le jour de la Fête-Dieu étant arrivé, il pria Emmanuel Rocco d'aller l'attendre avec des chevaux au Convent de Nôtre-Dame de Grace, parce qu'il esperoit, lui dit-il, d'assassiner ce jour-là sa femme. Rocco y alla & Lette se rendit à son poste. La Procession passa, le Roi y étoit environné de ses Gardes & de toute sa Cour. A cette vûe Lette se troubla, la pompe & la majesté de la ceremonie acheva de l'intimider : enfin il n'osa consommer son crime. Il sortit de sa maison, & alla joindre Rocco qui

1647. l'attendoit. En l'abordant: Ami, dit-il, je n'ai pû venger mon injure, ma femme s'est dérobée à mon ressentiment, elle n'a point paru dans l'endroit où j'esperois de la punir de son infidelité; il faut suspendre ma vengeance pour quelque tems; retournons à Madrid, nous reviendrons une autre fois, & je prendrai mieux mes mesures. Rocco sans se donner la peine d'approfondir davantage la conduite de son ami, le suivit en Espagne. Les Ministres de cette Couronne l'y attendoient avec impatience. Ils furent extrêmement mortifiez de le revoir sans avoir rien fait, & ils l'engagerent à y retourner, en lui promettant, s'il consommoit le crime, la plus brillante fortune. Lette ranimé par cette promesse, revint en Portugal, & amena avec lui Rocco. Pendant leur voyage, Rocco s'apperçût que Lette étoit violemment agité. Il le questionna, en lui reprochant le peu de confiance qu'il lui témoignoit. Le procedé de Rocco paroissoit sincere. Il est des momens de foiblesse qui triomphent de la prudence la plus attentive. Lette découvrit à son ami tout son secret. Rocco en comprit toute l'importance; il applaudit

à Lette, & il lui promit de le ſeconder avec courage. A la honte de l'humanité, l'intereſt eſt preſque toûjours la ſource de nos crimes & de nos vertus. Lette avoit eſperé de s'élever par un crime; ce même motif inſpira à Rocco de faire une action genereuſe en avertiſſant le Roi. Lorſque l'un & l'autre furent arrivez à quelque diſtance de Lisbonne, Rocco quitta ſon ami ſous quelque pretexte, ſe rendit au Palais, vit le Roi, & lui apprit le péril qu'il avoit évité le jour de la Fête-Dieu, & celui qui le menaçoit encore. Dans l'inſtant Lette fut arrêté, & bien-tôt après il expira au milieu des tourmens dûs au crime qu'il méditoit. Le Roi pour remercier Dieu de l'avoir délivré d'un péril ſi grand, conſacra une Egliſe en l'honneur du S. Sacrement. 1647.

Après s'être acquitté de cet acte de pieté, tous ſes ſoins furent conſacrez au gouvernement de l'Etat. A meſure qu'il s'affermiſſoit ſur le Trône, ſon amour & ſon attachement pour ſes peuples n'en devenoient que plus vifs. Il gémiſſoit de les voir livrez aux fureurs de la guerre, ſans eſperance de voir ſi-tôt terminer leurs malheurs. Il s'étoit flatté que la Fran-

1647. ce l'auroit fait comprendre dans le Traité de la Paix generale concluë à Munster; mais il s'en étoit flaté vainement; les efforts des Plenipotentiaires François échoüerent à cet égard, & peut-être sçavoient-ils bien qu'ils échoüeroient. La France étoit gouvernée sur un autre plan que celui du Cardinal de Richelieu. Le Cardinal Mazarin se proposoit le même but, mais il suivoit un systême politique tout different, & entierement opposé aux interêts des Portugais. Néanmoins le Roi de Portugal renvoya à Paris le Comte de Vidigueira, qu'il avoit honoré du titre de Marquis de Nizza, pour tâcher de renouveller le Traité de Ligue offensive & défensive arrêté sous le Ministere précedent. Vidigueira porta avec lui trois cens mille écus pour les distribuer aux Ministres de la Cour de France, afin de se les rendre favorables. Mais la Reine Regente & le Cardinal Mazarin, l'ame de tous ses desseins, s'excuserent toûjours d'entrer dans les vûës du Portugal, en disant que la France dans les circonstances presentes, devoit necessairement se tenir en paix avec l'Espagne, pour étouffer les semences de discorde, qui commençoient

à éclater de toutes parts dans le Royaume. 1647.

En effet, les Grands vouloient profiter de la minorité de leur Roi, pour se relever de l'abaissement où le Cardinal de Richelieu les avoit réduits. Les Princes de la Maison Royale mécontens du ministere dont le Cardinal Mazarin les éloignoit, se plaignoient, murmuroient, & se préparoient à repousser cette injure par la force des armes. Le Parlement étoit sans cesse aux prises avec la Cour. Ce n'étoit par tout qu'intrigues, que cabales, que haines, que divisions. Le peuple toûjours flotant, toûjours incertain, se laissoit entraîner tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Toute intelligence, toute harmonie étoient bannies parmi ceux qui étoient à la tête du Gouvernement; tous vouloient commander, personne ne vouloit obéïr, & Mazarin au milieu de cet orage ne songeoit qu'à procurer la paix au dehors, pour soutenir la guerre au dedans du Royaume, contre ceux qui méditoient sa perte. Ainsi Vidigueyra ne put rien obtenir. Alors son Maître lui envoya un Collegue, pour lui aider à terminer au moins une paix solide entre les deux Cou-

1647. ronnes. C'étoit le Pere Antoine Vieira, Jeſuite, natif du Breſil, homme celebre par ſes prédications, mais peu propre au manege des négociations, où à l'activité, & à l'intelligence, il faut joindre la ſoupleſſe, & la connoiſſance des affaires du monde. Ce Religieux fit de grandes promeſſes au Cardinal Mazarin, & cette Eminence pour éluder un engagement, fit des demandes exorbitantes. Enfin Vieira pouſſa ſi loin ſes promeſſes, que Vidigueyra fut obligé d'arrêter le cours de leur négociation; en déclarant qu'il aimeroit mieux qu'on lui coupât les mains, que de ſigner les choſes que le Jeſuite avoit accordées.

Le Roi de Portugal comprit alors qu'il ne devoit attendre que de mediocres ſecours de la part de la France; auſſi ne compta-t-il plus que ſur ſes propres forces, & ſur l'amour inebranlable de ſes ſujets. Ils ſe comportoient par tout avec une valeur incroyable. En Portugal, en Afrique, dans les Indes, en Amerique, partout leur courage & leur valeur ſuppléoient au nombre. Moyennant ce zele, qui ne ſe démentoit pas un ſeul inſtant, le Roi arma douze vaiſſeaux

de guerre qu'il envoya au Bresil, ſous les ordres d'Antoine Tellez de Meneſes, Comte de Villapoca, afin de ſecourir le Gouverneur de ce pays, que les Hollandois menaçoient de chaſſer de la baye de tous les Saints. Sigiſmond leur General s'étoit déja emparé de l'iſle de Tapiraca, & y avoit conſtruit un Fort. Dès qu'il apprit l'arrivée de la flote Portugaiſe, il abandonna l'iſle, & démolit le Fort, afin que les Portugais ne puſſent en profiter. Les Portugais qui étoient devant Areciſſe, profitant de ſon abſence, ravagerent juſqu'à Riogrande toutes les habitations des Hollandois, d'où les habitans d'Areciſſe retiroient leurs vivres. Sigiſmond accourut pour arrêter leurs ravages, laiſſant devant la Baye huit vaiſſeaux de guerre pour combattre la flote Portugaiſe, qu'on y attendoit de jour en jour. Elle y arriva enfin, & le Comte de Villapoca ſe prépara au combat. Les Portugais l'attendoient avec impatience : on en vint aux mains, & les Hollandois après une legere réſiſtance, prirent le parti de ſe retirer. 1647.

Dom Gaſton de Coutigno, Gouverneur de Tanger, réprima les Maures en Afrique, & dans les Indes, le Vi-

ceroi ſécourut heureuſement le Naique de Maduré ſon allié, contre un de ſes vaſſaux, Roi de Marava, ou Teveté, reſidant ordinairement dans l'iſle de Remanancor, connue dans tout l'Orient, par la celebre Pagode de Rama. Maſcaregnas mit à la raiſon le Roi de Teveré, & on ne lui pardonna ſa rebellion, qu'à condition qu'il payeroit double tribut au Nayque de Maduré.

1648. Au commencement de l'année 1648. les Eſpagnols envoyerent commander dans l'Eſtramadure le Marquis de Leganez, qui s'étoit acquis une grande réputation dans les armes, en faiſant lever le ſiege de Lerida, place importante en Catalogne, à l'armée Françoiſe qui l'aſſiegeoit. On ne doutoit point qu'il ne ſoutînt la réputation de ſon nom dans le commandement qu'on lui confioit. On eſperoit tout de ſa valeur & de ſon courage, & lui-même ſe promettoit des ſuccès plus heureux, qu'il n'avoit eu la premiere fois qu'il avoit fait la guerre dans ce pays. Outre des ſommes conſiderables que la Cour de Madrid lui donna pour l'entretien & l'augmentation de ſon armée, elle lui permit d'amener avec lui l'Ingenieur Coſmander, qui connoiſſant le pays, & la

la force des places ennemies, pouvoit être d'une grande utilité au Marquis de Leganez. 1648.

Les grands préparatifs des Castillans, & la haute réputation de Leganez causerent quelque inquietude à Martin Alfonse de Melo, Commandant General des armées Portugaises dans l'Alenteyo, & honoré depuis peu par le Roi son Maître, du titre de Comte de Saint Laurent. Il demanda du secours à la Cour, pour se mettre en état de résister aux forces ennemies qui le menaçoient, & Dom Juan Mendez de Vasconcellos reçut ordre de pourvoir promptement à toutes les choses necessaires pour repousser les Castillans, en cas qu'ils fissent, comme on n'en doutoit poiut, une invasion dans le Portugal. En effet, Leganez ne tarda pas d'envoyer sa Cavalerie pour faire le dégât aux environs de Portalegre, d'Aronches, & de Castelvide. Le Comte de Saint Laurent, informé de ce dessein, tira des garnisons d'Elvas, & de Campo Major, un corps de troupes, & chargea Tamaricut, Commissaire General de la Cavalerie, d'aller chercher les Espagnols pour les combattre. Tamaricut les rencontra dans le territoi-

1648. re de Portalegre, qui s'en retournoient chargez de butin. Il les chargea avec furie : le combat fut long & opiniâtre, mais la victoire après avoir balancé, se déclara enfin pour les Portugais ; les Castillans furent tailliez en pieces & mis en fuite, que la nuit favorisa. On fit neanmoins deux cens prisonniers, parmi lesquels se trouva beaucoup d'Officiers. Jean de Silva de Sousa, & Pierre l'Emcastro, Capitaine de Cavalerie, furent blessez dans cette occasion. Ils contribuerent beaucoup par leur extrême valeur à cette victoire, qui servit, pour ainsi dire, de prélude à la vigoureuse résistance qu'on opposa aux Espagnols devant Olivença, lorsque le Marquis de Leganez en vint faire le siege.

Leganez se détermina à assieger cette place, par le conseil de Cosmander, qui ayant changé de parti, voulut s'accrediter dans l'esprit des Castillans ses nouveaux amis, en leur procurant la conquête de cette place, dont il connoissoit toute la force, & toute la foiblesse. Vers le mois de Juin Leganez assembla son armée, qui se trouva composée de huit mille hommes d'infanterie, & de trois mille chevaux. Cette armée força sa marche, & arriva devant Olivença le

même jour bien avant dans la nuit. 1648.
Leganez chargea Cosmander du soin de l'attaque. Celui-ci divisa les troupes en quatre corps, pour assaillir la place par quatre endroits differens, & lui-même promit de s'emparer d'une porte, par laquelle les soldats de la garnison, qu'on employoit aux travaux des Forts voisins d'Olivença, devoient sortir. Jean de Meneses étoit Gouverneur de la place. Ignorant la marche des ennemis, & le danger qui le menaçoit, il étoit enseveli dans un profond sommeil, ainsi que toute sa garnison, à l'exception des sentinelles ordinaires. D'abord qu'elles apperçurent les ennemis, elles reveillerent la garnison, & les bourgeois, qui tous coururent promptement aux armes pour se deffendre. Les Castillans du premier effort s'étoient emparez de deux boulevards. Le Gouverneur de la Ville s'étant reveillé au bruit des combatans, s'arma & se transporta à la tête de ses troupes. Il rencontra d'abord dans une ruë un bataillon de Castillans, qu'il chargea avec tant de valeur, qu'ils furent contraints de regagner le boulevard par lequel ils étoient entrez : & bien-tôt il les chassa même de ce boulevard,

1648. & les força de ſe retirer. L'obſcurité de la nuit augmentoit la terreur, le déſordre & la confuſion. Juan de Meneſes encourageoit par ſes actions la garniſon & les ſoldats à combattre vaillament. Malgré trois grandes bleſſures qu'il avoit reçûës, il ſe montroit par tout. Le combat duroit encore à la pointe du jour. Un ſoldat Portugais découvrit Coſmander, l'auteur de cette entrepriſe, à la porte dont nous avons parlé : il lui tira un coup de fuſil & le tua. Sa mort répandit l'épouvante parmi les Caſtillans. Rebutez d'ailleurs de la longue & vigoureuſe réſiſtance des Portugais, ils prirent le parti de ſe retirer. Leganez furieux de les voir ainſi abandonner une entrepriſe, dont il avoit regardé le ſuccès comme certain, voulut les ramener à l'attaque ; mais tous ſes efforts furent inutiles. Il fut contraint de s'en retourner honteuſement à Badajos, laiſſant la meilleure partie de ſes plus braves ſoldats, morts ou bleſſez, ſur la place.

La nouvelle de cette vigoureuſe deffenſe étant parvenuë à Liſbonne, on y vit regner la joie & l'allegreſſe. Le Roi pour témoigner ſon eſtime, & ſa reconnoiſſance à Jean de Mene-

ſes, lui envoya ſon Chirurgien, pour 1648.
le panſer de ſes bleſſures, dont il fut gueri en peu de tems. Cependant la méſintelligence regnoit encore parmi les Chefs de l'armée Portugaiſe. Le Comte de Saint Laurent, & Vaſconcellos ſe contrediſoient ſans ceſſe, & les affaires du Roi en ſouffroient. Il ſuffiſoit que le Comte propoſât quelque projet, pour que Vaſconcellos le combattît, & le décriât, ce qui ôtoit la confiance au ſoldat, & faiſoit perdre le tems en de vaines explications, qui n'aboutiſſoient qu'à indiſpoſer davantage les eſprits. Le Comte de Saint Laurent prit cependant ſon parti, pour profiter du découragement où étoient les Caſtillans, depuis leur entrepriſe manquée ſur Olivença, & la perte d'un convoi que la garniſon de Campo Major leur avoit enlevé à la vûë de Badajos. Il alla avec ſes troupes ravager les environs de cette Ville, ſans que Leganez oſât en ſortir pour le repouſſer. Enſuite il ſe retira avec ſon butin, & renvoya ſes troupes dans leurs quartiers.

Ses conteſtations avec Vaſconcellos recommencerent plus vivement que jamais. Ce dernier ſe rendit à la Cour ſans ſon congé. Auſſi-tôt qu'il y

1648. fut arrivé, il fut arrêté par ordre du Roi, & mis dans la vieille Tour, Forteresse située par-delà le Tage, vis à-vis de Lisbonne. On lui rendit peu de jours après la liberté, & Vasconcellos s'étant démis volontairement de sa Charge, se retira dans les terres qu'il possedoit près de Bragance, dans la Province de Tra-os-Montes. Là éloigné de la Cour & du tumulte des armes, il trouva le repos & la tranquillité, qu'il avoit vainement cherchez dans les intrigues & les cabales du monde. Mais ce repos & cette tranquillité furent bien-tôt interrompus : le Roi le nomma General de ses troupes dans cette Province, où les évenemens de la guerre furent si peu considerables, ainsi que dans la Province d'entre Douro & Minho, qu'ils ne méritent pas qu'on s'y arrête.

Dans la Province de Beira, Sanche Emmanuel tenta vainement de s'emparer d'Alcantara, Ville de l'Estramadure Portugaise. Ayant appris que les Castillans se préparoient d'aller insulter Penamacor, il alla joindre Rodrigue de Castro, pour s'opposer avec lui aux desseins des ennemis. Il fut averti en chemin que les Castil-

lans ſe tenoient tranquilles dans leurs quartiers. Ne voulant pas perdre les fruits de ſon voyage, il ſe détermina à faire une incurſion dans les terres des ennemis. Il s'empara d'abord du poſte du Pas de Sainte Marie. Delà il fit partir ſes troupes ſous les ordres de Barthelemi de Vaſconcellos, Commiſſaire General de la Cavalerie, pour faire le dégât aux environs de Caſadigna, & de Cixo. Les milices Caſtillanes du pays prirent les armes pour le repouſſer. En même-tems quatre cens hommes & quarante chevaux marcherent pour aller chaſſer Emmanuel du poſte dont il s'étoit emparé. Ils l'y attaquerent avec valeur, & Emmanuel les reçut avec courage. Après un long combat, les Caſtillans ſe retirerent, & Emmanuel vainqueur, s'en retourna chargé de butin à Pena Macor. 1648.

Le 26. du mois d'Avril de la même année, la Reine de Portugal mit au jour l'Infant Dom Pedre. La joye qu'on fit éclater dans Liſbonne dans cette occaſion, fut comme une eſpece de préſage de ſa future grandeur. L'Infant Dom Théodoſe mourut dans la fleur de ſes jeunes ans, & Alfonſe Henriqués ſon frere par ſon incapacité, comme on le dira en ſon lieu,

1648. ouvrit les chemins du Trône à l'Infant Dom Pedre.

Sur ces entrefaites, les Provinces-Unies firent la paix avec le Roi Catholique. Cette paix rendoit celle que le Cardinal Mazarin projettoit de faire avec l'Eſpagne, plus difficile. Alors ce Cardinal qui s'étoit montré ſi contraire aux Portugais, rechercha à renoüer avec eux les négociations dont nous avons parlé. Il leur offrit ſix mille hommes pour continuer la guerre avec ſuccès, moyennant une ſomme de cent ſoixante mille écus : mais on ſe refuſa à des offres que l'interêt ſeul faiſoit faire, d'autant plus que le ſecours propoſé eût été plus à charge, qu'utile à la Couronne de Portugal.

François de Souſa étoit toûjours à la Haye en qualité d'Ambaſſadeur auprès de leurs Hautes-Puiſſances. Les Députez des Etats voyant qu'il ne cherchoit qu'à prolonger ſa négociation, ſans rien terminer au ſujet de l'affaire du Breſil, reſolurent d'y envoyer une armée pour y ſoutenir les interêts de la Compagnie Occidentale. Cette armée fut compoſée de quarante vaiſſeaux de guerre, ſur leſquels on embarqua neuf mille ſol-

dats avec toutes ſortes de munitions. 1648.
Cette flote dont Vangoch étoit Admiral, mit à la voile. Elle eſſuya en ſortant des ports d'Hollande une grande tempête. Tandis qu'elle pourſuivoit ſon voyage, les Portugais pouſſoient avec vigueur la guerre. Ils avoient depuis peu à leur tête François Baretto de Meneſés, qui s'étoit acquis la réputation d'homme de valeur & de courage dans la guerre contre les Caſtillans ſur les frontieres de Portugal. Le Roi l'avoit envoyé dans le Breſil, pour ſervir en qualité de Meſtre de Camp General dans la Capitainie de Pernambuco. Il s'étoit déterminé à cette démarche, après l'entrepriſe des Hollandois ſur la Baye. Le choix qu'il faiſoit de Baretto étoit digne de ſon diſcernement. A ſon illuſtre naiſſance, il joignoit une grande intelligence pour les affaires, un eſprit élevé & porté aux grandes actions, une prudence rare, une vertu à toute épreuve, accompagnée de cette modeſtie ſans affectation, qui captive l'eſtime, & attache inviolablement les cœurs. Il s'embarqua dans la Province de Paraïba pour paſſer dans celle de Fernambuco ſur deux vaiſſeaux de guerre

1648. chargez de vivres & de munitions. Il rencontra une eſcadre Hollandoiſe. On combattit : Baretto couvert de bleſſures, ſuccomba ſous le nombre, & fut conduit à Areciffe, priſonnier de guerre. On confia ſa perſonne à François Bra. Baretto ſçût s'inſinuer dans ſon eſprit par la douceur de ſes mœurs. Bien-tôt il ſonda ſon cœur, & il le trouva acceſſible à l'interêt. Bra ne pût reſiſter à l'attrait d'une ſomme conſiderable que Baretto lui promit, & en conſéquence il favoriſa ſa fuite. Baretto arriva dans le quartier des Portugais, où il fut reçû avec une joye extrême de leur part.

L'Armée Hollandoiſe arriva enfin au port d'Areciſſe. Sigiſmond ſe mit en campagne avec huit mille hommes. Les Portugais choiſirent pour leur General Barretto. Il tint un conſeil avec Vieira & Vidal, afin de délibe rer ſur ce qu'on feroit pour reſiſter aux Hollandois. D'abord ils convinrent qu'il ne falloit plus faire qu'un ſeul corps d'armée & qu'un ſeul camp pour livrer la bataille à Sigiſmond, & qu'il falloit verſer juſqu'à la derniere goute de leur ſang pour la défenſe de leur liberté, & la conſer-

vation de leur fortune. Ils ne formoient en tout que deux mille cinq cens hommes. Avec ce petit corps d'armée Barretto s'alla poster sur une colline, appellée dans le Païs, le Mont Gararapi, à une lieüe de la mer, & à deux du Fort Barretta, dont Sigismon s'étoit emparé avec son armée. Du côté de la mer ce n'étoit qu'une plaine découverte, & presque impraticable à cause des eaux, qui y refluoient; de l'autre côté le terrain étoit sec, & il y avoit un Village appellé Meribeca, qui alloit aboutir à un lac. Baretto s'étendit sur le Mont Gararapi autant qu'il le pût, afin d'empêcher les Hollandois de s'y loger. 1648.

Sigismond parut avec son armée; quoique superieure en nombre, il ne vouloit rien hasarder. Ses soldats étoient nouveaux & sans experience. Les Portugais au contraire étoient aguerris & encouragez par leurs succès passez. D'ailleurs ils avoient un interêt plus vif que n'avoient les Hollandois pour combattre avec courage. Les Hollandois en triomphant triomphoient pour les autres. Les Portugais en demeurant vainqueurs, devoient les premiers profiter des fruits de leurs victoires. Sigismond

1648. comprenant la difference que cet interêt devoit produire dans le cœur des ſoldats de l'un & l'autre parti, prit toutes les meſures que lui purent fournir l'experience & la prudence pour s'aſſurer de la victoire: Il diviſa d'abord ſon armée en neuf bataillons, dont il donna le commandement aux Colonels Brinhc Vandenden, Vanſab, Carpintier, Ans, Vander, & Hauthain. Il marcha dans cet ordre avec cinq pieces d'artillerie vers le Mont Gararapi.

A peine fut-il à portée des Portugais, que ceux-ci firent une décharge generale ſur ſon armée. Enſuite Vidal mettant l'épée à la main, chargea avec une impétuoſité ſi violente ſon avant-garde, qu'elle fut dans un inſtant enfoncée, taillée en pieces, & miſe en fuite. Sigiſmond arrêta les Fuyards, les rallia & les ramena au combat en les faiſant ſoutenir par le corps de l'armée. Henri Dias eſſuya leur premier effort, & fut mis en déſordre. Barretto qui avoit l'œil à tout s'en apperçut, & fit voler à ſon ſecours cent cinquante ſoldats du corps de reſerve. S'étant joints à ceux que commandoit Dias, ils allerent charger les Hollandois qui les reçurent

avec tant d'intrepidité qu'ils furent 1648.
contraints de se retirer promptement dans leur poste. Les Hollandois ranimez par cet avantage attaquerent de nouveau & regagnerent leur artillerie, qu'ils avoient perduë dès le commencement de la bataille. Le désordre & la terreur gagnoient insensiblement les Portugais : un nouvel effort de la part des ennemis auroit suffi pour leur faire abandonner le champ de bataille; mais s'étant reposez un instant pour revenir à l'attaque avec plus de vigueur, cet instant fut la cause de leur perte. Barretto le mit à profit, pour ranimer ses soldats : il se mit à leur tête avec tous les principaux Officiers, tomba sur les Hollandois, & après un combat de quatre heures, il les força à s'enfuir honteusement.

Ils se retirerent sur une colline voisine. La nuit suivante, à la faveur de l'obscurité, Sigismond ramena les restes de son armée à Arecisse. Si les Portugais avoient pû le suivre, il ne seroit pas échapé un seul homme de toute cette armée, tant elle étoit épouvantée & maltraitée ; mais las, épuisez, & ayant passé vingt-quatre heures sans manger, ils la laisserent tranquillement se retirer. Cependant leur

1648. victoire fut considerable: il resta sur la place mille Hollandois, cinq cens blessez, trois Colonels, dix-huit Capitaines, & plusieurs autres Officiers, avec une partie du bagage, & une piece d'artillerie. Les Portugais perdirent peu de monde, mais ils eurent 400 hommes de blessez, qui presque tous guerirent en peu de tems par les soins que Barretto prit de leur santé.

Barretto ramena son armée vers Arecisse dans leurs anciens quartiers. Cette Ville fut bien-tôt réduite dans les mêmes embarras, où elle avoit été avant d'avoir été secouruë. Sigismond tenta un nouvel effort. Il fit une sortie sur le quartier de Henri Dias; deux fois il l'attaqua avec impetuosité, & Dias le repoussa deux fois avec une valeur incroyable. Sur ces entrefaites le Comte de Villapoca envoya un secours de trois cens hommes à Barretto, sous les ordres de Figueora. Son arrivée suspendit les regrets de l'armée sur la mort d'Antoine-Philippe Camarano Mestre de Camp, qui s'étoit toujours montré avec avantage dans toutes les occasions où le courage, la valeur & la prudence avoient été necessaires.

Si les affaires du Bresil interres-

ſoient vivement le Roi de Portugal, 1648.
celles du Royaume d'Angola ne lui étoient pas indifferentes. Les Hollandois s'étoient emparez de preſque tout le pays, interrompant le commerce des Portugais, & empêchant qu'ils n'y achetaſſent les eſclaves, dont ils avoient beſoin dans le Breſil, pour la fabrication de leurs ſucres. Afin de remedier à cet inconvenient, il ordonna à Salvador Correa de Saà, Gouverneur de Rio Janeiro, d'aller conſtruire un Fort à Quicombo, dans le Royaume de Benquela, voiſin de celui d'Angola. Corea arma promptement dans le port de Rio Janeiro quatorze vaiſſeaux & formant de plus vaſtes projets, que ceux qu'on lui avoit ordonné d'executer, il réſolut de chaſſer les Hollandois du Royaume d'Angola. Il aſſembla les principaux Officiers, & leur parla ainſi.

» Meſſieurs, avant de rien entre» prendre, nous devrions recouvrer » les places que les Hollandois nous » ont uſurpées dans le Royaume » d'Angola, malgré la trêve ſi ſolem» nellement jurée entre les deux Na» tions. Tout doit nous y engager : » la foibleſſe des Hollandois dans ce » pays, la haine des peuples contre

1648. » leur tyrannie, & l'amour de la li-
» berté, après laquelle respirent tous
» les Portugais qui sont établis dans
» ce Royaume. Les Hollandois les
» réduisent au désespoir, en les ac-
» cablant d'impôts, & en leur ôtant
» toutes les ressources, qui les pour-
» roient mettre en état d'y subvenir.
» Si le Roi notre Maître eût été bien
» informé de la situation des affaires
» dans ce pays, au lieu de nous or-
» donner d'aller à Quicombo, bâtir
» une Forteresse, il nous eût ordon-
» né d'aller recouvrer celles qui nous
» appartiennent dans le Royaume
» d'Angola. C'est à nous à faire ce
» qu'il eût ordonné, s'il eût été bien
» informé. Le devoir d'un sujet con-
» siste à veiller attentivement aux in-
» terêts de son Prince; c'est obéïr à
» ses ordres, que d'embrasser avec
» zele les choses qui peuvent lui être
» les plus avantageuses, & de negli-
» ger celles dont il ne peut resulter
» qu'un honneur médiocre pour la
» gloire de son regne, & de foibles
» avantages pour le bonheur de ses
» peuples. Ainsi, Messieurs, nous
» entrerons dans ses vûës, si au lieu
» d'aller à Quicombo, comme il nous
» l'a ordonné, nous allons dans le

» Royaume d'Angola pour recouvrer 1648.
» un pays, où le droit, & le désir des
» peuples nous appellent. Le succès
» répondra à notre valeur, & justifi-
» ra notre conduite.

Tout le monde applaudit au dessein de Correa; & on résolut de l'executer. On leva les ancres, on tendit les voiles, on prit la route de l'Afrique, & bien-tôt avec le secours d'un vent favorable, on aborda heureusement au port de Quicombo. Pendant que le General y étoit occupé à choisir un lieu commode pour y bâtir une forteresse, la mer s'enfla tout d'un coup dans le port, sans qu'on entendît soufler le moindre vent, & le vaisseau Amiral périt miserablement avec tout l'équipage, à l'exception de deux personnes. La singularité de cette tempête remplit tous les cœurs de terreur & d'épouvante. Correa incapable de toute foiblesse, rassura les esprits allarmez, & sans perdre de tems, toujours précieux dans de pareilles circonstances, il marcha à Loanda. Là, il fit descendre à terre Jean-Antoine Correa son Secretaire, pour aller dire au Gouverneur de cette Ville; « Qu'il étoit venu par ordre
» du Roi de Portugal son Maître,
» dans le Royaume de Benquela,

1648. » pour construire une Forteresse à
» Quicombo, afin de favoriser le
» commerce de sa Nation, avec celles
» des contrées voisines : mais, ayant
» appris les mauvais traitemens,
» que les Hollandois exerçoient con-
» tre les Portugais, établis dans
» le Royaume d'Angola, il avoit lais-
» sé cette entreprise imparfaite, pour
» venger ses compatriotes de leurs
» tyrannies. Qu'il suspendroit cepen-
» dant une vengeance si juste, pour-
» vû qu'il lui livrât la Ville de Loan-
» da. Qu'à cette condition, il per-
» mettroit que les Hollandois en sor-
» tissent libres avec leurs familles &
» leurs biens.

Ce discours jetta la consternation parmi les Hollandois, qui ne s'attendoient point à l'arrivée des Portugais. Ils tinrent Conseil, dont le résultat fut de demander huit jours à Correa, avant de lui faire une réponse précise. Ils comptoient ce tems suffisant pour se mettre en état de deffense, mais Correa étoit trop prudent pour le leur accorder. Il leur fit dire que le jour où l'on étoit, passé, ils ne devoient plus esperer de quartier de sa part. Les Hollandois refuserent de se rendre, & Correa fit débarquer toutes

ſes troupes, ne laiſſant pour la garde 1648.
des vaiſſeaux, que cent quatre-vingt ſoldats; mais pour faire croire aux Hollandois, que le nombre en étoit plus grand, il fit ranger de diſtance, en diſtance ſur les bords des vaiſſeaux, pluſieurs chapeaux, que les ennemis crurent être portez par des hommes réels.

Ayant rangé en bataille ſes troupes, il s'empara d'abord du Monaſtere des Freres Mineurs, ſitué ſur une coline, qui regnoit ſur toute la côte. On mit en fuite les Hollandois qui le gardoient, on les pourſuivit vivement, juſqu'à Loanda, où les Portugais entrerent pêle & mêle avec eux. La terreur s'empara des ennemis qui abandonnerent le Fort Saint Antoine, où l'on trouva huit pieces d'artillerie. Correa s'en ſervit, pour battre en brêche la Forteresſe de Morro, & celle de Nôtre-Dame de Guide, qui avoient un chemin couvert de communication. A peine la breche fut-elle entamée, que Correa ordonna un aſſaut, pour ne pas donner le tems aux Hollandois qui étoient dans le pays, de ſecourir les aſſiegez. L'attaque fut vive, & la deffenſe vigoureuſe. Les Portugais enfin furent

1648. repouſſez. Correa ſe préparoit à donner un ſecond aſſaut, lorſque les Hollandois, qui croyoient toujours leurs ennemis plus nombreux qu'ils n'étoient, demanderent à capituler. Ils s'engagerent donc à remettre en leur puiſſance les deux Forteresſes aux conditions ſuivantes : Qu'ils ſortiroient avec leurs armes, enſeignes déployées, & quatre pieces d'artillerie : qu'il leur ſeroit permis de mettre à couvert tous les effets de la Compagnie Occidentale de Hollande ; qu'ils pourroient diſpoſer à leur gré de leurs biens mobiliers, & de leurs munitions, qu'on leur fourniroit les moyens pour regagner leur Patrie, qu'on ſe rendroit de part & d'autre les priſonniers, qu'on accorderoit une amniſtie aux Portugais, qui étoient au ſervice de la République, & enfin qu'on n'exerceroit aucune violence contre les Hollandois, qui ſe trouvoient établis & diſperſez dans le pays.

Cette capitulation étant reglée & ſignée, les Hollandois au nombre de deux mille évacuerent les fortereſſes. Mais quel fut leur étonnement, & leur confuſion, lorſqu'ils virent le peu de monde qui compoſoit l'armée Portugaiſe. De cet étonne-

ment ils passerent rapidemment à l'admiration, de voir qu'une poignée de soldats eut osé tenter une si grande entreprise. Cependant on les conduisit au port de Cassandamà, où ils s'embarquerent pour s'en retourner dans leur pays. Après la conquête de Loanda, la forteresse de Benquela fut soumise avec le même bonheur, l'isle de Saint Thomas abandonnée, tout le Royaume d'Angola purgé de Hollandois, & toute cette côte Australe de l'Afrique rentra sous la domination des Portugais. Leurs affaires dans les Indes prosperoient également par la bonne & sage conduite du Viceroi Dom Philippe de Mascaregnas. 1648.

En Portugal le Comte de Saint Laurent commandoit toûjours dans la Province d'Alenteyo. La guerre s'y continuoit avec la même fureur & la même animosité. Cette fureur & cette animosité fournissoient aux Portugais & aux Castillans des nouvelles ressources pour se nuire respectivement. L'épuisement de leurs finances, la désolation qui regnoit dans leurs campagnes, la longueur de la guerre au lieu de les rebuter, ne servoient qu'à les animer de plus en plus, & qu'à rendre la paix plus difficile.

1648. Dès que la ſaiſon permit de ſe remettre en campagne, les hoſtilitez, les brigandages, les dévaſtions recommencerent de part & d'autre. Six cens Cavaliers Caſtillans voulurent tenter d'enlever tous les beſtiaux des Villes voiſines de Badajos. Le Comte de Saint Laurent informé par ſes Eſpions, de leur deſſein & de leur marche, choiſit quatre cent Cavaliers Portugais, dont il donna le commandement au Commiſſaire General Tamaricut & à Queſné, avec ordre d'aller combattre les Eſpagnols. Ils ſe rencontrerent bien-tôt ; le combat fut ſanglant, les Portugais demeurerent vainqueurs, les Caſtillans furent tuez en partie, & en partie bleſſez ou faits priſonniers. Outre le butin qu'on leur enleva, on leur prit encore quatre cens chevaux. Les deux Commandans ſe comporterent dans cette occaſion avec autant de prudence que de valeur. Le Roi pour les recompenſer leur fit preſent de deux riches Commanderies.

Sur ces entrefaites, le Baron de Molinguen, Gouverneur General de l'Eſtramadure Eſpagnole, fut rappellé à Madrid par le Roi Philipe ſon Maître, & l'on envoya à ſa place le

Marquis de Tuttavilla, depuis Duc de S. Germain. Il étoit d'une illustre Maison du Royaume de Naples. Sa valeur répondoit à sa naissance. Prévoyant & actif, il concevoit & executoit facilement. Il se fit une réputation parmi les plus celebres Capitaines de son tems. Pour donner dès son arrivée quelque éclat à ses armes, il entreprit de démolir tous les Forts que les Portugais avoient fait construire aux environs d'Olivença, afin de mettre à couvert la campagne des incursions des ennemis. L'execution de ce dessein ne lui couta que la peine de le concevoir. Les Portugais ne lui opposerent aucune resistance. 1648.

Cette nonchalance de la part des Portugais enfla considerablement le courage des Castillans. Cependant ce qu'ils venoient de faire étoit dans le fond bien peu de chose : mais telle est la nature de l'homme ; le moindre revers l'abbat, le moindre succès l'énorgueillit. Le Comte de Saint Laurent, pour leur faire sentir combien le sujet de leur orgueil étoit frivole, & combien peu il redoutoit leur force, fit monter à cheval toute sa Cavalerie, & l'envoya avec trois

1648. Regimens d'Infanterie ſous les ordres d'André d'Albuquerque, General de l'Artillerie pour inſulter leur Ville d'Albuquerque. Les Portugais s'emparerent d'abord des fauxbourgs, & les pillerent. Enſuite ils ſe retirerent, & en ſe retirant, ils releverent dans la plaine d'Olivarés, quelques forts de ceux que le Duc de Saint Germain avoit démoli.

Tandis qu'ils étoient occupez à ce travail, Dom Juan Homen Cardoſo, ſortit d'Olivença, pour charger une Compagnie de Cavalerie Eſpagnole, qui avoit accoutumé de ſortir preſque tous les jours de Badajos, pour faire le dégât dans la campagne d'Olivença. Cardoſo, après quelque tems de marche, apperçût quinze Cavaliers Eſpagnols qui s'étoient détachez de ſept Compagnies de Cavalerie que le Marquis de Leganez avoit poſté dans la plaine où il chaſſoit dans ce moment avec pluſieurs Caſtillans. Cardoſo attaqua ces quinze Cavaliers; mais dans l'inſtant il fut inveſti par leurs camarades, & fait priſonnier avec ſoixante de ſes Cavaliers. On le preſenta au Marquis de Leganez, qui l'accüeillit avec politeſſe, & l'amena lui-même à Badajos dans ſon caroſſe.

Cet

Cet évenement fut suivi de l'élevation de Tamaricut à la charge de Lieutenant General de la Cavalerie. Ayant choisi neuf cens chevaux, il partit pour dévaster la campagne de Talavera. Les Habitans de cette Ville tirerent un coup de canon, pour avertir ceux de Badajos de ce qui se passoit dans leur territoire. Aussi-tôt la Cavalerie Espagnole monta à cheval & marcha vers Talavera, dans le dessein de combattre les Portugais, & de leur arracher le butin qu'ils avoient fait. Tamaricut ayant ralié ses troupes les attendit avec intrepidité. Le combat dura plusieurs heures; les Castillans furent rompus à diverses fois, & ils revinrent toûjours à la charge. Enfin Tamaricut fit un dernier effort, & demeura maître du champ de bataille : il lui en coûta ses meilleurs Soldats, mais sa perte fut bien inferieure à celle des Castillans, qui rentrerent promptement dans Badajos. 1649.

Cette action fut en quelque maniere la derniere qui termina la campagne dans la Province d'Alenteyo. A la place du Comte de Castelmelhor, à qui le Roi avoit accordé le Gouvernement du Bresil, Dom Diegue de

1649. Lima, Vicomte de Villeneuve de Cerveira, Seigneur riche & puiſſant, commandoit dans celle d'entre Douro & Minho. L'année précedente la paix avoit regné dans cette Province. Le Comte de Caſtelmehor s'étant engagé avec ceux qui gouvernoient la Galice de ſuſpendre tout acte d'hoſtilité, à condition qu'ils obſerveroient la même choſe de leur part. Ils l'obſerverent en effet, & les Habitans d'entre Douro & Minho, & de la Galice, cultiverent tranquilement leurs terres, & rétablirent leur commerce, tandis que les peuples des autres frontieres furent livrez à toutes les horreurs de la guerre.

Le Vicomte de Villeneuve, né guerrier, & ennemi du repos, mépriſa la conduite de Caſtelmelhor, & reſolut de pouſſer vigoureuſement la guerre dans ſon département. Mais ſes forces ne répondoient point à l'ardeur martiale qui l'animoit. Il aſſembla néanmoins deux mille hommes d'Infanterie, & deux cens chevaux, & tomba à l'improviſte ſur Bandegia, territoire pauvre & ruiné qu'il acheva de ſaccager. Les Galiciens s'armerent avec promptitude pour l'en chaſſer, & de-là ils allerent attaquer Lin-

doſo qu'ils croioient ſans défenſe. 1649.
La reſiſtance qu'ils y trouverent les obligea à s'en retourner pour défendre leur propre païs, où le Vicomte portoit le ravage & l'épouvante. Animé par ce premier ſuccès, il ſe préparoit à de nouvelles invaſions, lorſqu'il reçût ordre du Roi de ſe tenir ſimplement ſur la défenſive. Le Vicomte obéit en murmurant de cet ordre, qui dérangeoit tous les grands projets qu'il avoit conçûs, pour rendre ſon nom immortel ſur cette frontiere.

La guerre étoit vive dans la Province de Tra-os-montes, où Jerôme d'Ataïde, Comte d'Atougia, avoit ſuccedé au Commandement, à Dom Rodrigue de Figueredo d'Alarcon.

Les Caſtillans avoient raſſemblé beaucoup de troupes, & ils menaçoient la Ville de Mirande, & de Bragance. Ataïde ſe porta dans l'une & l'autre place pour les mettre en état de deffenſe. Il envoya en même-tems des ordres à Henri de la Morlé, Commiſſaire General de la Cavalerie, & Gouverneur de la Ville de Chaves, de veiller à la conſervation de cette place. La Morlé négligea cet avis. Emporté par l'ambition de ſe ſignaler, &

1649. peut-être par le déſir du pillage, il ſortit de la place avec une partie de ſes troupes, & alla ravager le territoire de Vimbra à une lieuë de Monterrei. En s'en retournant chargé de butin, les Eſpagnols le pourſuivirent, l'atteignirent, taillerent en pieces ſes troupes, & l'amenerent priſonnier, & couvert de bleſſures, dont il mourut peu de jours après. La nouvelle de ſa défaite étant parvenu à Chaves par les fuyards, on vit regner la confuſion & le déſeſpoir. Il n'y avoit perſonne en état de commander, & la Ville étoit dépourvûë de ſoldats pour la deffendre ; ſi les Caſtillans ſe fuſſent préſentés, comme ils l'auroient dû après leur victoire, cette Ville étoit perduë ſans reſſource : mais ils ſçurent vaincre, & ils ne ſçurent pas profiter de leur victoire. Cependant les habitans s'étant raſſurez, envoyerent prier Mendés de Vaſconcellos, dans ſes terres, où il s'étoit retiré, comme nous l'avons dit, à cauſe de ſa més-intelligence avec le Comte de Saint Laurent, de venir les ſecourir, & les délivrer du danger qui les menaçoit. Vaſconcellos s'arracha ſans peine au repos dont il joüiſſoit. Il ſe rendit à Chaves, & il y

rappella l'ordre & la tranquillité, qui en avoient été bannis par l'imprudence de la Morlé. 1649.

Sanche Emmanuel & Rodrigo de Castro soutenoient toujours leur réputation & leur gloire dans la Province de Beira. Ils vainquirent dans toutes les occasions qui se présenterent les Castillans. Ils ravagerent leurs terres, ils enleverent leurs bestiaux, ils firent un nombre considerable de prisonniers, & brûlerent enfin Sabugo. En s'en retournant de cette expedition, les Castillans les poursuivirent, & les forcerent d'en venir aux mains. Les Portugais, quoique fatiguez de leurs differentes expeditions, accepterent le combat, & acheverent de se couvrir de lauriers, par la défaite entiere de leurs ennemis.

Telles furent les principales actions militaires qui se passerent en Portugal pendant l'année 1649. Dès le commencement de cette même année le Roi avoit formé une maison au Prince Dom Theodose, & lui avoit assigné les revenus du Duché de Bragance. Il nomma pour ses Gentilshommes de la Chambre, Henri de Sousa, Comte de Mirande, depuis Marquis d'Aronches, Fernand Tellez

1649. de Silva, Comte de Villa-Major, Nuño de Mendoce, Comte de Val de Reis, & Dom Gregoire de Castel Branco, Comte de Villeneuve. Peu de tems après cette premiere nomination, on y ajoûta, Dom Louis de Portugal, Comte de Vimioso, Juan Nuñes d'Acugna, Dom Thomas de Norogna, Comte d'Arcos, & Dom Juan Lobo de Sylveira, Comte d'Oriola, & Baron d'Alvito. Le Roi voulut aussi que désormais le Prince Dom Theodose assistât à tous les Conseils, afin qu'il commençât à s'instruire du grand art de regner. Il s'y rendoit assiduëment, il entroit avec une application extrême dans le détail des affaires les plus épineuses. Rien n'échapoit à sa vive pénetration, & ses progrès furent si rapides, qu'on ne pouvoit cesser de l'admirer. Cette admiration alla si loin que le Roi lui-même, à ce qu'on prétend, en conçut quelque jalousie ; mais son ame étoit trop grande pour se laisser surprendre à cette triste passion, qui porte dans son sein son propre supplice.

Le Marquis de Niza étoit toujours en France, où la division entre la Cour & les Princes étoit enfin parvenuë à son comble. Les Princes ne

pouvoient ſupporter Mazarin, & la 1649.
Reine ne pouvoit ſe réſoudre à ſe priver de ce Miniſtre. Le Parlement, qui ne haïſſoit pas moins le Miniſtere du Cardinal, publia contre lui un Arrêt, & mit ſa tête à prix. La Cour ſortit de Paris, où le peuple ſoutenoit les interêts du Parlement, & elle ſe retira à Saint Germain. Le Comte de Niza l'y ſuivit, & offrit à la Reine de la part de ſon Maître du ſecours, en cas qu'elle fût obligée d'en venir aux mains avec le Parlement. La Reine fut très-ſenſible à ſes offres. Le Comte ſaiſit cette occaſion pour la déterminer à ſigner la ligue tant de fois propoſée, & tant de fois rejettée contre l'Eſpagne. Le Comte de Brienne Secretaire d'Etat, appuyoit l'Ambaſſadeur de Portugal; mais ni l'un ni l'autre ne purent rien gagner ſur la Reine. Cependant elle offrit d'envoyer ſix mille hommes, & deux mille chevaux en Portugal, moyennant deux cens ſoixante mille cruſades, qu'on lui payeroit annuellement pour l'entretien de ſes troupes. Le Comte de Niza refuſa d'accepter des conditions ſi onereuſes pour l'Etat, & partit enfin pour le Portugal, ſans avoir rien conclu. Le Roi vit avec cha-

1649. grin ſon retour; mais le Comte ſe juſtifia, & le Roi applaudit à ſa démarche. En partant il avoit laiſſé en France Chriſtoval Soares d'Abreu avec le titre de Reſident.

Le Docteur Manuel Alvarés Carrilho étoit à Rome pour pourſuivre au nom des trois Etats de Portugal, auprès d'Innocent X. les Proviſions pour les Evêques de Portugal, nommez depuis la proclamation du Roi. Il repreſentoit à tous les inſtans que le déſordre regnoit dans le Clergé, que les ſeculiers vivoient ſans inſtruction, qu'il s'introduiſoit dans la pratique de la Religion des abus & des ſuperſtitions, qu'il ſeroit difficile d'extirper, que les Moines n'obſervoient plus aucune diſcipline, & que le ſcandale regnoit par tout, faute d'avoir des Evêques qui puſſent remedier à ces maux. A ces raiſons qui auroient dû perſuader le Pere commun des Fideles, le Chef de la Religion, & le dépoſitaire de la Foi, Carrilho ajoûtoit, que les pays éloignez, où les Portugais avoient fait connoître les lumieres de l'Evangile, étoient ſans Paſteurs, & qu'il y avoit du danger qu'ils ne ſe laiſſaſſent infecter de l'hereſie par les Hollandois, avec qui

ils étoient obligé de commercer. Qu'il 1649.
étoit donc de la prudence du Pape à prévenir de plus grands maux, en se hâtant de pourvoir des bulles necessaires les Evêques proposez par le Roi.

Le Pape étoit assez disposé à accorder ce qu'on lui demandoit ; mais l'Ambassadeur d'Espagne, & les Cardinaux de sa faction l'en détournoient, en l'intimidant sur le danger qu'il y avoit à irriter le Roi Catholique. Il est de votre interêt, lui disoit-on, de ménager ce Prince ; riche & puissant, vous pouvez tout esperer de ce Monarque ; mais vous n'avez rien à craindre du Roi de Portugal, Roi passager, qui ne sçauroit se maintenir sur le trône. Le Pape les écoutoit, & Carreilho prit enfin le parti de quitter Rome & de s'en retourner en Portugal. Peu de tems après son départ le Pere Antoine Vieira Jésuite, se rendit à Rome pour traiter de la même affaire ; mais son General gagné par les Espagnols l'en fit sortir, sans lui donner seulement le tems de parler au Pape. Tel étoit l'ascendant que la Cour de Madrid avoit alors sur la Cour de Rome : elle plioit honteusement sous le joug Castillan, sans oser le secouer. Cette servitude étoit

1649. l'effet de l'avarice sordide qui la dominoit en ces tems malheureux, tems où la politique, les perfidies, les trahisons, & les brigandages publics, étoient les seuls ressorts qui missent en mouvement toutes les Cours de l'Europe.

Si le Roi de Portugal veilloit avec soin aux affaires de ses Etats d'Europe, il n'étoit pas moins attentif à celles de ses Etats éloignez. La guerre du Bresil sur tout l'occupoit vivement. Il esperoit tout, d'un côté de la valeur de ses sujets dans ce pays, & d'un autre côté il craignoit également tout de la superiorité des Hollandois. Ils y envoyoient tous les jours quelque nouveau secours, & leurs Corsaires, ou Armateurs, interrompoient le commerce de la Baye. Les Portugais en souffroient, & le Roi n'étoit guerre en état d'armer une flote pour aller leur donner la chasse, & rétablir la sureté de la navigation. Cependant pour remedier promptement à ce malheur, il imagina d'établir, à l'exemple des Hollandois, une Compagnie Occidentale, pour faire seule le commerce du Bresil, & de lui accorder tous les privileges, & suretez necessaires, à condition d'entretenir une

flote pour escorter les vaisseaux Marchands, qui feroient le voyage, & d'employer toutes les ressources pour soutenir les révoltez de Fernambuco, & pour achever d'en chasser les Hollandois. Cette idée du Roi fut applaudie, la Compagnie se forma, tout le monde voulut y entrer, & l'on permit à tous les vaisseaux Marchands d'aller & de revenir du Bresil, moyennant certains droits qu'ils payeroient à cette Compagnie. 1649.

Tandis qu'on travailloit à Lisbonne à former cette Compagnie, les Portugais de Fernambuco, voyoient de jour en jour prosperer leurs affaires. Le General Barretto informé que les Hollandois, sous les ordres du Colonel Brinch, se préparoient à se mettre en campagne, fit de nouveaux retranchemens dans ses quartiers, ordonna au Gouverneur de Moribequa, de veiller soigneusement à la garde du pont Saint Barthelemi, & d'en deffendre le passage aux ennemis, en cas qu'ils voulussent le tenter. Il rappella en même tems tous ses soldats, à qui il avoit permis d'aller dans leurs habitations, pour y cultiver leurs sucreries, ou leurs autres biens. Ces précautions ne furent pas inuti-

1649. les, Brinch ſortit enfin d'Areciſſe; avec ſix mille hommes, & ſix pieces d'artillerie. Après avoir ſéparé ſes troupes en douze bataillons, il marcha vers le Fort de Barreta. Barreto aſſembla ſon conſeil pour déliberer ſur ce qu'on devoit faire. Etant aſſemblé, il parla ainſi à ceux qui le compoſoient. « Meſſieurs, les ennemis vont à Barreta, ſuivons-les, » pour les combattre. Si la victoire » ſe déclare pour nous, la guerre eſt » terminée, ils ſont perdus ſans reſ- » ſource, nous les avons chaſſez de » cette Province, avant qu'on puiſſe » les ſecourir. Si nous ſommes vain- » cus, nous trouverons des reſſour- » ces dans notre courage, pour re- » parer notre malheur. La haine des » habitans contre cette Nation nous » fournira facilement tout ce qui » ſera neceſſaire pour reparer notre » perte. Ainſi nous riſquons peu, ſi » nous ſuccombons, mais, ſi nous » triomphons, comme je n'en doute » point, la liberté ſera le moindre » avantage, qui nous en reviendra. » Profitons donc de l'occaſion, crai- » gnons ſi nous la laiſſons échaper, » que nos ennemis plus ſages ne s'en » ſervent pour nous opprimer entie-

» rement. » On applaudit generalement au dessein de Barretto qui ayant disposé toutes choses pour la garde de son camp, se mit en marche avec deux mille six cens hommes, pour aller chercher les Hollandois. Il les trouva sur le Mont Gararapi, où ils s'étoient avantageusement campez, occupant en partie l'ancien camp des Portugais. Barretto demeura quatre heures à la vûë de l'armée ennemie, ensuite il alla se camper sur une autre colline, appellée le Tirieiro. Il mit à la tête de l'avant-garde, François de Figuera avec son Regiment; il plaça au milieu Vidal, Pignero Camerano, & Henri Dias avec leurs troupes, & il confia à Vieira l'arriere-garde où étoient les principales forces. Il donna le commandement de la Cavalerie à Antoine de Silva, sans lui assigner aucun poste de fixe, lui laissant la liberté de se placer dans l'endroit qui lui conviendroit le mieux, pour secourir ceux qui en auroient besoin. 1649.

Tout étant ainsi disposé, tous les Capitaines demanderent qu'on attaquât sans differer l'ennemi, pour ne pas laisser refroidir l'ardeur du soldat. Vieira s'y opposa seul, & entraîna

1649. dans son sentiment le General. « Considerez, lui dit-il, le peu de jour » qui nous reste, & la lassitude, & » l'épuisement du soldat, à cause de » la longue & penible marche qu'il » vient de faire. Laissons-le reposer » pendant la nuit, il n'en sera de- » main que plus disposé au combat. » D'ailleurs nos traîneurs nous au- » ront joints, & nous n'en serons » que plus forts. Si la victoire se dé- » clare pour nous, le jour nous sera » favorable pour poursuivre les » fuyards, au lieu que nous perdrions » cet avantage presentement, la nuit » allant dans un instant chasser en- » tierement le jour.

Barretto goûta ce conseil, il suspendit jusqu'au lendemain l'attaque; cependant il fit pendant toute la nuit donner de fausses allarmes à l'armée ennemie, qui de crainte d'être surprise se tint presque toujours sous les armes. A la pointe du jour Barretto se mit en devoir de combattre. Il eut souhaité que les ennemis l'eussent attaqué le premier, parce que s'ils l'eussent fait, ils eussent perdu l'avantage du poste. Pour les tenter il détacha deux cens Mousquetaires, & les fit approcher de leur camp, avec ordre

de tirer ſans ceſſe ſur l'ennemi, & de 1649.
de ſe retirer en cas qu'on ſortît ſur eux. Il arriva ce qu'il avoit prévû, une heure après cette manœuvre, les Hollandois regardant cette conduite des Portugais comme une marque de leur foibleſſe, quitterent leur poſte, & deſcendirent dans la plaine. D'abord les Portugais croyant qu'ils ſe retiroient, prierent Barretto de les mener à l'ennemi, pour ne pas laiſſer échapper une ſi belle occaſion de le battre. Barretto profitant de cette ardeur fait ſonner la charge. Jamais combat ne fut plus vif, ni plus opiniâtre. On s'attaqua, on ſe repouſſa, on ſe mêla à differentes repriſes, & dans toutes ces manœuvres on fit éclater de part & d'autre autant de valeur que de prudence. Enfin malgré l'avantage du nombre, les Hollandois furent vaincus & taillez en pieces. Leur General Brinch fut tué ſur la place, en combattant courageuſement. Le déſordre & la confuſion ſe mit auſſi-tôt parmi ſes troupes, qui s'enfuirent, abandonnant leur bagage & leur artillerie. On les pourſuivit juſqu'à la Fortereſſe de Barreta. Le nombre de leurs morts monta à deux mille, & ceux de leurs bleſſez à autant. Le Colonel

1649. Anchim fut fait priſonnier, avec le Chef des Braſiliens, qui ſuivoient leur parti. L'étendart du General, tomba entre les mains du vainqueur avec dix drapeaux, ſix pieces de canon & tout le bagage. Cette victoire ne coûta au vainqueur que quarante-ſept ſoldats, parmi leſquels on compta Paul d'Acugna, Sergent Major du Regiment de Vidal, & les Capitaines Emmanuel d'Araugio, & Coſme Rego de Barros. Les bleſſez monterent à deux cens, ſans compter Henri Dias, Meſtre de Camp, Paul Teixeira, Juan Soares d'Albuquerque, Eſtienne Fernandes, Emmanuel d'Abreu, Jérôme d'Acugna d'Amaral, Juan Lopes, & Manuel Carvaillo, tous Capitaines, & dont les bleſſures n'étoient pas fort conſiderables.

L'armée victorieuſe s'en retourna dans ſes quartiers devant Arreciſſe. Elle ſe flata de terminer bien-tôt la guerre au gré de ſes déſirs, d'autant plus que le Comte de Caſtel Melhor arriva ſur ces entrefaites au Breſil pour occuper la Charge du Comte de Vilapoca. Caſtel Melhor leur envoya auſſitôt un renfort de ſoldats, qui ſervirent à remplacer ceux qui avoient été tuez dans les derniers combats.

Au commencement de cette année 1650.
les Castillans travaillerent à de grands préparatifs pour la campagne prochaine. Ils devoient, publioit-on, entrer jusques dans le cœur du Portugal, & par un dernier effort terminer enfin la querelle, en ruinant totalement ce Royaume. Le Roi de Portugal voyoit ces préparatifs sans s'émouvoir. Il avoit séduit à force d'argent quelques personnes du Conseil de Castille, qui l'informoient exactement de tous les desseins de cette Cour, & sa tranquillité ne provenoit que de cette source, sachant que ces préparatifs ne les regardoient point. Neanmoins ses peuples, qui ne pouvoient penetrer dans le mistere, murmuroient hautement. « Peut-on, di- » soient-ils, demeurer dans cette pro- » fonde indolence, lorsqu'on est me- » nacé d'un péril éminent. Le Roi ne » nous aime plus. Ami du repos, en- » nemi de la peine, il est déja las de » veiller à notre conservation, & sans » doute qu'il nous abandonnera en- » tierement à nos ennemis. » Pour achever d'irriter les peuples, les Castillans firent courir le bruit qu'ils avoient offert la paix au Roi, que ce Prince étoit assez porté à l'accepter ;

1650. mais que ſes Miniſtres, dont les interêts étoient differens des ſiens, & de ceux de l'Etat, l'en détournoient. Les Caſtillans en faiſant répandre ce bruit s'étoient propoſez deux choſes ; l'une de confirmer le peuple dans ſon mécontentement, & l'autre d'achever de broüiller entierement la Cour de Portugal avec la Cour de France. En effet, ce bruit parvint bien-tôt aux oreilles du peuple, & du Cardinal Mazarin. Son Eminence en fut extrêmement allarmée ; elle craignit qu'il n'y eut quelque ſecrette negociation entre l'Eſpagne & le Portugal, & que cette negociation ne ruinât tous ſes deſſeins. Il ſe détermina pour rompre cette negociation imaginaire, qui l'allarma ſi vivement, à conclure avec le Portugal la ligue qu'on lui demandoit depuis ſi long-tems. Pour mettre la derniere main à cette ligue, il fit partir pour le Portugal le Chevalier de Sainte Foi, avec ordre de la ſigner, à condition que le Roi de Portugal pouſſeroit vigoureuſement la guerre, auquel cas on lui fourniroit même de l'argent pour les frais de la campagne prochaine.

Au reſte, Sainte Foi avoit ordre de ſe plaindre du peu d'égards qu'avoit

témoigné le Portugal pour la France, en voulant traiter de la paix avec l'Espagne sans sa participation. Si les Portugais eussent sçu profiter de cette disposition du Cardinal, dans la crainte où il étoit, on l'eût porté à tout ce qu'on eût voulu. Mais le Roi se justifia pleinement des soupçons qu'on avoit conçu contre lui, en prouvant que c'étoit des bruits calomnieux que les Castillans répandoient, pour alterer, ou interrompre tout à fait l'intelligence qui regnoit entre les deux Couronnes. Non content de cette premiere démarche, il fit partir pour la Cour de France un Moine Irlandois, pour convaincre tout à fait le Cardinal de sa droiture, & pour l'obliger à hâter la conclusion de la ligue. Mais dès que le Cardinal n'eut rien à craindre, il ne voulut plus entendre parler de la ligue, & il ordonna à Sainte Foi de ne rien conclure. 1650.

A l'égard du peuple, le Roi appaisa son murmure, en envoyant des troupes dans la Province d'Alenteyo, où André d'Albuquerque se rendit en qualité de General de la Cavalerie. Sa Charge de General de l'artillerie, fut conferée à Rodrigue de Mirande Henriques. Le Comte de Saint

1650. Laurent conserva le commandement general. Mais les Castillans firent si peu de mouvemens pendant toute cette campagne, qu'on vit bien qu'on n'avoit rien à craindre de leur part.

Ce fut vers ce tems-là que l'Angleterre fixa sur elle les yeux de toute l'Europe. Cette Nation qui se nourrit du mépris des autres, & à qui un certain tour de genie, plus singulier que grand, & que solide, tient lieu de vrai mérite, se porta à l'horrible excès de faire mourir son Roi Charles I. sur un échafaut. Le prétexte fut la liberté, liberté dont les Anglois joüissent plus en apparence que d'effet. Si l'autorité de leurs Princes & de leurs Rois est bornée, celle de leurs Parlemens ne l'est point. Tout y passe ou par cabale, ou par intrigue, & de quelque maniere libre que les affaires s'y traitent par les Députez de l'une & l'autre Chambre qui composent ce Parlement, il en résulte toujours une espece de tyrannie, dont le peuple est toujours la victime. Il est vrai qu'on lui laisse la liberté de se plaindre, & de crier contre le gouvernement; mais il n'en est pas moins la victime de ce gouvernemennt dont il se plaint, & qu'il décrie. Il n'en est

pas moins accablé d'impôts, de subsides & de tributs ; il n'est pas moins sujet à toutes les contributions qu'on veut lui imposer, & en vantant sa liberté, il éprouve toutes les miseres qui pourroient résulter du despotisme le plus énorme. Enfin ce peuple inquiet, factieux, en voulant s'affranchir d'un joug, s'en prépare toujours un nouveau, & l'on diroit qu'il a autant d'éloignement pour la liberté, que pour l'esclavage. 1650.

Ce fut cet amour prétendu de la liberté qui le fit révolter contre son Prince, pour se donner un tyran qui le gouverna avec la derniere fierté. C'étoit le fameux Thomas Cromvvel. Il étoit d'une ambition démesurée ; secondé d'un bonheur qui ne l'abandonna jamais dans tout ce qu'il entreprit. Brave & entreprenant, il fonda sur sa bravoure l'esperance de sa grandeur. A mesure qu'il s'avançoit dans les armes, il se faisoit un nouveau plan de conduite, toujours proportionné à l'état où il se trouvoit. Il ne le perdoit de vûë que lorsqu'élevé à un grade plus avancé, il lui en substituoit un autre. Parvenu au Generalat, il ne se borna plus dans ses projets, & il en conçut de grands,

1650. de vastes, & assuré de l'affection du soldat, il ne vit plus aucun intervalle entre le trône & lui.

Dès ce moment il forma le dessein de perdre Charles I. son Roi, & de s'arroger toute son autorité. Il y parvint par une dissimulation profonde, & par un exterieur de Religion austere, qui le fit regarder comme un homme extraordinaire, né pour rétablir la liberté Anglicane, & l'honneur de son pays. Eloquent & pathetique, qui l'écoutoit étoit persuadé. Son imagination vive & dominante donnoit aux objets toutes les couleurs necessaires à ses interêts, d'une maniere à convaincreque ces objets étoient tels qu'il les representoit. Enfin, éternel panegiriste de la vertu, sans être vertueux, il en imposa à toute l'Angleterre, qui n'eut plus de mouvemens que ceux qu'il lui inspiroit. Severe observateur des bienseances publiques, il ne se permettoit jamais la moindre licence, ni contre la Religion, ni contre les mœurs. Toujours grave, & sérieux, toutes ses démarches étoient concertées, & toutes ses actions masquées des apparences de la raison, de la justice, & de l'honnêteté. Cruel par politique, mais cruel sans re-

mords, quiconque pouvoit porter obſtacle à ſon ambition, étoit immolé dans l'inſtant. Au reſte, il n'étoit ni avare, ni intereſſé, ni eſclave de ſes plaiſirs; maître de ſon ame, il paroiſſoit être ce qu'il étoit de ſon interêt qu'il parût. 1650.

On prétend qu'avant de mourir il voulut faire le Prophete. Son Medecin paroiſſant allarmé de ſa maladie, « Ne craignez rien, lui dit-» il, Dieu me revele que je n'en mou-» rai point. » Ce diſcours étonna celui à qui on le tenoit. Cromvvel ajoûta: « Vous êtes étonné, ne le » ſoyez point, ſi j'en reviens, me » voilà Prophete decidé, & je puis » tout entreprendre avec nos Anglois: » ſi je meurs, on me regardera com-» me un viſionnaire, mais que m'im-» porte ce qu'on dira de moi, lorſ-» que je ne ſerai plus. » Il mourut tranquille, ſans donner la moindre marque de crainte à l'aſpect de la mort; & il fut enterré dans le tombeau des Rois, dont il avoit renverſé le trône. Les Anglois virent ſa mort ſans regret, par cette inconſtance naturelle qui les porte toujours à la nouveauté, & ſi le peuple en témoigna quelque douleur, ce ne fut que

1650. par l'incertitude où il étoit du ſort qui l'attendoit.

Après la mort de Charles premier, Charles II. ſon fils fut errant & fugitif avec toute la famille Royale. L'Europe confonduë vit le crime de Cromvvel, ſans oſer le venger, & l'outrage fait au droit des Rois, demeura ainſi impuni. Ce n'eſt pas le tout, Cromvvel trouva des panegiriſtes, & Milton, ce Poëte ſi connu par les poëmes du Paradis perdu, entreprit de le juſtifier dans un de ſes ouvrages. L'armée navale que le feu Roi entretenoit ſur l'Ocean, pourſuivie par le General Blac, erra pendant quelque tems en differens parages de l'Ocean, ayant pour General le Prince Robert, & ſon frere Maurice, neveux du feu Roi d'Angleterre, & fils du Comte Palatin du Rhin. Enfin pour ſe mettre à l'abri de l'ennemi, ils ſe refugierent dans la riviere de Liſbonne. Blac les y pourſuivit avec ſon armée, & il eut l'inſolence de faire dire au Roi de Portugal, que s'il ne les faiſoit ſortir promptement de Liſbonne, qu'il brûleroit tous les vaiſſeaux Portugais qui étoient dans le port. Dom Juan indigné d'une menace ſi inſolente, expedia un courrier

pour

pour le Comte de S. Laurent, afin qu'il 1650.
fît partir promptement pour Liſbonne trois Regimens d'infanterie, & deux cens chevaux afin de combattre les Anglois en cas qu'ils vouluſſent tenter une deſcente. Enſuite il tint un grand Conſeil : preſque tous ceux qui y aſſiſterent dirent que pour ſoûtenir la majeſté de ſon trône, il falloit s'expoſer à une guerre ouverte avec les Anglois, plutôt que de ſouffrir qu'on inſultât en aucune maniere aux Princes qui s'étoient refugiez dans ſon Royaume. Cependant quelques-uns parurent d'un ſentiment contraire, & parlerent ainſi. « La raiſon, & l'honneur ſemblent approuver ce conſeil : mais ſi l'on conſidere la ſituation de nos affaires, eſt-il de notre prudence de nous broüiller avec une des plus puiſſantes Nations de l'Europe ; avons nous beſoin de nouveaux ennemis ; nous ne ſçaurions trop réfléchir ſur les circonſtances preſentes, avant de nous déterminer à prendre un parti. Les premieres loix de la nature nous apprennent, qu'il eſt de la prudence de veiller à ſa propre conſervation, avant de veiller à celle d'autrui. Ce n'eſt qu'en faiſant

1650. » les derniers efforts, qu'en épuiſant » toutes nos reſſources , que nous » reſiſtons aux Caſtillans, & que nous » repouſſons les attaques des Hollan- » dois : & vous voulez vous faire un » troiſiéme ennemi , capable lui ſeul » d'occuper toutes nos forces. Cet » ennemi que vous ne craignez point » d'attirer ſur vos bras , la France, » toute unie qu'elle eſt par le ſang » & par des alliances réïterées au » Roi perſecuté , la France , toute » puiſſante qu'elle eſt, le ménage , & » abandonne ſon parent & ſon allié. » La politique en cette occaſion , » l'emporte ſur tout autre motif. » Craindrez-vous d'imiter l'exemple » de la France ? Entreprendrez- » vous ce qu'elle n'oſe entreprendre » avec toute ſa puiſſance ? non ſans » doute , à moins que vous ne » vouliez voir la ruine totale de ce » Royaume.

Ce diſcours étoit trop contraire à la généroſité naturelle du Roi , pour qu'il pût faire quelque impreſſion ſur ſon eſprit. L'Infant D. Theodoſe , qui quoique jeune aſſiſtoit à tous les Conſeils , Prince plein d'eſprit , de vivacité, & de ſentimens dignes du ſang illuſtre qui couloit dans

ſes veines, en fut choqué ; il ſe leva 1650.
& parla ainſi. « Nous ne pouvons
» violer les droits ſacrez de l'hoſpitalité
» envers les Princes Palatins,
» qu'en nous couvrant d'opprobres.
» Une action ſi honteuſe tranſmettroit
» nos noms à la poſterité, pour
» ſervir d'objet au mépris le plus outrageant
» de tous les peuples. Le devoir
» du Roi, eſt d'éviter le deshonneur
» que cette action attireroit
» ſur lui, & ſur toute la Nation.
» Cependant ſi les Anglois ſont
» capables de raiſon, il eſt de la
» prudence de négocier avec eux, pour
» écarter l'orage ; mais s'ils perſiſtent
» dans leur injuſtice, nous ne
» pouvons éviter d'en venir aux extrêmitez
» avec eux. La juſtice ſera
» de notre côté, & le Ciel daignera
» favoriſer la juſtice de notre cauſe.
» D'ailleurs eſperons que notre fermeté
» produira un bon effet. Les
» Anglois, par une violence mal-entenduë,
» ne voudront point s'expoſer
» à perdre tous les avantages qu'ils
» retirent de notre alliance. Il eſt de
» leur interêt, par raport à leur commerce,
» de nous menager : ainſi avant
» d'en venir à une infraction ouverte,
» il faut eſperer qu'ils reflechi-

1650. » ront, sur des consequences, si
» contraires à leurs interêts.

Ce discours affermit le Roi dans son premier dessein : & il fit dire à Blac. « Qu'à cause de l'intelligence » qui regnoit entre la République » d'Angleterre & la Couronne de » Portugal, il ne lui refusoit point » la permission d'entrer dans ses » ports. Mais qu'à l'égard des Princes » Palatins, il ne souffriroit pas » qu'on les y insultât, comme il n'au» roit pas souffert qu'on y eût in» sulté les Anglois, s'ils se fussent » trouvez dans le même cas, où ils » étoient. » Blac ne fit aucune attention à ce discours, & il se mit en devoir d'en venir à une rupture ouverte. Alors le Roi fit dresser sur les bords du Tage plusieurs batteries de canon, & envoya plusieurs detâchemens d'infanterie de l'un & de l'autre côté, pour l'empêcher de descendre à terre. En même-tems il fit armer tous les vaisseaux de guerre qui étoient dans la riviere, & treize furent bien-tôt en état de mettre à la voile pour courir sur l'ennemi. Il nomma pour General de cette armée navale, Antoine de Siqueyra Varajao, & pour Amiral D. Pedre d'Almeyda. Les Princes Palatins se

joignirent avec leurs vaisseaux à cette flote. 1650.

Les Anglois à la vûë de cette armée navale, leverent les ancres, sortirent de la riviere, & gagnerent le large. Siqueyra les poursuivit jusqu'à l'entrée de la mer, & y demeura quelques jours, pour voir si les Anglois ne reviendroient point. Comme il vit qu'ils ne paroissoienr plus, il ramena la flote dans le port de Lisbonne. Toute la Noblesse, qui étoit embarquée sur cette flote, murmura de cette prompte retraite. Elle eut voulu que Siqueyra eut suivi l'ennemi sur l'Ocean, qu'il l'eût joint & combattu. Quelques Courtisans approuvoient sa conduite, mais le Roi la condamna, & le déposa de sa Charge, qu'il donna à Dom George de Melo. Siqueyra supporta sans murmurer cette mortification, & pour faire voir que ce n'étoit pas par manque de courage, mais par une vraie prudence, qu'il étoit revenu à Lisbonne, il s'embarqua en qualité de volontaire sur la flote qu'il venoit de commander.

Les Anglois étoient rentrez dans la riviere. Melo sortit du port pour leur donner une seconde fois la chasse. A son approche l'ennemi regagna la

1650. haute mer. Melo le pourſuivit ; mais à peine eût-il débouché le Tage, qu'un orage furieux écarta ſes vaiſſeaux, & les porta d'un côté & d'autre. Quelques-uns furent contraints de relâcher dans le Royaume des Algarves, & quelques autres battus & repouſſez loin des côtes, ſouffrirent la derniere des miſeres faute de vivres. De ce nombre fut le vaiſſeau que montoit François de Souſa. Les Anglois le joignirent, & l'attaquerent. Souſa ſoutint un combat long & ſanglant, il fut tué enfin & ſon vaiſſeau pris. Pacheco de Melo éprouva un ſort plus favorable. Il ſe trouva à l'embouchure du Tage inveſti par la flote Angloiſe. On le ſomma de ſe rendre, & il répondit à cette ſommation par une décharge de ſon artillerie. Les Anglois le chargerent à leur tour ; mais Melo s'en débaraſſa, & gagna le port de Lisbonne.

La flote Angloiſe continua à croiſer ſur la côte. Les vaiſſeaux du Breſil arriverent ſur ces entrefaites. Les Anglois s'en emparerent de quinze chargez de ſucre. Enſuite ayant appris que les Princes Palatins avoient gagné le large, & s'étoient éloignez de Lisbonne, ils prirent eux-mêmes la

route d'Angleterre. Cette action fit 1650.
neanmoins beaucoup d'honneur au Roi de Portugal, par la fermeté qu'il montra, & par la diligence qu'il apporta à deffendre ses hôtes, & à soûtenir la majesté de son trône.

Pendant qu'on ne s'occupoit dans Lisbonne que de cette expedition navale, la guerre se continuoit avec le même acharnement sur les frontieres; mais les actions y étoient moins frequentes, parce que les forces des Castillans n'étoient que médiocres dans l'Estramadure : & comme les Portugais avoient affoibli les leurs par les troupes qu'on avoit envoyées à Lisbonne, on se contenta pendant une grande partie de la campagne à s'observer respectivement. Les courses furent moins frequentes, les dégâts moins considerables.

Dans celles qu'on fit, Lopés de Sigueyra défit Jacob Massacano, qui avec quatorze Compagnies de Cavalerie, avoit pillé le territoire de Prado, & d'Alpaiano. La plûpart des Castillans furent tuez, & le vainqueur leur enleva deux cens chevaux, avec cent quatre-vingt prisonniers. Lopés de Siqueyra fut legerement blessé dans ce combat ; ainsi que Denis de Melo

1650. & Caſtro, qui par ſa valeur parvint dans la ſuite General de la Cavalerie.

Dom Juan de Coſta, Meſtre de Camp General, commandoit dans la Province d'Alenteyo, à l'abſence du Comte de Saint Laurent, que les affaires de ſa Maiſon avoient obligé d'aller à Liſbonne. Animé par le ſuccès de Siqueyra, & voulant par quelque action d'éclat faire voir qu'il étoit digne du poſte qu'il occupoit, aſſembla deux mille hommes d'infanterie, & deux cens chevaux, & ſe mit en campagne. Ayant laiſſé à côté Campo-Major, il s'avança vers deux collines appellées les deux Soleils, à égale diſtance, l'une & l'autre d'Albuquerque & de Badajos. Là il chargea le Lieutenant General Tamaricut, d'aller brûler les bourgs d'Arroio, & de Malpartida, & de ſe retirer enſuite lentement avec le butin, pour donner le tems aux Caſtillans de le pourſuivre. Tamaricut executa de point en point les ordres de Coſta. Alvarés de Viveiros ne manqua point de courir après lui, avec trente-deux eſcadrons & huit cens hommes d'infanterie, tirez des garniſons voiſines. Coſta qui s'étoit mis en embuſcade à portée de ſecourir les ſiens, ſe montra d'abord qu'il apper-

çut les Castillans. Viveiros épouvanté prit la fuite sans combattre, & ne se crut en sureté, que lorsqu'il fut entré dans Albuquerque. Les Portugais le poursuivirent, jusque sous le canon de cette place. Costa fâché de n'avoir pû engager l'ennemi au combat, fit quelque dégât aux environs de cette Ville, enleva les bestiaux, brûla quelques villages, & ramena ensuite ses troupes dans leurs quartiers. 1650.

Dans les Provinces d'entre Douro & Minho, & de Tra-os-Montes, les progrès des armes ne furent pas plus considerables. Le Comte Saint Etienne, General des Castillans sur cette frontiere, parut d'abord disposé à pousser la guerre vigoureusement, & il se presenta avec un corps assez grand de troupes. Le Comte d'Atougia alla au devant de lui, avec toutes les forces de la Province; mais après quelques legeres escarmouches, les Castillans s'en retournerent, sans avoir retiré aucun avantage de leur armement. Sanche Emmanuel, & Rodrigue de Castro tinrent également en respect dans la Province de Beira les Castillans. Ils firent une entreprise sur Minsela, lieu de peu de conse-

1650. quence, devant lequel pourtant ils échoüerent. S'étant montrez dans la campagne de Penamacor, Dom Juan Fialho avec ſon Regiment, les contraignit de ſe retirer promptement, ſans avoir pû cauſer aucun dommage aux Portugais. Fialho encouragé par ce ſuccès, entra dans le pays ennemi avec cinq cens hommes & deux cens chevaux. Sanche de Mouroi voulut arrêter ſa courſe. Fialho l'attendit, le combattit, tailla en pieces ſes troupes, tua Monroi, fit beaucoup de priſonniers, & rentra en triomphe dans Penamador.

Le Roi informé de la valeur, & de la prudence avec laquelle il s'étoit comporté, pour entretenir l'émulation parmi ſes troupes, fit publiquement ſon éloge, & comme les loüanges ne ſuffiſent pas toujours pour encourager les hommes aux actions vertueuſes, il ajoûta à ces éloges, une récompenſe proportionnée aux ſervices que Fialho avoit rendus.

Les Caſtillans honteux & irritez des avantages que les Portugais venoient de remporter ſur eux, firent venir quelques troupes de l'Eſtramadure, & entrerent dans la Province de Beira, où ils répandirent l'épou-

vante & la terreur. Les païſans aban- 1650.
donnoient leurs campagnes, & les Caſtillans n'y épargnoient ni le ſacré, ni le prophane croyant effacer la honte de leurs défaites précedentes. Sanche Emmanuel & Rodrigue de Caſtro, qui ne s'attendoient plus à cette invaſion, eurent une entrevûë pour déliberer ſur les moyens qu'il falloit employer dans les conjonctures preſentes. Ils convinrent que Caſtro ſe rendroit à Sabugal pour y raſſembler ſes troupes, & Emmanuel dans le territoire de Souto, & que delà ils obſerveroient les mouvemens des ennemis, pour en profiter à la premiere occaſion qui ſe preſenteroit. Les Caſtillans attribuerent cette démarche à leur lâcheté; ils continuerent leurs pillages, & ſe retirerent enſuite ſans obſerver aucun ordre, & ſans prendre aucune précaution. Emmanuel informé exactement par ſes eſpions de tout ce qui ſe paſſoit, ſe mit en campagne à ſon tour, paſſa ſans obſtacle le Tage, & fit avancer vers Alcantara Gaſpard de Tavora, avec quatre Compagnies de Cavalerie. Simon de Caſtaguiſſas, Gouverneur de la place, fit ſortir trois cens hommes pour leur donner la chaſſe. Tavora

1650. les reçut avec courage, & en passa une partie au fil de l'épée ; l'autre rentra promptement dans Alcantara. Ensuite Tavora mit à feu & à sang toute la campagne, & rejoignit Emmanuel. Celui-ci non content d'avoir pris cette vengeance des dévastations que les Castillans avoient faites dans la Province de Beira, fit partir Dom Juan d'Almeida, avec cinq Compagnies de Cavalerie, pour ravager le territoire de Coria, ce qu'il executa avec beaucoup de bonheur. Emmanuel après ces deux expeditions repassa le Tage & revint dans son département. Castro pendant tout ce tems-là n'étoit point resté oisif, il avoit également profité de la sécurité des Castillans, il avoit fait heureusement des courses, & s'étoit hautement vengé de celle qu'ils venoient de faire dans celle de Beira.

Tandis que la guerre se faisoit ainsi en Europe entre les Castillans & les Portugais, ces derniers la poussoient également avec vigueur dans le Bresil contre les Hollandois. La victoire, qu'il avoient remportée sur ces derniers sur le mont Gararapi, les avoit réduits à l'extrêmité dans Arecisse. Sigismond n'esperoit de salut que

du ſecours qu'il attendoit de la Compagnie Occidentale ; mais cette Compagnie étoit épuiſée, & ceux qui la compoſoient ne vouloient plus fournir à la dépenſe neceſſaire pour la ſoutenir. Neanmoins ils ſe plaignirent aux Etats Generaux de ce que la paix regnant entre les Hollandois & les Portugais, ceux-ci cependant faiſoient leurs derniers efforts pour les chaſſer du Breſil. Les Députez en parlerent à Dom François Coutigno : celui-ci qui avoit des ordres ſecrets pour traîner cette negociation en longueur, ſe comportoit en conſequence de ſes ordres, & trouvoit tous les jours quelque nouvelle excuſe pour ne point engager la parole de ſon Roi. Le peuple de la Haye ouvrit enfin les yeux, & excité par les Intereſſez, il s'ameuta, & alla inſulter l'Ambaſſadeur de Portugal dans ſa propre maiſon. Coutigno ſe mit en état de deffenſe avec ſes gens, & arrêta la premiere fureur de ce peuple ; mais il eût ſans doute ſuccombé, car tout ſembloit diſpoſé pour porter les choſes à la derniere extrêmité, lorſque le Prince d'Orange, envoya ſa garde pour faire retirer le peuple. Ce qui arriva. Par cette inſulte les intereſſez 1650.

1650. avoient eſperé deux choſes, ou que l'Ambaſſadeur intimidé accorderoit ce qu'on lui demandoit, ou que l'intelligence ſeroit interrompuë entre la République & le Portugal, & qu'alors les Provinces leur fourniroient les ſecours neceſſaires pour ſe ſoutenir dans le Breſil. Mais leur eſperance fut vaine, Coutigno tint bon, & la bonne intelligence ſe maintint entre les deux Gouvernemens. Le Roi de Portugal informé de toute l'affaire, & ſachant que Coutigno n'étoit point aimé à la Haye, l'en fit ſortir & l'envoya en France pour y demeurer en qualité d'Ambaſſadeur, & ordonna à Antoine de Souſa de Macedo de reſter à la Haye, avec la même qualité.

Fin du Livre vingt-huitiéme.

HISTOIRE DE PORTUGAL.

LIVRE VINGT-NEUVIE'ME.

DE quelques heureux ſuccès, que la guerre ſoit accompagnée, c'eſt toujours un fleau terrible, dont les Etats les plus floriſſans doivent redouter les effets. Elle eſt une ſource de calamitez publiques, & la gloire qu'elle diſpenſe ne marche jamais ſans amertume. Celle que les Portugais ſoutenoient déja depuis dix ans, pour maintenir leur liberté contre la tyrannie des Caſtillans, toute glorieuſe qu'elle étoit pour la Nation, les avoit épuiſez & réduits à une extrême miſere. Il étoit même incomprehenſible, comment ils avoient pû, & com- 1651.

1651. ment ils pouvoient ſubvenir aux dépenſes qu'ils avoient faites, & qu'il leur falloit faire encore.

Auſſi les vivres vinrent à manquer tout d'un coup dans la Province d'Alenteyo, & l'on fut obligé d'envoyer ailleurs une grande partie de la Cavalerie. La frontiere demeura par-là ſans deffenſe, le peuple murmura, & au lieu de s'en prendre à l'épuiſement où l'Etat ſe trouvoit, il s'en prit aux Miniſtres. En general on leur tient peu de compte du bien qu'ils font, & on leur impute toujours les malheurs de l'Etat qu'ils gouvernent. On leur attribua donc tous les progrès que firent au commencement de la campagne les Caſtillans dans cette Province. Ils y étoient entrez au nombre de douze cens chevaux, & ſix cens hommes d'infanterie, y avoient pillé Villa-Bouim, & ravagé les campagnes voiſines de cette Ville, ſans qu'on leur eût oppoſé la moindre réſiſtance.

Dom Juan de Coſta, qui commandoit toujours dans la Province pendant l'abſence du Comte de S. Laurent, demeura ſimple ſpectateur, & vit faire ces ravages, ſans ſe donner aucun mouvement, pour en arrêter le cours. Se reveillant tout d'un coup de

ſa léthargie, & voulant réparer le tort, 1651.
que ce qui venoit de ſe paſſer pouvoit faire à ſa réputation, il ordonna à André d'Albuquerque d'aſſembler mille chevaux, & huit cens fantaſſins, pour aller combattre le Commiſſaire General de la Cavalerie Eſpagnole, qui ſe tenoit à Salvaterre, à une lieuë de la Ville de Sciares. Albuquerque obéït, il partit d'Olivença, il deroba ſa marche aux ennemis, il tomba à l'improviſte ſur Salvaterre; emporta d'emblée cette place, où le Commiſſaire n'étoit plus, & ſe rendit maître avec la même facilité du Château. La garniſon qui étoit compoſée de deux Compagnies d'infanterie, & de cent chevaux, au lieu de ſe mettre en deffenſe, ne ſongea qu'à s'enfuir. Albuquerque qui l'avoit prévû avoit fermé tous les paſſages. Elle demeura toute priſonniere de guerre. La Ville fut pillée, le Château démoli, & les Portugais chargez de butin s'en retournerent à Olivença.

Dom Louis de Meneſés, depuis Comte d'Ericeira, fut bleſſé dans cette action, où il ſe trouva en qualité de volontaire. Il étoit encore dans le printems de ſa jeuneſſe, & il montra dans cette occaſion toute la valeur, & tout

1651. le courage, qui l'éleverent dans la ſuite, aux grades militaires les plus éminens. Sa naiſſance étoit illuſtre, ſa bravoure à toute épreuve, & ſon eſprit vif, ſolide & brillant. Au milieu du tumulte des armes, il cultivoit les belles lettres, & il ſervoit à la fois & le Dieu de la guerre, & le Dieu des beaux arts. Après avoir rendu ſon nom celebre par les armes, il le rendit immortel par ſon Hiſtoire du Portugal rétabli. Cet ouvrage qui comprend toute la révolution & ſes ſuites, eſt écrit en langue Portugaiſe. Le ſtile en eſt vif, ſerré, plein cependant, & accompagné de toutes les graces de l'élocution. Au reſte, on lui reproche une trop grande partialité en faveur de ſes amis. Si la partialité peut être pardonnable, c'eſt ſans doute dans un pareil cas. Elle part ſi rarement, dans les cœurs des hommes, d'une ſource ſi belle, qu'elle doit paroître une vertu à ceux qui ont le bonheur de porter un cœur ſenſible à l'amitié.

Les avantages qu'on venoit de remporter furent ſuivis de quelques autres dans la même Province. Les Eſpagnols n'y faiſoient que foiblement la guerre. Leurs meilleures troupes

étoient occupées au siege de Barcelone, Capitale de la Catalogne, & ce siege devenoit terrible par l'opiniatreté des assiegeans, & des assiegez, & sur tout par la haine qui animoit les uns & les autres. Les Portugais eussent pû mettre à profit la foiblesse des Castillans sur leurs frontieres, mais le Roi qui avoit remarqué, que les courses & les hostilitez qu'il avoit faites ci-devant dans le pays ennemi, lui avoient plus coûté qu'il n'y avoit gagné, ordonna à ses Officiers Generaux de se tenir simplement sur la deffensive. En effet, ces courses fatiguoient les troupes, & ne rapportoient rien à l'Etat. D'ailleurs pour pousser vigoureusement la guerre dans le pays ennemi, il eût fallu un corps d'armée considerable, & les Portugais dans les circonstances presentes, n'auroient pû le former qu'en dégarnissant toutes leurs frontieres, qu'en laissant tous leurs peuples exposez à la fureur des Castillans, & qu'en sacrifiant un avantage certain, à des succès incertains. Car outre que les succès dépendent autant du hasard, que de la prudence, & de la valeur des hommes, les Portugais n'eussent pû se soutenir dans le pays ennemi, en corps d'armée, que

1651.

1651. difficilement. Les campagnes des Castillans étoient ruinées, il n'y avoit ni fourage pour les chevaux, ni vivres pour les hommes. Ces inconveniens considerables dans la guerre, étoient accompagnez d'un inconvenient plus facheux encore. L'intelligence est le rempart le plus solide de toute societé. Elle fait sur tout la prinpale force des armées. Une armée où elle ne regne point, est un corps sans ame. Cette intelligence étoit entierement bannie des armées Portugaises. Nulle harmonie, nulle confiance parmi les Chefs ; nul zele, nul amour pour l'Etat dans le subalterne : le soldat seul s'immoloit ; mais que pouvoit le soldat, mal conduit & mal conseillé ? Envain le Roi s'étoit efforcé de répandre plus d'ordre, plus d'intelligence parmi ses Chefs : la haine de l'un, l'ambition de l'autre avoient rendu tous ses efforts inutiles.

Ces réflexions, qui avoient vivement frappé le Roi, l'engagerent à donner des ordres à ses Generaux, pour qu'ils se tinssent simplement sur la defensive. Cette conduite parut extraordinaire au peuple. Ebloüi toujours par l'exterieur des objets, il ne

les fonde jamais pour en connoître l'interieur, & c'eſt ce qui le précipite ſi ſouvent en des entrepriſes temeraires ou mal concertées. L'exemple ne le corrige point, & ne le corrigera jamais. Cependant tout eſclave qu'il eſt de l'erreur par ſa nature même de peuple, il critique, il blâme hardiment la conduite de ceux qui le gouvernent; il veut l'aſſervir à ſes caprices, à ſes illuſions, à ſes idées, Si celui qui les gouverne, ſage, ferme, inébranlable, pourſuit le plan de ſes deſſeins, ſans avoir égard à ſes cris & à ſes murmures injuſtes, il ne ceſſe de ſe plaindre. La conduite du Roi, fondée ſur de ſi juſtes raiſons, fut donc generalement condamnée. Les uns la traitoient de puſillanimité, les autres d'une politique mal entenduë; perſonne ne l'excuſoit: ceux qui auroient pû le juſtifier comme étant plus capables d'entrer dans le fond des choſes, gardoient le ſilence, parce que leurs interêts étoient oppoſez au parti que le Roi avoit pris. 1651.

La France ne le traitoit pas avec moins d'injuſtice. Elle ne lui avoit fourni que de médiocres ſecours; elle le joüoit, pour ainſi dire, depuis la mort du Cardinal de Richelieu, par

1651. l'esperance d'une ligue, qu'elle ne concluoit jamais. Elle avoit totalement negligé ses interêts à Munster, & cependant elle ne cessoit de le solliciter sans cesse à mettre des armées sur pied, à faire des courses dans l'Espagne, pour causer une diversion, & il sembloit à l'entendre, qu'il dût tout tenter, tout entreprendre en sa faveur, lorsqu'elle n'avoit presque rien fait pour lui. Dans l'impuissance où elle étoit d'envoyer les secours necessaires en Catalogne pour faire lever le siege de Barcelone, à Dom Juan d'Autriche, fils naturel du Roi Philippe, elle eût souhaité que le Roi de Portugal fût entré dans la Castille, pour obliger les Castillans à abandonner le siege de Barcelone, c'est-à-dire, à parler sincerement, qu'il eût exposé ses Etats à toutes les forces de l'Espagne, pour conserver des alliez, qui ne l'étoient en effet que de nom. Mais rien ne put ébranler le Roi, il persista dans le plan qu'il s'étoit fait, & laissa murmurer & le peuple & la France.

En consequence de cette résolution prise par le Roi, il ne se passa rien de considerable dans la Province d'Alenteyo. Dans celle de Beira, Rodri-

gue de Caſtro fit une courſe ſur les 1651.
les terres des ennemis, ſans qu'ils lui oppoſaſſent aucun obſtacle. Au commencement de l'automne, le Prince Dom Theodoſe qui voyoit avec chagrin l'inaction des troupes, ſortit de Liſbonne à l'inſçu du Roi, & ſe rendit dans la Province d'Alenteyo, accompagné ſeulement de Dom Louis de Portugal, Comte de Vimioſo, & de Dom Juan Nugnes d'Acugna, depuis Comte de Saint Vincent, tous deux Gentilshommes de ſa Chambre. Dom Theodoſe, tout jeune qu'il étoit, (car à peine finiſſoit-il ſa dix-ſeptiéme année,) formoit déja de vaſtes projets. Il avoit l'eſprit orné, prompt, ſubtil, l'ame grande, élevée, & portée aux actions d'éclat. Amoureux de la gloire, & brûlant de ſe faire un nom à la tête des armées, il avoit conçu le projet de les commander lui-même, & rempli des actions héroïques que ſa Nation avoit entrepriſes & executées, tant en Europe que dans les pays éloignez, il ne déſeſperoit pas, ſoutenuë par les yeux de ſon Prince, de voir la gloire des Portugais ſe renouveller dans la guerre preſente. Nugnes d'Acugna, eſprit turbulent & ambitieux, l'entretenoit dans ſes

1650. idées. Il lui repetoit ſans ceſſe, qu'il étoit de ſon honneur, de ſa gloire, de ſes interêts, de veiller déſormais par lui-même au ſalut d'un Royaume dont le trône lui étoit deſtiné, & dont le Roi ſon pere ſembloit abandonner les rênes, en ſe livrant à ſon indolence naturelle. Qu'il falloit profiter des embarras que les Catalans donnoient aux Caſtillans, pour les forcer à une paix ſolide, de crainte, que ſi on laiſſoit échaper cette occaſion, après la chûte des Catalans, les Eſpagnols réüniſſant toutes leurs forces ne tombaſſent ſur le Portugal, & qu'au lieu d'une paix glorieuſe, on ne pût en obtenir qu'un honteux eſclavage. Qu'il falloit donc, en ſe mettant à la tête des armées, profiter des circonſtances, entrer dans la Caſtille, & forcer le Roi ſon pere à approuver ſa conduite par des actions vigoureuſes & d'éclat, qu'il falloit enfin aſſieger & prendre Badajos, Place importante dans l'Eſtramadure, qui couvriroit le pays, & faciliteroit les moyens pour porter la guerre dans le ſein de la Caſtille.

Le Prince Dom Theodoſe partit de Liſbonne rempli de ces projets Etant arrivé dans l'Alenteyo, il appella

pella auprès de lui Dom Juan de Costa, Meſtre de Camp General, & les autres principaux Chefs de l'armée. Tous ſe rendirent promptement auprès de ſa perſonne, & lui rendirent les honneurs dûs à ſon rang, à ſa naiſſance, & tous le traiterent comme celui qui devoit un jour être leur Maître. Après les avoir entretenus quelque tems, il partit pour Elvas, accompagné d'un détachement d'Infanterie & de Cavalerie. On le reçut dans cette Ville avec toute la pompe & toute la magnificence poſſible. Le peuple étoit charmé, il ne pouvoit ſe laſſer de le regarder. 1651.

Le Roi apprit ſon départ. Cette démarche lui déplut. Il la regarda comme un attentat à ſon autorité. Cependant diſſimulant ſon reſſentiment, il fit partir quelques Seigneurs de la Cour, pour en former une au Prince, & il ordonna auſſi à Antoine Cabide ſon Secretaire, de l'aller trouver, & de porter quelque ſomme d'argent, avec ordre de l'employer à propos, & non ſelon les déſirs de Theodoſe, né liberal & genereux. Il ſembloit par cette premiere démarche du Roi, que s'il n'approuvoit point celle du Prince, il ne la condamnoit pas tout-à-fait ; mais il

1651. ne tarda pas long-tems à faire éclater ſes vrais ſentimens. Il blâma hautement le départ du Prince, & ceux qui l'y avoient engagé, & il lui envoya des ordres poſitifs, pour qu'il s'en retournât promptement à Lisbonne. Theodoſe perſuadé que les interêts de l'Etat & de la Couronne, demandoient qu'il demeurât à la tête des armées, écrivit au Roi pour le prier de l'y laiſſer pour executer les projets qu'il avoit conçus : mais le Roi fut inflexible, & réïtera ſes ordres, avec tant de fermeté, que le Prince, qui manquoit d'ailleurs de toutes choſes à Elvas, revint enfin à Lisbonne. Le Roi l'y reçut aſſez froidement. Cependant pour lui donner quelque ſatisfaction, il le nomma Generaliſſime de ſes armées ; mais ce n'étoit qu'un titre dénué de toute autorité, car dès ce moment le Roi l'écarta des affaires, & lui deffendit l'entrée du Conſeil. Le Prince murmura de ce traitement. La Cour & le peuple en murmurerent avec le Prince. La jalouſie s'empara de l'eſprit du Roi, & la défiance l'éloigna de ſon fils, qui outré des mortifications qu'on lui faiſoit eſſuyer, tomba enfin dans une maladie de langueur, dont il mourut peu de tems

après, comme nous le dirons en son lieu. 1651.

Si la guerre traînoit en Europe, il n'en étoit pas de même dans le Bresil. Dom François Barreto, pour terminer promptement ce qu'il avoit entrepris, avoit demandé du secours au Roi, & au Comte de Castel Melhor. Mais l'un & l'autre ne lui en fournissoient que de médiocres. Il y supleoit donc par sa valeur, & par son activité, & il ne laissoit échaper aucune occasion d'acquerir de la gloire, & de resserer les Hollandois. La misere de ceux-ci augmentoit de jour en jour; le malheureux succès de leurs sorties d'Arecisse, les avoit rendus plus circonspects. Ils se tenoient donc enfermez dans cette Ville, & ils s'étoient déterminez à se borner à la seule deffense de cette Place, & de la Forteresse. Barreto voulant enlever les convois qu'ils s'envoyoient respectivement de la Forteresse & de la Ville, chargea Jacob Bezerra, Sergent Major, d'aller les attendre en embuscade. Douze de ses soldats ayant apperçu une barque qui sortoit d'Arecisse, & navigeoit le long de la côte, conçurent le dessein hardi d'aller l'attaquer à la nage. Ils l'executerent comme ils

1651. l'avoient projetté ; mais il en coûta la vie à six d'entre eux. Les six autres ramenerent la barque avec la femme du Gouverneur de la Forteresse. Cette action ayant éclatté, découvrit ceux qui étoient en embuscade, qui furent obligez de s'en retourner dans leurs quartiers, sans remporter d'autre avantage.

Alors Barreto envoya à Juan Barbosa Pinto, avec un corps de troupes pour ravager le territoire, que les Hollandois possedoient près de Rio Grande ; & de son côté il partit pour attaquer quelques Forts qu'ils possedoient du côté de Guarairas. A son approche, ceux qui les gardoient, les abandonnerent à sa discretion. Sigismond pour se dédommager de ces pertes, voulut surprendre un quartier des Portugais. Mais étant informez de son dessein, ils se préparerent à le recevoir avec courage. Le combat fut violent, & les Hollandois se virent contraints de rentrer dans Arecisse.

La vigueur avec laquelle les Portugais faisoient la guerre dans la Capitainie de Pernambuco, convinquirent enfin les Députés des Etats Généraux, que toutes les propositions d'accommodement, que leur faisoit Antoine

de Souſa de Macedo, Ambaſſadeur de 1650.
Portugal auprès de Hautes Puiſſantes, n'étoient qu'un leurre de ſa part pour leur fermer les yeux ſur les avantages que ſa Nation remportoit chaque jour dans le Breſil. Les Hollandois en murmurerent donc hautement, & vouloient qu'on rompît ouvertement avec les Portugais. Ils avoient d'autant plus de penchant à cette rupture, que Macedo venoit tout recemment de renouer la paix entre l'Angleterre & le Portugal, avec les Ambaſſadeurs Anglois, qui étoient à la Haye auprès de leurs Hautes Puiſſances. En conſequence le Roi de Portugal avoit d'abord envoyé Juan de Guimaraens à Londres, & bien-tôt après Juan Rodrigues de Saa, Comte de Penaguizao ſon Camerier Major, pour y réſider en qualité d'Ambaſſadeur. Tout cela ne prouvoit que trop l'intelligence des Anglois & des Portugais, & ceux-ci n'ayant plus rien à craindre des premiers, il n'y avoit point d'apparence, qu'ils cherchaſſent ſi-tôt à ſatisfaire la République au ſujet de Fernambuco. Sur quoi on diſoit qu'il ne falloit plus differer d'y envoyer des ſecours efficaces, & de déclarer la guerre au Portugal, tant en Ame-

1651. rique, qu'en Europe. Ce parti eût peut-être operé quelque chose de favorable; mais les plus ſages s'y oppoſerent, ou pour mieux dire, Macedo, homme d'eſprit, & fertile en expediens, trouva le moyen de raſſurer les eſprits, & les affaires du Breſil, demeurerent dans le même Etat où elles étoient.

1652. Cependant la Cour de Lisbonne étoit attentive aux effets que produiroit la nouvelle nomination du Prince Dom Theodoſe au Generalat des armées de Portugal. Le Roi étoit impenetrable; il répandoit un voile épais ſur tous ſes deſſeins; tout le monde étoit dans l'attente; les uns eſperoient tout du noble courage de l'Infant; mais les plus penetrans, dès qu'ils le virent éloigner du Conſeil, demeurerent perſuadez que le Roine permettroit jamais que le Prince s'éloignât de la Cour. Au reſte, le Roi ne paroiſſoit ſe donner aucun mouvement, pour recruter les troupes des frontieres, pour reparer les places, pour les munir des vivres, de munitions, & des choſes neceſſaires pour l'attaque & pour la deffenſe. Tous les eſprits étoient en ſuſpens, & ſelon le plus ou le moins qu'on s'intereſſoit

à l'Etat, ou à la gloire de la Nation, 1652.
on s'affligeoit, ou l'on voyoit avec indifference les mouvemens de la Cour. Le Prince étoit toujours malade, il déperissoit de jour en jour, & il fut bien-tôt hors d'état de marcher vers la frontiere. Sa maladie inquietoit les peuples, on murmuroit, on publioit des discours injurieux, & le Roi se montroit tranquille.

Le tems de commencer la campagne étant arrivé, les Officiers Generaux & subalternes se rendirent à leurs postes. Les Espagnols sortirent de Badajos, & allerent piller quelques villages aux environs d'Olivença. Quesné, Commissaire General de la Cavalerie Portugaise, les rencontra, les tailla en pieces, & leur enleva leur butin. Les Castillans piquez de cette perte, firent une nouvelle invasion du côté de Telena, pillerent & brûlerent le pays, & enleverent tous les bestiaux des campagnes, qu'ils laisserent pascager dans les prairies voisines de Telena, afin de pouvoir se retirer plus commodement à Barcarotta, où ils déposerent le reste de leur butin. Quesné & Tamaricut marcherent après eux. Ne pouvant les joindre, ils allerent enlever leurs bestiaux dans

1652. les prairies de Telena, ce qu'ils executerent heureusement, après avoir taillé en pieces, ou fait prisonnieres le troupes qui les gardoient. Peu de jours après François Hibarra, Lieutenant General de la Cavalerie Espagnole, tomba dans une embuscade que lui tendirent les Portugais, en la puissance desquels il demeura.

Sur ces entrefaites le Roi honora du titre du Comte de Soure, le Mestre de Camp General Dom Juan de Costa. Costa voulant meriter ces honneurs par des services nouveaux, ordonna à Quesné & à Tamaricut, d'aller avec quinze cens chevaux, insulter les ennemis jusques sous le canon de Badajos. Alvarés de Viveros, le même qui avoit deffendu si opiniâtrement le Château d'Angra, dans les Terceres, étoit pour lors dans cette Place. Indigné qu'on osât venir le braver de la sorte, il ordonna à toute la Cavalerie, qui étoit dans la Ville de monter à cheval, pour aller punir les Portugais de leur audace. Comme elle commençoit à sortir, Quesné impatient de combattre, marcha pour la charger, sans attendre Tamaricut. Les Espagnols le reçurent avec intrepidité. Le combat s'échaufa, on se

disputa la victoire. Enfin les Portugais furent contraints de reculer,&Quesné fut dangereusement blessé. Tamaricut arriva dans cet instant avec l'arriere-garde. Il arrête quelques fuyards, ranime leur courage, & les ramene au combat avec les autres qui étoient sous son commandement. Alors le combat recommença avec plus d'ardeur. On se chargea à differentes reprises, & les Castillans se virent enfin enlever une victoire, qu'ils croyoient à eux. Leur déroute fut generale, Viveiros blessé à son tour, & Guillaume Tullavilla, neveu du Duc de Saint Germain, Capitaine de Cavalerie, fait prisonnier. Plusieurs Officiers de consideration furent blessez parmi les Portugais, qui eussent pû retirer de grands avantages de cette victoire, si ceux qui avoient d'abord tous fuï, fussent revenus à la charge; mais leur épouvante avoit été telle que Tamaricut fit de vains efforts pour les rassurer. Plusieurs même d'entre eux ne se crurent en sureté, que lorsqu'ils furent arrivez à Olivença. Le Comte de Soure donna à Tamaricut les éloges qu'il méritoit, & il punit severement ceux qui avoient pris si honteusement la fuite. 1652.

1652. La fortune abandonna les Portugais dans la Province de Beira. Sanche Emmanuel, & Dom Rodrigue de Castro, après avoir disposé toutes choses pour la deffense du pays, envoyerent chacun de son côté, plusieurs détachemens, pour dévaster celui des ennemis. Gaspard de Tavora fut chargé d'aller avec cent quatre chevaux faire une course dans la campagne de Sacravim, & Dom Juan Fialho, Mestre de Camp, eut ordre de l'attendre avec l'infanterie & soixante chevaux, dans un endroit appellé Salte, sur les bords du Lagáo, afin de favoriser sa retraite. Tavora ayant executé les ordres qu'on lui avoit donnez, s'en retourna chargé de butin pour rejoindre Fialho. A peine l'eut-il joint, qu'ils furent attaquez par un corps de troupes Castillanes. Fialho, quoique les ennemis fussent infiniment superieurs, se mit en devoir de leur opposer une forte résistance. Il couvrit avec sa Cavalerie, son Infanterie, & mit à son arriere-garde trois détache-chemens de Mousquetaires pour faire feu sur l'ennemi, en cas qu'il vint l'attaquer. Ensuite il se mit en marche, & il fit une lieuë de la sorte sans que les Castillans osassent, ou pussent l'at-

taquer. Cependant ils le ſuivoient toujours. On arriva bien-tôt dans une plaine. Auſſi-tôt les Caſtillans ſe développerent, inveſtirent les Portugais, & s'emparerent du ſentier, par où ces derniers devoient neceſſairement paſſer. Alors Fialho voyant qu'il ne pouvoit plus éviter d'en venir aux mains, s'arrêta, rangea ſes troupes en bataille, ranima le courage du ſoldat, & chargea ſans perdre du tems l'infanterie ennemie, qu'il rompit & diſperſa. Il ne pût faire cette manœuvre ſans ſe ſéparer de ſa Cavalerie, qui ayant été attaquée dans l'inſtant par celle des Caſtillans, fut taillée en piece ou mis en fuite. Les Caſtillans la laiſſerent fuïr & revinrent pour ſecourir leur infanterie battuë & en déſordre. Fialho ralia ſes troupes, ſe poſta avantageuſement, & ſoutint le premier choc des ennemis. Mais inveſti de toutes parts, épuiſé de fatigue, dépourvû de munitions, il fut bien-tôt réduit à l'extrêmité, & contraint de ſe rendre priſonnier de guerre. Les Officiers de la Cavalerie qui s'étoient joint à l'infanterie, ſubirent le même ſort, avec Dom Juan Rodrigue Cabral, Seigneur de Belmonte, qui ſervoit en qualité de ſimple volontaire. 1652.

1652. L'infortune de Fialho suspendit pour quelque tems les courses des Portugais dans cette Province. Ils employerent ce tems-là à recruter leur Cavalerie, & leur Infanterie, dans le dessein d'aller enlever aux Castillans la Ville de Coria, à huit lieuës des confins du Royaume. Sanche Emmanuel, qui avoit conçut ce projet, en fit part à Rodrigue de Castro. Celui-ci approuvant ce dessein, unit ses troupes aux siennes, & ils se mirent en marche pour l'executer. Ils fondoient le succès de leur entreprise, sur le secret, & sur la diligence. Ils esperoient arriver devant Coria à l'entrée de la nuit, sans être apperçus, de faire sauter avec un petard une des portes de la Ville, d'y entrer sans coup ferir, d'en surprendre la garnison, de l'égorger à la moindre résistance qu'elle feroit, & ensuite de piller la Ville, de la brûler, & de s'en retourner. Tout ce plan fut inutile, parce qu'ils arriverent trop tôt devant cette Place. D'ailleurs Massacan General de la Cavalerie, informé par ses espions de leur marche, & de leurs desseins, s'étoit jetté dans la Place, avec quatre Compagnie de Cavalerie. Au lieu d'y rester, il en sortit le même jour

que les Portugais se presenterent, esperant qu'ils se répandroient dans la campagne, & qu'il pourroit les surprendre à son tour, & les battre ainsi dispersez. Mais les Portugais voyant que la garnison de la Ville & les habitans les attendoient sous les armes, renoncerent à l'attaquer, & se contenterent pour satisfaire le soldat, de se jetter sur les fauxbourgs, & de les piller. Ce pillage étant fait ils se retirerent avec un butin considerable, sans que Massacan osât les poursuivre & les inquieter dans leur retraite. 1652.

Les operations militaires se terminerent par cette entreprise en Portugal; car ce qui se passa dans la Province de Tra-os-Montes, & dans celle d'entre Douro & Minho, ne mérite pas qu'on s'y arrête. Ce qui se fit en Amerique pendant toute l'année 1652. fut aussi peu considerable. Les Portugais tenoient toujours la Ville d'Arecisse comme bloquée, & les Portugais & les Hollandois ne s'occuperent les premiers qu'à veiller à la conservation de leurs retranchemens, & les Hollandois qu'à celle de leurs remparts. De tems en tems seulement on faisoit quelque escarmouche pour tenir les soldats en haleine, & ces pe-

1652. tits combats coûtoient peu de ſang. La ſeule action un peu importante fut celle qui arriva près de la forteresse de Barreta. Antoine Dias Cardoſo s'étoit avancé de ce côté avec ſon Regiment. Toute la garniſon du Fort & de la Ville d'Areciſſe tomba à l'improviſte ſur lui. Les Portugais ſoutinrent avec une valeur, & une intrepidité admirable cette attaque. Cependant la victoire balança long-tems à ſe déclarer. Enfin les Portugais faiſant un dernier effort rompirent les ennemis, percerent leurs bataillons, & en firent un grand carnage. Les Hollandois furent tellement étourdis de cette vigoureuſe attaque, qu'ils ne ſavoient fuir ni ſe deffendre, ſe laiſſant égorger ſans réſiſtance. Peu de jours après, Vidal alla leur brûler pluſieurs magaſins de marchandiſes à Rio Grande, prêtes à être embarquées pour la Hollande.

La tréve concluë entre les Hollandois, & les Portugais par rapport aux Indes Orientales, finit cette année. Auſſi-tôt la guerre ſe ralluma dans cette partie du monde, entre ces deux nations. Les Hollandois ne pouvoient ſouhaiter des conjectures plus favorables pour les progrès de leurs deſ-

ſeins. La confuſion, le déſordre, la 1650.
méſintelligence regnoient dans Goa parmi les principaux Miniſtres, qui ſe mêloient du Gouvernement. Ce déſordre venoit du rappel de Philippe Maſcaragnas, Viceroi, & de la mort du Comte d'Aveiras, qui alloit le remplacer; mais qui avoit vû finir ſes jours en chemin. Le Gouvernement pendant cette eſpece d'interregne étoit tombé entre les mains de François de Martiri, Archevêque de Goa, de François de Melo de Caſtro, & d'Antoine de Souſa Coutigno. Ces trois hommes diſpoſoient de toutes choſes au gré de leurs caprices, & ſous prétexte du bien public, il n'y avoit ſorte de tyrannie qu'ils n'exerçaſſent ſur le peuple, & ſur les Etrangers, que les affaires ou le commerce attiroient dans Goa. Au reſte, ces nouveaux Triumvirs, unis lorſqu'il falloit accabler le peuple, ruiner le commerce, épuiſer les finances, immoler leurs ennemis, ne pouvoient jamais s'accorder, lorſqu'il s'agiſſoit de concerter quelque entrepriſe utile, réformer quelqu'abus, exercer la juſtice, & prendre des meſures pour réprimer les ennemis du dedans ou du dehors. Cependant ils armerent une puiſſante flote, pour aller

1652. recouvrer dans l'Arabie la Ville de Mascate, place importante, que les Arabes avoient enlevée aux Portugais. Mais cette flote ne fit que se presenter devant la Ville, brûler & piller quelques vaisseaux des ennemis, & s'en retourna à Goa tout aussi-tôt.

A cette conduite ces prétendus Gouverneurs ajoûterent la rebellion aux Ordres du Roi. Dès que Dom Juan eût appris la mort du Comte d'Aveiras, il fit partir pour occuper sa place, Dom Vasco Mascaregnas, Comte d'Obidos. Etant arrivé à Goa, les trois tyrans, non seulement refuserent de le reconnoître, mais même ils le firent arrêter, & après avoir épuisé toutes les violences & tous les affronts sur lui, ils le firent embarquer, & le renvoyerent ainsi à Lisbonne. Ensuite ayant assemblé les Magistrats de la Ville, ils procederent de leur chef à l'élection d'un Viceroi. Ils nommerent pour occuper cette éminente Dignité Dom Bras de Castro, homme extraordinaire, peu propre au commandement, plein d'une ambition mal-entenduë, injuste, avare, impudent, altier, peu intelligent dans les affaires, & capable par son ignorance, & par l'orgueil qui l'ac-

compagnoit, de tout perdre dans les 1652.
Indes.

Le désordre dans Goa étoit d'autant plus grand, & les suites en pouvoient être d'autant plus fâcheuses, que la Cour ne pouvoit y remedier si promptement. L'éloignement des lieux, l'épuisement où étoit l'Etat, tout favorisoit les rebelles. Les Chefs de la République Hollandoise établis à Batavia, informez exactement de l'état des choses, cesserent leurs déliberations sur les prétextes qu'ils cherchoient pour colorer la rupture qu'ils meditoient, & ils se déterminerent à déclarer hautement la guerre aux Portugais, pour profiter des circonstances favorables que leurs divisions leur offroient. Ils armerent donc promptement une flote dans le port de Batavia, dont ils donnerent le commandement general à Juan Mansacar, Capitaine qui s'étoit acquis par son courage beaucoup de réputation parmi les siens. Mansacar mit à la voile avec son armée, & fit route vers l'isle de Ceylan. Cette isle avoit de tout tems fait l'objet de toute l'ambition des Hollandois, à cause de la canelle qui y croît, & dont le commerce produisoit des sommes immenses aux Portu-

1652. gais. Les Hollandois y avoient déja quelques établissemens. Mansacar ayant joint ses forces aux leurs, marcha vers la forteresse de Calituré, place importante, & dont la conquête pouvoit faciliter celle de Colombo, Capitale des Portugais dans le pays, & où le Commandant General Emmanuel Mascaregnas, faisoit ordinairement sa résidence. Lopez Barrigua son gendre étoit occupé alors à faire la guerre au Roi de Candy. Mascaregnas avoit imprudemment dégarni la forteresse de Calituré de troupes, ensorte qu'elle étoit presque sans deffense, lorsque les Hollandois se presenterent pour l'attaquer. Ils s'en emparerent sans coup ferir. Cette nouvelle étant parvenuë au camp de Barrigue, les soldats, attribuant cette perte à l'imprudence de Mascaregnas, se mutinerent, abandonnerent son camp, & partirent pour Colombo, dans le dessein de déposer Mascaregnas de son poste, & d'en charger quelqu'un plus capable qu'il n'étoit. Les Capitaines Antoine de Madurera, & Louis Alvarés, neveu de Barigue, ayant voulu s'opposer à ce dessein, furent mis en pieces par le soldat en fureur, qui se mit en marche vers Co-

lombo. Mascaregnas informé de l'orage qui le menaçoit, se mit en état de leur deffendre l'entrée de la Ville. Le soldat se préparoit à la forcer, lorsque les Religieux sortirent en Procession, hors de la Place, portant le Saint Sacrement devant eux, & allerent ainsi trouver les mutins pour tacher de les appaiser. Ce spectacle suspendit leur fureur; mais ils persisterent toujours dans le dessein de le déposer; promettant toutefois de ne rien entreprendre contre sa vie ni contre sa liberté, pourvû qu'il se démit volontairement & sans differer du commandement. Il y consentit & il se retira dans un Convent. Aussi-tôt les soldats élurent à sa place Gaspard d'Arauge, François Rollin, & François Barros, & à celle de Barrigue, ils substituerent Gaspard Figueira de Serpa, Capitaine distingué par son courage, sa valeur & son experience. 1652.

Figueira ayant pris possession du commandement de l'armée, alla aussi-tôt chercher les Hollandois, enleva plusieurs de leurs quartiers, & soumit de nouveau plusieurs places aux environs de Colombo, qui s'étoient soustraites à la domination Portugaise

1652. depuis la perte de Caliture. Après ce premier exploit, les Gouverneurs lui ordonnerent d'aller assieger le fort d'Angrotota, dans le voisinage de Colombo, d'où les Hollandois pouvoient facilement inquieter les Portugais. Figueira partit, & après dix jours de siege, il força la garnison à se rendre prisonniere de guerre. Elle consistoit en cent vingt Hollandois, quarante Indiens de l'isle de Java, & trois cens Ceylanois. Les Portugais les traiterent avec humanité & politesse, quoique les Hollandois dans leurs premiers succès n'eussent point observé la même conduite à leur égard.

Le Roi de Candea voulant profiter de la diversion que les Hollandois causoient dans l'isle, se mit en campagne avec un corps de troupes, & marcha contre Juan Botado, qui avec quelque infanterie, continuoit la guerre sur la frontiere de ses Etats. Le Commandant de l'armée du Roi de Candea, s'imagina pouvoir le surprendre en l'attaquant pendant la nuit; mais Botado étoit sur ses gardes. Cependant il vit le moment qu'il alloit périr par la lâcheté de quelques Négres qu'il avoit parmi ses troupes. Aussi-tôt qu'ils virent l'ennemi, ils

prirent la fuite ſans avoir preſque combattu. Leur fuite & leurs cris cauſerent quelque terreur aux ſoldats Portugais ; terreur que l'obſcurité de la nuit ne ſervit qu'à rendre plus puiſſante. Cependant rougiſſant de leur foibleſſe, ils ſe raſſurerent, & firent des actions ſi prodigieuſes de valeur, & de courage, qu'ils défirent & taillerent en pieces l'ennemi. Botado tua de ſa propre main le General du Roi de Candea, & après cette victoire ſignalée, il partit pour Colombo, où il fut reçû avec les applaudiſſemens dûs à ſon mérite. 1652.

Cependant en Europe, les troubles de la France parvinrent à un tel excès de confuſion, que le Cardinal Mazarin fut obligé de quitter Paris, & de s'éloigner de la Cour. Souſa Coutigno, Ambaſſadeur en France, partit auſſi pour Liſbonne, laiſſant à Paris Felician Dourado, Secretaire de l'Ambaſſade, pour veiller aux affaires de ſa Nation. Dourado homme d'eſprit, & d'une grande ſageſſe, faiſoit tous ſes efforts pour calmer les eſprits irritez, parce qu'il voyoit bien que la guerre civile de la France, tournoit au profit des Caſtillans, & au détriment des Por-

1652. tugais. Vers ce tems-là les Evêques de France s'assemblerent à Paris. Dourado en informa le Roi son Maître, qui les fit prier de vouloir bien s'interesser auprès du Pape en faveur des Evêques de son Royaume. Les Prelats assemblez écrivirent au Pape une lettre, pour lui representer le danger où se trouvoit l'Eglise de Portugal; mais le Pape ne répondit rien de favorable, & les affaires à cet égard demeurerent dans le même état.

A l'égard de la guerre offensive contre les Castillans, le Roi Dom Juan persista de plus en plus à l'interdire à ses Sujets; persuadé que la défensive étoit suffisante pour le maintenir sur le trône. Cette conduite arrachoit les discours les plus injurieux contre lui, de la part du peuple, & même de la Noblesse. Il en étoit informé, mais il le dissimuloit, & laissoit parler sans s'émouvoir. Au reste cette grande tranquilité étoit fondée sur les instructions certaines qu'il recevoit frequemment de quelques Ministres de la Cour de Castille, des veritables sentimens de Philippe IV. touchant le Portugal. Ce Prince avoit desesperé de le réduire, & dans cette idée, il ne faisoit aussi de son

côté que de foibles efforts par raport à la guerre de ce côté - là. Dom Juan profitant donc de cette diſpoſition, dont il déroboit toute-fois la connoiſſance à ſes Sujets, s'appliquoit au gouvernement interieur du Roïaume, où il faiſoit exercer la Juſtice avec la derniere ſeverité. Cette ſeverité fut portée trop loin de ſa part à l'égard de ſon fils Dom Theodoſe. Les mortifications qu'il lui fit eſſuyer en l'éloignant des affaires, en le privant de ceux qui lui étoient les plus attachez, en l'empêchant de ſe mettre à la tête des armées, le jetterent dans une profonde triſteſſe. Sa ſanté en fut bien-tôt alterée; on voyoit chaque jour ce jeune Prince dépérir. Une fiévre lente le conſumoit peu à peu; bien-tôt il eut des vomiſſemens de ſang, & l'on deſeſpera de ſa vie. On appella en conſultation les plus habiles Medecins du Royaume, & on eut recours aux prieres publiques; mais la meſure de ſes jours étoit remplie; les remedes qu'on lui donna furent inutiles, & les prieres trouverent le ciel inflexible aux vœux de tout le Royaume. Son mal ne fit qu'empirer. Dans cet état on le fit ſortir de Lisbonne pour reſ- 1652.

1652. pirer l'air de la campagne. Il se trouva plus mal, & il demanda qu'on le ramenât à Lisbonne. Il y vit arriver son dernier instant avec une fermeté qui ne servit qu'à augmenter les regrets, les pleurs & les gemissemens de la Cour & de la Ville. Sa mort arriva le quinziéme de Mai 1653, lorsque ce Prince entroit dans sa dix-neuviéme année. La Reine sa mere sentit vivement cette perte; le peuple en fut consterné; le Roi seul soutint avec fermeté cette disgrace.

Ce jeune Prince rassembloit les qualitez les plus estimablès qui concourent ordinairement, non-seulemeut à former les grands Rois, mais encore les grands hommes. Il avoit la figure aimable, & les graces & la majesté brilloient dans tout ce qu'il faisoit, & dans tout ce qu'il disoit. Instruit dans tous les exercices, il montoit parfaitement bien un cheval, & il manioit les armes avec une dexterité merveilleuse. Son esprit étoit orné de toutes les connoissances. Il sçavoit plusieurs Langues : l'Histoire n'avoit rien de voilé pour lui; il avoit fait de grands progrès dans la science profonde & épineuse des Mathematiques; il possedoit les belles Lettres,

&

& il étoit rempli des plus excellentes 1653.
maximes d'une politique ſage & éclairée, de cette politique enfin, qui fait reſpecter l'humanité, honorer la Religion, & dont tous les reſſorts, & les divers mouvemens ne tendent qu'au bonheur des peuples, & à la gloire des Etats. Plein de vertu, Protecteur des bonnes mœurs, toutes ſes actions, tous ſes diſcours étoient fondez ſur la décence la plus auſtere. Senſible, genereux & magnanime, ſon cœur étoit acceſſible à toutes les douceurs de l'amitié. Auſſi tous ceux qui l'approchoient, qui lui parloient, l'aimoient juſqu'à l'adoration.

Sa mort remplit de deuil tout le Portugal. La douleur des peuples étoit d'autant plus raiſonnable que l'Infant Dom Alfonſe Henriqués, qui devoit lui ſucceder, étoit foible, impotent, & d'un eſprit qui tendoit à la démence. Cependant les Etats s'aſſemblerent & le reconnurent ſolemnellement pour legitime ſucceſſeur de la Couronne de Portugal.

La mort du Prince Dom Theodoſe fut ſuivie de la crainte qu'on eut pour la ſanté du Roi. Il s'affoibliſſoit de jour en jour, & lui-même cedant à l'effort de ſes infirmitez, n'étoit plus

1653. en état de travailler avec la même application, & la même assiduité aux affaires. Voulant s'en décharger en partie sur la Reine, & voulant en même tems qu'elle prît connoissance des plus importantes negociations, qui concernoient l'Etat, il l'admit dans tous les Conseils, afin que s'il venoit à mourir, elle pût prendre en main les rênes du Gouvernement, pendant la minorité de ses enfans. Il étoit menacé d'une hydropisie, & il souffroit beaucoup; mais il dissimuloit sa douleur: il se montroit par tout, il vouloit être instruit de tout ce qui se passoit; enfin il n'épargnoit rien pour faire croire qu'il étoit en état de soutenir encore long tems la gloire & la majesté de son trône.

Tandis qu'on répandoit encore dans Lisbonne des pleurs sur le tombeau du Prince Theodose, & qu'on s'y livroit à la crainte de perdre bientôt le Roi: sur la frontiere les armées ne faisoient que de foibles mouvemens. Cependant les Castillans avoient paru avec un corps considerable de Cavalerie, & ils avoient ravagé la campagne d'Elvas, sans qu'André d'Albuquerque, General de la Cavalerie Portugaise, eût osé les combat-

tre. Le Comte de Soure en ressentit 1653.
un violent chagrin, & blâma hautement la conduite d'Albuquerque, regardant son action comme une fletrissure pour les armes Portugaises. Quesné repara en quelque maniere peu de jours après l'honneur des Portugais. Il rencontra & battit un détachement de Cavalerie Castillanne, & fit prisonnier leur Commandant, appellé Dom Diegue Golphim.

Sur ces entrefaites on fut informé par un déserteur qui venoit de Badajos, qu'Hibarra Lieutenant general de la Cavalerie, qui avoit recouvert sa liberté dans l'échange qui s'étoit fait des prisonniers, se disposoit pour aller attaquer Alconchel. Hibarra se promettoit de se rendre facilement maître de cette place, parce que la garnison étoit foible, & qu'il esperoit de la conquerir avant que les Portugais eussent le tems d'y jetter du secours. Mais il se trompa, aussi-tôt qu'on fut informé de ses desseins, on la pourvût d'hommes, de vivres, & de munitions, & de tout ce qui pouvoit contribuer à faire échoüer son entreprise.

Elle échoüa en effet : il trouva une résistance à laquelle il ne s'étoit pas

1653. attendu, & ſans s'opiniatrer il s'en retourna à Badajos. Le Duc de Saint Germain ſortit peu de jours après de cette Ville, avec mille chevaux, & deux mille cinq cens hommes d'infanterie, & alla camper ſur les bords de la Caya, à une lieuë de Badajos. Il y fit bâtir un petit Fort, capable de contenir une Compagnie de chevaux, afin qu'elle veillât à la garde des troupeaux, qui paſcageoient dans le voiſinage. Le Comte de Soure brûloit d'aller interrompre ſon travail. Cependant avant de s'y déterminer, il fit part au Roi de ſon deſſein. Le Roi tint un Conſeil ſur cette affaire. On vit que le Fort que faiſoit bâtir le Duc de S. Germain, n'étoit d'aucune conſequence, au lieu qu'on expoſoit la Province à une invaſion terrible de la part des Eſpagnols, ſi malheureuſement le Comte de Soure venoit à ſuccomber dans l'entrepriſe qu'il méditoit. Ainſi on lui envoya des ordres, pour qu'il eût à demeurer ſimple ſpectateur de l'ouvrage que faiſoit conſtruire le Duc de Saint Germain. Cet ouvrage fut en peu de tems à ſa perfection.

Bien-tôt après la Cavalerie Portugaiſe défit entierement la Cavalerie

Caſtillanne, & cet avantage conſola 1655.
le Comte de Soure de ce qu'on l'avoit empêché d'aller combattre le Duc de Saint Germain. André d'Albuquerque, pour reparer ſon honneur, s'avança vers Badajos, dans le deſſein de livrer un combat au premier détachement conſiderable qui ſortiroit de cette place. Il avoit paſſé une partie de la journée, ſans qu'il eût vû faire aucun mouvement à l'ennemi. Sur le déclin du jour, il apperçût enfin un corps de Cavalerie qui en ſortoit, & qui prenoit la route de Campo-Major. Le Comte de Soure en ayant été averti, lui manda dans le même inſtant de l'attaquer promptement, & il lui envoya en même-tems toute la Cavalerie qui ſe trouva alors auprès de lui. Albuquerque encouragé par ce nouveau renfort, rangea ſes troupes en bataille, qu'il avoit diviſées en onze corps differens, ſe mit à la tête de ſix, & donna le reſte à commander à Queſné, à Roſier, & à Tamaricut. A ſon approche les Caſtillans ſe poſterent avantageuſement, laiſſant un ruiſſeau devant eux. Ils ſéparerent à l'exemple des Portugais leurs troupes en pluſieurs eſcadrons, & les eſcadrons formoient deux corps. Le

1653. premier étoit composé de sept, avec le Comte d'Amarante à la tête, le second de six, conduit par Hibarra. Les milices du païs furent placées aux deux aîles, pour empêcher qu'on ne fût attaqué en flanc.

Albuquerque ayant observé cette disposition des ennemis, résolut de suspendre l'attaque, pour ne pas la faire avec désavantage. Les Castillans ne manquerent point de s'impatienter, de rester ainsi oisifs en presence de l'ennemi; ils s'ébranlerent donc, & marcherent pour charger l'avant-garde Portugaise, qui soutint cette attaque avec beaucoup de valeur. Elle fut longue & opiniâtre, & la victoire demeura long-tems à se déclarer. Enfin les Castillans furent contraints de se retirer avec précipitation, & les Portugais les poursuivirent vivement. Hibarra arrêta avec le corps de reserve les vainqueurs, & les ramena en les chargeant vigoureusement jusques dans leur poste. Là ils s'arrêterent & se formerent de nouveau derriere le corps commandé par Tamaricut, qui suspendit à son tour la course d'Hibarra. André d'Albuquerque qui faisoit à la fois l'office de soldat & de General, fut si dangereusement blessé,

qu'on l'abandonna pour mort sur le champ de bataille, & dans l'instant même il fut dépoüillé par les siens. 1653.

Cependant Tamaricut après avoir repoussé Hibarra, voyant ceux qui avoient chargé les premiers les Castillans, ralliez & en état de charger encore, les mena pour attaquer les milices qui étoient répanduës sur les aîles. Il les rompit & les mit en fuite dans un instant. Leur exemple entraîna le reste de l'armée, elle ne pût soûtenir davantage la fureur avec laquelle les Portugais tomberent sur eux. Furieux & désesperez du malheur arrivé à leur General, qu'ils croyoient mort, ils firent des efforts prodigieux de courage & de valeur pour le venger. Ils poursuivirent les fuyards avec la même ardeur qu'ils avoient combattu, & ils en firent passer deux cens au fil de l'épée, avec le Comte d'Amarante un de leur Chefs, qui tentoit encore d'arrêter & de rallier ses troupes. Guillaume de Tuttavilla, neveu du Duc de Saint Germain, Sanche Pires de Villa Massares, & Jean Sarmento, Capitaines de Cavalerie furent tuez avec lui. Les prisonniers & les blessez monterent à quatre cens.

Cette victoire ne coûta aux Portu-

1653. gais que trente hommes, & cent vingt bleſſez, parmi leſquels ſe trouva Roſier, Commiſſaire General de la Cavalerie, avec François Maſcaregnas, & Henri Figueredo, Capitaines. A l'égard d'Albuquerque, comme on alla le chercher, pour lui donner la ſepulture, on trouva qu'il reſpiroit encore. On l'enleva, on le tranſporta à Aronches, & les Chirurgiens après l'avoir viſité & penſé, aſſurerent qu'il ne mourroit point de ſes bleſſures, ce qui cauſa une joye univerſelle. Il avoit du mérite, & dans la diſpoſition qu'il avoit fait de ſes troupes pour combattre dans la derniere action, il avoit donné des preuves de ſon intelligence & de ſa capacité pour la guerre. Tamaricut acheva par ſa prudence, & par ſon intrepidité d'aſſurer la victoire aux Portugais. Cette victoire ſervit, pour ainſi dire, de prélude à celle qu'on remporta quelque tems après ſur l'armée Caſtillanne, qui fut entierement défaite. Cependant on fit l'échange des priſonniers de part & d'autre, & Dom Juan Fialho recouvra enfin ſa li berté. Sanche Emmanuel, & le Comte de Toreſano s'étoient promis par un traité conclu entre eux deux, de ſe

renvoyer reſpectivement leurs priſonniers; mais le Duc de Saint Germain Generaliſſime n'avoit pas voulu que ce traité fût executé à l'égard de Fialho, & c'eſt ce qui l'avoit ſi long-tems retenu en Caſtille. 1653.

Sanche Emmanuel qui avoit conçû une grande eſtime pour la valeur & pour la capacité de Fialho, témoigna une joye extrême de le voir en liberté, & ſe prépara à de nouvelles expeditions dans ſon département. Il fit donc avancer ſes troupes ſur la frontiere, & fit bâtir un fort entre Monſanto & Penacarſia, pour arrêter les courſes des ennemis de ce côté-là. L'ennemi ne s'étant donné aucun mouvement pour interrompre ſon travail, il fut bien-tôt achevé.

Cependant Dom Bras de Caſtro ſe maintenoit toûjours dans ſon uſurpation du Gouvernement des Indes. Ayant apris ce qui s'étoit paſſé dans l'Iſle de Ceilan, il y envoya un ſecours de troupes ſur huit vaiſſeaux commandez par François de Melo & Caſtro. Avant d'arriver à Colombo, les trois Capitaines qu'on y avoit chargé de l'adminiſtration des affaires, avoient donné ordre à Gaſpar Figuera d'aller châtier les habitans voiſins de

1653. Colombo, où ils refusoient de porter les vivres necessaires. A l'approche de Figuera, les Hollandois, en faveur desquels ils s'étoient soulevez, les abandonnerent au juste ressentiment des Portugais. Figuera après les avoir punis comme ils le méritoient, marcha pour attaquer les Sujets du Roi de Candea; mais inferieur en force aux ennemis, il fut obligé de se retirer. On le poursuivit, & Figuera contraint d'en venir aux mains, fit face, arrêta les ennemis, & profitant d'un poste avantageux où le nombre étoit inutile à ceux qui le poursuivoient; il les vainquit, & les tailla en pieces. Cette victoire ramena les voisins de Colombo sous l'obéïssance des Portugais.

Cependant François de Melo & Castro arriva à Colombo, avec le secours dont nous avons parlé. La premiere démarche qu'il fit, ce fut d'ôter le commandement des Troupes à Figuera, & de le conferer à Dom Alvarés d'Ataide. Ataide étoit vieux & accablé d'infirmitez. Ne pouvant resister aux fatigues frequentes où l'exposoit sa nouvelle Charge, il s'en démit, & François de Melo & Castro la donna à Antoine de Melo & Cas-

tro son neveu, jeune homme qui n'avoit pas encore assez d'experience pour occuper un poste de cette importance. Il en donna bien-tôt des preuves ; il marcha témerairement pour attaquer l'armée du Roi de Candea, & il prit des mesures si peu concertées, qu'il fut battu & repoussé avec beaucoup de perte. Les Soldats murmurerent ; du murmure ils passerent à la revolte, & demanderent hautement qu'on remît à leur tête Figuera, sous les ordres duquel ils étoient accoutumez de marcher & de vaincre. François de Melo rappella sagement son neveu, & fit partir Figuera avec un nouveau renfort de troupes pour reprendre le commandement de l'armée. A la guerre la confiance & la prudence sont la source immédiate des heureux succès. A peine Figuera fut-il arrivé à l'armée, que tout changea dans un moment de face. Le soldat ranimé ne demandoit qu'à combattre, & l'ennemi devenu timide ne cherchoit qu'à éviter le combat. Mais il le pretendoit en vain : Figuera le joignit en plusieurs rencontres, & dans toutes il demeura vainqueur. Enfin après plusieurs actions vigoureuses, l'armée ennemie rentra dans son païs accablée de fati- 1653.

1653. gue & diminuée de la moitié. Figuera la poursuivit jusqu'à la Ville de Candea, où il répandit l'épouvante & la terreur.

Dom Juan Bottado de Sescias, & Antoine Mendés d'Aragna n'éprouverent pas un bonheur semblable contre les Hollandois qui étoient campez prés de la Ville de Negumbo. Ils s'étoient si bien retranchez dans leur camp, & ils l'avoient si bien pourvû de toutes les choses necessaires, qu'ils furent obligez de se retirer sans oser seulement les attaquer. Dans le Bresil leurs affaires alloient toujours en déperissant. Les Portugais s'étoient enfin déterminez à faire un dernier effort pour prendre Arecisse bloquée depuis si long-tems. La chute de cette Ville devoit necessairement entraîner la conquête entiere de toute la Capitainie de Pernambuco. La guerre, qui s'alluma sur ces entrefaites entre l'Angleterre & la Hollande au sujet de la pêche du harang, favorisa leur dessein : car les Hollandois venant de perdre une bataille navale dans le canal de la Manche, demeuroient hors d'état d'envoyer du secours dans le Bresil. Ils étoient assez embarassez en Europe pour resi-

ſter à leurs nouveaux ennemis, que la victoire ne rendoit que plus fiers & plus difficiles à entendre des propoſitions de paix. 1653.

La victoire que les Anglois venoient de remporter ſur les Hollandois, laiſſoit les habitans d'Arecifſe ſans aucune eſperance de ſecours. Les Portugais de leur côté paroiſſoient de plus en plus s'affermir dans le deſſein de ne point quitter les armes, qu'ils n'euſſent ſoumis cette Place. Cependant on y manquoit de tout, & les Magiſtrats de la Ville s'aſſemblerent, pour déliberer ſur le parti qu'ils devoient prendre dans les triſtes circonſtances où ils ſe trouvoient. Sigiſmond ne pouvant ſe reſoudre à ſe rendre, propoſa de tenter un dernier effort, de ſortir de la Ville, d'aller attaquer les Portugais juſques dans leurs retranchemens; & enfin de vaincre ou de mourir glorieuſement les armes à la main. On applaudit au deſſein genereux de Sigiſmond, & l'on ſe prépara à l'executer.

On aſſembla donc toutes les troupes de la Ville; on fit venir toutes celles qui étoient dans les forts voiſins, & Sigiſmond s'étant mis à leur tête, ſortit réſolu de commencer

1653. l'attaque par le quartier d'Aguiar ; deffendu par Alfonse d'Albuquerque, & muni d'une forte & nombreuse garnison. Sigismond avoit esperé de le surprendre ; mais Albuquerque étant informé de sa marche, n'attendit point qu'il l'attaquât : il alla à sa rencontre en ordre de bataille, & cette démarche répandit la terreur parmi les Hollandois. Ils étoient vaincus avant d'avoir combattu. Cependant Sigismond les ayant rassurez, les mena à la charge, & ils s'y presenterent avec assez d'audace & de valeur. A cette audace, & à cette valeur les Portugais répondirent par une fureur contre laquelle tous les efforts des Hollandois allerent se briser. Ils furent dans un instant, rompus, massacrez, taillez en pieces. Ceux que la fortune déroba au fer des Portugais, jetterent en partie leurs armes, & s'enfuïrent avec une rapidité sans égale du côté de la Ville, & entraînerent avec eux leur General, furieux, désesperé, & couvert de blessures. Le désordre, la crainte, & l'épouvante regnoient dans Arecisse. Les femmes, & les enfans couroient dans les ruës, poussant des soupirs & des gémissemens, & redoubloient par ce specta-

cle la consternation & le découragement des vaincus. 1653.

Sigismond les rassura cependant, & rappellant tout son courage, il leur persuada même de faire une seconde tentative sur le même quartier d'Aguiar. Mais dans cette occasion il voulut joindre la ruse à la force des armes. Il envoya donc l'élite de ses soldats pendant la nuit, en embuscade dans un endroit qu'il leur indiqua, avec ordre d'attaquer les Portugais par derriere, lorsqu'ils les auroient engagez au combat, avec le reste de ses troupes. Ce projet échoüa. Alfonse d'Albuquerque ne commandoit plus dans le poste d'Aguiar, on l'avoit transferé ailleurs, & l'on avoit mis à sa place Paul Teixeira. Celui-ci avoit des espions, qui battoient sans cesse l'estrade autour de son quartier, pour observer les mouvemens des ennemis. Ils découvrirent toute la manœuvre des Hollandois, & ils avertirent leur Commandant. Teixeira sans perdre le tems, alla avec la meilleure partie de ses troupes, combattre ceux qui étoient en embuscade, qui ne s'y attendant point furent presque tous ou tuez ou faits prisonniers. Ceux qui purent s'enfuir

1653. allerent apprendre le malheur de leurs camarades à Sigiſmond, qui étoit déja en marche. Cette nouvelle déconcerta toutes ſes meſures, & au lieu de continuer ſon chemin, il alla ſe poſter ſous le canon d'un Fort voiſin, dont il étoit le maître. Là, après s'y être repoſé quelques heures, il s'imagina que les Portugais enyvrez de leur nouvelle victoire, ne manqueroient pas de ſe livrer aux plaiſirs & au repos. Il ſe détermina donc de ſaiſir l'occaſion d'aller les attaquer, & de réparer ſes malheurs paſſez. Cette réſolution étoit digne de ſon courage, & la raiſon ſembloit autoriſer ſa conjecture. Il partit donc; mais ſi Texeira l'égaloit en valeur, il ne lui cedoit point en prudence. Prévoyant que les Hollandois pouvoient revenir, il étoit ſur ſes gardes, & à leur approche, comme il n'avoit plus à craindre d'être ſurpris par derriere, il ſortit de ſes retranchemens, pour les combattre. La victoire ſuivit ſes étendarts, les Hollandois ſuccomberent pour la ſeconde fois, & cette nouvelle défaite les mit hors d'état d'inquieter davantage par leurs ſorties les Portugais.

Juſqu'alors les Hollandois n'avoient

éprouvé dans Areciſſe, que la priva- 1653
tion des commoditez de la vie, mais dès ce moment ils commencerent à reſſentir les horreurs de la diſette de vivres. Les aſſiegeans enlevoient tous les convois, & ne laiſſoient rien entrer dans la place. Les aſſiegez étoient donc réduits aux médiocres ſecours qu'on alloit chercher par mer. Ils envoyerent vers Sainte Iſabelle du côté de la riviere Saint François, des troupes pour ſervir d'eſcorte à un convoi qu'ils attendoient. François Bareiros s'y tranſporta avec cent ſoldats, & quelques eſclaves Negres. On en vint aux mains. La neceſſité rendoit les Hollandois plus redoutables, ils combattoient en déſeſperez. Bareiros fut tué ſur la place. Sa mort, au lieu de décourager ſes ſoldats, les remplit de fureur, il ſe jetterent avec impetuoſité au milieu des ennemis, ils les percerent, les maſſacrerent, & les forcerent à regagner leurs vaiſſeaux ſans le ſecours de vivres qu'ils venoient chercher.

Cette nouvelle perte acheva de réduire les Hollandois au déſeſpoir. Les Portugais étoient informez de la triſte ſituation où ils ſe trouvoient. François Barreto de Meneſes,

1653. leur General résolut d'en profiter, pour terminer une guerre qui duroit depuis si long-tems. Ayant assemblé les Chefs de l'armée, il leur parla ainsi. « Portugais : nos ennemis ne » sçauroient enfin plus résister à l'ef- » fort de nos armes ; c'est à nous à » sçavoir profiter de leur foiblesse, » en redoublant nos soins, nos tra- » vaux, nos attaques, en les pressant » de tous côtez, en ne leur laissant » pas un moment pour respirer. Nous » devons enfin tourner le blocus d'A- » recisse en un veritable siege. Autant » il eût été temeraire de l'entrepren- » dre en d'autres circonstances, au- » tant nous manquerions de pruden- » ce, de courage même, si nous ne » mettions point à profit celles, où » nous nous trouvons. Hâtons-nous » donc, le tems est précieux ; hâtons- » nous de préparer tout ce qui est » necessaire, ouvrons nos tranchées, » dressons nos batteries, battons la » la place sans relâche, faisons promp- » tement des brêches, allons à l'as- » saut, forçons nos ennemis, n'at- » tendons point que les Anglois & » les Hollandois ayent terminé leurs » discordes. Si nos ennemis sont se- » courus, nous perdons tous les fruits

» de nos ſoins, & de nos travaux. 1653.
» Ce n'eſt pas le tout, il faudra fuïr
» honteuſement, il faudra ceder une
» victoire qui étoit à nous, il faudra
» plier ſous le joug Hollandois,
» & retomber dans l'eſclavage d'une
» Nation, qui pour ſe venger des af-
» fronts qu'elle a reçûs de notre
» part, nous accablera des outrages
» les plus humilians. Je ſçai bien que
» nos forces n'égalent point l'entre-
» priſe que je propoſe; je ſçai que
» nous aurions beſoin de plus d'artil-
» lerie, de plus de troupes; mais que
» ne pouvons-nous pas tenter, avec
» du courage, de la valeur, & de la
» conſtance? Nous y trouverons tous
» les ſecours neceſſaires. Nos ſuccès
» paſſez en ſont une preuve. Malgré
» l'inferiorité de nos troupes à celles
» de nos ennemis, rappellez-vous les
» victoires que nous avons rempor-
» tées; par tout vainqueurs, par tout
» nous avons porté la terreur & l'é-
» pouvante. Nous nous ſommes ren-
» dus ſi redoutables à nos ennemis,
» qu'ils n'oſent plus ſe preſenter de-
» vant nous. Enfermez dans leurs mu-
» tailles, ils attendent en tremblant
» que nous leur portions les derniers
» coups. Ne leur laiſſons point l'eſpe-

1653. » rance de quelque ſalut, par nos re-
» tardemens. Qu'ils apprennent que
» ſi les Portugais ſçavent vaincre,
» ils ſçavent encore profiter de tous
» les avantages qui accompagnent la
» victoire. Terminons enfin une cruel-
» le guerre. Tout ſuccede au gré de nos
» deſirs. Pierre Jacques de Megallanes
» abordera bien-tôt au port d'Areciſſe
» avec l'armée navale que la Com-
» pagnie generale du Breſil vient
» d'armer. Vous connoiſſez tous ſa
» valeur & ſon experience; il ſe fera
» un plaiſir de partager nos lauriers;
» nous devons en eſperer toute ſorte
» de ſecours. Cependant ne diffe-
» rons point d'attaquer l'ennemi; que
» Megallanes, s'il ſe peut, ſoit plu-
» tôt le témoin, que l'inſtrument de
» leur perte. Délivrons nous-mê-
» mes cette Province d'un joug
» étranger & tyrannique; aſſu-
» rons-y à jamais la liberté & le bien
» public: dérobons aux orages les
» débris de nos fortunes, & ache-
» vons de rendre nos noms immor-
» tels, en purgeant cette Province
» de ſes cruels oppreſſeurs.

Tel fut le diſcours de François Barreto. Tout le monde y applaudit. Le ſeul François Figueyroa, Meſtre

de Camp, homme de valeur, mais 1653.
trop circonſpect, & peut-être trop prudent, le condamna de cette maniere.
» Vous vous livrez, ce me ſemble,
» trop facilement à de flateuſes ap-
» parences. La renommée altere tout:
» La verité eſt toujours défigurée dans
» ſa bouche. Vous croyez les aſſiegez
» réduits à l'extrêmité; vous vous
» imaginez qu'ils manquent de tout:
» detrompez-vous, les chemins de
» la mer leur ſont ouverts malgré la
» guerre que les Anglois font aux
» Hollandois. Ceux-ci ont toûjours
» envoyé des rafraichiſſemens à ceux
» d'Areciſſe, moins frequemment à
» la verité, mais aſſez pour n'avoir
» rien à craindre de nos efforts. Vous
» ne vous flatez pas moins, lorſque
» vous croyez que l'armée navale de
» la Compagnie du Breſil viendra à
» votre ſecours. Cette armée eſt deſ-
» tinée pour convoyer les vaiſſeaux
» Marchands: elle ne pourroit s'ar-
» rêter devant Areciſſe, qu'en les
» abandonnant à la merci des enne-
» mis qui couvrent de leurs vaiſſeaux
» les mers de l'Amerique. Le com-
» merce ſeroit interrompu. Mégal-
» lanes n'oſeroit employer les forces
» de cette armée qu'à leur deſtination.

1653. » Mais je veux bien qu'il agiſſe ſelon » vos intentions, vous n'en ſerez pas » plus avancez. Reflechiſſez ſur le » nombre de fortereſſes qu'il faut » attaquer pour réduire Areciſſe. » Avez-vous des Ingénieurs, des Mi- » neurs, des Bombardiers, & tant » d'autres choſes abſolument neceſ- » ſaires pour un ſiege de cette impor- » tance. Vous manquez de tout, & » n'eſperez point de le trouver ſur la » flote de Megallanes. N'allez pas, » éblouïs par des ſuccès paſſez, & » des victoires remportées en raſe » campagne vous jetter dans une en- » trepriſe qui ne ſçauroit vous réuſ- » ſir: n'allez pas en un jour vous expo- » ſer à perdre le fruit de tant d'an- » nées. Contentez-vous de harceler » l'ennemi, de le priver de toutes les » commoditez: n'expoſez point la » tranquilité publique, vos biens, » vos vies au hazard d'une entrepriſe » témeraire.

Vidal & Vieyra rejetterent ce diſcours comme l'effet d'un manque de courage, & appuyerent par de nouvelles raiſons le deſſein du General. Enfin on ſe détermina à l'executer, & tout ſe prépara avec beaucoup de diligence & de ſecret à cette entrepriſe.

Sur ces entrefaites l'armée navale 1653.
qu'on attendoit du Portugal, arriva au port de *Rio Doce*, composée de dix-huit vaisseaux de guerre, & commandée par Pierre-Jacques Megallanes, & par le Vice-Amiral François de Brito Freire, Capitaine consommé dans l'art de la Marine, & capable des desseins les plus hardis, & les plus élevez.

Aussi-tôt que Barreto fut certain de leur arrivée, il se transporta à *Rio Doce* avec Vieira, Vidal & quelques-autres Chefs de l'armée, pour conferer avec Brito & Magallanes, sur le siege d'Arecisse, & des autres Places & fortifications que les Hollandois possedoient dans la Capitainie de Fernambuco. Les Generaux de l'armée navale comprenant toute l'importance de l'entreprise, & l'utilité, si elle réussissoit, qui en reviendroit au Royaume, consentirent à seconder de tout leur pouvoir les desseins de Barreto, quoiqu'ils eussent des ordres positifs d'aller ailleurs. Megallanes toutefois, avant de prendre une derniere résolution, assembla en conseil tous les principaux Capitaines de son armée, afin de ne rien faire, qu'ils n'y fussent eux-mêmes bien disposez. Sage précaution qui

1653. pouvoit lui servir de justification en son tems, en cas que le succès ne répondît point à ses esperances, & qui lui attiroit la confiance & l'estime de ceux à qui il commandoit. Après leur avoir exposé le sujet pour lequel il les assembloit, & leur avoir fait sentir l'interêt general & particulier, qui résultoit du projet proposé, il les pria de lui dire librement ce qu'ils en pensoient. Tous unanimement approuverent sa conduite, & tous s'engagerent solemnellement à verser jusqu'à la derniere goute de leur sang, pour contribuer au succès de l'entreprise. Assuré de leur zele & de leur bonne volonté, il tint un second Conseil avec Baretto & ses Capitaines, pour prendre les dernieres mesures. On convint dans ce Conseil, qu'une partie des soldats qui étoient sur la flote descendroient à terre, pour joindre l'armée de terre, sous les ordres du Vice-Amiral Brito; & que Megallanes avec la flote, & le reste de ses troupes, se rendroit devant le port d'Arecisse, pour empêcher qu'il n'y entrât aucune espece de secours. Tout étant ainsi disposé, on marcha au Fort de Saline, afin de pouvoir attaquer Arecisse de ce côté-là, & pour commencer à

accoutumer

accoutumer le nouveau ſoldat au feu, à tracer des tranchées & à apprendre les travaux pratiquez & neceſſaires dans un ſiege.

Au commencement de l'année 1654. on ouvrit la tranchée ſous les ordres de l'Ingenieur Pierre Garſin, & d'abord les travaux furent pouſſez avec aſſez de lenteur, à cauſe de l'inexperience du ſoldat. Les aſſiegez étoient toujours dans une grande perplexité; mais elle parvint à ſon comble, lorſqu'ils virent faire le ſiege dans toutes les formes. Ils s'étoient toujours flattez que les Portugais n'oſeroient tenter cette entrepriſe. Ils s'en étoient flattez avec d'autant plus de raiſon, qu'ils ſçavoient que la flote Portugaiſe avoit ordre de s'en retourner avec les vaiſſeaux Marchands; mais ils perdirent tout courage, lorſqu'ils virent cette même flote ſe preſenter devant leur port. 1654.

Cependant Sigiſmond rappellant toute ſa fermeté, ſe détermina à tenter les derniers efforts pour faire échoüer l'entrepriſe des Portugais. D'abord il fit partir quelques troupes pour deffendre le Fort de la Saline; mais les Portugais les contraignirent à rentrer dans Areciſſe. Alors Ugo Naker

1654. Commandant du Fort, déſeſperant d'être ſecouru, capitula pour ne point s'expoſer à un plus grand péril. Vieira alla enſuite attaquer le Fort d'Altanar, & après une réſiſtance un peu plus vigoureuſe, la garniſon qui le deffendoit, fut auſſi obligée à capituler. Il reſtoit encore le Fort de Milhau, où Sigiſmond avoit jetté des troupes, & des munitions. Vidal ſe chargea de l'attaquer, ce qu'il fit pendant la nuit; après un combat vif & ſanglant, il fut contraint de ſe retirer. Les ennemis firent à leur tour une ſortie: les Portugais les reçurent avec intrepidité, & les contraignirent de rentrer promptement dans leur Fort. La priſe de Milhau étoit importante. Elle décidoit du Fort d'Areciſſe. Sigiſmond en étoit ſi bien perſuadé, qu'il s'y tranſporta en perſonne, pour le deffendre. Mais ſa preſence ne ſervit qu'à redoubler le courage des Portugais, & Sigiſmond s'en retourna dans Areciſſe, où la conſternation regnoit de tous côtez.

En effet, les Hollandois voyoient l'ennemi aux portes, leurs Forts enlevez, la meilleure partie de leurs troupes abbatuë, languiſſante, ou morte, ou priſonniere de guerre. Ils n'avoient aucune eſperance de ſecours,

& quand même ils en auroient eu, ce secours ne pouvoit plus entrer dans la Ville, la flote Portugaise maîtresse du port, empêchoit qu'on n'y abordât d'aucun côté. Tout le monde gémissoit, tout le monde étoit d'avis de prévenir de plus grands malheurs, en tentant quelque accommodement avec les Portugais. Sigismond lui-même en convenoit; mais il ne pouvoit s'y résoudre. En rendant Arecisse, il voyoit tout le pays, perdu pour ses Compatriotes. Il fut neanmoins forcé à ce qu'on désiroit, & sans perdre de tems, il envoya le Capitaine Vouter Venlò pour parler de capitulation au General Portugais. Venlò s'étant approché des retranchemens du camp, demanda qu'on le menât à Barreto, ayant à lui communiquer une affaire importante. On le satisfit, & après une longue conference, on convint qu'on suspendroit de part & d'autre, tous actes d'hostilitez, qu'on s'enverroit des ôtages, & qu'on nommeroit des deux côtez des Députez pour regler & dresser les articles de la capitulation. 1654.

Cependant, comme pendant cette suspension d'armes, il eût pû entrer du secours dans la place, Baretto pria

1654. Pierre-Jacques Magallanes de veiller avec plus de ſoin que jamais, à tout ce qui entreroit & ſortiroit du port. Enfin le 25. de Janvier les Députez s'aboucherent dans la campagne de Taborda. Les Portugais avoient nommé de leur côté François Alvarés Moreira, Auditeur General de l'armée, Alfonſe d'Albuquerque, Capitaine de Cavalerie, & Emmanuel Gonſalve Correa. Les Hollandois de leur côté, chargerent de cette commiſſion Venlò, Giſbert Vuith, Conſeiller du Conſeil Politique d'Areciſſe, & Bret, Commandant des Fregates de Fleſſingue. Vuith parla au nom de tous, de cette maniere. « Quoique nous » ſoyons informés que notre République ait envoyé tout recemment » un Miniſtre à Liſbonne, pour terminer les querelles qui diviſent pre» ſentement les deux Nations; nous » venons cependant pour traiter de » la reddition de la Ville & Fortereſſe » d'Areciſſe, ſelon les regles de la » juſtice & de l'honneur, afin de » prévenir la ruine entiere de cette » Province. Nous eſperons, que les » Portugais imitant notre modera» tion, n'éxigeront rien de notre part » qui puiſſe bleſſer cet honneur, &

» cette justice : Qu'ils respecteront les 1654.
» droits des gens, & ceux même de
» la victoire, qui ne sont glorieux
» qu'autant qu'ils sont reglez par l'hu-
» manité & par la raison.

Les Portugais répondirent à ce dis-cours, « que l'équité avoit toujours » été la regle de toutes leurs actions. » Qu'ils détestoient toute guerre, qui » n'étoit point fondée sur la justi- » ce ; & que s'ils sçavoient vaincre, » ils sçavoient aussi être justes. » Alors les Députez des Hollandois demanderent encore deux jours, avant de rien terminer. Les Portugais répliquerent, qu'ils avoient des ordres précis de regler dans l'instant la capitulation, ou de rompre toute negociation. Les Hollandois n'ayant pû les fléchir, demanderent qu'on permît que deux d'entre eux rentrassent dans Arecisse, pour aller chercher des pouvoirs plus amples que ceux dont ils étoient pourvûs. On y consentit, & ils revinrent bien-tôt pour regler les articles de la capitulation, & amenerent avec eux le Colonel Valdre, homme consommé dans les affaires militaires. Alors Baretto voulut qu'André Vidal assistât aussi aux Conferences: elles durerent trois jours, au bout

1654. desquels, tous les articles furent dresſez. On les envoya auſſi-tôt au General Portugais; qui ne voulant rien faire de ſon autorité privée, aſſembla les principaux Officiers de l'armée, avec les Prêtres, les Jeſuites, & les Franciſcains, qui s'y trouverent, pour les leur communiquer, & ſçavoir leurs ſentimens ſur cette capitulation. Ayant été generalement approuvée, on la ſigna le 28. de Janvier. Elle contenoit, que le Meſtre de Camp General, François Baretto de Meneſes, au nom de Jean IV. Roi de Portugal, d'un côté; de l'autre les chefs du Conſeil d'Hollande dans la Ville d'Areciſſe, & Sigiſmond Veneſcop, General des armées des Provinces-Unies, dans la Capitanie de Fernambuco, conſentoient que la place d'Areciſſe ſeroit remiſe en la puiſſance des Portugais, avec la Ville de Maurice, la Fortereſſe des cinq Ponts, le Fort de Bonne-Vûë, tous les petits Forts, & redoutes adjacentes, & le Château S. George, avec toute l'artillerie & toutes les munitions qui s'y trouveroient. Que la garniſon Hollandoiſe ſortiroit de la Ville avec ſes armes, mais qu'elle les remettroit au pouvoir des Portugais, après avoir défilé

devant l'armée. Que les Officiers garderoient toujours les leurs, & qu'il feroit permis à Sigifmond d'emporter avec lui vingt pieces d'artillerie, depuis quatre jufqu'à dix-huit livres de bale. Que les Hollandois donneroient des ôtages, jufqu'à ce qu'ils euffent évacué la Fortereffe de Rio Grande, le Paiaïba, Itamaraca, Siarà, & la petite ifle appellée l'ifle de Ferdinand de Norogna. Que Baretto accorderoit de fon côté aux Hollandois, la liberté d'emporter tous leurs biens mobiliers, & à Vanefcop, & aux principaux Officiers, celle de conferver leurs immobiliers. Que les Hollandois établis dans Arecifle, où l'on introduiroit d'abord une garnifon Portugaife, pourroient y demeurer trois mois, pour y regler commodément toutes leurs affaires. Qu'on nommeroit des Juges pour décider des differens qui pourroient furvenir entre les particuliers, felon les Loix & les Coutumes des deux Nations. Qu'on leur fourniroit des vaiffeaux pour s'en retourner dans leur pays, & qu'on pardonneroit à tous ceux du pays, que l'interêt ou l'inclination avoient attiré dans leur parti. Qu'on accorderoit quatre mois pour avertir tous les vaif- 1654.

1654. ſeaux Hollandois qui pourroient aborder dans le Breſil, pendant lequel tems, il ſeroit deffendu de les inquieter, & de les moleſter en aucune maniere. Et qu'enfin la preſente capitulation ſeroit inviolablement obſervée de part & d'autre.

Le lendemain les Hollandois, au nombre de douze cens ſoldats & trois cens Negres ou Braſiliens, évacuerent la place. La garniſon avoit été réduite à ce nombre par la déſertion, & par les maladies. A meſure qu'elle ſortoit d'Areciſſe, les Portugais y entroient & s'y emparoient de tous les poſtes. Cette conquête couvroit d'une gloire immortelle François Baretto, & aſſuroit au Roi de Portugal, une poſſeſſion tranquille de tout le reſte du Breſil, pays vaſte & fertile, qui rend aujourd'hui le Roi de Portugal un des plus riches & des plus puiſſans Monarques du Monde.

Au reſte, on trouva trois cens pieces de canon, tant dans Areciſſe, que dans les autres Forts, abandonnez par les Hollandois : ceux-ci s'embarquerent au plutôt pour s'en retourner dans leur Patrie. A l'égard de Baretto, il partit pour Rio Grande, où il alla mettre garniſon, ainſi que dans toutes

les places évacuées par les ennemis. 1654.
Cet évenement étoit trop important pour qu'on differât d'en informer le Roi de Portugal. Baretto chargea de cette commission André Vidal de Negreros. Il s'embarqua pour l'Europe, & le vent favorisa au gré de ses desirs sa navigation. Il traversa avec une promptitude sans égale, les mers, qui séparent le Portugal du Bresil, & il aborda enfin à Lisbonne le 19. Mars, jour où l'on celebroit la Fête de S. Joseph, & la naissance du Roi de Portugal. L'arrivée de Vidal se répandit aussi-tôt dans toute la Ville, avec la nouvelle qu'il apportoit. La joye & l'allegresse regnerent dans Lisbonne. Tout le monde prit part au bien Public.

Le Roi n'y fut pas moins sensible, & il s'attacha à récompenser dignement les Chefs qui l'avoient si utilement servi dans cette lon ue guerre. Il donna beaucoup de loüanges à Pierre-Jacques Magallanes, pour avoir sans ses ordres, secouru de toutes ses forces l'armée des Portugais, & il dit que comme un Prince ne pouvoit tout prévoir, c'étoit aux sujets en qui ils avoient confiance, à prendre un parti genereux, lorsque les circonstances étoient utiles pour l'Etat : que

1654. Magallanes s'étoit donc comporté dans cette occasion avec la prudence necessaire à tous ceux qui commandent des armées. A l'égard de Vieyra, le Roi lui donna le Gouvernement d'Angola, & le fit Conseiller du Conseil de guerre. Il étoit digne de ces récompenses. Vieyra avoit été le principal moteur de cette guerre; il l'avoit soutenuë de ses propres biens, & il s'étoit exposé aux plus grands périls, pour enlever aux ennemis de son Prince, une Province fertile, & dont la perte étoit pour le Royaume de la derniere importance. Ainsi quoique Baretto, Vidal, & les autres Chefs eussent combattu avec une valeur extrême pour deffendre la même cause, & qu'ils n'eussent épargné ni leur sang, ni leurs biens pour en assurer le succès, on en attribua neanmoins la principale gloire à Vieyra, comme au premier qui eût osé briser le joug des Hollandois.

Ces derniers en perdant le Bresil, firent une perte considerable. Mais ils s'en dédommageoient bien dans les Indes Orientales. Les Portugais heureux dans l'Amerique, par la prudence des Chefs qui les y commandoient, éprouvoient les plus tristes revers dans

l'isle de Ceylan, par l'imprudence 1654.
de ceux qui étoient à la tête du Gouvernement dans les Indes. Il ne regnoit parmi ceux-ci que vanité, interêt, haine, désunion. Tout s'y regloit par caprice ou par intrigue. Les armées étoient mal pourvûës, les places dégarnies, les soldats mal payez. Les Capitaines qui avoient quelque merite, ou du moins quelque zele pour leur Patrie, étoient éloignez du commandement, & souvent même persecutez. Ce n'étoit enfin que désordre & confusion. Les Hollandois au contraire, unis & animez par les mêmes vûës & les mêmes interêts, concouroient tous unanimement au même but. Ils ne le perdoient point de vûë. Chaque jour ils faisoient quelques nouveaux progrès; ces progrès dont ils étoient plus redevables à l'imprudente conduite des ennemis, qu'à leur propre valeur, assuroient le succès de leurs desseins. Etroitement liez avec le Roi de Candea, ils faisoient entrer ce Prince dans leurs projets, résolus de l'accabler lui-même, après qu'ils auroient accablé les Portugais. A mesure qu'ils s'emparoient de quelque poste, ils s'y fortifioient, & le Roi de Candea, dont ils avoient sçû subjuguer le genie

1654. fourbe & perfide, s'empressoit à leur fournir tout ce qui leur étoit necessaire, & tout ce qui devoit un jour servir à son propre esclavage.

Les vivres, les munitions, tout manquoit dans Colombo. On ne l'ignoroit point à Goa, & on ne se mettoit point en état d'y en envoyer. François de Melo & Castro, Gouverneur de l'Isle, se donnoit toutes les peines imaginables pour remedier à cette disette. Il envoyoit de tous côtez, tant sur les terres des Alliez, que sur celles des ennemis; & par sa diligence & sa constance, il éloignoit autant qu'il le pouvoit le malheur qui menaçoit les Portugais. Cependant considerant que tant qu'il demeureroit enfermé dans Colombo, les soulagemens qu'il procureroit à ses compatriotes, ne pourroient être que médiocres, il projettoit de se mettre en campagne, & d'attirer les Hollandois dans quelque combat, & d'y mourrir ou de les vaincre. Ayant ranimé les soldats abattus, & leur ayant rappellé leurs victoires passées, il les détermina enfin à tenter quelque entreprise. Il commença par ordonner à Antoine Mendés d'Aragna d'aller avec quelque Infanterie vers Calaturé, pour

en chasser les Hollandois qui s'étoient 1654.
emparez de cette Place. D'Aragna partit, & se rendit d'abord à Dagan, où il trouva deux Compagnies d'Infanterie Hollandoise. S'étant mis en devoir de les attaquer, les Hollandois se retirerent à Calaturé. Daragna se mit à ravager les campagnes voisines, & n'épargna rien pour engager les ennemis à sortir de Calaturé. Mais ils se tinrent constamment enfermez, & laissèrent faire tranquillement à Aragna ses ravages. Les Hollandois observoient cette conduite, parce qu'ils étoient persuadez qu'on ne parviendroit jamais à réduire les Portugais, qu'en traînant la guerre en longueur, & qu'en laissant refroidir cette premiere ardeur qui les animoit. Ils ne vouloient pas hazarder par un combat les succès que le tems & leur constance leur promettoient.

Les Portugais ayant devasté le païs, & ne trouvant plus dequoi s'y soutenir, marcherent vers Alicano, qu'ils surprirent & pillerent avec les païs circonvoisins. Cependant la disette augmentoit de jour en jour dans Colombo, où l'on ne recevoit aucun secours de Goa. Les terres voisines étoient infestées par les courses des

1654. troupes du Roi de Candea. On ne voyoit que des campagnes détruites, des villages consumez par les flâmes, des Bourgs ruinez, des Villes saccagées. Ce n'étoit par tout qu'une image triste & desolante des suites d'une guerre, que la fureur & la rage soutenoient des deux côtez. La triste situation où cette dévastation generale reduisoit la Ville de Colombo, obligea François de Melo & Castro à rappeller Aragna avec ses troupes, pour aller joindre Jean Battado dans la plaine de Vergampetino, & de-là pour entrer ensemble dans le païs ennemi, & y enlever tous les vivres qu'on pourroit, pour ravitailler Colombo. Aragna quitta donc le territoire de Calaturé; & le même jour qu'il en partit, il alla camper sur la montagne de Macuné. Le hazard y conduisit un détachement Hollandois sorti de Gale. Les Portugais l'attaquerent & le taillerent en pieces; presque tous furent passez au fil de l'épée. Ce succès ne produisit pas un grand effet; au contraire tous les peuples s'enfuirent & cacherent leurs vivres, ensorte que les Portugais trouverent à peine de quoi se nourrir. Aragna parcourut pendant l'espace

de vingt jours differens territoires, où 1654.
il souffrit la derniere des miseres. Il n'avoit pour toute nouriture que quelques fruits de palmiers, & encore n'en trouvoit-il qu'en petite quantité. Ainsi bien loin de pouvoir secourir Colombo, il étoit accablé lui-même de faim & de misere, sans compter les fatigues d'une longue & pénible marche qui l'avoient réduit à la derniere des extrêmitez.

Les Hollandois étoient exactement informez de la triste sitation où les Portugais se trouvoient. Ils se déterminerent d'aller les attaquer, persuadez qu'ils pourroient facilement les vaincre. Pour empêcher Aragna de joindre Bottado, ils allerent l'attendre dans le pas de Tebuna, où ils se mirent en état d'arrêter la marche des Portugais. Aragna en fut instruit. Considerant la foiblesse de ses troupes, & l'épuisement où elles étoient, il se crut perdu sans ressource. Cependant tous les passages lui étoient fermez; il falloit vaincre ou mourir, ou se rendre sans combat, & attendre sa grace de l'ennemi. Les Hollandois, comme nous l'avons dit, s'étoient postez avantageusement, & ils avoient

1654. devant eux un fossé large, profond & rempli d'eau, sur lequel on avoit pratiqué une espece de pont où l'on avoit placé une piece de canon pour le défendre. Outre ces avantages, ils étoient de beaucoup superieurs aux Portugais. Dans ce pressant danger, il faloit pourtant prendre son parti, ou périr, ou tomber dans un honteux esclavage. Ces idées accabloient Aragna. Toutefois rappellant son courage, il parle à ses soldats, il leur represente la honte qui les attend, s'ils ne se déterminent à tenter quelque action éclatante. Le soldat tout épuisé qu'il est, crie qu'on le mene au combat, & dit qu'il aime mieux périr les armes à la main, que de se livrer à la merci d'un ennemi qu'il méprise. Tous les Officiers furent du même sentiment: aussi-tôt Aragna dispose toutes choses pour attaquer les Hollandois dans leurs retranchemens. On s'approcha, & l'on fit une décharge sur l'ennemi. Comme il étoit sur une éminence, presque tous les coups porterent, & plusieurs tomberent morts sur la place. Alors les soldats voulurent aller attaquer le pont, & quelques-uns même voulurent se jetter dans le fossé, le passer à la nage, &

charger l'épée à la main l'ennemi. 1654.
Aragna qui ſentoit le péril d'une action ſi hardie, arrêta cet ardeur du ſoldat, & ſe contenta de faire un feu terrible ſur les Hollandois. L'évenement fit voir qu'il avoit agi prudemment. Après trois heures d'un combat de mouſqueterie, les Hollandois qui perdoient un monde conſiderable, abandonnerent leur poſte, & ſe retirerent dans l'interieur du païs. Ils firent cette retraite avec tant de précipitation, & avec ſi peu d'ordre qu'Aragna s'imaginant que ce pouvoit être une ruſe de leur part, retint le ſoldat qui vouloit les pourſuivre; mais il ne demeura pas long-tems dans ce ſentiment. Un ſoldat Ceilanois, ſervant dans les troupes des Hollandois, vint le trouver, & lui apprit que la fuite des ennemis n'étoit point ſimulée, mais veritable. Aragna voulut dans le moment marcher ſur leurs traces, mais la foibleſſe & l'épuiſement de ſes troupes l'en empêcherent; il ſe détermina donc à les laiſſer fuir en liberté, & à marcher à petites journées vers Colombo, pour y procurer quelque repos à ſes ſoldats.

Il étoit arrivé depuis peu de jours cinq vaiſſeaux de guerre dans le port

1654. de cette Ville. Avant d'y entrer ils avoient rencontré & combattu assez malheureusement trois vaisseaux Hollandois. Antoine Barreto Pereira Admiral, & Augustin Freira son Vice-Admiral, avoient été grievement blessez dans ce combat. Leurs blessures furent cause de l'échet que reçut cette escadre. Les autres Officiers se disputerent le Commandement. Les Hollandois profiterent de leur division, & se retirerent sans perte. Dès que les vaisseaux Portugais furent entrez dans le port, l'Amiral mourut, & le Vice-Amiral demeura si accablé de sa blessure, qu'il ne put interposer son autorité pour rétablir l'intelligence parmi les principaux Officiers de l'escadre. Ceux-ci ne pouvant s'accorder, abandonnerent Colombo, & n'y laisserent qu'un médiocre secours de vivres & de munitions. Mais leur faute ne fut pas long-tems impunie. Les trois Chefs qui avoient fomenté la discorde perirent miserablement. Antoine de Sottomajor, pour éviter de tomber entre les mains des Hollandois, fut contraint de mettre le feu à son vaisseau, & de se faire sauter avec tout l'équipage. François Maciado alla faire

naufrage ſur la côte de Salſete, & Urbain Fialho, après un long combat, échoüa ſur la plage de Cananor, où il éprouva la plus affreuſe miſere. 1654.

Cependant les Hollandois ayant appris qu'il étoit arrivé un ſecours à Colombo, & ignorant combien ce ſecours étoit peu conſiderable, abandonnerent ſubitement la fortereſſe de Calaturé, afin de jetter toutes leurs forces dans Paliacate, Negumbo, & Gale. Ce qui les détermina à prendre ce parti, ce fut la nouvelle qui ſe répandit dans tout le Ceylan, qu'il étoit arrivé une puiſſante flote à Goa, & que les Portugais alloient faire un dernier effort pour les chaſſer entierement de l'iſle. Aragna ayant appris que les Hollandois avoient évacué Calaturé, partit dans l'inſtant pour s'en emparer. Il pilla & ravagea ſur ſon chemin pluſieurs bourgs, & pluſieurs villages, qui s'étoient révoltez contre les Portugais. Il trouva la place pourvûë de vivres & de munitions, mais ſans artillerie. Il donna tous ſes ſoins pour en reparer les fortifications, & pour la mettre en état d'une longue deffenſe, en cas que les Hollandois revinſſent l'attaquer. Il envoya auſſi deux cens hom-

1654. mes pour s'emparer du poste d'Alicano, à trois lieuës de Calaturé.

Tandis qu'Aragna se donnoit tant de soins pour les interêts & la gloire de sa Patrie, l'envie, soutenuë de la calomnie, inventoit dans Colombo les traits les plus noirs pour le perdre. C'est l'unique ressource des hommes médiocres. Ne pouvant s'élever au vrai mérite, ils s'efforcent d'en ternir l'éclat par des impostures aussi méprisables que la bassesse de leurs ames. Aragna quitta Calaturé, & courut à Colombo pour repousser la malignité de ses ennemis. En y arrivant il trouva qu'on avoit déja disposé de son emploi en faveur de Gaspar Araugio Pereira, homme de peu de valeur, Négociant de son métier, sans mœurs, sans probité, & capable de se ménager par les plus honteuses complaisances, tous les moyens, qui pouvoient le mettre à portée d'assouvir son insatiable passion pour le brigandage. On ne voit que trop de ces hommes indignes, occuper les postes les plus éminens dans les Etats. Ces hommes infâmes, que la cabale, l'intrigue, ont élevez, que l'oubli de la vertu, & l'indecence des mœurs, ont rendu seulement celebres, que la har-

dieſſe & l'impudence ſoutiennent, deshonorent le Gouvernement qui les employe, quelque éclairé, & quelque judicieux que puiſſe être d'ailleurs ce Gouvernement. 1654.

Les Hollandois informez des ſecours peu conſiderables, qu'on avoit laiſſés à Colombo, & du rappel d'Aragna, ſe mirent auſſi-tôt en devoir de reprendre Calaturé. Araugio s'y étoit déja rendu, & on y avoit déja reconnu ſon avidité, & ſon incapacité. Les Hollandois avant de ſe preſenter devant Calaturé, marcherent d'abord pour reprendre le poſte d'Alicano, qu'Aragna avoit fait fortifier tout recemment. Ce Fort étoit ſitué ſur la riviere qui portoit le même nom. Les ennemis commencerent par ſe bien retrancher dans leur camp. Enſuite ils dreſſerent une batterie de trois canons, avec laquelle ils battirent le Fort, où il n'y avoit qu'une ſeule piece d'artillerie. Malgré l'avantage des ennemis, il leur étoit impoſſible de réduire le Fort, ſans paſſer la riviere. Toutes les fois qu'ils voulurent tenter ce paſſage, les Portugais firent un feu ſi terrible ſur eux de leur mouſqueterie, que les Hollandois n'en purent venir à bout. Alors pour faire

1654. diverſion, ils envoyerent quelques Compagnies d'Infanterie des naturels du pays, pour ravager les villages circonvoiſins, comptant que les Portugais enverroient une partie de la garniſon pour les ſecourir, & arrêter ces ravages. Araugio ne manqua point de le faire, & c'étoit tout ce que déſiroient les Hollandois. Pour achever de le faire tomber dans leur piege, ils feignirent d'abandonner leur camp pendant la nuit, & de ſe retirer. Auſſitôt Araugio fit paſſer ſur des barques la riviere au reſte de ſes troupes, & il alla s'emparer du camp ennemi. Les Hollandois qui s'étoient mis en embuſcade, revinrent ſur leurs pas, tomberent à l'improviſte ſur les Portugais, & taillerent en pieces tous ceux qui étoient déja dans le camp. Ceux qui n'y étoient pas encore arrivez, regagnerent précipitament leurs barques, & s'en retournerent couverts de honte dans le Fort. Si les Hollandois ne ſe fuſſent pas tant preſſez, il ne fut pas échappé un ſeul Portugais.

Cette action acheva cependant de faire connoître l'inexperience & le peu de valeur d'Araugio. D'ailleurs le ſoldat avoit conçû contre lui une averſion effroyable. Il ſe répandoit en diſ-

cours injurieux contre sa personne, il 1654.
ne lui obéïssoit qu'en murmurant, & il se felicitoit de ses revers, en publiant hautement qu'on ne devoit point espe-rer que la fortune secondât les efforts des Portugais, tant qu'on laisseroit un homme aussi méprisable à leur tête. Qu'il falloit rendre le commandement au brave Aragna, que lui seul étoit digne de les conduire, que lui seul pouvoit reparer les malheurs qu'Araugio avoit attiré sur la Nation. Le Gouverneur écouta les soldats, & renvoya Aragna à leur tête.

Aragna arriva à Alicano dans le même tems que les Hollandois de l'Isle de Ceilan reçûrent un puissant secours de Batavia, & qu'ils avoient déja traversé la riviere d'Alicano. Voyant que le fort de même nom étoit desormais inutile, il l'abandonna, & se retira avec la garnison à Caliture. Aprés quelques heures de marche il fut averti que les ennemis le poursuivoient. Il voulut se hâter; mais comme il emportoit le seul canon qui étoit dans le fort, il fut obligé d'aller lentement.

Les Hollandois le joignirent. Aragna plaça quatre Compagnies d'Infanterie à l'arriere-garde pour

1654. arrêter le premier choc des ennemis, & cependant continua ſa marche ſans paroître déconcerté à leur vûë. Les quatre Compagnies en vinrent aux mains pluſieurs fois avec les Hollandois, & elles les repouſſerent toujours avec ſuccès. Aragna parvint ainſi au poſte de Cavalmondra, où il s'arrêta. Il avoit à côté de lui un bois fort épais, que les Hollandois tenterent vainement de percer, pour l'attaquer. Alors ils revinrent d'un autre côté qui étoit à découvert, & ils incommoderent beaucoup les Portugais avec leur artillerie. Aragna voyant qu'il n'y avoit à eſperer de ſalut que de ſon courage & de ſa valeur, ranima ſes ſoldats, & leur promit de les faire tous Chevaliers s'ils remportoient la victoire. En même tems il fit braquer le canon qu'il avoit, dont on ſe ſervit ſi heureuſement, qu'on mit le feu aux poudres des ennemis. Elles éclaterent avec tant de fracas, qu'elles tuerent preſque tous ceux qui ſe trouverent auprès. Cet accident contraignit les ennemis à ſe retirer, laiſſant 200. de leurs ſoldats morts ſur la place.

Aragna ſe rappellant la maxime, qu'il falloit toujours faire un pont d'or

à

à l'ennemi lorſqu'il vouloit ſe retirer, 1654.
& qu'on étoit hors d'état de le vaincre, le laiſſa donc en aller tranquillement ſans le pourſuivre. Il continua ſa marche vers Calaturé, & vint camper ſous le canon de cette Ville.

En Portugal les affaires étoient toûjours dans la même ſituation. La guerre s'y faiſoit avec lenteur. Le Roi ſoupiroit aprés la paix. Profitant de l'occupation qu'on donnoit aux troupes Eſpagnoles hors de leur païs, il laiſſoit repoſer ſes peuples & ſes ſoldats; il renouvella ſes ordres touchant les incurſions. Il défendit très-rigoureuſement toutes les courſes dans le païs ennemi, ſe flatant qu'on obſerveroit la même conduite à ſon égard. Les Generaux & ceux qui formoient le Conſeil de Guerre repreſenterent vainement au Roi, que cette conduite pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes pour ſon Royaume; qu'il falloit profiter des embarras où ſe trouvoit l'Eſpagne, & que ce n'étoit qu'en pourſuivant vivement la guerre qu'on pouvoit mener cette Puiſſance au but qu'on ſe propoſoit; toutes ſes raiſons ne produiſirent que de médiocres effets ſur l'eſprit du Roi. Cependant le ſoldat s'amoliſſoit dans le repos, la diſcipline s'alteroit,

1654. la Cavalerie qu'on avoit eu tant de peine à former, s'aneantissoit insensiblement, & l'on ne pouvoit comprendre comment le Roi n'étoit point frapé de ces objets. D'ailleurs le soldat accoutumé au pillage, ne pouvant exercer ses brigandages chez l'ennemi, les exerçoit dans son païs même. Ce n'étoit que plaintes, que murmures de la part des peuples des frontieres. On pilloit, on assassinoit, on commettoit des excès de cruautez horribles. Les païsans s'assembloient & massacroient autant de soldats qu'ils en rencontroient, & les soldats à leur tour traitoient les païsans avec la même rigueur qu'ils eussent traité les ennemis. En vain on les punissoit, rien ne pouvoit les retenir, & le desordre parvint à son comble.

Le Comte de Soure crut enfin qu'il étoit de son devoir de renouveller ses remontrances auprès du Roi, pour qu'il permît aux troupes de faire quelques courses dans les terres des ennemis. Elles furent vives & frapantes. Le Roy se rendit, & revoqua ses premiers ordres. Aussi-tôt les soldats esperant d'acquerir de la gloire & du butin, se préparerent, du consentement du Comte de Soure, à faire une

incurſion dans les campagnes de l'Eſtramadure Eſpagno.e. Comme André d'Albuquerque étoit encore malade d'une bleſſure qu'il avoit reçûë; on pria Tamaricut de vouloir ſe mettre à la tête des troupes pour cette expedition. On projetta d'aller d'abord attaquer & piller deux Bourgs qu'on nommoit Matamoros & Sainte Anne, ſituez l'un & l'autre dans une vallée agréable & fertile, non loin de la Ville de Sciarés. 1654.

La Cavalerie deſtinée pour cette courſe fut tirée des Regimens qui étoient à Olivença, à Campo Major, & à Elvas, & l'Infanterie, des differens corps qui étoient répandus dans le voiſinage de ces trois Villes. On donna le commandement de celle-ci à Emmanuel de Saldagne, Meſtre de Camp. Matamores & Sainte Anne étoient bien munies. Tous les païſans des campagnes voiſines s'y étoient retirez. S'ils retarderent par la défenſe qu'ils firent de quelques heures, la priſe de ces deux Bourgs, ils ſervirent auſſi à rendre plus conſiderable le butin des vainqueurs; car les païſans s'y croyant hors d'inſulte, y avoient tranſporté ce qu'ils avoient de plus précieux.

1654. Le ſuccès de cette entrepriſe, & le butin que le ſoldat avoit fait, ranimerent ſon courage. Il demanda qu'on ne laiſſât plus ſa valeur languir dans l'oiſiveté. André d'Albuquerque, entierement gueri de ſa bleſſure, crut devoir profiter de cette diſpoſition des eſprits, pour tenter encore quelque choſe de plus conſiderable. Il conçut donc le deſſein d'aller enlever le château d'Oliva, ſitué de même dans le voiſinage de Sciares, & dont la forte & nombreuſe garniſon incommodoit ſouvent les Portugais des frontieres. Le Comte de Soure ayant applaudi au projet d'Albuquerque; celui-ci choiſit un corps de deux mille hommes, & de quinze cens chevaux; on nomma pour Officiers Majors de l'Infanterie, les Meſtres de Camp Emmanuel de Melo, Emmanuel de Saldagne, & Juan Lette d'Oliveira. La Cavalerie fut menée par ſes Officiers ordinaires. D'abord on ſe rendit à Olivença, & delà, marchant pendant toute la nuit, on s'approcha d'Oliveira. A la vûë des Portugais, les Caſtillans abandonnerent la campagne à leur diſcretion, & coururent s'enfermer dans le Château. Les Portugais, ſans s'amuſer au pillage, les

poursuivirent, & tenterent dans le 1654.
moment, pour ne pas laisser respirer l'ennemi, de faire sauter les portes avec deux petards; mais ils creverent sans faire aucun effet. Comme le Regiment d'Emmanuel de Melo s'étoit avancé pour entrer subitement dans la place, il en essuya tout le feu, & il eut trente hommes de tuez, avec Emmanuel Nuñes Leitam & Loüis Spinola, Capitaines blessez.

Albuquerque reconnut cependant le Château de tous côtez. Il étoit bâti à l'antique. Ensuite ayant fait approcher des parapets, il attacha le mineur à la muraille en deux endroits differens. Les Castillans mirent tout en usage pour brûler les parapets, mais tout ce qu'ils tenterent fut inutile. Au bout de trois jours les mines furent en état de joüer. Les Castillans s'en étant apperçus, pour ne point s'exposer aux suites d'un assaut, se rendirent à la discretion du vainqueur. Les soldats demeurerent prisonniers de guerre, & les paysans furent renvoyez dans leurs terres avec tout ce qu'ils purent emporter sur leur dos. Le reste du butin fut partagé entre les soldats & les Officiers. Albuquerque fit reparer les murailles du Château où

1654. il laissa une garnison suffisante pour le garder.

Les Castillans pour se dédommager de ces pertes récentes, après la retraite des Portugais, se jetterent dans la campagne de Monseras, où ils firent un butin considerable. Denis de Melo & Castro, chargé de la garde de ce pays avec une Compagnie d'infanterie, & Juan Ferrera d'Acugna qui étoit dans la Ville de Morano avec une autre Compagnie, se joignirent & sortirent sur l'ennemi, qui les tailla en pieces l'un & l'autre, & les fit prisonniers.

Dans la Province de Beira Rodrigue de Castro, voyant que le Marquis de Tavora qui commandoit sur cette frontiere pour les Castillans, violoit le traité, par lequel ils étoient convenus de s'interdire l'un & l'autre tout acte d'hostilité, chercha à s'en venger. Il entra donc dans le pays ennemi, & y mit à feu & à sang les terres de Vilvestre, de Barrocco Pardo, & de Satzellio. Malgré ces succès les peuples de Beira gémissoient sous son Gouvernement, ainsi que sous celui de Sanche Emmanuel. Ces deux Capitaines traitoient avec la même rigueur les sujers du Roi, qu'ils trai-

toient les ennemis. Ils les pilloient, les voloient, les accabloient de ſubſides. Ils porterent à un tel excès leurs concuſſions, que les cris des peuples opprimez parvinrent enfin juſqu'aux oreilles du Roi. Ce Prince, qui reſſentoit véritablement un amour de pere pour tous ſes ſujets, fut indigné de cette conduite, les rappella à Lisbonne, & leur ôta leurs Gouvernemens. Ils demeurerent quelque tems ſans emploi. Cependant en conſideration de leurs ſervices paſſez, de leur courage, de leur experience, il leur pardonna, & il les rétablit dans leurs Gouvernemens. Dom Juan oublioit volontiers les fautes de ceux qu'il employoit, pourvû qu'ils fuſſent d'ailleurs fideles à leur Prince & à leur Patrie; mais le moindre ſoupçon contre la fidelité, étoit puni avec la derniere rigueur. 1654.

Cette extrême délicateſſe à ce ſujet, le porta vers ce tems-là à faire arrêter Dom Sebaſtien Ceſar de Meneſes, & le Pere Diegue Ceſar ſon frere, de l'Ordre des freres Mineurs de Saint François. Leur naiſſance étoit illuſtre, & ils appartenoient à la Maiſon Royale. Sebaſtien avoit un eſprit penetrant, il s'étoit adonné dès ſa plus tendre jeuneſſe aux études les plus profondes,

1654. ſon ſçavoir étoit vaſte, & ſolide, & ſon eſprit orné de toutes les graces de de la litterature. Son merite lui avoit mérité la Charge de grand Inquiſiteur, & le riche Evêché de Conimbre. Il n'étoit pas moins verſé dans les affaires politiques, que dans les affaires Eccleſiaſtiques. Son merite étoit ſi generalement reconnu à ces deux égards, que le Roi ayant conçu pour lui une haute eſtime, l'avoit admis dans ſon Conſeil Privé: enfin il n'entreprenoit rien dont il ne fît part à Sebaſtien. Le Public, qui rarement rend juſtice au mérite de ceux que la fortune éleve à la confiance des Princes & des Rois, parce qu'en effet il arrive rarement que ce merite ſoit ſolide, le Public, dis-je, voyoit avec plaiſir la faveur de Sebaſtien. Affable, populaire, civil, ſerviable, on trouvoit en lui un protecteur, qui réüniſſoit en ſa perſonne le credit & la puiſſance, l'équité & l'humanité.

Diegue Ceſar ſon frere n'avoit que de l'ambition, ſans avoir preſque aucun de ſes talens. Brûlant de parvenir aux premieres Charges de ſon Ordre, il s'en alla d'abord à Rome, pour y faire ſa cour au General, & pour y obtenir par des complaiſances

l'objet qui pouvoit seul remplir ses desirs inquiets. Après y avoir demeuré quelques années, il s'en revint à Lisbonne, où il fut enfin arrêté prisonnier. Il avoit eu pour ami & pour confident dans le tems de son Noviciat, lorsqu'il étoit entré dans l'Ordre, le Pere Antoine d'Andreade d'Oliva, qui dans l'esperance d'obtenir sa protection, s'étoit entierement dévoüé à lui. Andreade, vif, petulent, peu scrupuleux, & même d'un cœur peu touché des grandes véritez de la Religion, s'ennuyant d'être Moine, quitta son Ordre, & prit l'habit de seculier. La vie qu'il mena dans le monde fut peu décente, & même scandaleuse. Neanmoins il sçut toujours se conserver l'amitié de Dom Diegue, & la protection de toute sa Maison. Sebastien en parla au Roi, comme d'un homme actif, vigilant, & possedant cette heureuse souplesse, qui s'insinuë avec adresse dans les esprits les plus difficiles, qui sçait se concilier les cœurs, & penetrer dans les divers mouvemens qui peuvent les occuper. Le Roi cherchoit un homme de confiance pour l'envoyer à Madrid observer la conduite de cette Cour, afin de pouvoir être instruit 1654.

1654. exactement de tous les desseins qu'on y formoit, ou qu'on pouvoit y former contre sa puissance. On lui proposa Andreade, & il l'accepta. Andreade fit plusieurs voyages en Castille, & il répondit avec assez de prudence, & de bonheur, à la confiance qu'on avoit en lui. Ne trouvant point que sa fortune fît le progrès qu'il avoit esperé, & craignant d'ailleurs, qu'il ne vînt enfin à être découvert, il conçut, (pour faire croire au Roi que la fidelité étoit sa premiere vertu, à laquelle il sacrifioit tout,) de lui donner des soupçons contre celle de ses protecteurs. Il lui dit donc que le Pere Dom Diegue, pendant son séjour à Rome, avoit eu plusieurs Conferences avec le Duc de l'Infantado, Ambassadeur du Roi Catholique, & plusieurs autres Ministres residens dans cette Cour, pour déliberer avec eux sur les moyens qu'on pourroit efficacement employer pour remettre la Couronne & le Royaume de Portugal en la puissance du Roi Philippe; qu'il n'étoit revenu à Lisbonne que pour faire entrer Sebastien son frere dans les vûës des Castillans, & qu'il l'y avoit entraîné, dans l'esperance flateuse de lui procurer le Chapeau

deCardinal. Si les Rois & les Princes 1654.
entendoient leurs véritables interêts, ils interdiroient à leurs ſujets Eccleſiaſtiques cette eſperance qui ne les jette que trop ſouvent en des intrigues dangereuſes. Ils laiſſeroient cette ſuperbe dignité, ouvrage de la politique de Rome, aux Ultramontains, & ils ne permetroient point que leur Clergé pût aſpirer à d'autres dignitez qu'à celles qui émaneroient immédiatement de la puiſſance Royale.

A ces accuſations Andreade ajoûta, que dans les differents voyages, qu'il avoit fait à Madrid, Dom Sebaſtien & Dom Diegue l'avoient chargé de pluſieurs lettres pour les Miniſtres, & pour les Grands d'Eſpagne, & il mit même quelques-unes de ces lettres entre les mains du Roi. Pluſieurs ſoupçonnerent que ces lettres avoient été contrefaites. Cependant Sebaſtien & ſon frere furent arrêtez en conſequence, & étroitement obſervez dans les priſons du Palais. A l'égard d'Andreade le Roi l'envoya dans le Breſil, avec un emploi honorable. La mort prochaine du Roi lui ôta le tems d'examiner à fond l'accuſation qu'il avoit intentée contre ſes protecteurs, & la Reine ne voulant

1654. point pendant le cours de sa Regence déplaire à la Noblesse, dont la principale avoit d'étroites alliances avec la Maison de Meneses, negligea d'approfondir cette affaire. Elle adoucit même leur prison, & peu de tems après elle leur rendit la liberté. Diegue ne survêcut que peu de jours à sa liberté, & le même jour qu'il mourut Anreade fut assassiné. On regarda cet assassinat comme un châtiment de Dieu, & comme une vengeance de la perfidie.

1655. A l'entrée de l'année 1655. le Pape Innocent X. mourut à Rome. Le Conclave s'assembla, & après avoit été long-tems partagé sur le choix de son successeur, tous les suffrages se réunirent en faveur du Cardinal Fabio Chigi, qui prit le nom d'Alexandre VII. homme dont la vertu étoit generalement reconnuë. Il fit esperer au Roi de Portugal de terminer enfin incessamment les affaires des Evêques de son Royaume, & il reçut & admit à son Audience son Ambassadeur, avec les mêmes honneurs accordés à ceux des autres Rois de l'Europe Catholique. Pour le convaincre entierement qu'il ne respiroit que la paix de l'Eglise, que ses vûës

étoient justes, que l'instruction des fideles étoit son unique ambition, que son Pontificat devoit être un Pontificat de justice & de charité, qu'il vouloit enfin devenir le Pere commun de tous ceux que la foi soumettoit à l'Eglise de Rome, il permit au Cardinal Virginio des Ursins d'être dans sa Cour le protecteur de la Couronne de Portugal. Jean IV. informé de ses heureuses dispositions, envoya aussi-tôt des ordres à Dom François de Sousa Coutigno, pour lors Ambassadeur à la Cour de France de partir pour celle de Rome, afin d'y remplir la même dignité. 1655.

Coutigno étoit revenu en France pour la seconde fois, afin de distribuer une somme de trois cens mille écus aux Ministres de cette Couronne, pour les engager à terminer entre les deux puissances, cette ligue offensive, & deffensive, dont nous avons si souvent parlé. Mais tous les soins & toutes les peines qu'il se donna pour cette affaire, furent aussi inutiles, que les soins & les peines, que s'étoient données ses prédecesseurs. La Reine Regente, & le Cardinal Mazarin son Ministre, en éluderent la conclusion de la même maniere que le Chevalier de Sainte Foi

1655. l'avoit éludée déja dans Lisbonne. Les raisons qu'alleguoit la France pour s'en deffendre étoient prises de la lenteur & de la foiblesse avec lesquelles le Roi de Portugal faisoit la guerre aux Castillans ; mais, à dire la vérité, ces raisons n'étoient qu'un prétexte. La France ou le Ministre, en avoient d'autres plus solides peut-être pour ses interêts, mais moins honorables. Le Cardinal méditoit depuis long-tems de faire la paix avec l'Espagne, & il ne vouloit prendre aucun engagement avec le Portugal, de crainte que cet engagement pût devenir un obstacle à ses veritables desseins.

Cependant il insistoit toujours sur le premier motif, & le Roi de Portugal qui ne se doutoit point du second, le seul pourtant qui empêchât la conclusion de la Ligue, s'excusoit ainsi sur le premier : il disoit qu'il étoit vrai que dans les dernieres campagnes il avoit fait la guerre aux Castillans avec moins de vigueur, que dans les campagnes précedentes : mais qu'on devoit considerer que cette guerre n'étoit pas la seule qu'il eût à soutenir. Que les Hollandois faisoient les derniers efforts pour lui enlever les païs éloignez, soumis à la Couronne de

Portugal, & qu'il étoit obligé pour 1655.
les conserver, d'y envoyer une partie de ses forces, d'autant plus, que de la conservation de ces païs dépendoit la richesse de son Royaume : qu'il sçavoit d'ailleurs par sa propre experience qu'une guerre offensive ne pouvoit être que ruineuse pour celui qui l'entreprenoit; que c'étoit beaucoup dans les circonstances où il se trouvoit & où il s'étoit trouvé, non-seulement d'avoir repoussé l'ennemi, mais aussi d'avoir pû en si peu de tems & au milieu des embarras d'une guerre, réparer les places de son Royaume, dépourvûës de vivres, de munitions, d'artillerie, de soldats, & d'Officiers capables de commander; qu'il avoit cependant heureusement executé toutes ces choses, mais qu'il ne pouvoit plus mettre sur pied des armées assez considerables pour entrer dans le païs ennemi, ce qui le déterminoit à se tenir sur la défensive; qu'il ne pouvoit même subvenir aux dépenses immenses qu'il devoit faire pour se défendre, qu'en ménageant extrêmement ses finances : que la guerre étoit un abîme, où les Etats les plus florissans s'engloutissoient : que la France devoit sçavoir que le Portugal lors-

1655. qu'il étoit monté sur le Trône, étoit réduit à la derniere des miseres par la rapacité & la tyrannie des Espagnols : qu'il ne s'étoit soutenu sur le Trône ébranlé de tous côtez, que par son industrie & par le zele inconcevable de ses peuples, qui s'étoient sacrifiez avec tant de generosité, qu'ils méritoient bien qu'ils songeât à les soulager : ce qui lui seroit impossible s'il consentoit aux desirs de la France, en entrant avec une armée dans la Castille. Que la France devoit être contente des progrès qu'elle avoit faits, à la faveur de la diversion qu'il avoit causé jusqu'à present : qu'elle ne devoit pas l'être moins des sommes considerables qu'il avoit fournies en differens tems, quoiqu'elle eût entierement negligé ses interêts à Munster & ailleurs.

Le Marquis de Nizza & Emmanuel d'Acugna, Evêque d'Elvas, signifierent toutes ces raisons par ordre du Roi à l'Envoyé de France. A l'égard de Coutigno, voyant que Mazarin ne cherchoit qu'à l'amuser, il prit son audience de congé, & il partit pour Rome. Cependant les operations de la guerre, en conséquence du systême du Roi, s'executoient toujours avec len-

teur dans la Province d'Alenteyo. Elles se bornerent à quelques legers combats entre la Cavalerie de l'un & de l'autre parti, & à quelques courses de peu de conséquence. Dans la Province de Tra-os-montes on avoit suspendu tout acte d'hostilité de part & d'autre. Cette espece de Treve fut cependant rompuë par ordre du Roi. Il ordonna à Juan Mendez de Vasconcellos, qui commandoit dans cette Province, de reprendre les armes. Vasconcellos, avant de rien entreprendre, en fit avertir le Marquis de Tavora, qui commandoit les Espagnols sur cette Frontiere. Les Galiciens aussi-tôt entrerent dans le Portugal, pillerent Paradella, ravagerent tout son territoire, & se mirent en devoir d'en enlever tous les bestiaux. Antoine-Jacques de Païva Mestre de Camp étoit en quartier à Mirande, non loin de l'endroit par où les Castillans devoient se retirer. Il chargea Ferdinand Pinto Bassellar, & Popelinier François, d'aller les y attendre avec deux Compagnies de Cavalerie. Ils obligerent l'ennemi à abandonner son butin & à s'enfuir honteusement. Les Portugais profitant de leur terreur, se jetterent sur le territoire de Semil, où

1655. le ſoldat contenta ſon avarice, par le butin immenſe qu'il y fit.

Vaſconcellos prépara ſes troupes à de nouvelles expeditions. Il donna ordre à Jacques de Païva de ſe poſter vers la place de Carvagiales avec deux cens hommes d'Infanterie & deux cens chevaux, de faire enſorte d'attirer en raſe campagne la garniſon de cette Ville, & s'il ne pouvoit y réuſſir, de ravager tout le territoire & les terres voiſines. Païva obéit, il ſe preſenta d'abord devant Carvagiales. La garniſon n'oſant ſortir de la place, les Portugais deſolerent la campagne. De-là ils ſe tranſporterent à Tavora, ancien patrimoine du General Eſpagnol, qu'ils pillerent & brûlerent avec dix-neuf villages ſituez dans le voiſinage, dependans de la Juriſdiction de Tavora.

Après la retraite de Païva, les Eſpagnols à leur tour marcherent pour ſe venger de ces pillages ; & ils ſe jetterent le long du Douro, brûlant tous les lieux par où ils paſſoient. Paiva en fut informé, & ſe mettant à la tête de ſes troupes, il alla pour arrêter le progrès des ennemis. Il les rencontra bien-tôt ; & quoiqu'inferieur en forces, il les attaqua, rom-

pit leur Cavalerie, mit en fuite leur 1655.
Infanterie, fit beaucoup de prisonniers, & couvrit la campagne de leurs corps morts. Le Marquis consterné de cette défaite, s'unit à Vincent de Gonzague, Commandant dans la partie superieure de la Galice, & resolut de tenter conjointement avec lui un nouvel effort pour arrêter les courses des Portugais.

Vasconcellos de son côté appella à son secours les troupes des Provinces voisines, & se mit en état de repousser l'ennemi. Etant occupé à préparer tout ce qui étoit necessaire pour une vigoureuse défense, il reçut un député de la part du Marquis de Tavora, par lequel celui-ci lui faisoit proposer une nouvelle suspension d'armes. Vasconcellos avant de répondre à cette proposition, en informa le Roi qui ne voulut point l'accepter. Vasconcellos le fit sçavoir à Tavora. Alors on se mit de part & d'autre en campagne; mais les deux armées se contenterent de s'observer respectivement; & l'hiver étant survenu, chacun gagna ses quartiers d'hiver, sans avoir entrepris rien de considerable.

Dans la Province de Beira, Dom Juan de Mello Feo commandoit dans

1655. le Département de Rodrigue de Castro. Quoiqu'il y eût une suspension d'armes de ce côté-là, Feo s'étant joint à Gaspar de Tavora, Gouverneur de Pena-Macor, alla pour saccager le territoire de Villa-Vellia. Les Castillans s'assemblerent promptement, & l'attendirent pour le combattre au pas de Villar Agua, non loin de le riviere d'Aguada. Feo en fut informé par ses espions. Après avoir ravagé les campagnes de Villa-Vellia, il marcha à l'ennemi dans le dessein de lui livrer le combat. En arrivant à Villar-del-Rei, il rencontra les batteurs d'estrade de l'ennemi. Ils en vinrent aux mains avec l'avant-garde des Portugais. Cependant les Castillans s'avancerent vers une vallée qui regnoit le long de la riviere d'Agueda, & s'y mirent en bataille, rangeant leur Cavalerie sur une même ligne, & leur Infanterie derriere pour la soutenir. Feo après avoir mis en fuite les batteurs d'estrade, s'avança aussi de son côté en bon ordre. Etant à la portée des ennemis, il les fit charger par Gaspard de Tavora. Le choc fut violent, les Espagnols l'environnerent avec leur Cavalerie qui étoit superieure, & Tavora alloit être taillé

en pieces, si Feo n'eut volé à son secours avec Barthelemi d'Azevedo, & ne l'eut dégagé. 1655.

Gaspard étant hors de danger, Feo tomba sur l'Infanterie, la prit en flanc, la perça, la rompit & la tailla en pieces dans un instant. La Cavalerie Espagnole qui s'étoit cependant ralliée, revint pour charger la Cavalerie Portugaise, qui de son côté s'étoit mise aussi en état de combattre de nouveau. Ce combat fut extrêmement long & violent; Feo lui-même fut blessé dangereusement; plusieurs Portugais de distinction, comme Emmanuel de Melo, Quadros & François Barbosa d'Almada, tomberent morts sur la place; cent autres des plus braves demeurerent couverts de blessures. La victoire fut long-tems balancée par la valeur & l'acharnement des combattans de l'un & l'autre parti. Elle se déclara enfin pour les Portugais. Les Castillans furent renversez & mis en fuite de toutes parts; ils gagnerent S. Felix, laissant morts sur le champ de bataille leurs meilleurs soldats & leurs meilleurs cavaliers, avec leurs Commandans Joseph de Pardo, & les Capitaines Pierre Darsi, Juan Daila, André Alphonse & Thomas de Matta.

1655. Le nombre des prisonniers fut considerable, & on trouva parmi ces derniers plusieurs Officiers de la premiere distinction : mais cette victoire fut peu de tems après soüillée par une cruauté barbare & indigne d'une Nation polie & éclairée des vrais principes de la justice. Antoine Soares de Costa, Sergent Major, commandoit dans le château de Salvaterre, dépendant du Gouvernement de Penamacor. Soarés s'étoit lié d'amitié avec Alfonse de Sande, homme d'une grande naissance & d'un mérite reconnu, à l'occasion du commerce qu'on permettoit aux soldats de l'une & l'autre nation, sur cette frontiere, où les courses & les hostilitez avoient été suspenduës. Malgré cette suspension, Sande qui vouloit se rendre recommandable auprès du Roi Catholique son maître, méditoit le projet d'enlever aux Portugais le château de Salvaterre, situé avantageusement, & dont les Portugais pouvoient facilement ravager les terres des Castillans. Comme l'entreprise étoit au dessus de ses forces, il essaya de tenter par l'espoir des recompenses les plus brillantes, la fidelité de Soares. Soares écouta les propositions qu'on lui fit

faire dans le dessein de faire tomber 1655.
San e dans ses pieges. Pour convaincre ce dernier, qu'il agissoit de bonne foi, il lui écrivit qu'il ne pouvoit se fier à sa parole, s'il ne lui donnoit des preuves constantes que le Roi Catholique le recompenseroit à proportion du service qu'on exigeoit de lui. Sande pour le contenter écrivit au Roi Philippe & au celebre Dom Loüis de Haro son Ministre & son favori, pour leur demander une Patente, dans laquelle on expliquât les graces, les honneurs & les privileges qu'on avoit resolu d'accorder à Soares. On envoya sans differer cette Patente, & Dom Louis de Haro l'accompagna d'une lettre pour le Commandant Portugais. Soares la reçût, & dissimulant toujours son veritable dessein, il fit avertir Sande du jour qu'il pourroit lui livrer le château. On convint en même tems que Sande s'y introduiroit avec trente Officiers déguisez en Marchands; qu'ils s'empareroient de la porte, & qu'on placeroit dans le voisinage un corps de troupes Castillanes pour les secourir dans l'instant. Le jour où tout devoit s'executer, étant arrivé Sande après avoir placé ses soldats dans un lieu propre

1655. pour l'embuſcade, fut introduit dans le château avec trente Officiers. On les faiſoit entrer un à un, & à meſure qu'ils entroient on les faiſoit aſſommer avec une barre de fer, enſorte que tous furent tuez de cette maniere, ignorant le ſort l'un de l'autre. On ne conſerva la vie qu'à Sande pour lui faire éprouver une mort plus cruelle & plus horrible. Soares furieux de ce qu'il avoit pû le croire capable de trahir ſon Prince, croioit que la vengeance la plus barbare lui étoit permiſe. Il le fit donc attacher à la bouche d'un canon, & dans l'inſtant on vit ſauter en l'air ſon corps en mille pieces, & offrir aux regards effrayez un ſpectacle affreux. Cette action de Soarés fit horreur à tous les honnêtes gens du Royaume; & quoique dans la ſuite il méritât par ſa valeur & par ſon courage de monter aux grades les plus honorables de la guerre, il ne pût effacer l'idée de cruauté qu'on avoit conçûë de lui, & on ne le nommoit que par un ſurnom fletriſſant; ſurnom qu'il conſerva tant qu'il vécut.

Dans les Indes la guerre continuoit toûjours dans l'Iſle de Ceilan, entre les Portugais & les Hollandois.

Aragna

Aragna s'étoit enfin avancé vers Calaturé, & s'étoit campé tout auprès avec ſes troupes. Les Hollandois fortifiez par les nouveaux ſecours qu'ils avoient reçûs, s'approcherent de ſon camp pour l'attaquer. Comme leurs forces étoient ſuperieures à celles des Portugais, Aragna crut qu'il étoit de ſa prudence de quitter la campagne, & de s'enfermer dans la fortereſſe. Les Hollandois demeurerent dix jours devant cette Place. Voyant qu'il leur étoit impoſſible de la réduire, ils regagnerent leurs vaiſſeaux, & firent voile vers Gale. Par l'ignorance des Matelots Portugais, Antoine de Souſa Coutigno y aborda preſque en même tems avec huit galiotes & deux pataches chargées d'infanterie, de vivres & de munitions que Bras de Caſtro envoyoit de Goa pour ſecourir les Portugais qui étoient dans l'Iſle de Ceilan. Coutigno y devoit ſucceder au commandement à François de Melo & Caſtro. 1655.

Les Hollandois ſe mirent auſſi-tôt en devoir de le combattre. Coutigno, malgré l'inferiorité de ces vaiſſeaux, ſe prépara à une vigoureuſe défenſe. Mais à peine le combat fut-il engagé,

1655. que les Capitaines qui commandoient les galiotes, saisis d'une terreur panique, profitant d'un vent favorable, l'abandonnerent & s'enfuirent honteusement. Coutigno desesperé de leur lâcheté, fit les derniers efforts pour les retenir & les obliger à combattre ; mais tout ce qu'il pût faire fut inutile, ils le laisserent exposé à toute la furie des ennemis.

Alors Coutigno cedant aux instances des Officiers & des Soldats qui étoient dans ses galiotes, prit aussi le parti de se retirer avec les deux pataches. A l'égard des galiotes, deux allerent périr sur les côtes ; une troisiéme se retira à Jafanapatan ; & les autres, après bien des peines arriverent dans un état pitoyable à Colombo. Coutigno fut contraint de relâcher aussi à Jafanapatan. Le malheur arrivé à ce secours, porta le dernier coup aux affaires des Portugais dans l'Isle de Ceilan. Cependant Melo informé de tout ce qui venoit de se passer, & sachant que Coutigno étoit à Jafanapatan, il ordonna à Aragña de partir de Calaturé pour aller le chercher, & lui servir d'escorte jusqu'à Colombo. Aragna partit, & après huit jours d'une marche pénible, il arriva

à Petelano, où Antoine de Souſa Coutigno s'étoit déja rendu avec Antoine d'Amaral, Gouverneur de Jafanapatan, accompagnés de deux cens ſoldats Portugais, & de mille du païs. Amaral ſe ſépara de Coutigno, & s'en retourna dans ſa place avec la moitié de ſes troupes, & Coutigno & Aragna continuerent leur route vers Colombo avec l'autre moitié. Ils parvinrent heureuſement dans cette Ville, où Coutigno fut reçû avec un applaudiſſement general de la part des habitans. Melo lui remit auſſi-tôt les reſnes du Gouvernement, & Coutigno éprouva d'abord les faveurs de la fortune; mais ſon bonheur ne fut point durable; il ne fit que l'enviſager, & il le perdit auſſi-tôt de vûë. 1655.

D'abord les Ceilanois connus dans le païs ſous le nom d'Arraciens ſe revolterent contre les Hollandois, abandonnerent Negumbo, & ſe rendirent à Colombo. Il arriva en même-tems dans cette Ville un ſecours de vivres & de munitions qu'Antoine d'Amaral envoyoit de Jafanapatan. L'arrivée des Arraciens & de ce ſecours, releva entierement le courage des Portgais de Colombo; & Coutigno concevant les plus flateuſes eſ-

1655. perances, crut que les affaires de la Nation alloient déformais prendre une forme plus heureufe. Occupé de ces idées agreables, il projettoit déja de tenter quelque chofe de confiderable pour donner de l'éclat & de la réputation à fon Gouvernement; lorfqu'il vit paroître tout d'un coup dans le parage de Colombo, une flote Hollandoife puiffamment armée & compofée de douze gros vaiffeaux de guerre. Ils venoient de Batavia, fous les ordres de l'Amiral Girard Huld, qui avoit fuccedé dans le fuprême commandement des mers des Indes à Manfucar.

Cette flote alla moüiller dans le port de Negumbo, où l'on fit débarquer toutes les troupes de terre. Après leur avoir laiffé prendre quelque repos, on les fit marcher avec une diligence incroyable vers Calaturé pour en chaffer les Portugais. Mais elles furent contraintes de s'en retourner fur leur pas, à caufe de l'abondance des pluyes qui groffirent les rivieres, gâterent les chemins, & les mirent hors d'état de tenir la campagne.

L'intemperie de la faifon empêcha également les Portugais d'y envoyer les fecours neceffaires, pour mettre cette place en état de foutenir un fiege,

Antoine Mendes d'Aragna y étoit retourné pour y commander, & déja il y souffroit la disette de toutes choses. 1655.
Sur ces entrefaites il arriva heureusement à Colombo trois galiotes avec vingt-trois bâtimens de charge remplis de munitions & de vivres, expediez par Simon Gomes de Silva. Cependant ce secours ne put rassurer entierement Coutigno. Les forces des Hollandois l'inquietoient & l'étonnoient. Il envoya donc des ordres à Gaspard Figuera de Serpa, Commandant des troupes qui étoient sur les confins du Royaume de Candea, de revenir promptement avec elles à Colombo. Les ennemis avec six de leurs vaisseaux étoient venus jetter les ancres dans le port de cette Ville; tandis qu'avec six autres, ils transportoient à Calaturé les troupes destinées pour faire le siege de cette place.

Les pluyes avoient cessé, la saison étoit belle, on étoit au 23. de Septembre, lorsque les Hollandois y arriverent & y débarquerent leurs troupes. Le Gouverneur de Gale les y avoit joint avec une partie de sa garnison. On commença à ouvrir les tranchées; on poussa avec vigueur les travaux, & l'on dressa les batteries necessaires

1655. pour battre la place. Coutigno étoit dans une vive inquietude ſur ce ſiege. Il craignoit de perdre cette forteresſe, & cette crainte le détermina à y envoyer quelques Compagnies d'infanterie pour ſecourir les aſſiegez. En arrivant ſur les bords de la riviere Morro, elles rencontrerent un détachement de l'armée Hollandoiſe. Emmanuel Gilles, mépriſant le danger qu'il y avoit à tenter le paſſage de cette riviere en preſence de l'ennemi ſuperieur en force, ſe jetta avec douze ſoldats dans un bateau, & vogua de l'autre côté de la riviere pour en favoriſer le même paſſage à ſes autres compagnons. Les Hollandois firent un feu terrible ſur ce bateau. Gilles & une partie de ceux qui l'avoient ſuivi, furent tuez, & les autres obligez à revenir d'où ils étoient partis. Leur ſort répandit tant de terreur parmi le reſte des troupes, que bien-loin de vouloir paſſer la riviere, elles prirent la fuite, & regagnerent promtement la Ville de Colombo.

Alors Gaſpar Figuera de Serpa s'offrit de conduire un ſecours d'hommes & de vivres à Calaturé. La diſette y augmentoit de jour en jour, & les Hollandois eſperant de réduire cette

placepar la famine, empêchoient avec un ſoin extrême, qu'on y portât aucune eſpece de ſubſiſtance. Comme Figuera étoit ſur le point de partir, il arriva à l'inſçu de l'eſcadre Hollandoiſe quatre galiotes à Colombo, chargées de munitions avec deux cens ſoldats. Leur arrivée retarda le départ de Figuera : Cependant on étoit réduit à la derniere des miſeres dans Calaturé. Aragna étoit au déſeſpoir. Toutefois rappellant tout ſon courage, il ranimoit ſes ſoldats conſternez, & il les exhortoit à faire une ſortie ſur les Hollandois. » C'eſt, leur diſoit-il, la ſeule eſperance de ſalut » qui nous reſte ; s'il nous faut périr, » périſſons du moins les armes à la » main, ne nous abandonnons point » à la cruelle famine, mourrons en » ſoldats, & oſons tout attendre de » notre valeur. » Ce diſcours d'Aragna parut aux ſoldats l'effet du déſeſpoir, & il ne fit aucune impreſſion ſur eux. » Nous ſommes, diſoient-ils, accablez de fatigues, épuiſez par la faim; » à peine pouvons-nous ſoutenir nos » armes. Comment pourrions-nous » combattre un ennemi, qui ne manque de rien, qui ſe repoſe dans ſon » camp, qui y joüit de toutes les 1655.

1655. » commoditez de la vie, qui eſt enfin
» ſuperieur par le nombre. C'eſt vou-
» loir nous conduire à la boucherie,
» que de nous mener pour le combat-
» tre. D'ailleurs ceux qui nous rédui-
» ſent dans l'état où nous ſommes,
» ne ſont point des ſoldats ramaſſez
» au haſard ; ce n'eſt point une mili-
» ce neuve & ſans experience, ce
» ſont de vieux ſoldats, braves, cou-
» rageux, induſtrieux, accoutumés aux
» travaux de la guerre, & retranchez
» dans un camp auſſi difficile à forcer
» que la plûpart des meilleures places.
» Ainſi on ne pourroit l'attaquer ſans
» une extrême temerité, ce ſeroit
» vouloir s'expoſer ſans gloire & ſans
» fruit à une mort certaine.

Tels étoient les diſcours du ſoldat & de l'Officier. En vain Aragna employa les raiſons les plus fortes, envain il excita leur émulation, & leur repreſenta la honte qui les attendoit. Tout fut inutile, & même ſon autorité dont il voulut enfin ſe ſervir pour les engager à une ſortie. Alors il fut contraint de ceder au torrent, & obligé à parler de rendre la place. L'ennemi informé que les aſſiegés manquoient de tout, ſe montra difficile pour les conditions. On conclut

enfin après bien des conteſtations 1655.
la capitulation, qui portoit que la garniſon évacueroit non ſeulement Calaturé, mais encore toute l'iſle. Que les ſoldats ſeroient renvoyez en Portugal, excepté ceux qui étoient mariez dans le pays, auſquels on permettroit de reſter à Colombo, ou ailleurs, & aux Officiers de paſſer à Goa, ou dans d'autres Villes des Indes.

Cependant Gaſpar de Figuera de Serpa, ignorant le ſort de Calaturé, marchoit vers cette place pour la ſecourir, avec un corps de troupes aſſez conſiderable. Il rencontra en chemin les Hollandois, & quoique infiniment ſuperieurs, Figuera les attendit & en vint aux mains. Les Portugais ſoutinrent le premier choc avec beaucoup de valeur & d'intrepidité; mais le nombre triompha de leur courage, les Officiers & les plus braves ſoldats d'entre eux ayant été tués ou couverts de bleſſures, le reſte fut rompu & ſe diſſipa. Figuera déſeſperé, fit les derniers efforts pour les rallier. Il y réuſſit & les ramena à la charge; mais ils furent repouſſez, & mis en fuite pour la ſeconde fois. Ils ſe retirerent dans un bois, où les Hol-

1655. landois allerent les attaquer, & acheverent de les détruire presque tous. Ceux qui échapperent à cette boucherie, se séparerent, & se rendirent par divers chemins à Colombo, où Figuera arriva aussi de son côté avec les Capitaines Sebastien Pereira, & Joseph Antunes.

Cette défaite causa la ruine entiere des Portugais dans l'isle de Ceylan. Elle répandit la terreur & l'épouvante dans la Ville de Colombo. Dépourvûë de soldats, de vivres, & de munitions, elle ne pouvoit manquer de tomber sous la puissance des Hollandois, qui se préparoient déja pour l'assieger. Ils avoient reçu un secours par mer, ils avoient augmenté leur armée de terre, le Roi de Candea s'étoit confederé avec eux, & presque tous les peuples suivoient leurs étendards victorieux. Des Prêtres, des Religieux, des Bourgeois, sans experience, composoient au contraire la garnison de Colombo. Coutigno envoya un Officier à Goa pour y representer la triste situation où il étoit, & pour y demander un secours prompt & efficace. Cet Officier aborda peu de tems après l'arrivée du Comte de Sarcedas, qui avoit pris en

main les rênes du Gouvernement, & 1655.
avoit envoyé prisonnier à Lisbonne Bras de Castro, pour y être puni de ses violences & de son usurpation. Sarcedas avoit trouvé tout le Gouvernement dans une confusion effroyable. Neanmoins touché de l'extrêmité où l'on étoit réduit à Ceylan, il se préparoit à y envoyer un puissant secours, lorsque la mort le surprit, & termina ses jours.

Ce malheur imprévû redoubla le trouble, le désordre & la confusion qui regnoit dans le Ministere de Goa. Emmanuel Mascaregnas qu'on mit pour un tems à la tête des affaires, avoit peu de merite. Foible, indeterminé, il perdoit tout le tems en d'inutiles déliberations. Ainsi le secours destiné pour Colombo ne fut prêt à partir que fort tard, il étoit même si peu considerable, que François de Scifcias, à qui on en donna le Commandement, n'osa s'exposer à combattre une escadre Hollandoise qu'il rencontra. Cependant les ennemis avoient investi Colombo. Ils avoient dressé plusieurs batteries pour battre tout à la fois les Forts de Nôtre-Dame de Guadaloupe, de Saint Sebastien de Saint Thomas, & le boulevard de Saint Jean.

1655. Coutigno de ſon côté, malgré le poids des ans, & la diſette de toutes choſes, ſe diſpoſoit à deffendre la place juſqu'à la derniere extrêmité. La nuit, le jour, il étoit ſans ceſſe occupé à chercher des moyens pour reculer ſa chûte. Il encourageoit ſes ſoldats, il exhortoit les habitans à ſeconder avec zele ſes efforts, il rappelloit aux anciens Officiers leurs actions paſſées, il en créoit de nouveaux, & il les excitoit par l'eſpoir des récompenſes, & par la gloire qu'on s'acqueroit en s'immolant pour la Patrie. Enfin il n'oublioit rien de ce qui pouvoit contribuer à la conſervation de la place, ou au moins à en retarder la perte.

Cependant les Hollandois la battoient avec toute leur artillerie. Déja les maiſons les plus élevées de la Ville étoient abatuës, & déja les forts & les boulevards étoient ouverts en pluſieurs endroits. Les Portugais en réparoient les brêches pendant la nuit, mais malgré leur diligence, elles devinrent ſi conſiderables, que le General des Hollandois ſe diſpoſa à donner un aſſaut. Avant de donner les derniers ordres, il envoya au Gouverneur une lettre, pour l'exhorter à ſe rendre, & à ne point s'expoſer aux

suites terribles d'un assaut. Coutigno lui fit dire qu'il sçavoit mourir, mais non pas devenir l'esclave d'une Nation ennemie de sa Patrie : qu'il l'attaquât, & qu'il se deffendroit. Alors les Hollandois se preparerent à attaquer par differens endroits, pour séparer & affoiblir par-là les forces de la place. Ils commencerent par faire entrer dans le port trois vaisseaux, sur chacun desquels il y avoit cinquante soldats. La nouveauté d'une action si pleine d'audace, remplit la Ville de trouble & d'épouvante. Le Pere Damien Vieira Jesuite comprit que leur dessein étoit de s'emparer du fort de Sainte Croix, qui dominoit le Port. Aussi-tôt on y envoya par son Conseil des troupes, & l'on fit un feu si terrible sur ces vaisseaux, qu'on les mit hors de combat. Les soldats qui étoient dedans, se jetterent dans des bateaux & se sauverent. Tandis qu'on se battoit ainsi dans le port, le Colonel Flas avoit attaqué d'un autre côté avec 700. hommes le quartier qui regarde Maparne. Gaspar Figuera de Serpa, qu'on avoit destiné pour deffendre la porte de S. Jean, y accourut promptement. Il opposa une vigoureuse résistance aux ennemis, il remplit le

1656. fossé de leurs morts, & les contraignit enfin à se retirer honteusement.

Le General Huld attaqua avec huit cens soldats la porte de la Reine qu'on avoit confiée au Capitaine Alvares Rodrigues Boralho. Les Hollandois pour s'approcher de cette porte, devoient passer un pont sur lequel commandoit le fort S. Estienne & le fort S. Sebastien. On tira sur eux le canon, & on en tua un nombre considerable. Néanmoins ils s'avancerent, & ils allerent se ranger en bataille au pied des ramparts. On fit feu sur eux, & on les incommoda beaucoup. Ils se formerent cependant, & ils marcherent fierement à l'attaque de la porte. Elle fut vive & longue; & après un combat où les Hollandois eurent toûjours du dessous, Huld reçut un coup de mousquet à la jambe qui l'obligea de se retirer avec ses troupes.

Tandis qu'on combattoit ainsi sur le rempart & aux portes, deux cens quarante soldats Hollandois s'étoient presentez sur des batteaux vers le lac qui couvre la Ville d'un coté. Dominique Coello d'Ayala gardoit ce poste. Les ennemis prirent terre malgré ses efforts, & bien-tôt les Portugais ayant

pris la fuite, les Hollandois les pour- 1656.
ſuivirent, & entrerent dans la Place.
Le Vicaire General informé du danger où l'on étoit, ſe mit à la tête des Prêtres, des Moines, & des Jéſuites, & courut pour arrêter le premier effort des ennemis. Le Pere Damien Veira, ſe comporta dans cette occaſion avec une valeur & un courage admirable. Il ſe poſta au milieu de la ruë par où les ennemis ſe préſentoient, eſſuya leurs décharges, & les arrêta. Emmanuel Rodrigues Franco, accourut à ſon ſecours, avec un petit détachement: mais enfin les Hollandois les euſſent forcez, ſans l'arrivée d'Antoine Melo & Caſtro, & de quelques autres Officiers, qui les taillerent en pieces, & firent priſonniers ceux qui reſterent. Cette journée couta aux Hollandois neuf cens hommes, & trois de leurs meilleurs vaiſſeaux, ſur leſquels les Portugais trouverent trente pieces de canon, avec des munitions & des vivres qui leur furent d'un grand ſecours.

Cet échec rallentit l'ardeur des Hollandois, & les rendit plus circonſpects dans leurs attaques. Ils prirent même le parti de réduire la place par la famine, & ils s'y déterminerent,

1655. persuadez qu'ils étoient qu'on y manquoit déja des choses les plus nécessaires. Sur ces entrefaites, une maladie contagieuse fit mourir dans la Ville près de sept mille personnes. Par cette mortalité, les Portugais épargnerent des vivres qui les mirent en état de soutenir plus long-tems le siege. Les Hollandois recommencerent alors leurs attaques, & pousserent avec ardeur leurs travaux. Ils se logerent dans le fossé du fort S. Jean, & ils ouvrirent une mine. Un Portugais qui étoit à leur service, deserta, & alla avertir ses compatriotes de ce qui se passoit. Aussi-tôt les assiegez contreminerent. Les mineurs de l'un & l'autre parti se rencontrerent sous terre, & se battirent avec une fureur sans égale. Les Hollandois furent enfin vaincus & contraints d'abandonner le terrain avec tous leurs instrumens.

1656. Cet avantage que les Portugais remporterent le onze de Janvier 1656, ne les soulagea pas beaucoup. Les maladies & la disette qu'ils ressentoient déja d'une maniere pressante les réduisoient au dernier desespoir. On vit des meres égorger leurs enfans pour se conserver la vie. Dans cette

ſituation, Coutigno fit ſortir de la 1656.
Place trois cens bouches inutiles. Les Hollandois les chaſſerent & les obligerent à s'en retourner vers la Ville. Les Portugais refuſant de les y recevoir, ils demeurerent expoſez aux coups de leurs amis & de leurs ennemis, & périrent preſque tous.

On étoit déja à la fin de Mars, & rien n'égaloit la miſere où étoient réduits les aſſiegez. Les aſſiegeans eux-mêmes ſouffroient & commençoient à s'impatienter. Ils ſe déterminerent d'envoyer à Coutigno deux Ambaſſadeurs au nom du Roi de Candea. Ils ſe preſenterent aux pieds des ramparts, on les introduiſit dans la Ville, & Coutigno leur donna audience. Ils lui dirent qu'ils venoient de la part de leur Roi pour le ſommer de ſe rendre ſans differer. Que le moindre delai cauſeroit ſa perte, & qu'on ne lui donnoit que l'inſtant qu'on lui parloit pour ſe déterminer. Ce diſcours remplit de fureur & d'indignation Coutigno. Les ſoldats Portugais en fremirent auſſi, & ſans les Officiers ils euſſent maſſacré, au mépris du droit des gens, ces Ambaſſadeurs. Coutigno, maître de tous les

1656. mouvemens de son ame, modera leur colere, & renvoya les Ambassadeurs avec une réponse digne de son courage.

Cette réponse, contraire aux esperances des Hollandois, répandit une espece de fureur dans tous les esprits. Les Assiegeans reçûrent un nouveau renfort de vivres, de troupes, & de munitions. On continua donc les attaques avec une diligence incroyable. Bien-tôt les retranchemens furent renversez, les forts ouverts de tous côtez, les murailles ébranlées, les fossez comblez, & les Hollandois sans perdre de tems se préparerent à donner un nouvel assaut.

Sur ces entrefaites le General Huld fut tué d'un coup de mousquet à la tête, en visitant les attaques. On lui donna pour successeur le Gouverneur de Gale. Celui-ci voulant réduire la Place, avant qu'on eût envoyé un autre General de Batavia, pressa le siege avec plus de vivacité, encore que Huld. Les Portugais, malgré l'extrême misere où ils étoient réduits, se déterminerent à faire une sortie, pour encloüer le canon des batteries bracquées contre le boulevard de Notre-Dame & de Saint Etienne, qui les incom-

modoient beaucoup. Ils executerent leur projet : ils ſe jetterent avec une fureur terrible ſur les Hollandois, s'emparerent des batteries, enclouerent le canon, & rentrerent dans la Ville ſans avoir preſque point perdu de monde. Cependant toute l'armée Hollandoiſe avoit pris les armes pour les repouſſer ; mais les Portugais étoient déja retirez, lorſqu'elle fut en état de marcher. 1656.

Le Pere Damien Viera avoit été le conducteur de cette ſortie, dont l'heureux ſuccès n'empêcha pas les Hollandois de donner un aſſaut au boulevard de Saint Jean le 7. de Mai. Diegue de Vaſconcellos fut chargé de le ſoutenir : il oppoſa une vigoureuſe reſiſtance ; mais après pluſieurs heures d'un combat long & ſanglant, Vaſconcellos fut tué ſur la place, & les Hollandois demeurerent maîtres du boulevard. Ils y dreſſerent auſſi-tôt une batterie contre la Ville. Les Portugais des Forts voiſins accoururent pour en chaſſer les Hollandois. Le combat devint plus terrible qu'il n'avoit encore été, les combattans ſe mêlerent pluſieurs fois & les Hollandois étoient enfin ſur le point d'abandonner le boulevard, lorſqu'ils reçu-

1656. rent du camp des troupes toutes fraîches, qui recommencerent un troisiéme combat, où les Portugais furent contraints de ceder. Après leur retraite les Hollandois se logerent dans le boulevard, qui leur coûta plus de quatre cens hommes.

Les Portugais de leur côté voyant l'ennemi pour ainsi dire dans la Ville, se barricaderent dans les ruës, tendirent des chaînes, & se mirent en état de combattre jusqu'à la derniere extrêmité. Cette résolution étoit l'effet du désespoir. Mais Coutigno après avoir quelque tems réfléchi sur les malheurs ausquels il alloit exposer tout un peuple, persuadé d'ailleurs qu'il n'y avoit nul secours à esperer, assembla les principaux Officiers, où après leur avoir representé tout ce qu'on avoit souffert depuis huit mois que duroit le siege, & le peu de soin que le Gouvernement des Indes avoit eu de les secourir, il conclut qu'il étoit de la sagesse de capituler avec l'ennemi, & de sauver au moins les braves soldats qui restoient après tant de miseres souffertes, & tant de périls surmontez.

Tout le monde ayant applaudi à son discours, on envoya un Député au

General des Hollandois, pour demander une ſuſpenſion d'armes. On l'accorda, & dans l'inſtant on s'envoya de part & d'autre des ôtages. D'abord les Portugais demanderent quinze jours, promettant que s'ils n'étoient point ſecourus dans cet intervalle de tems, de rendre la place. Les Hollandois refuſerent conſtamment cet article; enſorte que le 12. de Mai la place leur fut livrée, aux conditions que les ſoldats Portugais en ſortiroient avec tous les honneurs de la guerre, qu'on ne feroit aucune peine aux Religieux, qu'on reſpecteroit les Egliſes, & qu'on laiſſeroit la liberté aux habitans de demeurer dans la Ville, ou de s'en aller où ils jugeroient à propos. 1656.

C'eſt ainſi que les Portugais perdirent enfin l'iſle de Ceylan, perte conſiderable, dont ils furent eux-mêmes la cauſe, par la mes-intelligence, la haine, & l'ambition mal-entenduë qui regnoit parmi ceux qui étoient à la tête du Gouvernement des Indes. Leurs diviſions, leurs querelles particulieres furent la ſource de leur ruine generale. Les Hollandois en ſçurent profiter, & après une longue & penible guerre, leur conſtance ſurmon-

1656. ta tous les obstacles, & ils demeurerent maître de l'isle de Ceylan, qui depuis long-tems faisoit l'objet de toute leur ambition.

La perte de cette isle fut comme l'avant-coureur du malheur qui menaçoit le Portugal. Le Roi depuis quelque tems traînoit une vie languissante, son estomac étoit ruiné ; & cependant il ne pouvoit s'empêcher de manger beaucoup. Les Medecins vouloient envain s'y opposer ; il étoit tourmenté par une faim dévorante, & ne pouvant digerer la nourriture qu'il prenoit pour l'appaiser, il souffroit des douleurs affreuses, qui ruinoient entierement sa santé. Dans cet état il ne passoit presque aucun jour sans aller à la chasse dans le parc d'Alcantara, & à cet exercice qui devenoit un travail veritable pour lui, il joignoit celui des affaires du cabinet. Enfin il s'épuisa tellement, qu'il tomba malade à la chasse. Sa maladie commença par une grande douleur au côté, qui fut bientôt accompagnée d'une retention d'urine. Les Medecins épuiserent toutes les ressources de leur art pour le soulager, & pour le guerir. Mais tout fut inutile ; son mal ne fit qu'empirer, &

on lui annonça le grand danger où il étoit. 1656.

Cette nouvelle ne lui causa aucune frayeur : il se confessa, il se munit de tous les Sacremens de l'Eglise, & ensuite il travailla à son testament avec Pierre de Vieira de Silva, Secretaire d'Etat. Lorsqu'il sentit ses forces entierement épuisées, il fit appeller tous les Grands de la Cour, les principaux Ministres, les Chefs des Tribunaux Royaux, les Magistrats de la Ville, les Chanoines de Lisbonne, & tous les Chefs des Ordres Religieux. Il leur recommanda à tous de veiller attentivement à la conservation de la foi, & à la defense du Royaume pendant la minorité de son fils. Il dit que cette idée le consoloit, & qu'il esperoit qu'elle ne seroit point vaine, connoissant par sa propre experience leur zele pour leur Prince, & pour leur Patrie.

Le Comte de Vimioso avoit été tué dans un combat qui s'étoit passé entre les Comtes de Castelmelhor, de Saint Laurent, & Dom Michel de Portugal, le Comte de Saint Jean, & Fernandes d'Almada : ils étoient tous retenus dans les prisons pu-

1656. bliques. Le Roi craignant que leur haine n'entraînât des ſuites plus fâcheuſes après ſa mort, les fit tous venir, les reconcilia, & les exhorta à s'unir étroitement, & à travailler unanimement au bien de l'Etat. Il ordonna au Comte de Soure de ſe rendre en poſte dans la Province d'Altenteyo, pour veiller à tous les mouvemens que les ennemis ne manqueroient pas de faire à la nouvelle de ſa mort. Enfin il entretint la Reine ſur la maniere dont elle devoit ſe comporter durant ſa Regence, il embraſſa tendrement ſes enfans, & il arracha des larmes à tous les ſpectateurs. Tous les diſcours qu'il tint furent remplis de ſageſſe & d'un grand ſens. Il rendit le dernier ſoupir le 6. de Novembre, âgé de cinquante-deux ans, ſix mois, ayant regné ſeize ans moins un mois.

Le Roi Dom Juan IV. laiſſa trois Princes & une Princeſſe; il avoit encore une fille naturelle, à laquelle il aſſigna dans ſon Teſtament des biens conſiderables pour être mariée convenablement; mais la Reine qui ne l'aimoit point, l'obligea à s'enfermer dans un cloître.

Il

Il étoit d'une taille médiocre, & assez mal fait; mais il avoit les cheveux blonds, de la grace dans les traits de son visage, les yeux pleins de feu, & le teint vif & animé. Il s'étoit rendu fort & vigoureux par l'exercice penible & continuel de la chasse. Il étoit somptueux dans ses habits, & galant naturellement. Cependant, comme la galanterie n'est ordinairement qu'un commerce de flatterie, & souvent de fourberie, où le cœur prend rarement part, il se retenoit, & il étoit toujours grave auprès des Dames, pour qui d'ailleurs il avoit des attentions qui alloient jusqu'au respect. Il étoit simple & familier avec les petits; grave, mais serieux avec les Grands. Au reste, il fut surnommé l'Heureux, parce qu'il étoit monté heureusement sur un trône, qui étoit occupé par un Monarque puissant, & qu'il s'y étoit maintenu par une suite presque continuelle de prosperitez. Il eut une pieté solide, & sa dévotion éclatoit en tout. Il fut juste, bon, ami sincere, politique, rafiné, ferme ou plutôt intrepide. Cependant il ne se montra presque jamais à la tête des armées, & 1656.

1656. l'on peut dire de lui, ce que le grand Edoüard roi d'Angleterre, disoit de Charles V. dit le Sage, roi de France, « Qu'il n'y avoit point de Mo-» narque qui endossât moins la cui-» rasse, & qui remportât plus souvent » des victoires.

Fin du Tome VII.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

A

B

C

E

G

L

N

S

T

Fin de la Table du ſeptiéme Tome.